

Au coeur de la vengeance

Daniels

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

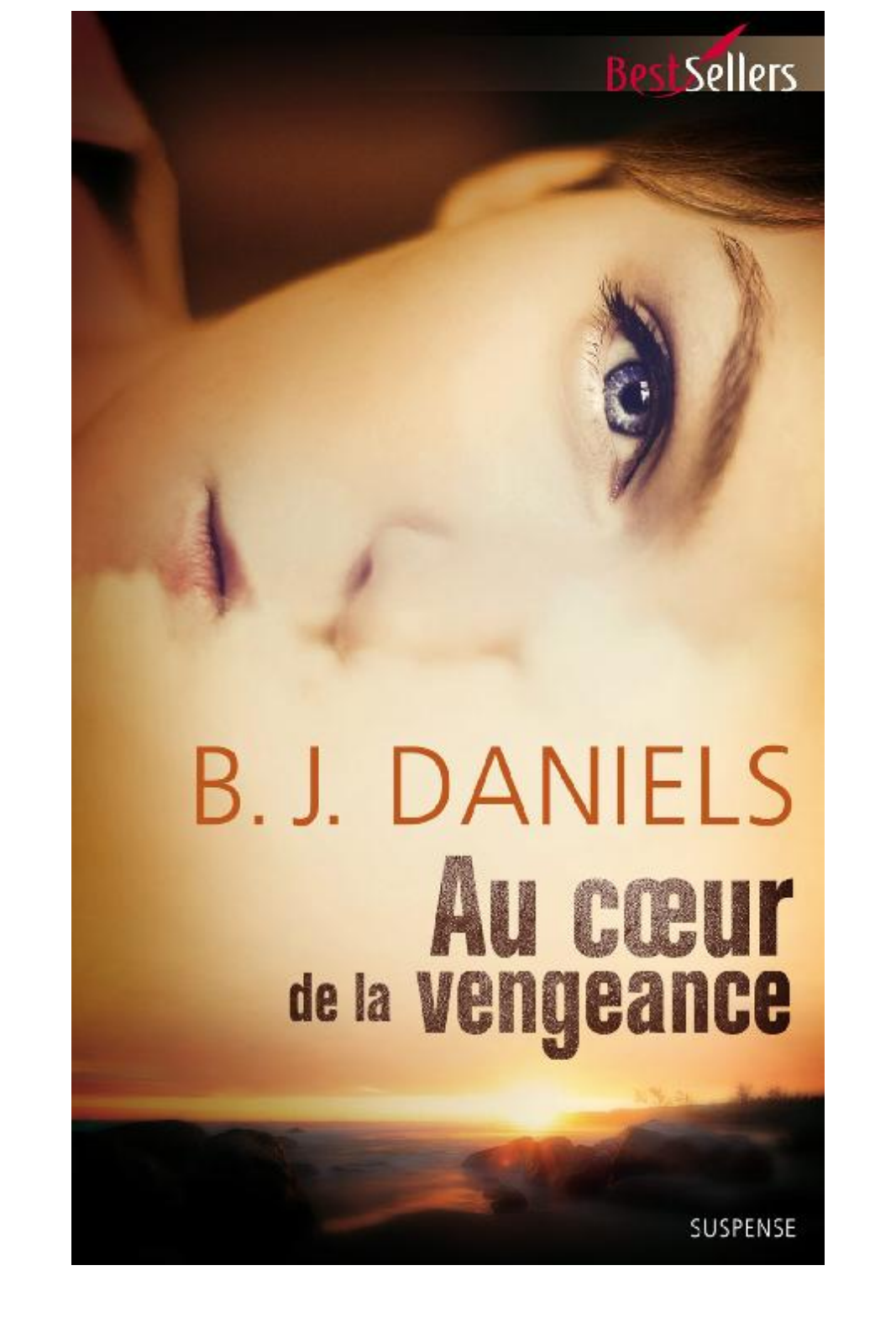


Best Sellers

B. J. DANIELS

Au cœur
de la **vengeance**

SUSPENSE



Best Sellers

B. J. DANIELS

Au cœur
de la **vengeance**

SUSPENSE

B.J. DANIELS

Au coeur de la vengeance

BestSellers

Je n'avais encore vendu que quatre livres lorsque le rédacteur en chef du journal pour lequel je travaillais à l'époque m'a convaincue de démissionner d'un travail que j'adorais pour réaliser mon rêve. Ce jour-là, je me suis promis de lui dédier mon premier roman. Ce livre est donc pour toi, Bill Wilke. Aucun de nous deux ne pouvait alors savoir quel immense service tu venais de me rendre.

1

Le vent descendit en hurlant des monts Crazy et fit tanguer le pick-up que le shérif Frank Curry venait de garer au bord d'une étroite route en terre. Il n'était pas venu ici depuis des années ; comme la plupart des habitants de Beartooth, il évitait de passer par cet endroit.

En cette fin d'après-midi, le soleil tombait à l'oblique sur les pins et jetait de longues ombres sur le fossé et la petite croix de bois presque cachée par les hautes herbes. Bien qu'usée par onze années d'intempéries propres au Montana, elle résistait obstinément au vent qui fouettait les tiges sèches autour d'elle.

Au bout d'un moment, Frank Curry descendit de sa voiture et s'avança vers la croix. Personne ne savait qui l'avait érigée. Elle avait autrefois été blanche, mais une succession d'étés torrides et d'hivers enneigés avait décapé la peinture et grisé le bois nu.

Le vent automnal souleva un tourbillon de poussière sur la route. Le shérif ferma les paupières pour protéger ses yeux le temps de son passage. En un éclair, les images qu'il réprimait depuis des années lui apparurent avec vivacité. Il revit le corps brisé d'une jeune femme gisant dans ce fossé où on l'avait jetée comme une ordu.

Cette nuit-là, pendant que le médecin légiste chargeait la dépouille de Ginny West dans sa camionnette, Frank Curry s'était juré de retrouver son meurtrier, coûte que coûte.

Il rouvrit les yeux sur le lieu de la mort solitaire de Ginny. Le vent avait collé un sac en plastique sale à la base de la croix.

Ecrasé par le poids de son serment, qu'il n'avait pas pu tenir, Frank se pencha pour ramasser le sac. En se redressant, il entendit un bruit de moteur et leva les yeux. Un petit avion traversait le ciel.

* * *

Etendu sur le dos dans la terre poussiéreuse, Rylan West avait le souffle coupé. Il avait perdu son chapeau et il était sur le point de se faire piétiner par un cheval s'il ne réagissait pas rapidement.

Pour couronner le tout, le monomoteur de Destry Grant apparut soudain

dans l'immense ciel bleu. Il ne pouvait pas la voir d'ici, bien sûr, mais il savait que c'était elle qui le pilotait. Son visage lui revint à la mémoire avec une précision exaspérante, même s'il ne l'avait pas croisée en chair et en os depuis plus de dix ans.

Au cours des quelques semaines écoulées depuis son retour dans la région, il avait pris soin d'éviter celle-ci. Il s'était dit qu'il n'était pas prêt à la revoir. Sauf qu'au fond de lui-même il savait qu'il se mentait. Il se sentait surtout coupable, et à raison. La dernière fois qu'ils s'étaient rencontrés, il lui avait fait une promesse qu'il n'avait pas tenue.

Personne ne pouvait le lui reprocher, en même temps. Onze ans auparavant, il s'était engagé du jour au lendemain dans une troupe de rodéo et n'avait jamais remis les pieds à Beartooth. Puis, quelques semaines plus tôt, il s'était subitement lassé d'être constamment en tournée, de passer d'un rodéo à l'autre, d'une ville à l'autre, reliés par des voyages de nuit qui se ressemblaient tous.

Un matin, il s'était réveillé et s'était rendu compte qu'il avait besoin de rentrer chez lui. Il avait mis son cheval et sa selle dans sa remorque et avait pris la route du Montana. Il ressentait une furieuse envie de respirer le vent aux senteurs de pin qui descendait des pics enneigés des monts Crazy, de revoir sa famille et les paysages de son enfance. Et peut-être même Destry. Aussi ridicule que cela paraisse.

Un juron lui échappa quand il entendit l'avion tourner autour du ranch des Grant. Elle était si près de lui, et pourtant aussi inaccessible que si elle avait été sur la lune. *Tout le contraire d'autrefois*, pensa-t-il avec amertume. Enfants, ils avaient eu le bonheur de grandir côte à côte dans des ranchs voisins. Ils avaient été meilleurs amis jusqu'à l'âge de dix-sept ans... et ensuite, bien plus que des amis.

— Hé ! C'est quoi ton problème ?

Rylan releva la tête. Son petit frère Jarrett se tenait au-dessus de lui et le foudroyait du regard. A son grand soulagement, il constata que Jarrett avait attrapé le licou de l'étalon qu'il essayait de dresser. Couvert de sueur et visiblement furieux, le cheval piaffait en soulevant des nuages de poussière. Son frère semblait tout aussi exaspéré.

— Rien, dit Rylan. Je vais très bien.

Il étouffa un grognement en se hissant sur ses pieds.

— Si papa apprend que t'as essayé de monter ce cheval...

Jarrett secoua la tête, puis, levant d'un coup les yeux vers le ciel et l'avion de Destry, poussa un gros soupir, comme si subitement tout venait de devenir limpide.

Rylan lui arracha les rênes. Restait à espérer que son frère aurait le bon sens de ne pas dire à leur père qu'il avait essayé de monter un des chevaux sauvages du Wyoming. Et de ne pas lui parler de Destry. Si jamais Jarrett abordait le sujet, ça risquait de se finir par un œil au beurre noir soit pour lui, soit pour Rylan.

Il connaissait les sentiments de sa famille à l'égard des Grant. A vrai dire, il les partageait. Malgré les années écoulées, il supportait à peine de penser à ce qui s'était passé. C'était trop douloureux. Tout comme le fait de penser à Destry. Mais il avait beau essayer de la chasser de sa tête, il n'y arrivait pas.

— J'ai entendu la nouvelle, dit son frère tandis que l'avion disparaissait à l'horizon. Ils ne parlent que de ça, en ville.

* * *

Destry Grant fit un virage sur l'aile le long de la limite orientale des monts enneigés, puis redressa l'appareil pour survoler le ranch.

Elle ne manquait jamais de s'émerveiller de ce que toutes les terres entre les montagnes et la rivière Yellowstone appartiennent à sa famille. On pouvait dire ce qu'on voulait de Waylon Grant — et les gens d'ici ne s'en privaient pas — mais son père avait bâti ce domaine de ses propres mains, en partant de rien.

Après quelques jours passés à Denver pour une conférence donnée par une association d'éleveurs, elle était impatiente de rentrer chez elle. Elle n'était tout à fait heureuse que lorsqu'elle sentait la terre du Montana sous ses bottes.

A ses pieds défilait une mosaïque de parcelles aux couleurs automnales. Des milliers de vaches brunes émaillaient les pâturages, qui avaient pris une couleur fauve depuis la fin de l'été. Les champs de foin avec leurs grandes balles dorées se succédaient à perte de vue. Au loin, presque à l'horizon, les eaux turquoise d'Yellowstone serpentaient entre le feuillage des peupliers, d'un cuivre terni en cette fin de mois d'octobre.

Destry contempla le paysage comme si elle respirait de l'oxygène pur... jusqu'à ce que son regard s'arrête sur les granges et le corral de la famille West. Mais même la pensée de Rylan ne pouvait gâcher cette journée magnifique.

Balayé par le vent, le ciel était d'un bleu pâle marqué par de minces volutes de nuages dégagées par les pics des monts Crazy. Au loin, sur l'autre versant de la chaîne, un front plus sombre se tassait. Il y aurait sûrement de l'orage avant la nuit.

Passé le ruisseau envahi de cornouillers, de cerisiers sauvages et de saules, l'immense demeure biscornue de sa famille se dressa soudain. Son père l'avait construite au sommet d'une colline offrant une vue à trois cent soixante degrés sur ses terres. Comme le ranch, la maison était démesurée et avait coûté une petite fortune. Elle faisait également l'objet de nombreuses moqueries de la part des voisins.

— Qu'est-ce qu'il croyait, Waylon ? avait-elle entendu un rancher dire au café de Beartooth, le printemps précédent. Tu t'installes en haut d'une colline sans rien pour te protéger du vent, la moindre petite tempête va t'en mettre plein la tronche.

Par chance, personne ne semblait savoir qu'en janvier, au cours d'une des pires tempêtes de neige de l'hiver, le vent avait ouvert plusieurs portes de la nouvelle maison et que des congères s'étaient formées à l'intérieur.

Même les premiers colons savaient qu'il ne fallait pas construire en hauteur. Ils choisissaient toujours des terrains en creux et plantaient des arbres pour couper le vent et protéger leur foyer du temps impitoyable qui caractérisait le Montana.

C'était d'ailleurs une des raisons pour lesquelles Destry avait décidé de rester vivre dans leur petite maison de famille centenaire, à quelques kilomètres de ce que les gens du coin appelaient désormais « la folie de Waylon ».

Elle était sur le point d'appeler son père pour lui annoncer son retour quand elle remarqua quelque chose de curieux. Une barrière était ouverte, ce qui n'avait en soi rien d'exceptionnel, sauf que cette barrière-là n'était plus utilisée depuis des années. Une portion de la clôture barbelée traînait sur le sol, et des traces de pneus récentes menaient jusqu'au bosquet d'arbres derrière la maison de ferme où Destry vivait seule.

Elle fronça les sourcils en prenant la direction de la piste d'atterrissage privée. Qui pouvait être passé par là ? Alors qu'elle était sur le point de se poser, elle aperçut une voiture de sport rouge vif qui roulait vers « la folie de Waylon ». Dans ce coin du Montana, presque tout le monde conduisait un pick-up, ou tout au moins un 4x4. Le conducteur devait s'être perdu.

* * *

Une fois l'avion rangé dans son hangar, Destry sauta dans une camionnette du ranch et prit directement le chemin de la grande maison. Quand elle s'arrêta devant l'entrée, la poussière retombait tout juste autour de la voiture rouge qu'elle avait repérée du ciel, et son père descendait en fauteuil roulant la rampe du perron.

Waylon Grant avait été autrefois un homme séduisant et imposant. Aujourd'hui amaigri et grisonnant, confiné dans son fauteuil, il n'en conservait pas moins une volonté impressionnante. Son handicap n'avait malheureusement pas amélioré son caractère, déjà assez difficile avant son accident d'avion.

Les gens charitables décrivaient le père de Destry comme quelqu'un de « compliqué ». Les autres ne mâchaient pas leurs mots. Nettie Benton, du magasin général de Beartooth, disait qu'il était la plus belle peau de vache du comté de Sweetgrass.

A cet instant précis, cependant, ce dernier paraissait habité par une anxiété qui ne lui ressemblait pas. Tandis qu'il s'avançait vers la voiture de sport, Destry reporta son regard sur l'homme qui venait d'en descendre. Elle mit quelques instants à le reconnaître.

— Carson ?

Il y avait onze ans qu'elle se demandait si elle reverrait un jour son grand frère. Elle se précipita vers lui et se jeta à son cou. Il la serra contre lui en riant tout bas, puis l'écarta à bout de bras pour la regarder.

— La vache, dit-il. Tu as grandi, petite sœur.

La dernière fois qu'ils s'étaient vus, elle avait dix-sept ans : elle sortait tout juste du lycée et s'apprêtait à entrer à l'université. Elle était tellement jeune à tous points de vue ! Mais la tragédie qui s'était produite cette année-là les avait forcés à grandir d'un coup. A présent, se retrouver face à son frère si longtemps absent ravivait une douleur déchirante et lui rappelait tout ce qu'ils avaient perdu.

Carson avait forcé par rapport à l'étudiant de vingt ans qu'il était autrefois. Ses cheveux étaient restés d'une teinte plus claire que celle de Destry, même s'ils avaient tous deux hérité des cheveux de leur mère. C'était du moins ce qu'on lui avait dit ; elle n'avait jamais vu la moindre photo de Lila Gray Grant. Après la mort de sa femme, leur père ne supportait pas de les regarder et les avait toutes détruites.

Les yeux de son frère étaient d'un bleu pur, comme ceux de leur père, ceux de Destry plus délavés. A sa grande exaspération, la nature avait épargné à Carson les taches de rousseur qui émaillaient ses joues et son nez à elle. Il la taquinait sans cesse à ce sujet, autrefois ; s'en souvenait-il encore ?

Un réseau de fines rides s'était gravé autour de ses yeux, et son regard était chargé d'une tristesse que Destry ne lui connaissait pas. Cela mis à part, il avait gardé un physique qui en imposait, comme leur père. Il était simplement plus bronzé et plus musclé, comme s'il revenait de très longues vacances.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? lui demanda-t-elle. Je veux dire...

Les roues du fauteuil crissèrent sur le gravier derrière elle, et elle vit Carson se préparer à affronter leur père.

— Carson, dit celui-ci en lui tendant la main.

Son frère hocha la tête d'un air inexpressif et se baissa pour serrer la main de leur père. Ce dernier l'attira vers lui et passa maladroitement un bras autour de ce fils qu'il n'avait pas vu depuis tant d'années.

Pour la première fois de sa vie, Destry vit des larmes briller dans les yeux de leur père. A ce qu'elle avait entendu, il n'avait même pas pleuré à l'enterrement de leur mère.

— Content que tu sois là, Carson, dit-il d'une voix brisée par l'émotion.

Carson ne répondit pas, mais son regard erra vers Destry. A cet instant, elle comprit que son retour au Montana était tout sauf volontaire.

Son cœur se serra quand elle reconnut l'émotion qui transparaissait sur le visage de son frère. C'était de la peur.

Carson dévorait sa petite sœur du regard. Onze ans plus tôt, Destry avait été un parfait garçon manqué, aussi sauvage que les terres où elle errait du matin au soir, au grand dam de leur père. Aujourd'hui, elle était devenue une très belle jeune femme. Une longue tresse couleur de feuillage d'automne retombait sur son épaule ; ses yeux bleus étaient un ton plus clair que ceux de Carson. Quelques taches de rousseur parsemaient ses joues et son nez ; après toutes ces années, elle n'essayait toujours pas de les cacher par du maquillage.

— Tu ne peux pas t'imaginer comme tu m'as manqué, dit-il en souriant.

Ni à quel point je m'en veux de t'avoir fait souffrir.

— Petite sœur, murmura-t-il en la reprenant dans ses bras.

Elle le serra avec fougue. Carson hésita. Leur père ne l'avait-il pas avertie de son retour ? Sans doute pas, à en croire la surprise qu'elle manifestait.

— Pourquoi on poireaute ici ? demanda Waylon avec impatience. Venez, venez. Laisse tes bagages, Carson, je les ferai sortir par les commis. Tu n'as même pas vu la maison !

Comment aurais-je pu la rater ? se demanda-t-il en se tournant vers la construction massive qui s'élevait comme une falaise au sommet de la butte. Nul besoin de demander à leur père pourquoi il avait fait construire cette monstruosité : de toute évidence, ce dernier n'avait toujours pas digéré son enfance pauvre dans l'ancienne maison de ferme au pied de la montagne. A l'époque, la propriété se réduisait à quelques hectares de terres pelées par les poules.

Leur père avait révolutionné tout ça après en avoir hérité alors qu'il sortait à peine de l'adolescence. Il avait travaillé dur et s'était fait une situation avant même de se marier. Carson n'avait pas connu la pauvreté, loin s'en fallait.

Mais leur père n'avait jamais réussi à tirer un trait sur le passé. Il ne pouvait s'arrêter d'acheter, de construire, de vouloir toujours plus. Une vaste demeure sur la colline, des avions, une piste d'atterrissage privée... il avait même parlé au téléphone d'une piscine installée à l'arrière de la maison. Une piscine au Montana, à cette altitude ? Pouvait-on imaginer plus ridicule ?

Carson avait bien profité, dans son enfance, des fruits du travail de leur père, il n'allait pas dire le contraire. Mais ces privilèges avaient un prix qu'il était las de payer.

— Attends, Waylon, dit-il en voyant celui-ci commencer à s'éloigner vers la maison.

Il ne l'avait pas appelé « papa » depuis qu'il avait dix ans.

— Je voudrais te présenter quelqu'un.

* * *

Destry tourna son regard vers la voiture de sport. La portière s'ouvrit du côté passager, et une longue jambe fuselée en sortit.

Elle n'avait pas remarqué qu'il y avait quelqu'un à l'intérieur ; le soleil couchant se reflétait sur le pare-brise, et elle n'avait pas imaginé que Carson puisse être accompagné. C'était idiot : son frère avait trente et un ans, il serait tout à fait normal qu'il ait une petite amie ou même une épouse.

Destry leva un œil vers leur père. De toute évidence, ce dernier était pris au dépourvu, lui aussi, et elle se prépara au pire. Il *détestait* les surprises, Carson le savait bien.

— Voici Cherry, dit celui-ci en s'avançant pour aider la passagère à descendre de voiture.

La mâchoire de Destry s'en décrocha littéralement. Cherry était aussi grande que Carson, lequel faisait un mètre quatre-vingt-sept, tout de même. Ses cheveux étaient d'un blond lumineux, sa peau bronzée, son corps filiforme, sa poitrine plantureuse.

Elle décocha à leur père un sourire incandescent, dévoilant des dents tellement blanches et régulières qu'elles détournaient presque l'attention de sa robe ultracourte.

Carson observait leur père avec attention ; une lueur impitoyable brillait dans son regard. On aurait presque dit qu'il mettait ce dernier au défi de dire quoi que ce soit sur la femme qui l'accompagnait.

Leur père murmura un juron. Elle n'avait pas besoin de se tourner vers lui pour savoir que ce n'était pas ainsi qu'il avait imaginé les retrouvailles avec son fils.

Cherry s'avança vers le fauteuil roulant de Waylon et lui tendit la main.

Il la serra mollement, puis leva les yeux vers Carson.

— Je pense qu'il vaudrait mieux que ton amie prenne une chambre au motel de Big Timber.

C'était la ville la plus proche — séparée du ranch par une trentaine de kilomètres.

— Je me charge de la note, bien sûr.

Daignant enfin regarder Cherry en face, il ajouta :

— Carson aurait dû vous dire qu'on avait des affaires à régler tous les deux. Vous allez vous ennuyer à mourir dans ce coin perdu.

— *Waylon*, dit Carson au bout de quelques secondes de silence gêné, Cherry est ma fiancée. On va se marier.

— Destry, ordonna leur père, montre la piscine à Cherry. J'ai besoin de

parler à Carson. En privé.

* * *

Waylon franchit la porte de son bureau et roula tout droit vers le bar. Son fils lui ramenait une show-girl de Las Vegas qu'il prétendait vouloir *épouser* ? Il faudrait d'abord qu'il lui passe sur le corps ! Il se servit un whisky d'une main tremblante. Il avait intérêt à se calmer s'il ne voulait pas y passer, et ce n'était pas qu'une façon de parler.

— Tu peux m'en servir un à moi aussi, dit Carson derrière lui. J'ai le pressentiment que je vais en avoir besoin.

Incapable de regarder son fils, Waylon vida son verre d'un trait, puis leur en resservit un à chacun. Son cœur cognait contre sa poitrine avec la violence d'un marteau-piqueur.

— Ferme la porte, dit-il à Carson.

Il l'entendit s'exécuter dans son dos.

— Tu n'épouseras pas cette fille, lâcha-t-il entre les dents tout en faisant pivoter son fauteuil pour affronter le regard de Carson.

Ce dernier accepta le verre que Waylon lui tendait et s'accouda au bar qui s'étendait sur toute la longueur du bureau. Son fils était devenu un bel homme. Une bouffée de fierté monta en lui — puis il remarqua son accoutrement. Des mocassins, un polo et un pantalon en toile ! Pour qui se prenait-il, nom de Dieu ? Avait-il oublié qu'il était le fils d'un éleveur de bétail ?

Waylon préférerait ne pas penser à ce qu'avait dû coûter la voiture de sport garée devant la maison, ni à tout l'argent qu'il avait dû donner à son fils, au fil des années, pour le garder loin de Beartooth.

— Tu ne l'épouseras pas, répéta-t-il.

Carson soutint son regard avec une détermination surprenante. Waylon s'en rendait compte à présent : l'homme devant lui n'était plus celui qu'il avait banni plus d'une décennie auparavant, ce gamin de vingt ans effrayé qui s'estimait déjà heureux de quitter la ville vivant.

— Je l'aime, dit Carson sur un ton de défi.

— Je m'en fiche, souffla Waylon en secouant la tête. C'est hors de question. Je n'ai même pas envie d'en discuter.

Il balaya l'air de sa main et ajouta :

— On a des choses plus importantes à faire. Il faut qu'on parle du ranch. Tu es mon fils, ta place est ici. Je veux pouvoir me dire qu'après ma mort tu seras là pour veiller sur notre domaine et notre nom.

— J'ai des soucis un peu plus pressants pour l'instant, tu ne crois pas ?

Waylon lutta pour se maîtriser.

— Je t'ai dit de me laisser m'occuper du shérif et de cette autre histoire.

— Cette « autre histoire » ? répéta Carson. C'est comme ça que tu

appelles le meurtre de Ginny West ?

Waylon n'allait pas se laisser entraîner à parler du passé. Il attendait ce moment précis depuis la naissance de Carson, et personne n'allait le lui gâcher.

— Comme je disais, reprit-il, je veux te passer les rênes du ranch. Mais il faut d'abord que tu fasses tes preuves. Que tu apprennes le métier.

Carson avala une grande gorgée de whisky, repoussa le bar de la main et s'éloigna vers la baie vitrée. Waylon tenta de calmer la colère qui bouillonnait en lui. Son fils était chamboulé par son brusque rappel à la maison, c'était évident. Tout comme il l'avait été par son renvoi, onze ans plus tôt.

Waylon le regarda parcourir des yeux le luxueux bureau-salon et se planter devant le panorama de la baie vitrée. Puis il alla le rejoindre.

A leurs pieds, la vallée miroitait sous le soleil tombant de fin d'après-midi. Waylon contempla avec satisfaction ses terres, qui s'étendaient du pied de la montagne aux bords de la rivière, avec leur camaïeu de pâturages, de prairies à foin et de champs de luzerne. Beaucoup de parcelles avaient déjà la couleur dorée des barbes de maïs. Ça et là, des affleurements rocheux, des buttes hérissées de pins et des bosquets d'arbres au feuillage cuivré marquaient le tracé des ruisseaux qui sillonnaient toute la propriété.

Ce paysage qu'il aimait tant signifiait-il quelque chose pour son fils ?

— Même si tout se passe comme tu le veux avec le shérif, reprit enfin Carson, je ne vois pas pourquoi je devrais apprendre le métier. Destry se débrouille très bien pour gérer le ranch, non ?

— C'était juste en attendant ton retour.

— Elle est au courant ? demanda son fils avec sarcasme.

Waylon avala une gorgée de whisky pour se laisser le temps de reprendre son sang-froid.

— Je veux que ce soit toi qui reprennes le ranch.

— Et ma sœur ? Tu comptes la mettre au placard ?

— Ta sœur a intérêt à se trouver un type et à se marier avant qu'il ne soit trop tard. Les femmes n'ont pas à se prendre pour des cow-boys. Ni à revenir toutes crasseuses de marquer des veaux ou de faire vêler une vache. C'est inconvenant.

C'était le même discours qu'il serinait à Destry depuis des années. Malheureusement, comme sa mère, elle n'était pas du genre à écouter ses conseils.

— Elle est assez vieille pour se comporter comme il faut, conclut-il.

— Tu n'es peut-être pas au courant, Waylon, mais les femmes ont le droit de vote, maintenant.

— Ouais. La plus grande erreur que notre pays ait jamais faite.

Il ne plaisantait qu'à moitié. Il suffisait de voir tous les problèmes que Lila lui avait causés. Les femmes modernes étaient trop libres, trop indépendantes. Waylon, pour sa part, jugeait que leur place était à la maison et il ne se priva pas de le dire à son fils.

Mais Carson n'avait plus vraiment l'air d'écouter. Il fixait le fond de son verre d'un regard absent. Qu'espérait-il y trouver ? Enfant, il avait toujours été lunatique. *La faute de sa mère*, pensa Waylon avec amertume. Si seulement Carson pouvait ressembler davantage à Destry !

Quand son fils releva les yeux, Waylon y lut un mélange d'animosité et de culpabilité.

— Si tu prives ma sœur de ce ranch, ça la tuera. Tu ne crois pas qu'elle a déjà assez souffert par ma faute ?

— Tu parles de cet imbécile de Rylan West ?

— Elle l'aimait. Elle l'aurait épousé si...

— Elle ne l'aurait pas plus épousé que toi cette traînée de...

— *Attention*, Waylon, tu parles de ma future femme.

Waylon l'observa avec attention, puis éclata de rire.

— Tu ne me feras pas croire à tes scrupules ridicules au sujet de ta sœur. Pas plus qu'à cette histoire de fiançailles. Tu n'as aucune intention de te marier avec elle.

— Ah, non ?

— Disons les choses autrement. Si jamais tu l'épouses, je lègue le ranch et jusqu'à mon dernier centime à la première charité minable que je trouve.

Carson inclina la tête en souriant.

— Et c'est moi que tu accuses de bluffer ?

— La différence, lui rétorqua Waylon en souriant à son tour, c'est que moi je peux me permettre de te prendre au mot. Je ne crois pas que tu aies ce luxe.

Il plissa les yeux. Sa colère s'envenimait de plus en plus.

— Si tu veux que j'arrange les choses avec le shérif, tu n'as pas le choix. Tu es obligé de rester ici et de reprendre le ranch. Sinon, tu te débrouilles tout seul, sans un centime de ma part. Il n'y a pas de troisième solution. Et, à ce que j'ai entendu, tu risques d'avoir besoin d'un bon avocat dans peu de temps. J'espère que j'ai été clair.

A cet instant, Margaret, la cuisinière et gouvernante du ranch, fit sonner la cloche du dîner.

— Parfaitement clair, dit Carson en vidant son verre.

* * *

Nettie Benton, de l'épicerie de Beartooth, fut la première à voir Carson Grant passer dans sa belle voiture de sport rouge.

— Bob ! dit-elle à son mari.

Pas de réponse. Il devait déjà être rentré chez eux, dans leur maison à flanc de colline derrière le magasin. Bob ne consacrait pas beaucoup de temps au commerce que ses parents lui avaient offert au moment de leur mariage, près de trente ans plus tôt. Il n'en avait pas besoin.

— Nettie adore s'occuper du magasin, disait-il toujours. Et des affaires

des autres.

Tant pis pour lui. Nettie attrapa le téléphone et se mit à appeler ses connaissances pour leur annoncer la nouvelle.

— Nettie ?

La voix de Bob s'éleva faiblement depuis le bureau à l'arrière du magasin.

— C'est quoi, tout ce tapage ?

Non seulement il devenait dur d'oreille — en particulier quand c'était Nettie qui lui parlait — mais il serait incapable d'apprécier son scoop à sa juste valeur. Même s'il aurait sans doute aimé voir la blonde platine assise à côté de Carson.

— C'est au sujet de Carson Grant, dit-elle en s'avançant vers l'entrée du bureau.

— Comment ça ? dit Bob sans quitter ses factures des yeux.

— Il est de retour.

— Quoi ? dit son mari en levant brusquement la tête.

— Il vient de passer en voiture il n'y a pas cinq minutes.

Elle avait tout de suite reconnu Carson, même si elle ne l'avait pas vu depuis des années.

— Qu'est-ce qui lui prend de revenir maintenant ? demanda Bob, visiblement perturbé.

Il ne sera pas le seul, pensa Nettie. Tout le comté de Sweetgrass allait s'en émouvoir.

— J'imagine que c'est lié aux rumeurs sur le meurtre de Ginny West, dit-elle.

— Quelles rumeurs ?

— Il paraît que des gamins ont retrouvé une pince à cheveux à elle dans l'ancien théâtre. Apparemment, le shérif pense qu'on l'a tuée là-bas plutôt que sur la route.

Elle regarda son mari et fronça les sourcils.

— Qu'est-ce qui t'arrive, Bob ?

Il se passa la main sur le ventre comme s'il avait mangé quelque chose qui ne passait pas.

— Tu me donnes de l'indigestion avec tes commérages, grommela-t-il en se levant avec lourdeur. Je ne serais pas étonné que tu aies inventé ces bêtises de toutes pièces.

— Puisque je te dis que je viens de voir Carson Grant de mes propres yeux !

— Ce que j'aimerais savoir, ajouta Bob, c'est pourquoi il n'est pas en prison depuis belle lurette. Tout le monde sait qu'il a tué cette pauvre fille. Si ton shérif n'est pas capable de le comprendre, c'est qu'il a un problème.

« Ton shérif » ?

— Personnellement, je ne suis pas convaincue que Carson soit coupable.

— Tu es la seule à en douter, Nettie. Ça devrait te mettre la puce à l'oreille.

Sans lui laisser une chance de répondre, il sortit par l'arrière du magasin en claquant la porte.

Nettie resta interloquée : elle ne l'avait pas vu aussi agité depuis des années. A vrai dire, c'était peut-être même la première fois de leur mariage. Elle s'éloigna de nouveau vers la vitrine qui donnait sur la rue dans l'espoir de se changer les idées.

La petite rue à double sens était déserte. Beartooth, comme la plupart des petites villes du Montana, se mourait doucement, entraînant dans son agonie une petite poignée de familles et de commerces. A l'époque de la ruée vers l'or, à la fin du XIX^e siècle, Beartooth avait pourtant connu une expansion retentissante. Ses fondateurs avaient bâti de grandes maisons en pierre et en rondins à l'ombre de la montagne, à l'endroit où la rivière Big Timber serpentait entre les pins.

Mais, dès le début du XX^e siècle, l'or avait commencé à s'épuiser. Il avait suffi d'une année de sécheresse particulièrement sévère pour que les habitants quittent la ville en masse, laissant derrière eux une dizaine de commerces restés abandonnés à ce jour. Dont une ancienne station essence à deux pompes, couverte d'un toit en tôle à un bout de la ville, et à l'autre, un ancien garage, datant de l'époque où il ne fallait pas un ordinateur pour réparer un moteur.

Entre les deux, il y avait le bar du Range Rider, la poste, le motel et le théâtre. On avait parlé à une époque de démolir les anciens bâtiments désaffectés pour empêcher les enfants d'y rôder. Nettie était ravie qu'on ne l'ait jamais fait. Elle pensa avec tendresse au petit cagibi sous la scène du théâtre où elle avait perdu sa virginité. Malheureusement, ce souvenir lui fit penser au shérif, ce qu'elle essayait de faire le moins souvent possible. *Son shérif*, comme disait Bob.

Sur le trottoir d'en face, il y avait le Branding Iron Café, où se réunissaient chaque matin les propriétaires terriens du comté. En ce moment précis, une poignée de pick-up étaient garés devant, et une demi-douzaine d'autres devant le bar au coin de la rue.

Les conversations des éleveurs devaient faire siffler les oreilles de Carson Grant, pensa Nettie. La famille West était-elle au courant de son retour ? Combien de temps faudrait-il aux gens du coin pour le chasser de nouveau de la ville... ou le pendre haut et court pour le meurtre de Ginny West ?

N'empêche, songea-t-elle. Le plus bizarre, c'était la réaction de son mari.

* * *

— Où est ta sœur ? demanda subitement Waylon à Carson.

Il venait apparemment de s'apercevoir que Destry n'était pas à table avec eux.

— Quelqu'un l'a appelée pour lui dire que des vaches s'étaient échappées d'un pré et qu'elles se baladaient sur la route.

Waylon émit un grognement qui résonna à travers la grande salle à manger. Carson se demanda si cette pièce était souvent utilisée. Sans doute pas : tout avait l'air flambant neuf. Son père n'était pas du genre à inviter des gens à dîner. Il n'avait jamais été doué pour se faire des amis ni pour les garder.

— Elle aurait pu demander à un des commis, dit son père avec irritation. Ou au contremaître. Russell est payé pour ça.

— J'imagine qu'elle n'a pas voulu les déranger à l'heure du repas, sachant qu'elle est tout à fait capable de s'en charger.

— Tu vois ce que je veux dire à propos de ta sœur ? Elle ne sait pas rester à sa place.

— C'est ça, sa place, lui rétorqua Carson. C'est ce que tu refuses de comprendre.

C'était dit sur un ton de défi. Une dispute aurait au moins l'avantage de couper court au dîner ; il n'en pouvait déjà plus.

Refusant de mordre à l'hameçon, Waylon continua à manger, le regard perdu dans le vide. Il n'avait pas adressé la parole à Cherry depuis le début du repas. Espérait-il la pousser à faire ses bagages en l'ignorant ostensiblement ? En d'autres circonstances, Carson aurait pu trouver cela amusant...

Mais ce retour au pays lui rappelait douloureusement tout ce qu'il avait essayé d'oublier pendant ces onze dernières années. Il avait pourtant essayé de convaincre son père de lui donner assez d'argent pour s'exiler à l'étranger. Waylon s'était montré inflexible : Carson n'aurait pas un centime, ni maintenant ni plus tard, s'il ne revenait pas.

— Et le shérif ? avait demandé Carson.

— Il a juste quelques questions à te poser. Rien d'important.

Juste quelques questions au sujet du meurtre de Ginny ? Après toutes ces années ?

Waylon ne se rendait manifestement pas compte du danger que Carson courait en revenant à Beartooth. Il revit l'expression de Nettie Benton quand il était passé devant son épicerie, tout à l'heure. Il n'avait même pas essayé de se cacher. Dans une ville de cette taille, les secrets n'existaient pas.

Le problème, c'était que dans cette partie du Montana certaines personnes croyaient pouvoir faire justice elles-mêmes, comme dans le bon vieux temps. Or Carson n'avait pas envie de finir au bout d'une corde attachée à un gros arbre.

Ce qu'il tenta d'expliquer à son père.

— Je t'ai dit de ne pas t'en faire, grommela Waylon en fixant son assiette.

— Tu es marrant. Faut-il que je te rappelle que la dernière fois que j'ai vu Rylan West il a juré de me tuer s'il me revoyait ?

Son père leva enfin le regard. Une sorte d'amusement flottait sur son visage.

— Il vaut mieux qu'il ne te voie pas, alors.

Les trois vaches erraient sur la route goudronnée, comme l'avait dit le voisin au téléphone. A l'approche du pick-up de Destry, elles levèrent la tête et meuglèrent avec enthousiasme, associant le bruit du moteur à une livraison de foin.

— Eh non, les filles. Pas de chance.

Destry continua à rouler au pas pour pousser les bêtes en direction du ranch. Elle regrettait de rater le premier dîner de son frère à la maison, mais avec un peu de chance il comprendrait. Sa fiancée et lui avaient besoin de temps seuls avec leur père, pour mettre les choses au clair. La présence de Destry n'aurait fait qu'attiser les tensions.

Sa conversation avec Cherry, tout à l'heure, au bord de la piscine, l'avait plutôt inquiétée. La jeune femme avait apparemment rencontré son frère dans le casino de Las Vegas où ils travaillaient tous deux, elle comme danseuse, Carson dans les bureaux.

Destry n'arrivait pas à s'imaginer son frère vivant à Las Vegas, encore moins travaillant dans un casino. A vrai dire, il ne semblait pas plus fait pour la vie sur le ranch. Mais qu'en savait-elle, après tout ? Elle ne le connaissait plus.

Qu'avait-il confié à sa fiancée des événements survenus onze ans plus tôt ? Cherry était-elle au courant du meurtre de Ginny ? Savait-elle que Carson était toujours le principal suspect ?

Elle baissa la vitre pour faire entrer la brise du soir dans la cabine. Devant elle, les vaches déambulaient paresseusement : elles n'étaient pas pressées de rentrer, et Destry non plus.

A cette latitude, tout au nord des Etats-Unis, la nuit ne tomberait pas avant plusieurs heures. Même si un orage se préparait au loin, la soirée était exceptionnellement douce pour la saison. Les collines inondées de lumière jaune contrastaient avec le vert sombre des pins sur les monts Crazy, au-dessus desquels s'amoncelaient des nuages sombres.

Destry adorait vivre ici, loin de tout, dans ce coin où elle pouvait laisser les clés de son pick-up sur le contact toute la nuit et les y retrouver le lendemain matin. C'était justement le taux de criminalité très bas qui avait rendu d'autant plus choquant le meurtre de Ginny West. Il avait ébranlé la confiance des habitants de Beartooth, jusque-là convaincus de ne courir aucun danger, puisqu'ils se connaissaient tous. A présent, comme un caillou lancé dans un lac, le retour de Carson allait faire des vagues.

Le meurtre de Ginny West et sa rupture avec Carson peu de temps auparavant feraient de nouveau l'objet d'interminables débats au Branding Iron Café et au bar du Range Rider.

Il y avait encore pas mal de gens pour croire que Carson l'avait tuée. *Dont Rylan West*, pensa Destry avec un pincement au cœur.

Comment réagirait-il en apprenant le retour de Carson ?

Les vaches meuglèrent de toutes leurs forces en voyant Destry descendre pour ouvrir le portail du pré. Un poteau de la clôture était cassé. C'était sans doute par-là que les bêtes étaient sorties. Il faudrait qu'elle pense à le dire à Russell.

Dans le ciel, un faucon profitait d'un courant d'air chaud pour monter et disparaître. Des sauterelles s'éparpillaient en sifflant entre les hautes herbes dorées. Destry souleva la poignée en fer pour desserrer l'anneau qui retenait le portail, puis l'ouvrit pour faire rentrer les vaches dans leur pâturage.

En entendant un bruit de moteur porté par le vent, elle leva les yeux et aperçut un nuage de poussière à l'autre bout de la route.

— Allez, les filles ! On y va !

Elle leur tapa l'arrière-train avec son chapeau pour les faire avancer. Le bruit de moteur s'amplifiait ; elle avait juste le temps de dégager les bêtes de la route. Quand elles furent enfin rentrées, Destry ramena la barrière jusqu'au poteau.

Elle venait d'abaisser le levier qui tendait la clôture quand elle entendit le véhicule ralentir. Elle se retourna en plissant les yeux et, à travers la poussière, vit un pick-up s'arrêter à quelques mètres d'elle.

Quand elle reconnut la personne au volant, son cœur s'emballa dans sa poitrine.

Rylan se maudit intérieurement. Que croyait-il, après tout ? Evidemment qu'en se précipitant chez les Grant il allait *la* croiser ! Et quelques secondes avaient suffi à établir qu'il n'était toujours pas prêt à l'affronter.

Elle était à la fois la même et devenue plus mûre, plus adulte. Ses cheveux étaient plus longs, mais ils avaient toujours cette teinte brun-roux qui lui rappelait l'automne. Ils pendaient en tresse le long de son dos menu, sauf quelques mèches que le vent faisait voler autour de son chapeau de paille. Sa chemise jaune à carreaux et son jean mettaient en valeur sa silhouette, qui était plus galbée que dans ses souvenirs.

Ses yeux étaient de ce même bleu pâle qui se confondait souvent avec celui du vaste ciel du Montana. En croisant son regard, Rylan sentit une vieille étincelle se rallumer en lui.

A cet instant, il comprit que ses onze longues années de fuite n'avaient servi à rien. Il ne pouvait échapper à ses sentiments pour elle, pas plus qu'il ne pouvait pardonner au frère de celle-ci le crime qu'il avait commis.

Le meurtre de sa sœur se dressait entre eux comme un obstacle infranchissable. Elle était convaincue de l'innocence de son frère. Rylan n'y croirait jamais.

— Destry, dit-il par la vitre ouverte.

Le simple fait de dire son prénom lui fit un effet bizarre. Il y avait des années qu'il ne l'avait pas prononcé à voix haute.

* * *

Destry resta figée sur place. Le choc de se retrouver face à face avec Rylan West, après toutes ces années, la fit presque trembler. Elle contempla ces yeux noisette qu'elle connaissait si bien ; l'espace d'un instant, elle retrouva l'homme qu'elle avait aimé pendant son adolescence. Perdue dans son regard, elle eut l'illusion que s'il descendait de son pick-up pour la prendre dans ses bras ils pourraient reprendre le fil de leur histoire là où ils l'avaient interrompue.

— Destry ?

Rien que le son de son prénom sur les lèvres de Rylan... Le cœur de

Destry se mit à battre plus vite.

— Je me demandais si tu allais passer me voir, dit-elle au prix d'un effort. J'aurais dû me douter qu'il faudrait au moins ça pour que tu t'y décides.

Il repoussa son Stetson.

— J'ai besoin de voir ton frère, Destry.

Elle secoua la tête. Avant le départ de Rylan, une décennie plus tôt, elle avait tenté en vain de le convaincre que Carson n'avait *pas* tué Ginny.

Si seulement tu le connaissais comme je le connais...

Il n'avait rien voulu entendre. Et il n'y était pas davantage disposé aujourd'hui, cela se voyait rien qu'à la crispation de ses mâchoires et de ses larges épaules. Il faisait la même tête qu'à l'enterrement de sa sœur, quand il s'était battu aux poings avec Carson en plein cimetière. Le père de Rylan avait dû les séparer.

— J'espérais que...

Destry ne réussit pas à finir sa phrase, tant ses espoirs lui meurtrissaient le cœur. Elle avait tant rêvé du jour où elle reverrait Rylan, et maintenant ces rêves s'effritaient comme des feuilles sèches emportées par le vent.

L'homme qu'elle avait connu n'existait plus. Il était grand temps pour elle de tirer un trait sur le passé, et sur Rylan West.

* * *

Rylan tressaillit face à la peine qu'il lisait dans le regard de Destry.

— Ne rends pas les choses plus difficiles qu'elles ne le sont, Destry.

Elle soupira et cacha sa douleur derrière un sourire qui n'avait rien d'amical. Une étincelle de colère s'embrasa comme une flamme dans ses yeux bleus. Elle avait compris ce qu'il comptait faire.

Dans les semaines qui avaient suivi le meurtre de Ginny, il avait tout essayé pour convaincre la justice de la culpabilité de Carson. Ce qui le faisait courir, c'était la même chose qui avait permis au frère de Destry de rester libre toutes ces années : l'absence de preuves.

— La justice ne veut rien faire pour le meurtre de ma sœur, dit-il. Je suis bien obligé de prendre les choses en main. C'est mon devoir de frère. Je fais ça pour Ginny, je le lui *dois*.

— Tu crois vraiment y arriver comme ça ? lui demanda-t-elle sur un ton triste et déçu.

— Ne t'en mêle pas, s'il te plaît.

— Carson est *mon* frère !

— Toi, au moins, tu l'as encore, ton frère.

— Pas pour longtemps, si on te laissait faire.

Rylan n'avait pas l'intention de tuer Carson, simplement de le faire passer aux aveux. Il ôta son chapeau et se passa les mains dans les cheveux, au comble de la frustration. A présent que Carson et lui étaient tous deux de retour au pays, il était résolu à voir le meurtrier de sa sœur derrière les

barreaux.

— Ce n'est pas lui, Rylan, reprit Destry. Il n'a pas quitté le ranch cette nuit-là.

— Ouais. Sauf que c'est toi qui lui as fourni son alibi. Et qu'on sait tous les deux que tu as menti.

Il réprima les images qui lui venaient à l'esprit, celles de Destry nue dans ses bras, celles de la seule nuit qu'ils avaient passée ensemble, dans un chalet abandonné en haute montagne. Loin de se douter de ce qui se tramait au même moment dans la vallée.

Le regard de Destry s'embrasa.

— Carson ne savait pas que j'avais quitté le ranch pour aller te retrouver. Je te rappelle qu'à l'époque on se voyait en cachette.

— Je remarque que tu ne parles même pas du deuxième alibi de Carson.

— A quoi bon ? Il pourrait en avoir une dizaine, tu ne le croirais pas plus.

— Reconnais, Destry, que son meilleur ami n'est pas un témoin très fiable. Jack French aurait dit au juge que la lune était faite de fromage si ton frère le lui avait demandé. Tu n'en as pas assez, toi aussi, de le protéger ? Quand est-ce que les écailles vont te tomber des yeux ?

— Et toi, quand est-ce que tu vas envisager la possibilité que tu puisses te tromper ?

Rylan détourna les yeux.

— Ça ne sert à rien, Destry. On sait tous les deux pourquoi ton frère est revenu. Le juge l'a menacé d'un mandat d'amener s'il ne se présentait pas pour répondre à ses questions sur les nouvelles preuves.

— Quelles nouvelles preuves ?

Elle paraissait sincèrement surprise.

— Ton père ne t'en a pas parlé ?

— Je pensais que c'était lui qui avait forcé Carson à revenir, avoua-t-elle.

Rylan secoua la tête.

— Des gamins ont retrouvé une pince à cheveux dorée gravée au nom de ma sœur sous la scène du Royale. On est plus ou moins sûrs que Ginny la portait le soir de sa mort.

— Ce qui veut dire qu'elle serait entrée dans le théâtre cette nuit-là ?

— Le shérif pense qu'elle a pu y retrouver quelqu'un, sans doute son assassin.

— Peut-être qu'on va enfin connaître le vrai coupable, alors, dit Destry sur un ton d'espoir.

Rylan fut parcouru d'un frisson. Quand la vérité éclaterait, elle en serait anéantie.

— Destry, reprit-il avec autant de douceur que possible, le juge n'aurait pas obligé ton frère à revenir si les preuves ne l'accablaient pas.

Les yeux bleu pâle de celle-ci se plissèrent.

— Si tu en es tellement sûr, qu'est-ce que tu fais là, à essayer de faire justice toi-même ?

— Parce que la justice, dans cette ville, c'est le shérif Frank Curry. Et que tout le monde sait qu'il est aux ordres de ton père.

— Ou parce que tu sais, dans le fond, qu'une pince à cheveux ne suffit pas à prouver que mon frère est coupable.

— Sauf si quelqu'un a vu ton frère entrer dans le théâtre, ce soir-là.

— Tu ne crois pas que ce quelqu'un l'aurait dit au shérif, depuis le temps ?

Destry avait toujours eu un caractère fort et résolu. C'était une des raisons pour lesquelles il l'aimait autant. Si Ginny n'avait pas été assassinée, cette nuit-là, ils seraient certainement mariés aujourd'hui et auraient sans doute déjà des enfants.

Rêvait-elle parfois, comme lui, à la tournure différente que les choses auraient pu prendre ? Elle s'était reconstruit une vie ici, sur le ranch de son père. On avait raconté à Rylan comment elle avait pris l'exploitation en main après l'accident de Waylon. Elle était faite pour ça, disaient les gens du coin. Ils disaient aussi que Waylon était un sacré veinard d'avoir une fille comme elle. Destry était aimée de tous, et c'était tout à fait normal.

Carson, en revanche, c'était une autre histoire.

— J'ai prévenu ton frère que si jamais je le recroisais... Je n'ai pas le choix, Destry. Je ne pourrais plus me regarder en face si je restais là sans rien faire. Tu peux me comprendre, non ?

Il se maudit de prendre ce ton suppliant. Pourquoi se préoccupait-il de ce qu'elle pensait de lui, après toutes ces années ?

— Je comprends, oui, dit-elle avec plus de douceur. Mais tu te trompes de solution. Cherche plutôt à savoir avec qui ta sœur avait rendez-vous ce soir-là.

Il frémit en revoyant défiler devant ses yeux les images du légiste et des pompiers sortant le corps de Ginny du fossé à la sortie de la ville. Le tueur l'avait jetée de sa voiture alors qu'elle était encore vivante. Il l'avait laissée mourir seule au bord de la route.

— Elle avait rendez-vous avec ton frère, Destry.

— Comment peux-tu en être si sûr ? lui demanda-t-elle avec impatience. Et si Ginny voyait quelqu'un dont elle n'avait parlé ni à Carson ni à ta famille ?

— C'est ça, soupira Rylan en remettant son chapeau. Le mystérieux coupable que ton frère a inventé pour brouiller les pistes. On en a déjà parlé cent fois, Destry, je n'ai pas envie de recommencer. C'est pour ça que j'ai quitté la ville il y a onze ans. Parce que ton frère *l'a tuée*.

— Tu en es toujours convaincu ? Parce que, si c'est le cas, on n'a plus rien à se dire.

Elle tourna les talons et s'éloigna vers sa camionnette.

— Et si c'était toi qui te trompais, Destry ? lança-t-il dans son dos. Ginny nous avait dit que ton frère la suivait. Comment peux-tu être sûre qu'il n'a pas quitté le ranch ce soir-là ? Ça n'aurait pas été la première fois qu'il mentait. Ni qu'il faisait du mal à Ginny, pas vrai ?

Carson savait qu'il était inutile de raisonner son père, pourtant il se sentait obligé d'essayer. En l'observant depuis l'autre bout de la table, il se demanda si Waylon croyait qu'il avait tué Ginny West. Et si cela lui importait un tant soit peu. Il semblait que le simple fait d'être son seul héritier mâle primait sur tout le reste, même des accusations de meurtre.

— Demain matin, je t'emmène voir les pâturages que je viens d'acheter, disait son père.

— Ça ne t'inquiète pas, ces nouvelles preuves dont ils parlent ? le coupa Carson.

Waylon fit la grimace.

— Le juge met la pression au shérif pour boucler les affaires non élucidées. Curry fait semblant de s'agiter pour la forme. Je doute qu'il ait vraiment trouvé quelque chose de nouveau. Tu n'as pas à t'inquiéter.

— Je me sentirais mieux si je savais de quoi il retourne.

— Au pire, on t'engagera le meilleur avocat qui existe, et il leur bottera les fesses. Mais ça n'en viendra jamais là. Restes-en à ta version de départ : tu n'as pas bougé du ranch ce soir-là. Jack t'appuiera, hein ?

Carson resta un instant stupéfait par l'attitude cavalière de son père.

— Tu crois vraiment que j'aurais droit à un procès équitable ? dit-il enfin.

Waylon ne répondit pas.

— Avec un peu d'argent, reprit-il, je pourrais m'exiler. Il y a suffisamment de pays qui n'ont pas d'accord d'extradition avec les Etats-Unis...

Waylon fronça les sourcils.

— J'ai bâti ce ranch pour le transmettre à mon fils, alors je ne vais certainement pas le payer pour qu'il se planque à l'étranger.

— Je vais avoir du mal à le reprendre depuis le couloir de la mort.

— Tu ne risques rien, Carson. Si le shérif avait de quoi t'inculper, je le saurais.

— Même si Frank Curry te doit la vie, ça ne sauvera pas la mienne s'il a des preuves qui m'accablent.

— Puisque je te dis de ne pas t'inquiéter ! soupira Waylon avec exaspération. Personne n'est assez bête pour s'opposer à moi. Même pas le juge.

— Si tu as le bras si long, pourquoi as-tu insisté pour que je parte, à l'époque ? Pourquoi n'as-tu pas voulu que je reste me défendre contre ces fausses accusations ? Sauf si tu me croyais coupable, bien sûr.

Waylon secoua la tête et repoussa son assiette avec colère.

Pendant quelques instants, l'on n'entendit que le bruit des couverts de Cherry, qui continuait à manger comme si de rien n'était.

Carson aurait aimé se lever et s'en aller pour toujours. Mais il n'était plus libre de le faire. Pour quitter les Etats-Unis, il lui fallait un bon paquet d'argent. Si Waylon ne voulait pas le lui donner, Carson aurait besoin du

ranch et de l'argent qu'il pourrait tirer de sa vente. Sauf qu'il y avait le problème de sa sœur. Il devait à tout prix convaincre son père de financer sa disparition.

— Papa ?

Il lui en coûta d'utiliser ce mot qu'il refusait de prononcer depuis tant d'années.

Papa ?

Son père se tourna vers la seule autre personne dans la pièce.

— Cherry, dit-il. C'est ton vrai prénom, ça ? On dirait plutôt un nom de scène.

Carson réprima un juron en voyant son père passer à l'offensive. Waylon n'avait jamais eu peur de porter des coups sous la ceinture.

Il lança un regard de défi à son fils. Mais Carson n'était plus le gamin tétanisé qu'on avait aidé à fuir Beartooth sous couvert de la nuit. Le meurtre de Ginny et les accusations qui pesaient sur lui l'avaient changé. Et Cherry n'avait pas besoin qu'il se porte à son secours : elle était tout à fait capable de se défendre.

Elle se passa la langue sur les lèvres et se tourna lentement vers Waylon. Pour le dîner, elle avait enfilé un haut fuchsia, qui couvrait tout juste le bout de ses seins, et un pantalon blanc, qui moulait ses fesses musclées. Ses cheveux blonds étaient nonchalamment ramenés en chignon sur sa tête ; quelques mèches s'entortillaient autour de son visage. Ses faux cils lui donnaient un air un peu alangui, à moins que ce ne soit le vin qu'elle buvait avec gourmandise depuis le début du repas.

— Je suis danseuse, dit-elle, non sans fierté.

— Danseuse ? répéta Waylon. Et moi trapéziste de haut vol.

— Ah oui ? fit Cherry d'un air ravi. Carson m'avait dit que son arrière-grand-père travaillait dans un cirque, mais je ne savais pas que...

— Il se fiche de toi, Cherry, dit Carson.

Elle toisa Waylon en plissant les yeux.

— C'est vrai, ça ? Vous vous fichez de moi ?

— Non, dit Waylon. Je me moque de mon fils. Et, en passant, mon grand-père jouait dans un spectacle équestre sur le Far West, pas dans un putain de cirque.

Carson se mit à rire et fit un clin d'œil à sa fiancée.

Au bout de la table, son père appela en beuglant Margaret pour qu'elle serve le dessert.

Tandis que Rylan démarrait dans un nuage de poussière, Destry remonta dans son pick-up, les jambes chancelantes et le cœur serré. Leur altercation avait achevé de bouleverser sa vie déjà chamboulée par le retour de son frère. Elle fixa son regard sur l'horizon pour ne pas voir la voiture s'éloigner vers la maison de son père. Elle ne pouvait rien faire pour l'arrêter, ni même pour prévenir sa famille, puisqu'elle n'avait pas pris son portable. Le réseau était de toute façon médiocre à cause de la proximité des montagnes. Elle ne pouvait non plus espérer le devancer.

Elle ne tremblait pas seulement pour Carson. Son père n'hésiterait pas à tirer sur un intrus. Surtout un West portant une arme.

Le choc de sa rencontre avec Rylan se répercutait encore en elle. En démarrant son pick-up, elle se demanda si le tremblement de ses mains trahissait plutôt de la colère ou de la peur. Ou bien des sentiments qui persistaient en elle pour ce grand cow-boy large d'épaules.

Au fil des années écoulées depuis le départ de Rylan, elle avait eu d'autres hommes dans sa vie, et même une relation assez sérieuse avec l'un d'entre eux, mais chaque fois elle n'avait pu s'empêcher de les comparer à son premier amour. Aucun n'avait fait le poids.

Et aujourd'hui, elle n'était même plus sûre de connaître cet homme habité par la rage et le désir de vengeance.

Incapable de résister plus longtemps, elle leva les yeux vers le rétroviseur.

A sa grande surprise, elle vit le pick-up de Rylan ralentir au loin. Elle l'observa en priant pour qu'il change d'avis et renonce à affronter son frère.

Elle comprenait, bien sûr, ce qui le dévorait. Mais il se trompait au sujet de Carson. Son frère avait aimé Ginny.

Ils restèrent ainsi un long moment, chacun dans sa camionnette, séparés par une cinquantaine de mètres. Chacun se demandait sans doute ce qu'il devait faire.

— Je t'en supplie, Rylan, chuchota Destry.

Elle relâcha enfin sa respiration : il faisait demi-tour et revenait vers elle. Elle s'attendait presque à ce qu'il s'arrête de nouveau, mais il la dépassa sans ralentir ni même lui jeter un coup d'œil.

Il n'avait plus rien à lui dire, pensa-t-elle en le regardant disparaître.

Pourquoi avait-il changé d'avis ? Avait-il compris que se précipiter au ranch pour provoquer Carson était ce qu'il y avait de plus bête à faire ?

Quoi qu'il en soit, le problème n'était pas réglé. Rylan ne serait pas le seul à s'émouvoir du retour de son frère. Tant qu'il resterait ici, Carson ne serait jamais en sécurité.

Destry resta quelques minutes pétrifiée, puis elle s'accouda sur le volant et laissa libre cours à toutes les émotions qu'elle contenait depuis onze ans. Elle pleura la mort de Ginny, l'exil de son frère, sa rupture avec Rylan ; tout ce que leurs deux familles avaient perdu. Enfin, se sentant vidée, tremblante de regret et de soulagement, elle se redressa et s'essuya les yeux. Elle était restée si longtemps stoïque !

Depuis des années, elle se répétait qu'elle pouvait vivre sans Rylan. Elle avait tourné la page. Elle était heureuse. Ou en tout cas sereine. Mais à l'instant où elle s'était retrouvée face à face avec lui, où elle avait entendu sa voix, où elle avait croisé son regard...

Il était toujours aussi attirant, simplement plus étoffé. Ses épaules étaient plus larges, les muscles de ses bras mieux dessinés, son visage hâlé à force d'être au grand air. De minuscules pattes-d'oie s'étaient creusées autour de ses yeux, qui ne faisaient que le rendre plus séduisant.

Ses épais cheveux avaient la même couleur solaire, ses yeux noisette ce même éclat chaleureux dans lequel elle s'était perdue dès le premier regard. Depuis toujours, dès qu'elle le voyait, son cœur bondissait de joie. Onze ans auparavant, elle lui avait promis qu'elle ne cesserait jamais de l'aimer et elle avait tenu sa promesse. La rencontre d'aujourd'hui le prouvait.

Mais, à présent, il lui fallait reprendre ses esprits. Elle fit demi-tour en direction du ranch et chassa Rylan de ses pensées, en espérant simplement que les nouvelles preuves dont il avait parlé établiraient l'innocence de son frère.

* * *

Sur le chemin du retour, Rylan pensa à sa première rencontre avec Destry Grant. Elle était arrivée avec le contremaître de son père au mariage d'un voisin, montée sur un cheval bien trop grand pour elle. Elle devait avoir cinq ans, Rylan six. Il se rappelait encore son air sérieux.

Ce qui l'avait marqué, c'était qu'elle était restée toute la journée à faire entrer les veaux dans l'enclos, comme si elle était dix fois plus âgée. A la fin de la journée, le vent avait arraché le chapeau d'un cow-boy et fait ruer le cheval de Destry, qui avait été précipitée au sol. Son petit visage s'était ratatiné, mais elle n'avait pas versé une larme. Elle avait grimpé sur la clôture pour remonter en selle et était partie vers le ranch de son père sans même se retourner.

Il n'avait jamais rencontré quelqu'un qui ait une telle volonté.

Et son infernal entêtement n'avait pas changé d'un iota. Au point qu'elle refusait tout simplement de reconnaître l'évidence au sujet de son frère.

Rylan était parti onze ans plus tôt parce qu'il ne pouvait supporter que la mort de sa sœur se dresse entre eux. Il faisait du rodéo depuis toujours et, du jour au lendemain, il avait rejoint une troupe professionnelle. C'était exactement ce dont il avait besoin : sillonner le pays d'un bout à l'autre sans jamais s'attarder plus de quelques jours dans la même ville. S'il avait envie de compagnie, il pouvait toujours boire un verre avec les autres cavaliers et monteurs de taureau et, quand il manquait d'attention féminine, les cavalières et les groupies étaient toujours prêtes à passer du bon temps.

Le rodéo l'avait aidé à panser ses plaies. Il s'en voulait d'avoir abandonné sa famille, mais ses parents avaient encore deux fils à la maison, et il était resté en contact régulier avec eux. Les seuls dont il n'avait plus voulu entendre parler, c'étaient les Grant. Destry en particulier.

A son retour, sa famille l'avait accueilli à bras ouverts. Le ranch était suffisamment grand pour lui offrir du travail, et même pour l'héberger. Mais il n'aurait repris sa chambre d'enfant pour rien au monde, même si sa mère ne l'avait pas transformée en salle de couture.

En attendant de prendre une décision au sujet de son avenir, il s'était donc installé dans un vieux chalet construit sur un terrain attenant au ranch des Grant. Il voyait le jour à travers le toit, il devait poser des seaux partout quand il pleuvait et, la nuit, il entendait des souris grignoter le plancher.

N'empêche qu'il préférerait cet endroit à tous ceux où il avait dormi quand il était en tournée. Ici, il était chez lui.

Sauf que sa vie était comme en suspens. Il avait économisé presque chaque centime qu'il avait gagné au rodéo, il avait donc quelques options. Le problème, c'était que pour aller de l'avant il devait faire face à son passé, qu'il fuyait avec soin depuis une décennie.

La situation entre Destry et lui était aussi frustrante qu'à l'époque. Il s'était douté que ce serait compliqué, bien sûr. Et c'était rien de le dire ! Il eut un petit rire amer en mesurant à quel point l'adjectif décrivait mal leur récente rencontre.

Atrocement douloureuse aurait été plus exact. Un peu comme quand il se faisait éjecter d'un cheval et percutait le sol avec une telle force qu'il en avait le souffle coupé. Et, après ce premier impact, la douleur rayonnait dans la poitrine puis le corps tout entier, bloquant la respiration et tout mouvement pendant un long moment. Un moment interminable, pendant lequel il avait l'impression d'être mort. Voilà ce qu'il avait ressenti en revoyant Destry après toutes ces années.

Pourtant, de même qu'après une chute particulièrement violente il brûlait de remonter en selle, il était dévoré par le désir de la revoir.

En arrivant chez lui, il aperçut le pick-up de son père garé devant l'entrée de sa maison. Taylor West descendit de son véhicule tandis que Rylan coupait le moteur. Un simple regard lui suffit pour savoir que son père était au courant du retour de Carson Grant.

— Où tu étais passé, fiston ? lui demanda gentiment celui-ci.

Le père de Rylan était grand et élancé, avec des cheveux blonds qui grisonnaient aux tempes. Dans sa jeunesse, on lui avait proposé de devenir mannequin. Ce cow-boy dans l'âme avait préféré devenir éleveur, épouser sa petite amie du lycée et mettre au monde trois fils et une fille. Rylan n'aurait pu imaginer de meilleurs parents ni une famille plus stable. Jusqu'au meurtre de sa sœur.

Ses parents possédaient une grande force intérieure. Avec l'aide de ses frères, ils avaient réussi à survivre au drame ; sans doute s'en étaient-ils mieux tirés que Rylan.

— J'étais parti faire un tour, mentit-il.

Son père l'observa pendant un long moment.

— Je sais que tu as appris la nouvelle, dit-il enfin.

Rylan bascula d'un pied sur l'autre. La colère, ancienne, remontait en lui.

— S'ils ont des nouvelles preuves, pourquoi n'ont-ils pas arrêté Carson Grant ? demanda-t-il enfin.

— Ces choses-là prennent du temps, répondit son père. Le shérif...

— Le shérif ? répéta Rylan avec incrédulité. Tu y crois encore, à ses salades ?

— Frank m'a dit qu'il attendait que le labo finisse d'analyser les nouvelles preuves.

— Ah oui ? Et ils en ont pour longtemps ?

— Il faut leur laisser une chance, Rylan. Selon Frank, ils ont beaucoup plus de ressources qu'il y a onze ans. Il dit même que plusieurs enquêtes ont été rouvertes et résolues grâce à ça. Mais ils sont obligés de réexaminer tout le dossier. Il leur faut des preuves assez solides pour inculper Carson Grant.

— Et l'épingler, ce salopard.

C'était ce que désirait ardemment Rylan. Bien sûr, il n'aimait pas penser à la réaction de Destry face à l'arrestation de son frère. Carson était passible de la peine de mort.

— Frank Curry espère bien éviter tout débordement entre-temps, dit son père. Il faut que tu me promettes de ne pas envenimer les choses.

Rylan se revit quelques instants auparavant, arrêté au milieu de l'étroite route en terre, le vent soufflant par la vitre ouverte, le cœur battant à tout rompre après sa discussion avec Destry. Il n'avait pas besoin d'expliquer à son père qu'il fuyait son passé depuis des années. Ni qu'il se sentait incapable de vivre sa vie tant que le meurtrier de sa sœur serait dans la nature.

Taylor West connaissait son fils. C'était lui qui avait séparé Rylan et Carson le jour de l'enterrement de Ginny, auquel la famille Grant avait eu le culot d'assister.

— Il faut que tu laisses la justice faire son travail, répéta-t-il.

— Et si elle ne le fait pas ?

— Alors on s'en chargera en temps voulu.

Rylan regarda son père un long moment.

— D'accord, dit-il enfin. Je vais attendre de voir ce que le shérif a trouvé.

Taylor posa une de ses grandes mains sur l'épaule de son fils.

— Merci, fiston. Je ne veux pas perdre un autre enfant.

* * *

Le shérif Frank Curry traîna le carton étiqueté « Ginny Sue West » jusqu'à son bureau et l'ouvrit avec précaution. Il ne l'avait pas rouvert depuis des années. A l'époque, il avait dû se forcer à le ranger aux archives : il n'en avait pas dormi pendant un moment.

Il connaissait le rapport presque par cœur. Tout était relativement simple. La jeune femme avait été frappée à la tête avec un objet contondant, puis jetée au bord de la route à la sortie de la ville.

A ce moment-là, elle était encore vivante. Dans le fossé où elle gisait, on avait relevé des traces de tentatives pour se relever. Mais ses blessures étaient graves, et elle y avait succombé avant qu'on la retrouve.

En l'absence de blessure défensive, le shérif en avait conclu qu'elle connaissait son meurtrier et était montée dans sa voiture de son plein gré. Ce qui ne réduisait pas vraiment la liste des suspects, puisque Ginny West serait vraisemblablement montée en toute confiance avec la plupart des habitants de la région.

On avait retrouvé le pick-up que Ginny avait pris pour venir en ville derrière le bar du Range Rider. Au départ, Frank pensait que le drame avait pu être déclenché par un incident survenu au bar.

Mais aucun client ne se rappelait y avoir vu Ginny, ce soir-là. Frank avait fini par conclure qu'elle n'y était jamais entrée. La mystérieuse personne qu'elle avait rencontrée dans le parking avait dû y veiller. Ce qui expliquerait que son sac à main soit resté dans le pick-up.

Le principal suspect était le petit ami de Ginny, avec lequel elle avait rompu une semaine auparavant. Plusieurs témoins avaient vu le couple se disputer en public. Le fait que Carson soit le fils de Waylon Grant, et qu'il ait déjà eu quelques petits ennuis au cours de son adolescence, n'avait pas aidé. Les gens d'ici n'oubliaient rien.

Carson, pour sa part, jurait qu'il avait passé la soirée au ranch de son père. Il avait un alibi, et aucune preuve ne l'impliquait dans le meurtre. Tout Beartooth était cependant convaincu de sa culpabilité. A l'époque, Frank avait trouvé que c'était une bonne idée de lui faire quitter la région.

Aujourd'hui, avec les nouvelles preuves et le retour de Carson chez son père, c'était le moment ou jamais d'élucider l'affaire, et Frank était résolu à saisir sa chance. Mais la dernière chose dont il avait envie, c'était d'un second meurtre.

Il avait demandé au labo de réaliser les tests en urgence. Il n'y croyait pas trop mais, si jamais il y avait de l'ADN sur cette fameuse barrette, cela leur permettrait à tous de tirer un trait sur le passé. Et, si l'on n'y trouvait rien, la réouverture de l'enquête aurait au moins eu le mérite de faire revenir Carson.

Peut-être même que les rumeurs au sujet des nouvelles preuves pousseraient le tueur à commettre une erreur qui le trahirait.

Son intuition lui disait que, malgré tous les soupçons qui pesaient sur Carson Grant, l'affaire n'était pas aussi simple qu'on le croyait.

Carson sortit après le dîner en prétextant une envie de se promener. Cherry s'était retirée dans leur chambre pour se coucher tôt. Il ne put s'empêcher de sourire en pensant à l'échange entre sa fiancée et Waylon pendant le dîner. Si seulement il avait pu lui ressembler davantage ! Elle tenait tête à son père les doigts dans le nez.

Margaret, la cuisinière et la gouvernante du ranch, avait apporté un carton de vêtements dans la chambre qu'il partageait avec Cherry. Il y avait retrouvé ses vieilles bottes, ainsi qu'un jean délavé et une chemise en flanelle. En se regardant dans la glace, il avait eu un choc. Il s'était attendu à revoir le gamin de vingt ans qu'il était autrefois, mais son visage était irrémédiablement marqué par les regrets.

Peu après avoir quitté la maison, incapable de rester un instant de plus à proximité de son père, il avait vu Destry passer à toute vitesse dans un des pick-up du ranch.

Le fait qu'elle ne rentre que maintenant lui parut de mauvais augure. Quelque chose lui disait qu'elle avait rencontré d'autres problèmes que des vaches échappées du pré. Y était-il pour quelque chose ?

Il savait depuis le début que son retour créerait des problèmes à sa petite sœur. Il l'aimait tendrement et s'en voulait déjà de tout le mal qu'il lui avait causé par le passé. Malheureusement, les choses n'étaient pas sur le point de s'améliorer. Une fois de plus, Destry allait en faire les frais, mais Carson n'avait pas le choix. Tous ces rouages avaient été mis en branle avant même la naissance de sa sœur.

A vol d'oiseau, l'ancienne maison de ferme n'était pas loin ; en suivant la route, il y avait près de deux kilomètres. A mesure qu'il descendait la colline, Carson vit apparaître les granges et les corrals à flanc de montagne, invisibles depuis la grande maison, ainsi que la piste d'atterrissage et le hangar qui abritait l'avion.

Au bout d'un quart d'heure, il regrettait déjà de ne pas avoir pris sa voiture. Le vent était glacé. Ou alors il n'y était plus habitué. Dans peu de temps, la neige recouvrirait le paysage et y resterait jusqu'en avril ou mai.

Au loin, dans la lumière tombante du soir, il aperçut la silhouette de la maison de ferme où Destry et lui avaient grandi.

— Alors... tu viens d'une famille pauvre ? lui avait demandé Cherry.

— Mon père a grandi dans la misère, en tout cas c'est ce qu'il dit. Mais au moment où je suis né il se débrouillait déjà bien, et ça allait encore mieux à la naissance de Destry. On n'était pas riches pour autant. On habitait encore la maison de ses parents. Il n'avait pas encore construit sa nouvelle maison ni eu son accident d'avion.

A vrai dire, Carson gardait un meilleur souvenir de ses jeunes années qu'il ne l'aurait pensé.

— Waylon a fait quelques bons investissements. A l'époque, il achetait tous les terrains qui étaient à vendre, la plupart pour trois fois rien. C'était juste avant la hausse de l'immobilier dans le Montana. Le reste appartient à l'histoire, comme on dit.

— C'est tant mieux pour toi, avait déclaré Cherry.

Carson n'en était pas si sûr. Si Waylon avait continué à habiter l'ancienne maison de ferme, et si le ranch était resté aussi modeste qu'au départ, il n'aurait sans doute pas été aussi obsédé par l'idée de transmettre ses biens à son fils. Par ailleurs, tout aurait été différent au moment du meurtre de Ginny West. Waylon n'aurait pas pu se permettre d'exiler Carson pendant onze ans. Il aurait dû rester à Beartooth et affronter les suites du drame, quelles qu'elles soient.

Cherry s'était étonnée que sa sœur préfère vivre dans la vieille maison en rondins plutôt que dans la somptueuse « folie de Waylon ». Carson, lui, ne comprenait Destry que trop bien. Sauf qu'à sa place il aurait obligé Waylon à lui payer une maison neuve, dotée de tout le confort moderne et encore plus éloignée du palace parental.

Le crépuscule teignait le paysage d'un doux voile argenté qui faisait luire les pins sombres. Carson franchit le passage canadien et s'avança vers la maison. A cette latitude, en plein été, le soleil ne se couchait que vers 23 heures, mais maintenant, à l'arrière-saison, la nuit tombait vers 20 h 30. Bientôt il ferait noir à 17 heures.

Le vent ne faisait que s'intensifier. Un orage ou une tempête se préparait sans doute. Dans cette région, il arrivait que le vent renverse des camions sur l'autoroute et fasse dérailler des wagons.

C'était encore pire en hiver, quand il s'engouffrait en hurlant sous les avant-toits et soulevait d'énormes congères. Carson se rappelait les matins où il ne pouvait sortir nourrir les bêtes, tant la neige était tassée contre la porte, et où il devait déneiger toute la route en terre pour que Destry et lui puissent arriver jusqu'à la route goudronnée où passait le car de ramassage scolaire. Et, une fois qu'ils étaient dans le car, l'épaisse couche de glace à l'intérieur empêchait de voir quoi que ce soit à l'extérieur. Non, les hivers du Montana ne lui avaient pas manqué, surtout depuis qu'il vivait au milieu du désert, à Las Vegas.

Il trouva sa sœur en train de décharger du bois de chauffage de la plateforme de sa camionnette et de l'entasser contre la façade arrière de la maison.

Depuis son plus jeune âge, elle se réfugiait dans l'activité physique pour oublier ses soucis. Et c'était sans doute ce qu'elle faisait maintenant.

— On n'a pas des employés pour ça ? lui demanda-t-il en plaisantant à moitié.

Avec un grand sourire, elle lui lança un tronçon de bois fendu, l'obligeant à s'écarter précipitamment. Il vint l'aider à ranger les bûches le long du mur, là où ils mettaient le bois de chauffage depuis qu'ils étaient enfants.

— Tu crois que tu en auras assez ? dit-il avec ironie.

— Il faut pas mal de stères pour tenir le coup, dit Destry. Surtout avec les hivers qu'on a eus ces dernières années.

— Je n'ose pas imaginer combien il en faut pour la grande maison.

— Papa ne chauffe pas au bois. Il a fait installer une chaudière au gaz. Les cheminées, c'est juste de la déco.

Carson se redressa, déjà essoufflé par l'effort de suivre le rythme de sa sœur.

— Pourquoi tu restes ici, Destry ?

— Tu sais que j'ai toujours adoré cette maison.

— Je ne parle pas de la maison. Je parle du ranch, du Montana, de tout. Tu te rappelles ce que je t'avais dit il y a onze ans ?

Il lui avait conseillé de partir pour l'université et de ne jamais revenir. De refaire sa vie aussi loin que possible de Waylon.

— Bien sûr, dit-elle en s'arrêtant pour lui sourire. Et je t'ai écouté. J'ai pu décrocher un diplôme en commerce et en gestion agricole — et quand même revenir ici. Tout s'est bien goupillé.

— Mais tu ne fais que travailler.

— J'adore ce travail.

Elle leva les yeux vers le paysage sombre au-delà des arbres, et son regard s'adoucit.

— J'ai besoin de ces grands espaces ouverts, sinon j'étouffe.

— Destry, dit subitement Carson, tu sais que je ne peux pas rester vivre ici, hein ?

Elle sauta de la plate-forme et empila sans attendre les bûches qu'elle avait lancées sur le sol.

— Qu'en dit papa ?

— A ton avis ? soupira Carson. Je ne sais pas comment tu fais pour le supporter. Moi, je n'y arrive pas.

— Qu'est-ce que tu comptes faire, alors ?

Il secoua la tête. Il n'en avait pas la moindre idée. Il se sentait pris au piège, face à un dilemme sans issue. Destry était encore plus acculée que lui, mais il n'eut pas le courage de le lui dire.

Elle continua à ranger le bois en silence.

— Je passe te chercher demain matin à la première heure, dit-elle enfin. Sois prêt.

— A faire quoi ?

— Tu verras.

Il sourit.

— Tu m’as manqué, petite sœur.

— Toi aussi, tu m’as manqué.

* * *

Rylan venait de déposer quelques steaks d’original dans une poêle en fonte où grésillait du beurre fondu. Une grande pomme de terre cuite au four, entourée de papier aluminium, attendait sur le plan de travail.

Le truc, pour réussir le gibier, c’était de ne pas trop le cuire. Rylan l’avait appris à la chasse, autour du feu de camp, quand il était petit. A présent, de délicieux effluves de viande embaumaient la cuisine et, pour la première fois depuis des semaines, il avait l’impression d’être vraiment chez lui.

Un coup à la porte lui fit froncer les sourcils. Il n’était vraiment pas d’humeur à avoir de la visite.

Il alla ouvrir et se retrouva nez à nez avec... Destry, qui attendait sur les marches de bois. Tentant de cacher sa surprise et le plaisir qu’il éprouvait à la revoir, il s’appuya contre l’embrasure et la regarda sans rien dire — puis il se rappela soudain son dîner et revint à toute allure vers la cuisine.

Quand il eut retourné les steaks, déjà parfaitement dorés d’un côté, il leva les yeux. Destry était entrée derrière lui et avait refermé la porte. L’espace du chalet lui parut soudain beaucoup plus étiqué, et l’air plus étouffant.

— Je suppose que tu n’es pas venue dîner avec moi, lui dit-il en se demandant ce qu’elle faisait là. Mais, si ça te dit, je suis devenu assez bon en cuisine.

— Non, merci.

Elle paraissait aussi mal à l’aise que lui. Rylan en fut surpris. Il ne l’avait vue perdre le contrôle de ses émotions qu’une seule fois : pendant la nuit qu’ils avaient passée ensemble. Ce souvenir ne fit rien pour apaiser la tension qui flottait dans l’air. Il retira la poêle du feu, l’appétit coupé, et concentra son attention sur Destry.

C’était la seule femme de sa connaissance capable d’être sexy en jean et en chemise à carreaux. Le bout de sa tresse descendait le long de son épaule et venait frôler un de ses seins. Rylan se rappelait parfaitement le galbe de ce sein dans sa main et dans sa bouche. Il mourait d’envie de dénouer les longs cheveux de Destry et de les laisser flotter autour de ses épaules nues.

— Je vais faire vite, dit-elle, je ne veux pas que ton dîner refroidisse. Je voulais juste te remercier d’avoir fait demi-tour, tout à l’heure.

— Ne me remercie pas, dit Rylan. Il s’en est fallu de peu.

— N’empêche que tu n’y es pas allé.

— Pas aujourd’hui, non. Mais qui sait ce que je ferai demain ?

Les yeux bleus de Destry étincelèrent de colère.

Même à la faible lumière du plafonnier, on distinguait les taches de

rousseur qui émaillaient ses joues et son nez. Elle paraissait toujours aussi jeune qu'au lycée. Sauf que, maintenant, elle était une femme. Une femme forte, indépendante, résistante, dont la vue accélérait le pouls de Rylan et lui étreignait le cœur.

Il avait envie de lui tendre les bras, de l'attirer contre lui, d'embrasser ses lèvres pleines...

— Bon appétit, dit-elle en tournant les talons.

Il ne trouva rien à répondre, en tout cas rien qui ne soit susceptible de la retenir. Il écouta ses pas s'éloigner vers son pick-up, le moteur rugir, les pneus crisser sur le gravier.

Il retourna dans la cuisine et posa les steaks dans une assiette. Il se sentait d'une humeur massacrant, soudain. Au point qu'il regrettait presque de ne pas être allé mettre une raclée à Carson, tout à l'heure.

Sauf que dans ce cas, songea-t-il, Destry serait quand même venue toquer à sa porte ce soir. Avec un regard meurtrier et un fusil de chasse chargé.

* * *

Un peu après minuit, l'orage éclata enfin. Destry fut réveillée par le bruit de la pluie, puis elle entendit un volet battre au rez-de-chaussée. Elle sortit du lit et dévala l'escalier, vêtue seulement du long T-shirt dans lequel elle dormait.

Au pied des marches, elle se figea en sentant un souffle d'air froid sur son visage. Avait-elle laissé une fenêtre ouverte ?

A cette époque de l'année, les journées pouvaient encore être estivales, mais la température chutait brusquement pendant la nuit. Bientôt le ruisseau serait couvert d'une fine couche de glace matinale et les pics des monts Crazy lui raient de neige fraîchement tombée.

Elle pensa à la visite de son frère, tout à l'heure. Pourquoi avait-il fait tout ce chemin à pied ? Sur le moment, elle était trop bouleversée par sa rencontre avec Rylan pour lui poser des questions. Mais, après son départ, elle avait eu l'impression qu'il y avait quelque chose que Carson n'avait pas réussi à lui dire.

Après avoir fini de ranger le bois, elle lui avait proposé de boire un verre, mais il avait refusé. Il n'avait pas non plus voulu qu'elle le raccompagne en voiture jusque chez leur père.

— J'ai besoin d'exercice, avait-il prétexté.

Destry se repassa dans la tête la visite qu'elle avait ensuite rendue à Rylan. La pensée de son petit chalet et de son dîner en solitaire lui réchauffait le cœur. Il lui avait paru si normal, si accueillant, comme l'ancien Rylan qu'elle avait connu autrefois. Un jour, peut-être, si elle n'était pas là pour l'en dissuader, il s'en reprendrait à Carson. Mais pour le moment elle ne le craignait plus.

Destry s'entoura de ses bras et traversa le séjour. Le volet continuait à

battre à coups sourds contre le mur latéral de la maison. Le plancher sous ses pieds nus lui parut glacé ; un courant d'air soulevait le coin du tapis du séjour et effeuillait les pages d'un magazine d'éleveurs laissé sur la table basse.

L'instant d'après, elle se rendit compte que ce n'était pas une fenêtre qui était ouverte, mais *la porte arrière*.

Elle fut parcourue d'un frisson qui n'avait rien à voir avec la température de l'air. A travers l'embrasure de la porte ouverte, la masse sombre des pins se découpait sur le ciel nocturne, fouettée par le vent et la pluie.

Destry s'avança pour fermer la porte — et s'arrêta net. Elle aurait juré apercevoir une silhouette, de l'autre côté du ruisseau, en bordure des arbres. Sans la quitter du regard, elle attrapa le fusil qu'elle gardait près de la porte pour repousser les ours. Elle n'eut pas besoin de le casser pour vérifier s'il était chargé ; elle savait qu'il contenait deux cartouches, une dans chaque chambre.

Dans l'obscurité entre les pins et les peupliers, la silhouette s'était évaporée. Destry fixa obstinément les arbres. Elle était sûre d'avoir vu quelque chose bouger.

De grosses gouttes de pluie ricochèrent sur l'avant-toit et vinrent asperger son visage. Le vent fit voler ses cheveux en arrière et plaqua son T-shirt élimé contre son corps.

Qu'avait-elle vu ? L'avait-elle imaginé ?

Un nouveau frisson parcourut ses jambes nues. Son cœur battait à toute vitesse. Elle était furieuse contre elle-même et contre le mystérieux intrus qui lui avait fait peur.

Le loquet devait être mal enclenché, se dit-elle pour se rassurer. Le vent avait pu l'ouvrir. Mais, en refermant la porte, elle se rappela la clôture ouverte et les traces de pneus en direction de sa maison qu'elle avait remarquées depuis le ciel. Avec tout ce qui s'était passé entre-temps, elle les avait oubliées.

Dans la région, rares étaient ceux qui fermaient leur porte à clé. Destry ne l'avait jamais fait de sa vie. Mais ce soir elle tourna le verrou, appuya son fusil contre la porte et remonta se coucher en emportant son pistolet avec elle.

En ouvrant l'épicerie, tôt le lendemain matin, Nettie ne remarqua pas tout de suite la vitre cassée. Elle n'avait pas bien dormi, car Bob avait fait des cauchemars et l'avait réveillée par ses hurlements de terreur. Comme si ses ronflements ne suffisaient pas !

Il avait fini par s'exiler dans la chambre d'amis, sans quoi elle n'aurait pas fermé l'œil de la nuit. Nettie ouvrit le volet qui donnait sur la rue... et pinça les lèvres. En face, la nouvelle propriétaire du café bavardait avec ses clients. La simple vue de Kate LaFond menaçait de gâcher irrémédiablement une journée qui n'avait déjà pas très bien commencé.

La jeune femme avait racheté le Branding Iron au printemps dernier, peu après la mort subite du précédent propriétaire. Elle était apparue comme par enchantement quelques jours après l'enterrement. Personne ne savait quoi que ce soit sur elle ni sur les raisons qui l'avaient poussée à venir s'installer à Beartooth.

Tout le monde lui était tellement reconnaissant de sauver le café qu'ils se fichaient de savoir qui elle était et d'où elle sortait.

Tout le monde sauf Nettie.

— C'est quand même bizarre, répéta-t-elle à voix haute en regardant Kate plaisanter avec les éleveurs dont elle remplissait les grandes tasses à café.

Jolie brune dans la trentaine, Kate semblait se sentir ici comme un poisson dans l'eau. Nettie était exaspérée par le manque de curiosité de ses concitoyens à son égard.

— L'essentiel, c'est que le café reste ouvert, non ? avait dit Grayson Brooks.

Grayson, patron quadragénaire d'une entreprise de construction, travaillait à mi-temps à cause de la maladie de sa femme, Anna. Ses ouvriers se chargeaient du gros des chantiers, ce qui lui permettait apparemment de se prélasser au Branding Iron tous les matins.

— Elle est souriante et chaleureuse, et elle fait du bon café, avait-il répondu quand Nettie lui avait demandé ce qu'il pensait de la jeune femme. Qu'est-ce que tu veux de plus ?

— Le fait qu'elle soit jeune et jolie ne gâche rien, évidemment.

Il lui avait lancé par un sourire qui signifiait qu'il refusait de se laisser

entraîner sur ce terrain. De toute façon, tout le monde savait que Grayson était entièrement dévoué à son épouse invalide, même s'il était resté très bel homme à quarante-cinq ans.

— L'idée de te mêler de tes propres affaires ne t'a pas effleurée, j'imagine, lui avait dit son mari quand Nettie lui avait confié ses soupçons au sujet de Kate LaFond.

Assis derrière son bureau, il faisait les comptes de la journée, comme d'habitude.

— A mon avis, avait poursuivi Nettie, elle fuit un sombre passé. Une femme dans son genre a très bien pu tuer deux, trois maris, peut-être même noyer quelques enfants.

Bob avait levé la tête en plissant les yeux. Au bout de trente ans de mariage, il ne s'étonnait plus de rien.

— Qu'est-ce qui peut bien te faire penser ça ?

— Je le sens, c'est tout. Si elle n'a rien à cacher, pourquoi ne parle-t-elle jamais de son passé ? Je te le dis, Bob, il y a quelque chose qui cloche. Sinon, pourquoi aurait-elle acheté ce café dans une ville fantôme au beau milieu de nulle part ? Elle a des choses à se reprocher. Tu verras.

— D'accord, d'accord, avait soupiré Bob.

A ce moment-là, Kate LaFond leva les yeux et croisa le regard de Nettie par-delà la mince bande de bitume qui séparait le café de l'épicerie. Un frisson parcourut l'échine de Nettie.

— Cette femme est dangereuse, dit-elle entre ses dents.

Peu importait qu'elle soit seule dans son magasin. Personne ne l'écoutait jamais de toute façon.

Nettie s'éloigna de la vitrine pour finir d'ouvrir l'épicerie, comme tous les matins. Perdue dans ses pensées, elle entendit à peine quelque chose crisser sous ses bottes. Puis, en baissant distraitement les yeux, elle vit des débris de verre cassé.

* * *

Destry roulait à toute vitesse vers la grande maison. Elle avait hâte de voir son frère et de passer un moment avec lui. Après l'épisode de la nuit dernière, elle avait à peine dormi, ce qui lui avait laissé pas mal de temps pour réfléchir.

Elle se faisait du souci pour Carson. Encore plus depuis qu'elle avait l'impression qu'il lui cachait quelque chose.

Cet après-midi, elle avait prévu de faire descendre les derniers troupeaux de la montagne. Les veaux gras qui avaient passé la belle saison dans les alpes seraient alors chargés dans des semi-remorques pour être emmenés au marché.

Destry ne ratait jamais ce dernier rassemblement du bétail dans les hauts pâturages. Ce matin, l'air était froid et vif, le sol couvert de givre et les pics des Crazies cachés par des nuages. Mais dans la vallée le soleil brillait déjà, et

la température grimpa à toute vitesse.

Arrivée devant la grande maison, elle klaxonna et son frère sortit aussitôt. *Surprenant*. Même enfant, il n'avait jamais été matinal. Il devait avoir sacrément envie d'échapper à leur père... ou alors à sa fiancée.

— On va où ? lui demanda Carson en grimpant dans le pick-up.

Destry indiqua d'un geste de la tête le plateau de la camionnette, chargé du matériel de pêche qu'elle y avait mis ce matin.

— A la pêche ? dit Carson en secouant la tête. Tu oublies que je n'ai pas de permis ?

— Avec tous les problèmes que tu as, tu te fais du souci pour ça ?

Son frère éclata de rire.

— Tu as sûrement raison.

Il s'affaissa dans son siège tandis qu'ils filaient à toute allure sur la route. L'espace d'un moment, Destry s'imagina qu'ils étaient adolescents de nouveau et qu'ils s'échappaient pour pêcher ensemble après avoir fini les travaux de la journée.

Elle appuya sur l'accélérateur : elle était plus habituée à conduire sur ces chemins de terre que sur la route goudronnée. Elle passa en cahotant les grilles qui empêchaient les vaches de sortir, traversa le pré et entama la descente vers le ruisseau.

En cette fin de saison, le cours d'eau était bas. Destry ralentit pour le franchir : les pneus de la camionnette plongèrent dans une vingtaine de centimètres d'eau cristalline, puis s'accrochèrent en rugissant à la berge d'en face. Sortie du ruisseau, elle s'engagea sur une piste étroite aux profondes ornières, dont les hautes herbes accrochaient la carrosserie du pick-up. En négociant le premier virage, elle vit du coin de l'œil son frère agripper la poignée de porte.

— Tu conduis toujours aussi mal, hein ?

Destry éclata de rire.

— C'est toi qui as perdu l'habitude. Ça fait trop longtemps que tu es parti.

— Pas assez à mon goût.

— Attends, Carson... ça ne t'a pas manqué, tout ça ?

Elle peinait à y croire. Ne percevait-il pas la beauté qu'il avait devant les yeux ? L'air était tellement pur et limpide, le paysage tellement plaisant à l'œil ! Le chemin sillonnait une vallée fertile où les champs de paille jaune pâle contrastaient avec la terre sombre des parcelles fraîchement labourées. Et tout cet espace vide qui s'ouvrait devant eux...

— Apparemment, dit son frère, tu ne m'écoutes pas plus que Waylon. Pour moi, tout ça, c'est juste des terres cultivables. Je ne ressens pas le besoin de m'y enraciner.

Ils restèrent un moment silencieux ; il n'y avait plus que le bruit du moteur entrecoupé des chocs de mottes de terre et de tas de gravier soulevés par les roues. Le chemin descendait en pente douce vers la rivière, derrière laquelle se succédaient des collines onduleuses que le soleil automnal teignait

d'or.

En voyant apparaître le bassin d'eau bleu vif, Destry se mit à sourire comme une gamine. Au sommet d'une montée, elle vira sur une piste encore plus étroite qui descendait jusqu'au bord de l'eau. L'été avait décoloré l'herbe qui entourait le petit lac. Les quelques arbres qui se dressaient sur la berge d'en face avaient viré à l'écarlate, et beaucoup de leurs branches étaient déjà nues.

Destry gara la camionnette près d'une vieille barque posée à l'envers sur la berge. Son frère et elle descendirent tous deux, retournèrent la barque et la mirent à l'eau avant de revenir chercher les rames, la boîte à pêche et la glacière qu'elle avait préparées.

— Depuis quand tu n'as pas pêché, Carson ?

— La dernière fois, ça devait être avec toi. Si ma mémoire est bonne, j'ai attrapé plus de poissons que toi, et des plus gros.

— Ta mémoire n'a pas l'air de s'être améliorée tellement plus que mon style de conduite, dis-moi.

— On y va, oui ou non ?

Il la laissa monter, puis poussa la barque dans l'eau et y grimpa à son tour.

Destry aspira une grande bouffée d'air ensoleillé. Pour la première fois depuis le retour de son frère, elle se détendit un peu. Elle trempa le bout de ses doigts dans l'eau verte et glacée.

— J'imagine que tu as pris des appâts, dit Carson en soulevant le couvercle de la glacière.

Il ouvrit une boîte en polystyrène, lui lança un long ver qui se tortillait et rit en la voyant l'attraper sans une grimace.

— Tu n'as jamais été comme les autres filles, dit-il.

— Je le prends comme un compliment.

La brise faisait onduler l'eau autour de leur barque. Ils dérivèrent un moment, puis Carson prit les rames et fit avancer l'embarcation jusqu'au milieu du lac. Enfin il laissa l'extrémité des rames frôler la surface luisante tandis qu'ils dérivèrent de nouveau.

Destry regarda son flotteur rouge et blanc s'agiter doucement dans l'eau. Au loin s'élevaient des cris d'oies, appels mélancoliques qui semblaient ricocher à la surface du bassin tandis qu'un grand vol cisailait le ciel limpide.

Rien n'annonçait tant l'hiver que le départ des canards et des oies. Elle pensa à toutes les saisons qu'elle avait vues passer sans son frère, et son bien-être céda à la tristesse.

— Je n'ai pas envie que tu repartes, dit-elle sans le regarder.

De petites vaguelettes lapaient l'extérieur de la barque. Une demi-douzaine de canards qui s'ébrouaient près du rivage décollèrent brusquement en un spasme d'ailes. Des gouttes d'eau restèrent suspendues en l'air, irisées comme des perles.

— Je parie qu'il ne reste plus un seul poisson dans ce lac, marmonna Carson.

Il était affalé de tout son long, sa canne calée sous un bras, l'autre bras reposant sur son visage. Il portait un T-shirt, un vieux jean retroussé et des tennis élimées. Son chapeau de paille reposait sur le sol de la barque.

— Qu'est-ce que ça peut faire ? lui demanda Destry.

Carson souleva le bras devant son visage, ouvrit un œil et la regarda.

— Rien, sauf qu'il y a des gens qui aiment attraper des poissons quand ils vont à la pêche.

— Le simple fait d'être ici me rend heureuse.

Il referma l'œil et se remit à sommeiller.

— Tu vas vraiment te marier avec Cherry ? lui demanda Destry au bout de quelques minutes.

— Pourquoi crois-tu que je l'ai invitée ?

— Parce que ça semblait être une bonne idée sur le moment ?

Son frère émit un petit ricanement.

— C'est sûr que ça semblait une meilleure idée à Las Vegas. Elle ne cadre pas vraiment avec le paysage.

— Elle doit s'ennuyer à mourir, non ?

— Ouais. En plus, elle a peur que des grizzlis viennent la dévorer dans son lit et elle n'arrive pas à croire que le premier centre commercial est à plus d'une heure de route.

Il se mit à rire et ajouta :

— Je préfère ne pas imaginer ce qui se passera si elle se casse un ongle.

Le rire de son frère remplit Destry d'un immense amour pour lui. Elle s'adossa à la barque et laissa la douceur de l'air et les mouvements de l'eau la bercer. Dans le ciel, une buse à queue rousse planait sur un courant d'air chaud.

— Tu ne m'as jamais demandé si j'avais tué Ginny, dit Carson.

La barque tangua tandis qu'il se redressait sur un coude pour la regarder. Elle crut voir la buse au loin se refléter dans sa pupille.

— Pas besoin. Je sais que tu n'aurais jamais pu faire ça.

Avec un rire sarcastique, il s'affaissa de nouveau et remit son bras sur ses yeux.

— S'il y a une chose que j'ai apprise, c'est qu'on est tous capables de faire des choses abjectes quand on se sent pris au piège. Mais ta confiance me touche, petite sœur.

* * *

Prise de nausée, Nettie contemplait la vitre brisée et les échardes de verre éparpillées sur le sol. Puis elle recula d'un pas, le cœur battant. Le cambrioleur pouvait encore se trouver à l'intérieur de son magasin.

Elle se précipita sur le téléphone et composa le numéro du shérif d'une main tremblante.

— J'ai été cambriolée ! hurla-t-elle à l'instant où la standardiste lui passa

son chef.

— Qui est à l'appareil ? demanda Frank Curry d'une voix flegmatique qui acheva d'exaspérer Nettie.

— A ton avis, Frank ? demanda-t-elle d'un ton sec. Mon épicerie vient d'être cambriolée.

Elle baissa d'un ton et ajouta :

— Si ça se trouve, il est encore là !

— Lynette, dit le shérif, tu ferais peut-être mieux d'aller m'attendre chez toi.

Frank Curry était la seule personne à utiliser encore son vrai prénom. La façon dont il le prononçait en disait long sur leur passé commun, et suffisait à éveiller en elle l'adolescente amoureuse d'autrefois.

— Et ton mari, ajouta-t-il, il est où ?

Nettie ne savait que trop bien ce que Frank pensait de son mari.

— Dépêche-toi de venir, dit-elle. Et ne t'avise surtout pas de m'envoyer cet imbécile de Billy Westfall à ta place.

Elle raccrocha dans un claquement sec et se mit à trembler de plus belle, même si elle était plus ou moins sûre que l'intrus n'était plus dans les parages. Du moins pas au rez-de-chaussée.

Elle s'éloigna à pas de loup vers la porte qui menait au stock du premier étage, l'entrouvrit et jeta un œil dans l'escalier sombre. Elle tendit l'oreille : pas un bruit. Elle referma la porte et tourna le verrou.

Si le cambrioleur s'était caché là-haut, il n'allait pas en sortir de sitôt. Elle consulta sa montre et, laissant le panneau *Fermé* sur la porte, alla s'asseoir derrière la caisse pour attendre le shérif. En portant de nouveau son regard sur le café d'en face, elle se fit la réflexion qu'elle n'avait jamais été cambriolée avant l'arrivée à Beartooth de Kate LaFond.

* * *

— Où est Carson ?

Margaret se détourna de la gazinière en plissant les yeux.

— Bonjour, Waylon, dit-elle.

Il étouffa un juron : il avait horreur qu'elle l'appelle par son prénom. Elle le faisait uniquement pour l'exaspérer, ou pour lui rappeler d'où il venait. Comme s'il risquait de l'oublier !

— Ne fais pas semblant de ne pas m'entendre, lui lança-t-il.

— Tu le fais bien, toi.

Combien de fois avait-il failli la renvoyer ? Le problème, c'était qu'ils savaient tous deux ce qu'il devrait déboursier pour convaincre quelqu'un d'autre de lui faire la cuisine et le ménage. Sans parler de le supporter.

La vraie raison pour laquelle il la gardait, qu'il ne lui aurait jamais avouée, était qu'elle le connaissait mieux que personne. Comme lui, elle savait ce que c'était que de naître dans la misère. De porter les mêmes bottes

jusqu'à ce que les semelles en carton collées à l'intérieur ne puissent plus empêcher les cailloux de faire saigner vos pieds. De porter toujours les vieux vêtements des autres. De manger toujours du gibier parce que c'était gratuit.

Le pire, c'était Noël. Le sentiment de vide qui s'emparait de vous à mesure que le grand jour approchait et que vous compreniez qu'il n'y aurait pas de cadeaux sous l'arbre. Que même le Père Noël jugeait que vous ne valiez pas le déplacement.

Une année, des bonnes âmes locales lui avaient laissé des cadeaux. Waylon était trop jeune à l'époque pour comprendre ce qu'il en avait coûté à ses parents. Il avait déballé les paquets dans un état de surexcitation. Un ballon de foot ! Une paire de patins à glace ! Un pistolet à air comprimé !

Il se rappelait nettement le sentiment de posséder quelque chose qui n'avait jamais appartenu à un autre. Il avait passé les doigts sur le pistolet luisant, regardé son reflet dans la lame des patins, serré le ballon en cuir dans ses bras. Il croyait que c'était le plus beau jour de sa vie.

Mais, au Noël suivant, il avait remarqué l'expression sur le visage de son père et compris que les larmes de sa mère n'étaient pas des larmes de joie. Il n'y avait pas de Père Noël, juste des gens qui avaient pitié de lui et de sa famille. A partir de là, il s'était débrouillé pour que les généreux donateurs ne reviennent plus et s'était juré de ne plus jamais accepter la charité de la part de qui que ce soit. De ne jamais en avoir besoin.

Personne ne savait ces choses-là, à part Margaret. Leur passé commun était une des raisons pour lesquelles il ne la flanquait pas à la porte. Ils connaissaient les secrets l'un de l'autre, et ce lien était impossible à briser. Margaret avait vu jusqu'au tréfonds de l'âme sombre de Waylon.

— Je cherche Carson, répéta-t-il en se forçant à garder son calme. Tu l'as vu, oui ou non ?

— Sa sœur est passée le chercher. Je crois qu'ils sont partis à la pêche.

— Pardon ?

— A la pêche, oui. Ils ne se sont pas vus depuis plus d'une décennie, j'imagine qu'ils ont envie de passer du temps ensemble.

Elle n'ajouta pas « loin de toi », mais c'était sous-entendu dans le ton de sa voix.

Waylon fit pivoter son fauteuil roulant et s'éloigna vers la porte.

— Même si tu réussis à le faire innocenter, dit Margaret dans son dos, tu ne pourras pas le garder ici contre son gré.

— On verra, lâcha-t-il entre les dents.

* * *

Affalé dans la barque qui tanguait doucement, Carson feignait de dormir tout en observant sa sœur à la dérobée. Cette Destry adulte n'en finissait pas de l'épater. Il n'y avait apparemment aucun aspect de la vie d'éleveur qu'elle ne maîtrisait pas. Il avait entendu dire qu'elle partait cet après-midi dans les

hauts pâturages rassembler les derniers veaux de la saison. Il n'avait jamais su monter à cheval aussi bien qu'elle ; il n'avait pas non plus son don pour la gestion quotidienne d'un ranch. Tous les employés la respectaient, parce qu'elle travaillait à leur côté et n'avait pas peur de se salir les mains.

Il ressentit soudain une sorte d'envie : si seulement il avait pu lui ressembler davantage ! Sa sœur était dotée d'une beauté intérieure, d'une tranquillité et d'un contentement qu'il aurait donné n'importe quoi pour connaître, lui aussi. Était-elle à ce point en paix avec sa vie ? Ou bien cachait-elle simplement mieux son jeu ?

Il se redressa dans la barque et ouvrit les yeux.

— Tu as un petit ami, en ce moment ?

— C'est quoi, cette question ? lui demanda-t-elle avec un sourire. Je n'ai pas le temps, Carson. Et ne me regarde pas comme ça, hein. Des copains, j'en ai eu. Ne fais pas comme papa qui essaie toujours de me coller dans les bras de ceux qui ont les meilleurs pâturages.

Carson se rappela l'attitude de leur père à l'époque où il fréquentait Ginny West.

« Pourquoi tu ne t'intéresses pas à une des petites Hamilton ? Elles, au moins, elles vont hériter de belles terres, toute une section de pâturages irrigués en bordure de ruisseau... »

Il se mit à sourire à son tour et ne se priva pas de raconter l'anecdote à Destry.

— Moi, dit-elle, il me pousse à sortir avec Hitch McCray dans l'espoir de récupérer la parcelle entre chez nous et les terres du parc forestier.

— Il veut te marier à Hitch ? demanda Carson avec incrédulité. Je ne lui confierais même pas un chien errant, à ce crétin. De toute façon, il est trop vieux pour toi.

— Il a quarante ans.

— Sérieusement, Destry, tu as assez donné pour Waylon et son fichu ranch. Tu ne crois pas qu'il serait temps de t'amuser un peu ?

— Personne ne m'oblige à rester ici, tu sais. Je n'ai simplement pas envie de vivre ailleurs, ni de faire autre chose de ma vie. Quoi qu'il arrive, je ne pourrai jamais quitter le Montana.

Elle le regarda un moment.

— Et toi ? Qu'est-ce que tu veux faire de ta vie ?

Carson haussa les épaules. Il n'en avait pas la moindre idée. Il s'était cru heureux à Las Vegas : il s'était imaginé marié à Cherry, passant le reste de ses jours dans le désert à travailler dans un casino.

Mais un coup de malchance, combiné aux nouvelles preuves du shérif et aux machinations de son père, avait chamboulé ses plans.

— Il n'y a personne avec qui tu aimerais passer ta vie ? demanda Destry en le jaugeant du regard.

— Comment peux-tu me poser cette question ? dit Carson en riant. Je viens de me fiancer !

— Tu l'aimes ?

Il cessa de rire.

— Pas comme j'aimais Ginny.

Destry baissa les yeux.

— Je suis désolée.

— Tu n'as pas à l'être. Je suis comme toi. Je vais bien.

Il était sur le point de tout lui avouer, mais il n'eut pas le courage de gâcher cette belle matinée ensemble. Il lui briserait le cœur bien assez tôt. Et le pire, c'était que ce ne serait pas la première fois.

— Et si tu pouvais prouver ton innocence pour de bon ? lui demanda sa sœur.

— Après toutes ces années ? dit-il en secouant la tête.

La question fit néanmoins naître en lui l'image d'un avenir qu'il croyait perdu à jamais. En laissant son regard se perdre à l'horizon, il s'interdit de rêver, mais, pour la première fois depuis des années, il ressentait un espoir qu'il n'avait plus connu depuis la mort de Ginny.

Bethany Reynolds caressa le bijou autour de son cou en essayant de chasser de sa tête toute pensée de son mari.

Clete n'aurait jamais pensé à lui offrir un médaillon en forme de cœur. Le romantisme et lui, ça faisait deux. Pour leur première Saint-Valentin ensemble, il lui avait acheté des *pneus neige*.

A vrai dire, il ne l'avait d'ailleurs épousée que pour une seule raison : elle avait un permis pour chasser l'orignal. Seuls quelques-uns de ces permis étaient attribués par tirage au sort dans la réserve où il avait l'habitude de chasser. Et Bethany en avait décroché un.

Il avait fallu un orignal pour que Clete la remarque, alors qu'elle en pinçait pour lui depuis des années. Il avait fallu qu'elle vienne boire un verre au Range Rider, où il travaillait comme barman, et qu'elle frime avec des photos de son orignal mort pour qu'il s'aperçoive *enfin* de son existence.

Car elle n'avait pas seulement tiré au sort un permis de chasser l'orignal, elle en avait aussi tué un. En l'apprenant, Clete avait été fou de jalousie.

— *Toi*, tu as eu un permis ?

Elle lui avait répondu par un grand sourire.

— Et c'est vraiment toi qui l'as tué ?

Bethany avait cessé de sourire et tourné le dos pour montrer les photos de son orignal aux clients du bar. Il était trois fois plus gros qu'elle et suffirait à nourrir une famille entière pendant un an.

— C'est bon, la viande d'orignal ? avait demandé un de ses amis de la ville.

— C'est sucré, un peu plus noir que du chevreuil. Je t'apporterai quelques steaks pour te faire goûter.

Dans son dos, elle entendait Clete s'affairer à grand bruit derrière le comptoir.

Plus tard, quand le bar s'était un peu vidé, il était revenu lui parler.

— Alors comme ça, c'est toi qui l'as tué.

Puis il lui avait offert un verre.

Bethany n'avait jamais été du genre à garder rancune à quelqu'un, ni à refuser un verre offert. Surtout, elle avait un énorme béguin pour Clete depuis le collège. A l'époque, il était la gloire de Beartooth : il venait d'entrer dans

l'équipe de football des Grizzlis à l'université du Montana. C'était avant sa blessure, évidemment.

Depuis toujours, Bethany était convaincue qu'il serait son mari. Comme toutes les adolescentes amoureuses, elle avait écrit tant de fois *Bethany Reynolds* et *Mme Clete Reynolds* dans la marge de ses cahiers qu'elle avait fini par y croire.

Après son accident, en première année d'université, Clete avait abandonné ses études, était revenu à Beartooth et avait pris un petit boulot comme barman au Range Rider.

— En attendant que ma jambe se remette, disait-il.

Mais tout le monde savait que cela n'arriverait pas. Le propriétaire du bar avait fini par lui vendre le bâtiment en gardant l'hypothèque à son nom.

— Raconte-moi comment ça s'est passé, avait dit Clete en levant les yeux d'une photo du fameux orignal.

Il ne l'avait regardée ainsi qu'une fois dans sa vie, des années auparavant, à la foire des récoltes de ses seize ans. Ce jour-là, elle lui avait annoncé qu'elle allait l'épouser.

Mais il lui avait fallu attendre de longues années et un orignal pour qu'ils se retrouvent enfin.

— C'est toi qui l'as étripé ensuite ? avait-il insisté.

— Il était tellement gros que j'y entrais tout entière.

Cette conversation lui avait valu quelques rendez-vous avec Clete et finalement une demande en mariage qui, selon Bethany, était entièrement motivée par son permis de chasse, donc. La pratique était bien établie : les femmes cédaient leur permis à leur mari, même si c'était interdit — en théorie. En gros, il suffisait de ne pas se faire attraper.

Un peu comme pour l'adultère, songea-t-elle en rassemblant les vêtements qu'elle avait enlevés à la hâte.

— C'était incroyable, dit l'homme étendu à côté d'elle. Pour toi aussi ?

Du bout de ses doigts tièdes, il caressa la fossette de ses reins. Bethany eut un petit sourire intérieur. Il y avait des hommes qui aimaient les seins et d'autres qui préféraient les jambes, mais celui-là était obsédé par ses larges fesses rondes, ce qui n'était pas pour déplaire à Bethany.

Clete n'avait jamais apprécié ses fesses. A vrai dire, il n'était pas dingue du reste de son corps non plus. Avec lui, l'amour était devenu tellement mécanique qu'elle se contentait de rester allongée sur le dos en pensant à autre chose jusqu'à ce que ce soit fini. Alors qu'à tout juste trente-deux ans elle était dans la fleur de l'âge ! Heureusement qu'il y avait quelqu'un dans les parages pour s'en apercevoir ! Cet homme-là ne l'avait jamais trouvée trop jeune pour lui.

— Je suis très heureux que tu aies pu te libérer aujourd'hui, dit-il.

Elle finit de fermer les pressions de sa chemise et se leva. C'était le moment qu'elle choisissait habituellement pour lui dire qu'ils ne pouvaient plus continuer. Ils avaient trop à perdre tous les deux. Sans parler de la

culpabilité que lui inspirait leur histoire.

Combien de fois l'avait-elle quitté en jurant de ne plus le revoir ? Pour systématiquement craquer et revenir sur sa décision quelques jours plus tard. Quand elle était avec lui, elle avait l'impression d'être la plus belle femme du monde. Et il était assez malin pour comprendre qu'une femme ne veut pas des pneus neige pour la Saint-Valentin. Elle caressa de nouveau le médaillon qui pendait autour de son cou. Le contact du métal contre sa peau nue était frais.

— Demain, j'enchaîne deux services, dit-elle en réprimant un soupir, on ne pourra pas se voir.

Elle travaillait au café de Beartooth depuis qu'elle était lycéenne mais, après son mariage avec Clete, elle avait cru que c'était du passé. Encore une erreur.

— Moi aussi, ma chérie, je vais être occupé pendant quelques jours.

Bethany se retourna vers lui, un peu surprise. Il avait généralement plus de temps libre qu'elle. Mais, depuis peu, elle avait l'impression de l'intéresser moins, et cela lui faisait peur.

— Au fait, n'oublie pas de l'enlever avant d'arriver chez toi, dit-il en indiquant son pendentif d'un geste.

Le bijou, comme leur liaison, était un secret.

— Ne t'en fais pas.

* * *

Destry avait hâte d'enfourcher sa jument et de prendre le sentier des hauts pâturages. A cheval, elle avait toujours les idées plus claires — jusqu'à ce qu'elle cesse complètement de réfléchir, ce qui lui aurait tout à fait convenu aussi.

Sur le chemin de l'écurie, elle s'arrêta néanmoins chez son père, où elle trouva Cherry étendue au bord de la piscine.

— C'est toujours aussi calme, ici ? demanda la fiancée de son frère.

— Toujours, dit Destry en levant les yeux vers la montagne.

— Et pour le shopping, tu vas où ?

— Chez Nettie, à Beartooth. Elle fait épicerie et quincaillerie, et elle a même quelques vêtements, des bottes en caoutchouc, ce genre de chose.

— Des bottes en caoutchouc, répéta Cherry en souriant. Tu en portes souvent ?

— Pas mal. Il y a beaucoup de boue au printemps, et même en hiver pendant les redoux, alors quand il faut sortir nourrir les bêtes...

— D'accord. Ça doit être l'horreur. Carson m'a parlé de grizzlis qui venaient rôder autour de la maison.

— Ça arrive parfois.

La fiancée de son frère se tracassait à ce sujet, Destry le voyait. Mieux valait ne pas lui dire qu'à cette époque de l'année les ours se gavaient avant d'entrer en hibernation...

— Je n’y peux rien, soupira Cherry, cet endroit me fait flipper. C’est tellement loin de tout...

Destry tourna ces paroles dans sa tête en s’éloignant vers la maison. Carson ne semblait pas passer beaucoup de temps avec sa compagne ; sans doute la voyait-il sous un autre jour depuis leur arrivée au Montana. Cherry, pour sa part, n’était certainement pas dans son élément.

En entrant chez son père, elle suivit des effluves familiers et appétissants jusque dans la cuisine, où elle trouva Margaret en train de préparer des tourtes frites. Une dizaine de petites pâtisseries en forme de demi-lune refroidissaient sur la grille à côté de la cuisinière, ornées d’un glaçage blanc qui dégoulinait sur la feuille de papier aluminium posée en dessous.

— Tu arrives juste à temps, lança Margaret en sortant deux nouvelles tartelettes de la friture.

— Hum, ça sent bon !

Destry piqua une tarte encore tiède et y mordit à pleines dents. La pâte feuilletée était légère et croustillante. Elle ferma les yeux en goûtant la farce aux pommes et à la cannelle et le glaçage au sucre.

— Comment tu les trouves ? lui demanda Margaret avec un sourire en coin.

— C’est les meilleures que tu aies jamais faites.

— Tu dis ça chaque fois.

A la table de la cuisine, Carson était assis devant une tasse de café noir, l’air profondément malheureux malgré la proximité des tartelettes odorantes.

— Tu ne vas pas rejoindre Cherry à la piscine ? lui demanda Destry.

— Je fais visiter le ranch à Carson, dit leur père en entrant dans la cuisine. Il est parti depuis tellement longtemps qu’il ne connaît plus rien au fonctionnement. J’avais prévu de commencer ce matin, mais il était parti à la pêche.

— Où je n’ai pas attrapé un seul poisson, soupira Carson en fixant le fond de sa tasse.

Leur père tourna son attention vers Destry.

— Tu vas où, habillée comme ça ?

— Chercher le reste des veaux dans les alpages, lui dit-elle en se servant une demi-tasse de café.

— Je croyais qu’on avait des employés pour ça.

Elle sourit à peine. Entre eux, c’était une vieille bataille. Il ne lui avait jamais caché le mécontentement qu’il éprouvait à la voir travailler aux côtés des commis de ranch. Mais elle était faite pour ça, depuis toujours. Assister à la naissance d’un veau, marquer le bétail au fer dans un concert de beuglements, sentir la chaleur du soleil sur son dos tandis qu’elle passait à cheval entre les pins sombres et frais pour rassembler les troupeaux à l’automne...

Dire qu’il s’imaginait encore qu’elle changerait quand elle se marierait... C’était troublant de constater à quel point son propre père la connaissait mal.

— En partant, reprit ce dernier, tu ferais mieux de dire à la fiancée de ton frère qu'à cette altitude elle va attraper un coup de soleil carabiné.

— Pas la peine, dit Carson. Cherry est assez grande pour en décider toute seule.

Tandis que son père et son frère s'éloignaient, Destry emballa quelques-unes des fameuses tartes de Margaret pour les donner à Russell Murdoch, le contremaître du ranch. Puis elle finit son café. Elle était sur le point de partir quand le téléphone sonna.

Elle décrocha pour éviter à Margaret de quitter son poste aux fourneaux.

— Allô ?

— *Tu peux dire à ton frère qu'on n'en veut pas, ici, des comme lui.*

La voix à l'autre bout du fil était basse et rauque, et pouvait être aussi bien celle d'un homme que d'une femme.

— Qui est à l'appareil ?

On avait déjà raccroché. En posant le combiné, elle croisa le regard de Margaret et comprit que ce n'était pas la première fois qu'elle recevait un appel de ce genre.

— Ceux qui menacent au téléphone ne passent presque jamais à l'acte, dit la cuisinière en se retournant vers ses tartes. Franchement, si quelqu'un essaie de s'introduire sur le ranch, c'est plutôt pour lui que je me ferais du souci. Waylon a son magnum sur lui en permanence depuis que ton frère est revenu.

Leur père s'attendait donc à ce qu'il y ait des problèmes, pensa Destry. Ce n'était pas très rassurant. Elle attrapa son paquet de tartes, dit au revoir à Margaret et prit le chemin de l'écurie.

En sellant sa monture, elle résolut d'oublier tous ses soucis pendant quelques heures. Elle adorait cette promenade à cheval jusqu'aux pâturages de montagne. De nos jours, les éleveurs étaient nombreux à utiliser des 4x4 et même des hélicoptères pour rassembler le bétail, laissant les chevaux comme objets de décoration dans la vallée.

Un cheval, c'était quand même mieux 4x4 tonitruant ! Sa jument, surnommée « le Gouffre à Foin » par son père, faisait partie d'une demi-douzaine de chevaux sauvages que Destry avaient recueillis au Wyoming. Dès le premier regard, elle avait eu le coup de foudre pour cette jument chocolat à la longue crinière et aux manières douces, qui s'était finalement révélée sans pareille pour rassembler le bétail et faire sortir les veaux du troupeau.

En quittant l'écurie pour rejoindre Russell et les employés, elle inspira profondément le parfum des pins résineux et du cuir de sa selle.

Des sturnelles des prés chantaient dans les grands bosquets de peupliers, des cumulus blancs flottaient dans le ciel limpide. L'air était frais et parfumé, et l'on entendait des écureuils jacasser dans les arbres.

— Tout va bien, chez vous ? demanda Russell en venant se ranger à côté d'elle.

Russell Murdoch travaillait au ranch depuis que Destry était enfant ; il avait mis des années à grimper les échelons et à devenir contremaître.

Personne, à part Margaret, n'était là depuis plus longtemps que lui. Destry les considérait tous les deux comme de la famille.

Russell approchait de la soixantaine. C'était un homme bon et doux, qui faisait preuve d'une patience infinie à l'égard non seulement des employés, mais aussi du père de Destry. Quand elle était petite, c'était lui qui la consolait quand il la trouvait en larmes dans l'écurie. Lui qui la ramassait quand elle tombait d'un cheval sur lequel elle n'aurait pas dû monter. Il l'avait aussi soutenue quand Carson avait quitté le ranch et que Rylan lui avait brisé le cœur.

— Carson a un peu de mal à se réadapter à la vie du ranch, dit-elle.

— Comment ça ? demanda Russell en souriant. Il compte rester ?

Destry croisa son regard. Ils se connaissaient depuis trop longtemps pour qu'elle puisse lui mentir.

— C'est ce que croit notre père. Tout va sans doute dépendre de l'enquête sur le meurtre de Ginny.

Russell hocha la tête comme s'il y pensait, lui aussi.

— Ça fait beaucoup jaser, en ville.

— Je sais. Mais Carson ne sort pas trop du ranch, alors j'espère que tout le monde se tiendra tranquille.

Russell avait l'air inquiet, mais il n'ajouta rien de plus. Ils suivirent tous deux le sentier en lacets jusqu'à un col où le beuglement du bétail devint assourdissant. Il passa alors devant pour rattraper les autres.

Destry s'attarda un peu pour regarder la vue plongeante sur la vallée. Au bout de quelques instants, elle entendit un cavalier arriver dans son dos.

— Sacré panorama, hein ? dit Lucky en se penchant par-dessus le pommeau de sa selle.

Destry ne trouva rien à répondre.

— Il paraît que ton frère est revenu et que c'est lui qui va devenir le patron du ranch.

Pete Larson, dit Lucky, travaillait pour les Grant depuis qu'il était sorti du lycée, la même année que Carson.

— C'est à lui qu'il faudrait poser la question, dit Destry.

— Pas facile, dans la mesure où il n'est même pas venu me dire bonjour. Il pourrait quand même me proposer de boire un coup ensemble, non ? Après tout, ça remonte à loin, tous les deux.

Elle jeta un rapide coup d'œil au cow-boy à son côté. Avec son visage de furet et sa peau grêlée, Lucky la mettait un peu mal à l'aise. D'autant qu'il la regardait souvent comme s'il rêvait de lui rabattre le caquet.

— Si c'est Carson qui commande, il me donnera sûrement une augmentation, non ? Je ne demande pas le train de vie de ton paternel, mais j'aimerais gagner un peu mieux ma croûte.

Les employés du ranch étaient bien payés. A vrai dire, Lucky étaient même sans doute surpayé par rapport au travail qu'il fournissait réellement.

— Carson a été assez occupé depuis son retour, dit Destry. Mais, si tu

penses que tu mérites une augmentation, parles-en à Russell. C'est lui le contremaître.

Lucky posa sur elle un regard poisseux comme une toile d'araignée.

— Il est occupé, tu dis ? C'est marrant, parce qu'il a quand même trouvé le temps de chercher des gars pour faire une partie de poker. La prochaine fois, tu ferais mieux de l'accompagner.

Il ajouta avec un clin d'œil goguenard :

— Tu auras peut-être plus de chance que lui. Et ça te ferait une occasion de t'amuser. D'après ce que j'ai pu voir, tu ne sors pas beaucoup.

— Toi, par contre, tu vas bientôt avoir beaucoup de temps libre, dit Russell.

Destry et Lucky sursautèrent tous les deux : ils ne l'avaient pas entendu arriver.

— Tu passeras me voir pour ta dernière paye. Je t'ai assez supporté, toi et ton insolence.

— Je discutais juste avec la patronne ! protesta Lucky en se tournant vers Destry. Pas vrai ?

En croisant le regard de Lucky, un frisson parcourut Destry. Et si c'était lui qui rôdait autour de chez elle, la nuit ?

— Russell a raison, dit-elle. Tu seras sûrement plus heureux dans un autre ranch.

— Vous faites une grosse erreur, tous les deux.

En s'éloignant, il se retourna pour lancer un dernier regard furieux à Destry.

* * *

A travers la porte vitrée à l'arrière du magasin, Nettie observait le shérif Frank Curry. Il remonta son Stetson et se massa le front, le regard perdu dans le vide. Il avait pris tout son temps pour venir, et voilà qu'il venait de perdre dix minutes à farfouiller entre les arbres derrière le magasin. Qu'est-ce qu'il trafiquait ? Une chose était sûre, il n'était pas en train de chercher son cambrioleur.

Frank était bien conservé pour un homme de soixante et un ans — seulement trois ans de plus qu'elle. Il avait même gardé ses épais cheveux bruns, maintenant parsemés de gris. Il n'avait plus sa queue-de-cheval, bien sûr, comme à l'époque où il était arrivé chez elle sur sa moto pour lui demander un rendez-vous, tant d'années auparavant.

A présent, il avait les cheveux courts et une épaisse moustache tombante comme on en voit dans les vieux westerns. Ses épaules étaient restées larges, et il faisait bon effet avec sa chemise d'uniforme, son jean et ses bottes de cow-boy. Nettie le foudroya du regard tandis qu'il s'avavançait enfin vers elle.

— Tu ne crois quand même pas attraper mon cambrioleur en te baladant dans les bois ?

— Tu veux parier ? lui demanda-t-il avec un grand sourire.

D'un geste menaçant, elle attrapa le balai qu'elle laissait près de la porte.

— Doucement, Lynette. Il faudrait être fou pour vouloir te cambrioler *toi*.

— Je te parie que c'est les gamins des frères Thompson, ces petits effrontés. Ils n'ont pas un brin de bon sens, ça se voit. J'ai dû en mettre deux ou trois à la porte du magasin l'autre jour. Pire qu'une bande de chats sauvages.

Frank secoua la tête.

— Je ne pense pas que ce soient eux, Nettie. Viens voir ce que j'ai trouvé. Et pose ce balai, pour l'amour de Dieu. Ne m'oblige pas à t'arrêter pour outrage à agent.

Elle descendit les marches devant la porte et le suivit entre les arbres.

— Regarde, dit-il en lui montrant des traces dans la terre meuble. C'est lui, le coupable.

— Un ours ?

— Un grizzli, même. Et pas un petit.

Nettie secoua la tête.

— Attends un peu, Frank. Tu veux me faire croire qu'un *ours* a cassé la vitre et qu'il est parti sans demander son reste ?

— Quelque chose a dû lui faire peur.

Il haussa les épaules et s'éloigna vers la rue en s'époussetant les mains.

— C'est tout ? demanda Nettie dans son dos. Tu ne vas rien faire d'autre ?

Il se retourna.

— Tu veux quoi ? Que je retrouve ce grizzli et que je le mette en prison pour avoir cassé une vitre ? Franchement, tu as de la chance. S'il avait réussi à entrer dans le magasin, il t'aurait fichu un sacré bazar. Je te conseille de reboucher la fenêtre avec du contreplaqué en attendant de faire remplacer la vitre. Ton mari devrait pouvoir le faire, non ?

Elle ne réagit pas à cette pique.

— Tu crois que l'ours va revenir, Frank ?

— A ton avis ? Je vais appeler les gardes forestiers pour qu'ils posent un piège.

Pas beaucoup de chances pour qu'ils lui envoient quelqu'un aujourd'hui, pensa Nettie en laissant son regard se perdre dans les pins sombres. Une brise fraîche faisait bruissier leurs lourdes branches comme si un ours s'y déplaçait. Sa peau se couvrit de chair de poule. L'année dernière, un chasseur s'était fait déchiqueter par un grizzli dans un canyon à la sortie de la ville.

— En attendant, lui lança Frank, ouvre l'œil et sois prudente. Je te rappelle que le grizzli est une espèce protégée, ne t'avise pas de lui faire mal avec ton balai.

Nettie lui répondit par une grimace de mépris avant de rentrer dans son épicerie. Par la vitrine, elle vit *son* shérif traverser la rue — et entrer dans le café de Kate LaFond. Elle le traita de tous les noms en espérant qu'il aurait les oreilles qui sifflaient.

Nettie envisagea un instant de demander à son mari de clouer un bout de contreplaqué sur la vitre brisée. Puis elle décida qu'il serait plus simple d'appeler l'entrepreneur du coin. Bob en ferait toute une histoire, tandis que Grayson serait rapide et efficace.

Il décrocha à la première sonnerie.

Elle s'excusa de le déranger et prit des nouvelles de sa femme, Anna.

— Elle va bien, Nettie. Que puis-je faire pour toi ?

Grayson avait une voix douce et réservée ; il était toujours poli et agréable.

— Une saleté de grizzli a cassé une vitre à l'arrière de mon épicerie. Je ne pourrai la faire changer que la semaine prochaine au plus tôt. Je me demandais si...

— Tu veux que je te pose une plaque de bois en attendant ?

— Ça ne t'embête pas ? Je sais que tu as beaucoup à faire entre ton travail et Anna.

— Aucun problème. On a une dame adorable qui vient s'occuper d'Anna quand je ne suis pas là. L'ours n'a pas fait trop de dégâts dans le magasin ?

— Non, heureusement. Mais je ne serais pas étonnée qu'il revienne.

— Ne t'inquiète pas, dit Grayson. Je saute dans ma voiture, je serai à Beartooth dans un quart d'heure.

* * *

Après son après-midi en montagne, Destry était rentrée au ranch le plus vite possible. Elle avait fait un crochet par chez elle pour se doucher et se changer, et avait pris le chemin de la maison familiale. A son grand regret, elle avait raté une fois de plus l'heure du dîner et elle ne s'imaginait que trop bien l'ambiance qui avait dû régner entre son père, Carson et Cherry.

En entrant dans le séjour, elle tomba justement sur Cherry, qui feuilletait un magazine au coin du feu.

— Où est Carson ?

— Il vient juste de partir il y a quelques minutes. Tu ne l'as pas croisé en

arrivant ?

Pourquoi n'avait-il pas emmené sa fiancée avec lui ? Le pick-up de leur père était garé devant la maison : il n'était donc pas parti avec. Et la voiture de sport n'avait pas bougé du garage depuis que Carson était arrivé.

— Il est allé où ?

— Il avait des affaires à régler en ville, apparemment.

— A Beartooth ? demanda Destry, qui sentait la panique monter en elle.

Cherry hocha la tête.

— Il m'a dit de ne pas l'attendre, alors j'imagine qu'il a dû se trouver une partie de poker. Pourquoi, tu le...

Destry n'attendit pas la fin de la phrase. Quelques secondes plus tard, elle passait la porte de la maison et sautait dans sa camionnette.

En fonçant à toute allure sur le chemin en terre, elle aperçut un nuage de poussière au loin. Si Cherry ne s'était pas trompée, ce devait être Carson dans un des pick-up du ranch. Il se dirigeait bien vers Beartooth.

Avait-il perdu la tête ? Vu les sentiments de certains habitants à son égard, il n'avait pas intérêt à s'éloigner du ranch.

Le pire, c'était que non seulement il n'en tenait pas compte, mais qu'il semblait au contraire décidé à se jeter dans la gueule du loup. Il passa la poste, le café et l'épicerie de Nettie, et entra dans le parking du Range Rider.

Destry le suivit, mais elle dut se garer dans une ruelle adjacente, car il avait pris la dernière place libre. Son frère avait choisi de sortir le soir où il y avait le plus d'affluence en ville. Que fichait-il ? Il cherchait vraiment les ennuis !

Elle espérait l'intercepter avant qu'il n'entre mais, le temps d'arriver au bar, il était déjà à l'intérieur. Une odeur de bière fétide remplit les narines de Destry quand elle passa la porte à son tour.

Sur scène, un groupe jouait les premières notes d'un slow. Carson, pour sa part, avait disparu. Après avoir balayé en vain la salle du regard, Destry était sur le point de partir quand elle l'aperçut enfin.

Il se tenait debout au comptoir, dans un coin un peu à l'écart. Personne ne semblait avoir remarqué sa présence ; en tout cas personne n'y avait réagi — pour le moment.

— Qu'est-ce que tu fiches ici ? souffla-t-elle en se faufilant à côté de lui.

— Tu bois quoi, petite sœur ?

Il sentait l'alcool ; il n'en était pas à son premier verre.

— Je suis passé prendre une bière, ajouta-t-il. C'est tout.

— Tu es complètement dingue ? chuchota-t-elle en lui attrapant le bras. Viens, on sort d'ici.

— Allez, Destry, trinque avec moi. A force de tourner en rond au ranch, je devenais fou. Je me suis dit : autant en finir tout de suite.

— En finir avec la vie, tu veux dire ? Parce que si tu restes ici...

— Je ne peux pas rester caché au ranch comme un fugitif.

En entendant la douleur dans la voix de son frère, Destry lâcha son bras.

Dans son dos, elle entendit quelqu'un prononcer leur nom de famille, puis le raclement des pieds d'un tabouret. Quelqu'un avait reconnu Carson et se frayait un chemin vers lui.

— Il vaudrait sans doute mieux que tu partes, maintenant, dit Carson en regardant derrière elle.

— Je ne pars pas sans toi.

Il lui lança un regard suppliant.

— Je suis grand. Je sais ce que je fais.

Destry se détournait en secouant la tête quand une main se posa sur son épaule. L'instant d'après, elle se retrouva nez à nez avec Hitch McCray. Hitch gérait le ranch de sa mère, au nord de Beartooth, et n'avait jamais caché l'intérêt qu'il portait à Destry.

A quarante ans, il était encore célibataire. Les mauvaises langues de Beartooth disaient qu'aucune femme ne plairait jamais à sa mère. Et, puisque la vieille Ruth McCray régnait d'une main de fer sur l'exploitation, Hitch avait peu de chances de se marier avant sa mort, du moins s'il espérait hériter du ranch.

— Ça te dérange si j'invite ta sœur à danser ? demanda-t-il à Carson.

— Au contraire, dit celui-ci. Elle ne s'amuse pas assez dans la vie.

Plusieurs hommes accoudés au comptoir se retournèrent pour le dévisager.

Destry fit non de la tête, mais Hitch lui avait déjà pris le bras, et son frère la poussa vers la piste de danse.

— Non, Hitch, je ne reste...

Sa voix se bloqua net dans sa gorge : elle venait d'apercevoir Rylan, appuyé contre une table de billard à l'autre bout de la salle. Son regard lui brûlait la peau.

Elle cessa toute résistance et se laissa entraîner par Hitch sur la piste de danse. Elle n'avait aucune envie de le suivre, mais elle ne voulait pas non plus faire un scandale et attirer davantage d'attention sur son frère.

Son cœur battait à tout rompre sous l'effet du regard de Rylan et de son inquiétude au sujet de son frère. Elle se sentait pataude et comme étourdie. Au bout de quelques secondes, elle trébucha et marcha sur le pied de Hitch.

— Excuse-moi, dit-elle en essayant de se dégager. Je n'ai pas envie de danser. Il faut que je parte avec mon...

Par-dessus l'épaule de son cavalier, elle vit Kimberly Lane essayer d'entraîner Rylan sur la piste de danse. Elle lui parlait à l'oreille en souriant ; ses lèvres brillantes frôlaient sa joue.

— Ça fait un moment que je t'ai à l'œil, lui dit Hitch.

Destry ne réagit pas tout de suite. Elle était distraite, inquiète pour son frère et malade de jalousie à la vue de Rylan avec une autre femme. Elle jeta un regard vers le coin où elle avait laissé Carson, craignant qu'une bagarre ne soit sur le point d'éclater. A son grand soulagement, son frère regarda sa montre, attrapa sa bière et s'éloigna vers la porte sans que personne n'ait l'air de le suivre.

Hitch ajouta quelque chose qu'elle ne comprit pas. Le morceau s'acheva, et le groupe enchaîna sur un deuxième slow. Rylan lança un regard à Destry tandis que Kimberly le prenait dans ses bras et se déhanchait au rythme de la musique.

Destry détourna les yeux en s'interdisant de ressentir quoi que ce soit. Elle n'avait qu'une envie, sortir de cet endroit. Elle recula d'un pas, mais Hitch l'attira de nouveau vers lui.

— Tu as entendu ? lui répéta-t-il en baissant la voix comme pour ne pas être entendu des autres. Je t'ai en ligne de mire, Destry, depuis un moment.

Elle se dégagea et le regarda plus attentivement.

— Quoi ?

Un grand sourire s'épanouit sur les lèvres de Hitch.

— Ça fait des années, même, ajouta-t-il.

Elle se rappela le portail ouvert, les traces de pneus dans la terre, la silhouette qu'elle avait cru voir entre les arbres.

— Au fil des années, dit-il avec un regard pénétrant, je t'ai vue grandir. Tu es devenue une vraie femme, maintenant.

— Tu me surveilles, Hitch ?

— Carrément, répondit-il en riant. Toi et moi, il faut qu'on se...

Il se figea au milieu de sa phrase. Destry cligna les yeux. Rylan venait d'apparaître juste à côté d'eux. Hitch hésita un instant, puis lâcha le bras de Destry et recula de quelques pas. Tout alla si vite qu'elle mit un instant pour comprendre ce qui s'était passé.

Son cœur battait si fort qu'il heurtait douloureusement sa poitrine. Elle tenta d'avaler la boule qui se forma dans sa gorge à l'instant où Rylan lui prit la main. Il y avait si longtemps qu'elle n'avait pas été aussi près de lui, sans parler de se trouver dans ses bras ! Un parfum qu'elle connaissait bien emplissait ses narines et accéléra encore le rythme de son cœur. Le contact de ses doigts sur son bras couvrit toute sa peau de chair de poule.

Elle croisa son regard et se sentit ébranlée jusqu'au plus profond d'elle-même. Il l'attira tout près de lui.

— Qu'est-ce que vous fichez ici, toi et ton frère ? lui chuchota-t-il à l'oreille. Je fais de mon mieux pour fermer les yeux sur le fait qu'il se balade en liberté, mais là, il exagère.

Elle releva les yeux. Le regard de Rylan était dur, et il brûlait d'émotions contradictoires qui semblaient sur le point d'exploser.

— Je sais, dit-elle. Je suis venue le chercher.

— Tu ne peux pas sauver ton frère, Destry. Il ne fera que t'entraîner dans sa chute.

— Merci pour le conseil.

Elle essaya de se dégager, mais il la retint.

— Ginny n'a pas voulu m'écouter au sujet de ton frère, dit-il avec véhémence, et regarde ce qui lui est arrivé.

Il la relâcha brusquement et s'éloigna en l'abandonnant sur la piste en

plein milieu de la chanson.

Une bouffée de colère monta en elle, mais ce n'était rien comparé à la douleur de voir Rylan retourner vers les bras de Kimberly.

Destry tourna les talons et se fraya un chemin jusqu'à la porte à l'arrière du bar. Au moment où elle sortait dans le parking, elle se figea sur place. Son frère était en train de parler à quelqu'un. Même de loin, cela se voyait que l'autre le menaçait.

— Carson ! lança-t-elle.

Les deux hommes se retournèrent vers elle. L'inconnu recula d'un pas. Elle ne put entendre ce qu'il dit avant de monter dans son grand 4x4 noir, mais il était évident que son frère le connaissait.

— C'était qui ? demanda-t-elle tandis que Carson revenait vers elle.

Quand il pénétra dans le halo de lumière qui émanait du bar, elle vit qu'il avait la lèvre en sang.

— Tu es blessé !

Elle voulut tendre la main vers lui, mais il la repoussa.

— Je vais très bien.

— Ça m'étonnerait. Pourquoi ce type te menaçait ?

Il passa à côté d'elle sans répondre et s'éloigna vers le pick-up qu'il avait pris pour venir en ville.

— Ne te mêle pas de ça, Destry.

Il récupéra la bouteille de bière qu'il avait posée sur une souche d'arbre et en avala une grande gorgée.

— Voilà pourquoi tu es venu, dit-elle d'une voix angoissée. Tu avais rendez-vous avec lui. Tu as des ennuis, Carson !

— Tu es encore plus bête que moi, tu le sais ? dit-il en faisant comme s'il n'avait pas entendu.

Il sortit un paquet de cigarettes de sa poche et s'en alluma une.

— J'ai bien vu comment tu regardais Rylan West. Combien de fois tu comptes le laisser te briser le cœur ?

Il tira sur sa cigarette puis souffla une bouffée de fumée fantomatique qui s'éleva dans l'air frais de la nuit.

Destry ne répondit pas. Son frère semblait à la fois ivre et en colère ; elle ne le connaissait pas sous ce jour.

— Je te croyais plus maligne, ajouta-t-il sur un ton écœuré.

Le voir ainsi lui était insupportable. Le cœur de Destry se serra car elle sentait à quel point il souffrait.

— Laisse-moi t'aider, Carson.

— Il n'y a rien à faire, Destry. Ça dure depuis trop longtemps.

— Il paraît que tu cherchais une partie de poker.

— Ah, Cherry a craché le morceau. Quelle fameuse idée j'ai eue de l'amener ici !

— Carson, qu'est-ce que tu fais de ta vie ?

Cette question le fit sourire.

— Aucune idée, petite sœur. Et c'est comme ça depuis que j'ai dix-neuf ans. Et toi ? C'est quoi, ton plan, depuis que Rylan a tourné la page ?

Elle tressaillit.

— Moi, au moins, je ne suis pas en train de m'autodétruire !

— Tu crois ? demanda-t-il en levant un sourcil. Tu n'as rien d'autre à part le ranch, et le vieux va te déshériter pour me le donner à moi, pendant que tu perds ton temps à te morfondre pour Rylan West, qui court après la petite Lane. C'est ça, ta vie ? C'est ce que tu veux ?

Il y avait un moment qu'elle soupçonnait leur père d'avoir cette intention, mais le fait de l'entendre formulé ainsi lui fit tout de même mal.

— Tout le monde s'en fiche de ce que je veux, tu n'as pas compris ?

— A ton tour de t'apitoyer sur ton sort, dit-il en écrasant son mégot sous son talon.

— Je sais que papa veut que tu reprennes le ranch, dit-elle en gardant la tête haute. Depuis toujours. Mais toi, as-tu essayé de lui dire franchement ce dont tu avais envie ? Tu le sais, au moins ?

Carson regarda le sol entre ses pieds.

— Ce que je veux, moi, c'est m'en débarrasser.

— Quoi ?

Le cœur de Destry se retourna dans sa poitrine.

— Tu ne vendrais quand même pas le ranch !

— C'est ce que croit le vieux, dit-il. Mais moi, je m'en fiche complètement, de cette propriété. Je sais à quel point tu y es attachée, Destry. Je suis désolé.

Pas autant que moi, pensa-t-elle. Il ne comprenait pas plus ce qu'elle éprouvait pour le ranch que ce qu'elle éprouvait pour Rylan. Elle ne pouvait renoncer ni à l'un ni à l'autre. Son âme appartenait au ranch, son cœur à Rylan. Même si son père n'avait pas eu besoin d'elle, après son accident, elle n'aurait pas pu s'empêcher de revenir. Cette terre était sa patrie, son sang, l'air qu'elle respirait.

Elle comprit à cet instant que les ennuis de son frère l'avaient suivi depuis le Nevada jusqu'ici.

— Cet homme qui te menaçait, tu lui dois de l'argent, c'est ça ?

— Oui ! hurla-t-il. Tu es contente ? Je lui dois un gros paquet de fric pour des dettes de jeu. Tu as tout compris, sœurette. J'ai *besoin* d'argent.

— Tu en as demandé à papa ?

Il eut un rire de dérision.

— Même s'il voulait m'en donner, ça ne suffirait pas. Il me faut le ranch.

— Tu ne peux pas le vendre, Carson. C'est l'œuvre de toute sa vie. Si jamais il se doute de ce que tu comptes faire, il en mourra.

— Qu'est-ce que ça peut te faire ? Lui, il n'en a jamais rien eu à faire de ce qui t'arrivait.

— Pourquoi ? lui demanda-t-elle d'une voix un peu brisée.

Elle se posait cette question depuis qu'elle était toute petite. Pourquoi leur

père se comportait-il ainsi envers elle ?

— Quelles que soient ses raisons, soupira Carson, il ne t'aurait jamais légué le ranch, même si je n'étais pas revenu.

— Dis-moi la vérité. Ce n'est pas seulement parce que tu es un homme, n'est-ce pas ? Il doit bien y avoir une autre raison.

— Tu ne le sais pas, Destry ? lui demanda-t-il sans la regarder. Tu ne t'en doutes même pas un peu, depuis toujours ?

— Non, souffla-t-elle.

Son cœur se remit à marteler sa poitrine tandis que la vérité qu'elle soupçonnait confusément lui coupait le souffle.

— Eh bien, pose-lui la question.

Il grimpa au volant du pick-up et se retourna vers elle.

— Parfois, les choses sont comme elles sont, et on ne peut pas les changer. Je suis désolé, Destry. Il n'y a rien à faire, à part baisser les bras. C'est ce que j'ai fait.

Il tourna la clé dans le contact.

La porte du bar s'ouvrit, laissant échapper un filet de musique et de brouhaha. Elle se retourna. Rylan se découpait dans l'embrasure. Son regard sembla s'adoucir un peu au moment où il la distingua dans le rayon de lumière qui filtrait de l'intérieur et s'étendait jusqu'aux arbres autour du parking.

Il resta un instant sans bouger. Le tempo de la musique qui s'échappait de l'intérieur s'accéléra ; le groupe attaquait un jitterbug.

La gorge de Destry se serra. Ce que son frère lui avait dit au sujet de Rylan n'était que la simple vérité, mais cela lui avait fait mal à un point qu'il n'imaginait sans doute pas.

Rylan parut hésiter un instant, puis il rentra dans le bar. La porte se referma en claquant derrière lui et assourdit de nouveau la musique. Dans l'ombre froide des pins, Destry sentit son cœur se précipiter contre sa cage thoracique comme pour lui prouver qu'il était capable de se briser encore et encore. Rylan était-il venu la chercher, elle ? Ou bien Carson ?

En se retournant, elle ne fut pas surprise de constater que la camionnette de son frère n'était plus là. Carson avait toujours eu le don de disparaître au moment où ça tournait mal.

* * *

Rylan rentra dans le bar et ramassa sa canne de billard, le ventre noué. Pourquoi était-il sorti à la recherche de Destry ? Il n'avait rien de plus à lui dire, et surtout aucun moyen de la protéger.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? lui demanda Kimberly.

Les mains calées sur les hanches, la colère attisée par l'alcool, elle se planta entre lui et la table de billard.

— Rien. Je vais finir ma partie et rentrer chez moi.

Elle leva un sourcil interrogateur. Il la connaissait depuis le lycée, elle avait deux ans de moins que Destry et lui. Une jolie fille, mais pas vraiment son genre. Sauf qu'il ne s'en formalisait pas quand il était d'humeur à se distraire. Mais, ce soir, rien ne pouvait le distraire de ses pensées concernant Destry.

— Tu es sorti voir ce qu'elle faisait, hein ? lança Kimberly. Elle était encore là ?

— Je n'ai pas envie d'en parler, d'accord ?

A en croire son expression, elle n'était pas d'accord *du tout*. Il posa sa canne de billard, remit son chapeau, salua la jeune femme d'un hochement de tête et quitta le bar en passant par l'avant. Il n'était pas d'humeur pour une dispute avec Kimberly et il n'avait pas non plus envie de recroiser Destry.

Il marcha jusqu'au pick-up qu'il avait garé sous un pin au bout de la rue. Les émotions bouillonnaient en lui. Voir Destry ici lui avait fait un choc. Le Range Rider était le dernier endroit où il se serait attendu à la rencontrer.

En reprenant la route du ranch de sa famille, il se maudit d'être allé au bar. Il était sorti parce qu'il ne supportait plus les pensées qui tournaient dans sa tête. Depuis hier soir, il ne cessait de se repasser quelques phrases que Destry lui avait dites.

« Comment peux-tu être si sûr que Ginny ne voyait pas quelqu'un d'autre ? Quelqu'un dont elle n'aurait parlé ni à Carson, ni à ta famille, ni même à toi ? »

Ses paroles avaient réveillé en lui de vieilles interrogations qu'il n'avait aucune envie de rouvrir. Mais il ne pouvait continuer à vivre ainsi, en faisant semblant d'avoir tourné la page sur le meurtre de sa sœur. Et sur Destry.

Il pensa à Ginny, à sa beauté, à sa douceur. Sa sœur avait illuminé la vie de toute leur famille. Elle était la seule fille au milieu de trois frères. Ginny et lui n'avaient qu'un an et demi d'écart, ils en étaient d'autant plus proches. Elle ne lui aurait pas caché un tel secret.

La preuve, c'était qu'elle s'était confiée à lui quand elle s'était disputée avec Carson et qu'il lui avait tordu le poignet.

— Ce n'est pas ce que tu crois ! s'était-elle écriée en se tenant le poignet.

Mais il avait bien vu dans son regard que Carson la faisait souffrir. De même qu'il l'avait lu dans le regard de Destry, tout à l'heure, dans le parking derrière le bar.

Il chassa cette image de son esprit et se concentra sur la colère que lui inspirait Carson Grant.

— Qu'est-ce qu'il t'a fait, ce salopard ? avait-il demandé à sa sœur.

Déjà à ce moment-là, il était prêt à aller lui régler son compte. Il y avait quelque temps que les problèmes se multipliaient entre Carson et Ginny, et que Rylan faisait tout pour pousser sa petite sœur à rompre.

— C'était ma faute, dit Ginny en barrant la porte de sa chambre pour l'empêcher de se précipiter chez les Grant.

Au cours des années écoulées depuis sa mort, il s'était souvent demandé si

le cours des choses aurait été différent s'il était allé trouver Carson ce soir-là.

— Carson me tenait la main, avait-elle soutenu. J'ai voulu me dégager, j'ai trébuché et je suis tombée.

— Vous vous êtes disputés. Ne me dis pas le contraire.

Au bout d'un moment, elle avait fini par lui avouer la vérité. Elle s'était disputée avec Carson, oui. Elle n'avait en revanche pas voulu préciser à quel sujet. Elle continuait à prétendre qu'elle s'était blessée par maladresse.

— Carson était tellement désolé que je sois tombée, Rylan ! Il ne m'aurait jamais fait de mal. C'est moi qui le fais souffrir.

Essayait-elle de convaincre son frère, ou de se convaincre elle-même ?

Rylan avait gardé le secret ; ses parents n'avaient jamais rien su de l'épisode. Une erreur fatale, pensa-t-il pour la millième fois en se garant devant la maison familiale.

Aucune lumière ne brillait aux fenêtres. Ses frères étaient à un bal à Big Timber avec leurs petites amies respectives, qu'ils fréquentaient tous deux depuis le lycée. Ses parents lui avaient dit cet après-midi qu'ils iraient au restaurant puis au cinéma à Bozeman ce soir. Ce qui voulait dire qu'il avait la maison pour lui tout seul.

Il coupa le moteur et hésita.

Toutes les affaires de Ginny étaient rangées dans des cartons dans un coin du sous-sol. Il les avait aperçus à son retour, en cherchant de vieilles affaires à lui que sa mère avait gardées. Ce n'était pas elle qui avait trié celles de Ginny, il le savait. Son père les avait emballées dans les cartons quelques semaines après l'enterrement. Sans doute sans y regarder de trop près ; ç'aurait été trop douloureux.

Rylan descendit du pick-up. La maison de ses parents était peinte en jaune pâle, avec des moulures blanches, un étage et un grand porche qui longeait la façade. La lumière extérieure jeta de longues ombres derrière lui tandis qu'il montait les marches et tournait la poignée de la porte d'entrée. Elle n'était pas fermée à clé, elle ne l'était jamais.

Par habitude, il n'alluma pas : il connaissait cette maison par cœur. Adolescent, il s'y était faufilé à d'innombrables reprises pendant la nuit pour faire le mur. Sa mère n'était pas du genre à changer les meubles de place. Rien, ou presque, n'avait changé en onze ans.

Au sommet de l'escalier qui menait au sous-sol, il appuya tout de même sur l'interrupteur. C'était une cave à l'ancienne, en béton, avec de toutes petites fenêtres et un escalier de bois aux marches raides. L'odeur d'humidité qui s'en dégageait était presque agréable, tant elle lui rappelait de souvenirs.

Tout au fond de la cave, il y avait une demi-douzaine de grands cartons. Le cadre de lit blanc et le matelas de Ginny, qui ne serviraient plus jamais, étaient appuyés contre le mur, à côté d'une commode blanche aux tiroirs vides et d'une coiffeuse assortie.

Le shérif avait saisi l'ordinateur de sa sœur ; Rylan ne savait pas s'il l'avait rendu. Il aurait maintenant une quinzaine d'années, ce serait presque

une antiquité. La seule chose que personne n'avait retrouvée, c'était le teddy en cuir que Ginny portait ce soir-là, comme presque tous les jours depuis des années, et qui était couvert d'écussons des majorettes, du basket et de l'athlétisme.

Il s'avança lentement vers les cartons. Chacun d'entre eux portait une simple inscription au feutre : « Ginny ». Le premier qu'il ouvrit ne contenait qu'une housse de couette rose, blanc et vert à froufrous, avec des taies d'oreiller assorties.

Le deuxième était rempli de vêtements. Le troisième aussi. Mais toujours aucune trace du blouson en cuir. De faibles effluves du parfum de Ginny se dégageaient des cartons, du moins en eut-il l'impression. Quoi qu'il en soit, c'était assez douloureux pour qu'il rechigne à ouvrir le dernier carton.

Il le fit à contrecœur et trouva sa boîte à bijoux posée sur des piles de livres.

Il la sortit avec précaution du carton. Il se rappelait encore le Noël où leurs parents la lui avaient offerte. Elle était tellement excitée d'avoir une boîte à bijoux comme les grandes ! Quand elle l'avait ouverte, son expression stupéfaite avait fait rire tout le monde. Elle ne s'attendait pas à ce que ce soit aussi une boîte à musique.

Rylan souleva le couvercle à son tour. En entendant les premières notes d'*Amazing Grace*, la chanson préférée de sa sœur, une boule se forma dans sa gorge. Il referma rapidement le couvercle, retourna la boîte et appuya sur le petit interrupteur qui désactivait le mécanisme musical.

Puis il rouvrit la boîte et en inspecta le contenu. C'était visiblement une perte de temps. Il n'y avait que de la pacotille là-dedans. Ginny avait été enterrée avec les boucles d'oreilles anciennes et le collier en or qu'elle adorait, ainsi que la bague en saphir que la famille lui avait offerte le jour de ses seize ans.

En refermant la boîte, il s'aperçut qu'un coin du velours intérieur s'était détaché. Son cœur se mit à battre plus fort. Les doigts tremblants, il tira sur le tissu.

Le velours se détacha facilement. En dessous, il y avait un pendentif et une chaîne en argent ternis, posés sur un bout de papier. Il souleva le bijou du bout des doigts, déchiffra les mots griffonnés sur le papier, et un grand frisson glacé le parcourut.

Une voûte noire constellée de plus d'étoiles que la majorité des gens n'en voyaient au cours de toute une vie s'étendait au-dessus du Montana tandis que Destry revenait en voiture vers le ranch de son père.

Elle se sentait vidée. L'inquiétude que lui inspirait son frère et la vue de Rylan avec Kimberly lui avaient sapé toutes ses forces. Elle avait entendu les rumeurs, bien sûr, depuis le retour de Rylan. On disait qu'il travaillait avec son père et ses frères pendant la journée et qu'il passait une bonne partie de ses soirées au bar.

On l'avait vu en compagnie de plusieurs femmes de la région. Nettie Benton, de l'épicerie, s'était empressée de transmettre les informations à Destry. Les années que Rylan avait passées à essayer de se faire tuer au rodéo n'avaient apparemment pas étanché sa soif d'aventures.

Heureusement, depuis son retour, il n'avait rien fait de pire que boire, se bagarrer et sortir avec Kimberly.

Ce qui troublait Destry, c'était que ce comportement n'avait rien à voir avec celui de l'homme qu'elle connaissait depuis l'enfance. La mort de sa sœur l'avait transformé, comme elle avait transformé tout le monde ici. Mais c'en était au point qu'il lui paraissait aujourd'hui presque aussi méconnaissable que son frère.

Une brise fraîche soufflait des montagnes, parfumée par la fumée qui montait de la cheminée d'un des ranchs le long de la route. C'était une bonne soirée pour se réchauffer au coin du feu. Sauf que Destry était glacée par un froid que rien ne réussirait à dissiper.

Elle chassa de son esprit toute pensée de Rylan et fut aussitôt accablée d'angoisse au sujet de son frère. Il avait de gros ennuis, c'était certain. L'homme qui le menaçait, tout à l'heure, avait l'air carrément dangereux. Mais le plus effrayant, c'était l'attitude de Carson.

« Parfois, avait-il dit, il n'y a rien à faire, à part baisser les bras. »

Le défaitisme qui vibrait dans sa voix avait bouleversé Destry. Ce matin encore, il semblait plein d'espoir quand elle avait évoqué la possibilité que la justice le lave de tout soupçon.

A présent, elle craignait qu'il n'ait des ennuis encore plus graves qu'elle ne l'avait imaginé. Si ses dettes de jeu étaient si élevées qu'il était obligé de

vendre le ranch pour les rembourser...

Elle se rappela ce que Rylan lui avait dit : qu'elle ne réussirait pas à sauver son frère. Qu'il ne ferait que l'entraîner dans sa chute.

Peut-être avait-il raison, puisque avec la meilleure volonté du monde elle n'avait pu empêcher Rylan et les trois quarts des gens de la région de condamner Carson pour le meurtre de Ginny avant même qu'il n'ait été jugé.

L'image de Rylan dans les bras de Kimberly repassa devant ses yeux et lui étreignit le cœur. Elle avait entendu parler des groupies qui suivaient les professionnels du rodéo de ville en ville et qui étaient aussi hystériques que celles qui suivaient les groupes de rock. Mais voir Rylan avec une autre femme, à quelques mètres d'elle à peine...

Elle arriva à un embranchement. La route de droite montait jusqu'à la maison de son père. La gauche descendait en lacets vers la vieille ferme où elle habitait.

Il était tard, et il était inutile d'essayer de parler à Carson tant qu'il était dans cet état. Il fallait néanmoins qu'elle s'assure qu'il était bien rentré, sinon elle ne réussirait pas à fermer l'œil.

Elle vira donc vers la droite et s'engagea dans la montée. Un quartier de lune flottait au-dessus du ranch, entouré d'étoiles étincelantes. Dans l'ombre des monts Crazy, les pins se dressaient comme des sentinelles contre le ciel nocturne.

En général, elle adorait ces nuits aux senteurs d'automne, où le paysage se figeait dans le silence et la fraîcheur. Mais, ce soir, elle était troublée et effrayée par les propos énigmatiques de son frère.

Le pick-up que Carson avait pris pour aller à Beartooth était garé devant la maison. Elle était sur le point de repartir quand elle vit de la lumière filtrer du bureau de leur père. Son frère avait-il décidé de dire ses quatre vérités à celui-ci ? Il semblait tellement désespéré, tout à l'heure, au bar... Destry redoutait ce qui pourrait advenir s'ils croisaient le fer.

Elle se glissa dans la grande maison silencieuse. Seules quelques lampes brillaient dans la vaste entrée dallée de pierre. Des relents de viande de bœuf grillée flottaient encore dans l'air. Elle traversa le grand séjour avec sa cheminée en pierre et ses tapis et objets d'art amérindiens, et s'enfonça dans le couloir qui menait au bureau.

A mi-chemin, elle entendit des éclats de voix. Celle de son père, tremblante de colère. Devait-elle faire demi-tour et rentrer chez elle, ou se précipiter dans la pièce pour les empêcher de s'entretuer ?

Puis, par la porte du bureau entrouverte, ce fut cette fois la voix de son frère qui lui parvint.

— Destry a le droit de savoir la vérité.

* * *

La dernière chose dont Clete Reynolds avait besoin, c'était de problèmes

dans son bar. Mais, quand le groupe s'arrêta pour faire une pause, il sentit l'ambiance tourner au vinaigre. Il n'eut pas besoin d'entendre ce qui se disait pour savoir que Carson Grant y était pour quelque chose.

Il y avait de l'orage dans l'air.

C'était une des raisons pour lesquelles il gardait toujours un fusil à canon scié et une batte de base-ball derrière le bar, ainsi qu'une petite bombe lacrymogène.

La bombe, c'était pour les femmes. Un soir, un couple installé au comptoir avait commencé à se disputer après quelques verres. Au bout d'un moment, la femme avait dit quelque chose qui avait déplu à son mari, et il lui avait donné une gifle — ce qui, comme le voulait la blague, passait pour un préliminaire amoureux dans certaines parties du Montana.

Avant que Clete n'ait pu intervenir, un client bien intentionné s'était interposé pour voler au secours de la victime. Laquelle s'était aussitôt déchaussée pour rouer l'imbécile à coups d'escarpin à talon ! Depuis lors, Clete avait donc une bombe lacrymo sous le comptoir.

Au fil des années, il avait développé un sixième sens en matière de problèmes. Cela pouvait commencer par un simple haussement de voix. D'autres fois, c'était un silence subit, comme celui qui précède un orage. Ce soir, c'était plutôt un courant électrique qui se propageait à travers la salle et lui hérissait les poils de la nuque.

Depuis qu'ils avaient aperçu Carson Grant, certains habitués étaient particulièrement agités, et la tension ne faisait que s'intensifier. A la moindre étincelle, le bar s'embraserait comme une chandelle romaine.

A cet instant, comme par hasard, la porte s'ouvrit sur les frères Thompson. Ils cherchaient toujours la bagarre, ces deux-là.

Clete leva les yeux vers l'horloge. Même avec les vingt minutes d'avance qu'il lui donnait systématiquement, la soirée promettait d'être longue.

Jusqu'ici, les buveurs s'étaient contentés de rouspéter au sujet du retour de Carson. Personne n'était fan du père de ce dernier, mais tout le monde le supportait par solidarité avec Destry, presque unanimement aimée, comme l'avait été sa mère, Lila. Et, autrefois, les gens de Beartooth avaient toléré Carson — jusqu'au meurtre de Ginny West.

Tout à l'heure, déjà, Clete avait entendu quelques têtes brûlées parler de faire un tour chez les Grant. Et, maintenant que les frères Thompson étaient de la partie, Clete craignait qu'une bande de justiciers en furie ne parte lyncher Carson.

Comme s'il avait besoin de ça en ce moment ! Il n'avait aucune idée d'où se trouvait sa femme, Bethany, à cet instant précis — mais il la soupçonnait fortement d'être dans les bras d'un autre.

En attendant, l'urgence, c'était d'empêcher les frères Thompson de mettre son bar en pièces.

Au moment où Clete tendait la main vers son fusil, la porte du bar s'ouvrit, laissant entrer une bouffée d'air frais et le shérif Frank Curry.

— Quelle vérité ? dit Destry tandis que son frère et son père se retournaient vers elle.

— Ça, c'est entre Waylon et toi, dit Carson.

En partant vers la porte, il posa la main sur l'épaule de sa sœur et la serra doucement entre ses doigts. Sa lèvre était encore gonflée de son altercation en début de soirée.

— Tu as quelque chose à me dire ? demanda Destry à son père.

Ce dernier pâlit, elle le vit bien. Il fit pivoter sa chaise roulante et repartit vers le bar.

— Tu veux un verre ? demanda-t-il en lui tournant le dos.

— Je vais en avoir besoin ?

Les épaules de son père s'affaissèrent.

— Tu ne devrais pas écouter aux portes, Destry.

— Ce n'était pas du tout mon intention. J'avais peur que ça dégénère entre Carson et toi, voilà tout. J'étais loin d'imaginer que vous parliez de moi.

Il se retourna vers elle, un verre à la main. Buvait-il de plus en plus en ce moment, ou n'y avait-elle jamais vraiment prêté attention ?

— C'est quoi, la vérité que j'ai le droit de savoir ? insista-t-elle.

— Il est tard. Je n'ai pas envie d'en parler maintenant.

— Dis-moi la vérité, papa. Je crois que tu aurais dû le faire depuis un bon moment. Tu as fait revenir Carson pour reprendre le ranch, c'est ça ?

Il lui décocha un regard impatient.

— C'est mon fils, Destry.

Son fils. La respiration de Destry s'accéléra. « Laisse tomber, lui avait conseillé son frère. C'est ce que j'ai fait, moi. » Mais ce n'était pas le genre de Destry. Elle était prête à se battre bec et ongles pour sauver le ranch. Leur père lui avait toujours fait comprendre qu'il s'attendait à ce que Carson revienne un jour travailler sur le ranch. Mais elle ne s'était pas doutée un instant qu'il comptait tout simplement le donner à son frère en l'évinçant *elle* de l'héritage.

— Tu vas le laisser gérer l'exploitation ? dit-elle, incrédule.

Le silence de son père ne fit que confirmer ce que lui avait dit Carson.

— Et moi ? Tu comptes me refourguer au premier qui voudra de moi, c'est ça ?

— Hitch McCray t'a à la bonne depuis des années, et il va hériter du ranch de sa mère. C'est une belle propriété, il a même des parcelles adjacentes au terrain que je viens d'acheter.

— En gros, tu me proposes de me marier avec un ranch.

— C'est ce que font toutes les femmes.

Les poings de Destry se serrèrent sous l'effet d'années de colère accumulée. Bien que son père ait tout fait pour l'empêcher de s'investir dans la gestion du ranch, elle l'avait aidé malgré lui à en faire une des exploitations les plus productives de la région.

— Tu penses vraiment que Carson s'en occupera mieux que moi ?

— Je n'ai pas dit ça, soupira son père en détournant le regard. Je reconnais qu'il a fait quelques erreurs dans le passé.

— Quelles erreurs ?

Elle le fixa avec horreur.

— Tu ne parles pas du meurtre de Ginny, j'espère !

Son père ne réagit pas. Destry écarquilla les yeux.

— Tu le crois coupable !

— Ce que je crois n'a aucune importance.

— Et tu as décidé de lui léguer la propriété alors que tu es persuadé que c'est un meurtrier ?

— C'est mon fils.

— Et moi, je suis ta fille ! Sans parler du fait que je suis capable de gérer un ranch et que je ne suis pas accusée de meurtre.

Elle se retint de dire que Carson ne voulait le ranch que pour le vendre et rembourser ses dettes de jeu.

Des larmes de rage lui brûlaient les yeux, mais elle s'interdit de pleurer. Hors de question de montrer à son père à quel point il l'avait blessée.

— J'étais sûr que tu ne comprendrais pas, dit ce dernier en étouffant un juron. Tu es exactement comme ta mère.

Destry avait entendu cette même rengaine toute sa vie. Mais, jusqu'à cet instant, elle l'avait toujours prise comme un compliment.

— Il y a quelque chose que tu ne m'as pas dit, lui rappela-t-elle, soupçonneuse.

Etant donné son attitude envers elle, elle aurait dû s'en douter depuis longtemps.

Une fois de plus, son père détourna le regard.

— Quelque chose qui me concerne, insista-t-elle. Qui explique que tu puisses me traiter comme ça. Ce n'est pas simplement parce que je ressemble à ma mère.

Elle avait toujours cru que son père l'avait en horreur parce qu'elle lui rappelait trop la femme qu'il avait aimée et perdue suite à une chute de cheval. Mais, tout à coup, elle avait l'impression dérangeante qu'il existait une autre raison.

— Dis-moi la vérité.

Tremblant de rage, il affronta son regard.

— Puisque tu y tiens... Tu n'es pas ma fille, mais celle d'un salopard qui a couché avec ta mère. Elle n'a même pas essayé de me faire croire le contraire.

Ces paroles lancées sans ménagement firent l'effet d'un vrai coup de poing à Destry. Depuis des années, elle savait que quelque chose ne tournait pas rond ; elle pressentait même que le problème était lié à sa mère. Mais jamais elle n'avait imaginé cela.

— Je ne te crois pas.

Alors même qu'elle prononçait ces mots, elle se rendit compte à quel point l'explication de celui qu'elle avait cru son père faisait sens. Voilà pourquoi il ne voulait même pas qu'on prononce le prénom de sa mère, pourquoi il avait détruit toutes les photos d'elle, pourquoi il traitait Destry aussi mal. Pourquoi il donnait le ranch à Carson.

— Tu voulais savoir, eh bien maintenant tu sais.

Il avala une gorgée de whisky et se mit à tousser.

— Elle t'a dit que je n'étais pas ta fille ? demanda Destry.

— Elle n'en a pas eu besoin, dit-il avec un rire amer.

— Et mon frère ? Il est au courant ?

Était-ce donc cela qu'il voulait lui dire, le soir où il était passé chez elle et l'avait aidée à décharger son bois ? Comment avait-il pu garder un tel secret ?

Son père — comment l'appeler ? — plissa les yeux.

— Ton frère était jeune, mais je pense qu'il en savait bien plus que moi.

Toujours ce même ton d'amertume. Il ne pardonnerait jamais à Carson de ne lui avoir rien dit, même s'il n'était à l'époque qu'un petit garçon.

Destry le jaugea d'un regard sévère. Toute sa vie, elle lui avait cherché des excuses. Elle s'était toujours interdit de prendre son attitude d'une façon personnelle. C'était un homme malheureux qui se conduisait comme un goujat avec le monde entier. Mais, maintenant qu'elle savait que son hostilité était bel et bien dirigée contre elle, la douleur d'être ainsi rejetée s'en trouvait décuplée.

Elle n'avait jamais reçu d'amour de son père, mais cela ne lui avait pas vraiment manqué. D'aussi loin qu'elle se souvienne, d'autres s'étaient substitués à lui pour lui donner des soins et de l'affection. Russell, le contremaître du ranch, lui avait appris à monter à cheval. Les vachers, à lancer un lasso, à marquer les veaux au fer, à diriger le bétail. Son frère, à nager. Margaret, à savoir cuisiner assez bien pour ne jamais mourir de faim.

Elle avait toujours eu Rylan comme meilleur ami. Elle ne s'était jamais sentie en manque d'affection. C'était plutôt son père qu'elle plaignait, car elle s'était rendu compte dès son plus jeune âge à quel point il souffrait. Loin de lui en vouloir, elle s'estimait plutôt coupable de lui rappeler constamment sa mère.

— Tu es le portrait craché de Lila, avait répondu Margaret quand Destry lui avait demandé pourquoi son père ne la regardait jamais en face. Voilà pourquoi il a du mal. Ne fais pas attention, c'est un vieil imbécile.

Ce n'était pas comme si ce dernier était charmant avec les autres. Il était aussi acerbe avec tout le monde et ne s'en excusait jamais. Sauf auprès de Margaret, peut-être. Laquelle était d'ailleurs la seule personne que Destry ait vu tenir tête à son père.

— Qui est mon vrai père ? lui demanda-t-elle.

— Si je le savais, il serait déjà mort, tu ne crois pas ?

Non, elle ne le crut pas. Il *savait*. Ou du moins il soupçonnait quelque chose. Mais, pour une raison ou une autre, il n'avait pas voulu affronter

l'autre homme. Le cœur de Destry battait comme si elle fuyait à cheval devant un orage. Si elle n'était pas la fille de Waylon Grant, qui était son père, alors ?

Cette question ébranlait jusqu'aux fondations sur lesquelles elle avait bâti sa vie. Voilà pourquoi celui qu'elle prenait pour son père n'avait jamais envisagé de lui léguer le ranch : elle n'y avait aucun droit. Elle allait bel et bien perdre tout ce qui lui était cher.

Elle avait déjà tant perdu ! D'abord sa mère. Puis Rylan. Et voilà qu'elle perdait non seulement son père, mais aussi son identité tout entière. Perdre aussi le ranch, c'était impensable !

— Tu ne peux pas laisser le ranch à Carson.

— Il est tard, dit son père en toussant, et je suis fatigué.

— J'adore mon frère, mais il y a quelque chose que tu dois savoir.

Le verre de son père lui échappa des doigts et se fracassa au sol. Des glaçons s'éparpillèrent sur le parquet.

Avec horreur, Destry vit le visage de celui-ci devenir livide. Il porta la main à sa poitrine, apparemment incapable de respirer.

* * *

Rylan dégagea délicatement le morceau de papier de sa cachette sous la doublure en velours de la boîte à bijoux. Le message était rédigé à l'encre ; l'écriture soignée, mais un peu inclinée, comme si le mot avait été rédigé à la hâte, ou dans un accès de colère. Il ne la reconnaissait pas.

Le petit morceau de papier était jauni, presque sépia. Et froissé, comme si sa sœur l'avait écrasé au creux de sa main. Pourquoi ne l'avait-elle pas jeté ? Pourquoi garder une telle chose, et surtout la cacher ? Un frisson le glaça de nouveau tandis qu'il relisait le message.

Car les lèvres de la femme adultère distillent le miel, et son palais est plus doux que l'huile. Mais à la fin elle est amère comme l'absinthe, aiguë comme un glaive à deux tranchants. Ses pieds descendent vers la mort, ses pas vont droit au schéol.

C'était quoi, ce délire ? *Ses pieds descendent vers la mort* ? Il frissonna de nouveau.

Pourquoi Ginny avait-elle gardé ce papier ? Pourquoi l'avait-elle caché avec un pendentif en forme de cœur qu'il ne l'avait jamais vue porter ?

Ces deux objets devaient forcément signifier quelque chose pour sa sœur. Quelque chose dont elle ne voulait parler à personne.

Rylan s'assit par terre et s'adossa à un carton en contemplant sa découverte.

Ginny avait bien eu des secrets. Comme le pensait Destry.

Pouvaient-ils avoir causé sa mort ?

Il prit le médaillon entre ses doigts et l'ouvrit du bout des ongles dans

l'espoir qu'il contiendrait un indice. Il était vide. Même à la lumière blafarde du plafonnier de la cave, c'était manifestement de la pacotille. Avait-il vu sa sœur porter ce bijou, oui ou non ? Il n'en avait aucun souvenir.

Rylan étouffa un grognement. Carson Grant prétendait soupçonner Ginny de voir quelqu'un d'autre en secret, peut-être un homme marié. Et si c'était vrai ? Si le pendentif était un cadeau de ce mystérieux amant ? Le message manuscrit semblait indiquer que quelqu'un était au courant de leur liaison.

Était-ce Carson qui avait écrit ce mot à Ginny ? Il ne s'imaginait pas le frère de Destry citant des passages de l'Ancien Testament, surtout à l'âge de vingt ans. En revanche, il le voyait bien perdre le contrôle en apprenant que Ginny sortait avec un homme marié. A vrai dire, cette théorie donnait à Carson un mobile encore plus plausible.

Il fixa du regard le bout de papier et le bijou. Que devait-il faire ? Les remettre à l'endroit où il les avait trouvés et n'en parler à personne ? La dernière chose dont sa famille avait besoin, c'était d'un nouveau sac de nœuds. Mais les paroles de Destry résonnèrent dans sa tête.

« Tu es vraiment prêt à tout pour te venger ? Au point que tu te fiches de la vérité ? »

Assis dans le sous-sol, à fixer du regard son étrange découverte, il se rendit compte qu'il n'avait pas le choix. Son père lui avait dit que le shérif avait rouvert l'enquête. Il ne pouvait passer ces preuves sous silence, quelles que soient les pistes qu'elles puissent ouvrir.

Il pensa à Destry. Oui, son frère avait peut-être raison quant à l'existence d'un autre homme dans la vie de Ginny. Mais cela ne lui donnait que davantage de raisons de la tuer dans un accès de jalousie.

* * *

Il était tard. Assez tard pour que Bethany ose l'appeler chez lui. Cela n'empêcha pas celle-ci de trembler en composant le numéro. Puis de ressentir un grand soulagement quand ce fut lui, plutôt que sa femme, qui décrocha.

— J'ai encore reçu un de ces mots menaçants, dit-elle avant qu'il puisse lui reprocher quoi que ce soit.

— Attends, de quoi tu parles ? lui demanda-t-il à voix basse.

Elle entendit une porte se fermer derrière lui. Il avait horreur qu'elle l'appelle à la maison, elle le savait. Mais le dernier message qu'elle avait trouvé lui avait fait peur.

— Je t'en ai parlé. J'en avais déjà trouvé un sous mon essuie-glace, en sortant du Branding Iron après le service.

Elle sentit un pincement de colère à l'idée qu'il avait oublié cet incident. A vrai dire, il n'avait même pas essayé de la contacter depuis leur dernière rencontre.

— Tu te souviens de nos rendez-vous au Branding Iron ? lui demanda-t-elle subitement.

Au début, ils s'y retrouvaient aux heures creuses du service. Il entraînait prendre un café et s'attardait pour bavarder. Au bout d'un moment, elle s'était rendu compte qu'il flirtait avec elle. Jusqu'alors, elle l'avait toujours considéré comme trop vieux pour elle, sans parler du fait qu'il était marié. Mais un jour que le cuisinier, Lou, était sorti fumer une cigarette, il s'était montré carrément entreprenant.

Bethany avait été flattée par ses attentions. Au départ, il s'était montré tendre et plutôt timide. Il lui donnait l'impression d'être la seule femme au monde. Leur flirt poussé avait abouti à un rendez-vous secret en dehors du café, puis finalement dans l'appartement de son cousin, à Big Timber.

— Comment pourrais-je les oublier ?

La manière dont il dit cela fit s'emballer le cœur de Bethany. Il y avait quelque chose de romantique dans la manière dont il l'avait séduite au fil du temps. Elle pensa à la nuit où il avait mis le pendentif autour de son cou, et un frisson la parcourut.

— C'est quoi, cette histoire de mots menaçants ? lui demanda-t-il comme si elle ne lui en avait jamais parlé.

— Au début, c'était juste bizarre. Mais là, ça commence à me faire peur.

— Bethany...

— Ecoute ça.

Elle s'éclaircit la gorge et lut :

Ainsi en est-il de celui qui va vers la femme de son prochain : quiconque la touche ne saurait rester impuni. Mais celui qui avoue ses transgressions et les délaisse obtient miséricorde.

Elle avait retrouvé le papier sous son essuie-glace, comme le précédent, en sortant du service du soir au Branding Iron. Elle avait pesé le pour et le contre avant d'appeler son amant, de peur qu'il ne se fâche.

Il y eut un long silence à l'autre bout du fil.

— Qu'est-ce que tu en penses ? demanda-t-elle finalement.

— Qu'on ferait mieux de ne plus se voir pendant un moment.

— Quoi ?

— A mon avis, tout ça n'a rien à voir avec nous deux, mais au cas où...

Elle ne l'avait donc pas imaginé ! Il était bien en train de s'éloigner d'elle.

— Il y a quelqu'un d'autre, c'est ça ?

— Ne recommence pas, Bethany. On est mariés tous les deux, *évidemment* qu'il y a quelqu'un d'autre ! On n'aurait jamais dû commencer à se voir, tu le sais aussi bien que moi. On vaut mieux que ça.

— Il y a quelqu'un d'autre. Je le sens.

— Je dois te laisser. Il faut qu'on reprenne nos esprits, Bethany. Ne me rappelle plus, s'il te plaît.

Il raccrocha sans attendre de réponse.

Bethany regarda fixement le téléphone dans sa main. Des larmes lui

vinrent aux yeux. Il venait de rompre avec elle !

Bien qu'elle lui ait annoncé des dizaines de fois qu'elle ne voulait pas le revoir, elle était sous le choc. Elle avait toujours pensé que ce serait *elle* qui mettrait fin à leur histoire. Pas le contraire.

Elle frôla du bout des doigts le pendentif autour de son cou. Il y avait quelqu'un d'autre, c'était sûr. En plus de sa femme. Mais qui ?

Destry marchait de long en large dans le couloir.

— Ça ne sert à rien de faire un trou dans le plancher, dit son frère.

Il était avachi dans un fauteuil de l'alcôve.

— Tout est ma faute. Si seulement je ne l'avais pas obligé à m'en parler...

— Mais non, dit Carson avec lassitude.

Ils avaient eu cette même conversation une bonne dizaine de fois, déjà, en attendant que le médecin ressorte de la chambre de leur père.

— Je suis sûr qu'il va bien. Je ne serais pas étonné qu'il ait fait ça juste pour que tu n'oses plus le contrarier, de peur de le tuer.

— Comment tu peux dire ça, Carson ? Il avait l'air d'avoir une crise cardiaque !

— Je le connais, dit son frère en haussant les épaules. Il est capable de simuler. Il doit se sentir coupable, en plus. Il t'a tout raconté ?

— Je n'ai pas envie d'en parler, là. Je ne m'en sens pas capable.

— Comme tu voudras.

Il ferma les yeux. Sa nonchalance perturbait Destry. Ne ressentait-il donc rien pour son propre père ? Ou bien était-ce sa manière à lui de gérer son stress ?

La porte de la chambre s'entrebâilla enfin. Carson ouvrit les yeux et se redressa dans son fauteuil. Le médecin sortit dans le couloir et referma la porte derrière lui.

— Comment va-t-il ? demanda Destry.

— Votre père se repose, dit le Dr Flaggler.

Mon père. Ces mots lui firent un effet douloureux.

— C'était une crise cardiaque ?

— Non, juste un essoufflement, sans doute dû à une crise d'angoisse. D'après ce que j'ai compris, vous étiez en pleine discussion ?

— Waylon ne discute pas, dit Carson. Il se dispute.

— Quoi qu'il en soit, il a besoin de repos.

Le frère de Destry se leva d'un bond.

— Il vous a demandé de nous dire de ne pas le contrarier, c'est ça ?

Le médecin fronça les sourcils.

— Votre père vous a parlé de son état de santé ?

— Non, dit Destry. Il y a quelque chose qu'on doit savoir ?

Flaggler s'éclaircit la gorge et lança un regard vers la chambre qu'il venait de quitter.

— Votre père est quelqu'un de très obstiné. La dernière fois que je l'ai vu, il m'avait promis de vous en parler.

Destry écarquilla les yeux.

— Comment ça ? Je ne savais même pas qu'il vous avait consulté. Est-ce qu'il a quelque chose de grave ?

— Son accident et les années passées en fauteuil roulant ont eu des effets néfastes sur son corps, dit le médecin. Je vous invite à en discuter avec lui en toute franchise.

— Mais sans trop l'énervé, hein ? dit Carson avec sarcasme.

Puis, subitement sérieux, il ajouta :

— Attendez. Vous êtes en train de nous dire qu'il va mourir ?

La poitrine de Destry se contracta. Liens du sang ou pas, Waylon Grant était le seul père qu'elle ait jamais eu.

Le médecin préféra éluder.

— Essayez de l'aider à rester aussi à l'aise que possible. Et calme.

Il posa brièvement la main sur l'épaule de Destry avant de s'éloigner vers le bout du couloir.

* * *

Rylan savait qu'il était bien trop tôt pour ce qu'il s'apprêtait à faire. Toute cette nuit, il avait essayé en vain de se convaincre de changer d'avis. Mais, dès le lever du soleil, il s'était retrouvé au volant de sa camionnette, en route pour le ranch des Grant.

Impossible de trouver le sommeil après ce qu'il avait découvert. Il répugnait pourtant à réfléchir à ce que le mot et le pendentif cachés par Ginny pouvaient vouloir dire. Une part de lui regrettait de ne pas les avoir remis dans la boîte où il les avait trouvés.

Il savait qu'il risquait de réveiller Destry, mais il ne pouvait plus attendre. L'idée de la voir au saut du lit, le regard ensommeillé et les cheveux en bataille, l'attirait irrésistiblement en même temps qu'elle l'attristait.

Il chassa cette image de son esprit tandis qu'il dépassait l'embranchement vers « la folie de Waylon » et continua à descendre vers la maison de Destry, une bâtisse à deux étages, en rondins, entourée sur trois côtés de pins, de trembles et de peupliers de Virginie.

L'avant de la maison était encore dans l'ombre : le soleil dorait à peine la cime des arbres. Une silhouette se découpa furtivement contre la façade et s'arrêta pour regarder par une fenêtre.

Rylan cligna les yeux. Qu'est-ce que cela signifiait ? Il franchit la grille encastrée dans la route et continua à rouler au pas. L'homme devant la maison dut l'entendre, car il se précipita vers le bosquet d'arbres qui longeait le

ruisseau.

Rylan coupa le contact, sauta de son pick-up et s'élança derrière lui. Il ne réussit qu'à entrapercevoir l'autre, qui était grand, bien charpenté et indéniablement de sexe masculin.

Il faisait sombre sous les arbres : les trembles avaient encore la moitié de leurs feuilles. Elles bruissèrent au-dessus de sa tête en laissant filtrer de minces éclats de soleil. L'autre avait trop d'avance, il ne pouvait le rattraper.

En arrivant au bord du ruisseau, Rylan s'arrêta net. Aucun mouvement n'agitait le feuillage des arbres sur la berge d'en face. Un souffle de vent décrocha quelques feuilles et les envoya valser à la surface de l'eau. Par-dessus le bruit du vent et du cours d'eau, il entendit un moteur démarrer au loin.

Le type avait filé. Mais il avait laissé une empreinte fraîche dans la terre meuble. Et il y en avait d'autres, nota Rylan. Le rôdeur n'en était pas à sa première visite.

* * *

Destry se réveilla en sursaut et resta allongée dans son lit à écouter les bruits familiers de la vieille maison.

Qu'est-ce qui avait bien pu la réveiller ?

Elle jeta un œil à travers les rideaux en voile de sa chambre au premier étage. Le soleil était à peine levé. Elle regarda ensuite le réveil, étonnée qu'il soit si tôt. Elle était rentrée tard, hier soir, après la crise de son père, et elle n'avait pas beaucoup dormi.

Les événements de la veille lui revinrent d'un coup et l'accablèrent de nouveau. Son père était malade, peut-être mourant. Elle l'avait perturbé au point de le tuer presque. Elle referma les yeux, se sentant incapable d'affronter cette réalité.

Des coups sonores à la porte la firent se redresser d'un bloc en position assise. Elle s'avança à la fenêtre : un pick-up était garé devant la maison. Voilà sans doute ce qui l'avait réveillée.

Les coups se faisaient de plus en plus insistants. Elle enfila son peignoir et l'attacha tout en descendant l'escalier. Elle ouvrit la porte d'entrée — et fut stupéfaite de tomber sur Rylan.

— Tu dormais ? dit-il d'une voix troublée, ou peut-être simplement essoufflée.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Destry.

— J'allais te poser la même question. En arrivant, j'ai trouvé un type devant la maison qui regardait par la fenêtre.

— Un type ? *Quel* type ?

Epuisée par les événements de la veille et perturbée par la présence de Rylan, elle ne savait comment réagir.

— Tu es sûr que ce n'était pas mon frère ?

— Ton frère se serait sauvé dans les bois en m’entendant arriver ?

A vrai dire, il n’y avait pas la moindre chance pour que son frère soit debout à cette heure, sauf s’il était arrivé quelque chose de grave dans la demeure familiale. Mais, dans ce cas, soit lui soit Margaret aurait appelé. Et Carson ne serait pas parti en courant même s’il avait vu Rylan arriver.

L’homme qu’elle avait aperçu l’autre nuit était donc revenu. Un frisson lui parcourut l’échine. Le manque de sommeil et les chocs émotionnels qu’elle venait d’encaisser, ajoutés à la visite surprise de Rylan, lui donnaient un sentiment de fragilité inhabituelle. Et cela n’était pas pour lui plaire.

Resserrant les pans de son peignoir, elle s’éloigna vers la cuisine pour préparer du café. Qui pouvait bien rôder autour de chez elle ? L’avait-il espionnée par la fenêtre, la dernière fois aussi ?

— Ce n’est pas la première fois qu’il vient, dit Rylan. J’ai vu des traces plus anciennes, au bord du ruisseau. Les mêmes que celles du type qui regardait par ta fenêtre.

Il s’arrêta un instant avant de reprendre :

— Tu n’as pas l’air très étonnée, je dois dire.

Elle était surtout étonnée de la présence de Rylan chez elle.

Mieux valait ne pas imaginer, toutefois, ce qui aurait pu se passer s’il n’était pas arrivé à cet instant précis. Elle remit la boîte de café sur l’étagère et ferma la porte du placard avant de se retourner vers lui.

— Un peu avant mon départ pour Denver, j’ai cru voir quelqu’un tourner autour de la maison. Et puis de nouveau à mon retour.

— Tu as appelé le shérif ?

Sans attendre de réponse, il soupira :

— Non, bien sûr. Tu crois être capable de régler le problème toi-même.

— A quoi bon appeler le shérif ? Le temps qu’il arrive, il serait trop tard.

Rylan ôta son Stetson et passa sa main dans ses épais cheveux blonds. Son geste rappela à Destry cette même main plongée dans sa chevelure à elle, dans un moment de passion physique. Elle attrapa ses cheveux d’un geste vif et les noua sur sa nuque.

* * *

Destry était décidément impossible, pensa Rylan en la regardant se faire un chignon. Comme il l’avait imaginé, elle avait ce regard ensommeillé qui lui donnait envie de l’attirer vers lui et de l’embrasser.

— Tu as un voyeur, ou pire, qui traîne autour de chez toi depuis des semaines, et tu n’as pas l’air très inquiète.

Le regard de Destry semblait lui dire qu’elle avait des soucis plus graves en ce moment. Il remarqua alors les ombres sous ses yeux. Elle n’avait pas l’air d’avoir mieux dormi que lui.

— Grayson Brooks doit venir construire des box dans la grange, cette semaine. Je lui demanderai de changer les serrures de la maison.

— Quoi ? L'autre type est entré chez toi ?

— Non, dit Destry.

En tout cas elle l'espérait.

— C'est surtout que je n'ai jamais eu la clé de la porte d'entrée, avoua-t-elle.

— Tu as une idée de qui ça peut être ?

— Non plus.

— Tu crois qu'il pourrait y avoir un lien avec ton frère ?

Elle se mit les mains sur les hanches d'un air exaspéré. Son corps était athlétique, avec des hanches sveltes et des rondeurs juste là où il en fallait.

— Tout ne tourne pas forcément autour de Carson, lui dit-elle sèchement. La première fois que j'ai repéré l'intrus, c'était bien avant son retour.

— D'accord. N'empêche que tu ferais bien d'aller dormir chez ton père jusqu'à ce que Grayson ait changé les serrures.

— Mon fusil est toujours chargé. Et j'ai un pistolet à côté du lit. Mais c'est gentil de t'inquiéter.

Rylan crispa les mâchoires. Quelle tête de mule !

— Tu avais une raison particulière de me tirer du lit au lever du soleil ? lui demanda-t-elle avec un peu d'irritation.

Il remit son chapeau d'un geste brusque en regrettant presque d'être venu. Mais il n'allait pas se laisser déstabiliser ; ce qu'il avait à lui dire était trop important.

— J'ai réfléchi à ce que tu m'as dit l'autre jour.

C'était difficile d'admettre qu'il avait peut-être tort. Surtout au sujet de Carson Grant.

— Tu pensais que Ginny avait peut-être un secret...

Destry hocha la tête et quitta la cuisine pour s'installer à la table du séjour. Rylan avait enfin toute son attention.

Il s'éclaircit la gorge.

— Je voudrais te montrer quelque chose.

Il s'avança vers elle, sortit de sa poche le morceau de papier jauni et le pendentif argenté, et les posa sur la table. Il regarda attentivement Destry pendant qu'elle les examinait.

— Ça te dit quelque chose ?

* * *

Le pendentif en argent était terni. La seule chose que ce bijou banal avait de particulier était la forme légèrement imparfaite du cœur.

— C'était à Ginny ? demanda Destry.

— Je l'ai trouvé dans sa boîte à bijoux. Caché sous la doublure.

Une bouffée d'espoir monta en elle. Il était donc possible que Ginny ait eu un amant secret, comme l'avait dit Carson.

Mais Rylan n'avait manifestement pas envie d'y croire, songea-t-elle en regardant sa mâchoire crispée. Il était pourtant venu lui montrer sa découverte, qui l'avait visiblement perturbé.

Il tendit le doigt vers le bout de papier qu'il avait posé sur la table.

— J'ai trouvé ça au même endroit. Tu reconnais l'écriture ?

Elle jeta un œil au mot manuscrit.

— Ce n'est pas celle de Carson, si c'est ce que tu veux savoir. Il est gaucher, comme toi.

Rylan resta silencieux pendant qu'elle ramassait le bout de papier et lisait le message qui y était inscrit.

Car les lèvres de la femme adultère distillent le miel, et son palais est plus doux que l'huile. Mais à la fin elle est amère comme l'absinthe, aiguë comme un glaive à deux tranchants. Ses pieds descendent vers la mort, ses pas vont droit au schéol.

Destry releva les yeux, interloquée.

— Ça ressemble à des menaces.

— Pourquoi ma sœur aurait-elle caché ce mot ? lui demanda-t-il.

Comme s'il espérait que Destry pourrait imaginer une explication plus agréable que celle qui s'imposait à lui ! Il avait mal choisi son interlocutrice.

— Tu sais très bien pourquoi. Carson avait raison : Ginny voyait quelqu'un d'autre. Un homme marié, en plus, à en croire ce mot.

Rylan se laissa tomber sur une chaise en secouant la tête.

— J'ai téléphoné à plusieurs anciennes amies de Ginny. Aucune d'entre elles n'avait entendu parler de qui que ce soit à part Carson.

— Normal, si l'autre était marié.

— Ginny était trop intelligente pour tomber amoureuse d'un homme marié, dit Rylan sur un ton catégorique. Il doit y avoir une autre explication.

Destry savait que l'amour n'avait pas grand-chose à faire avec l'intelligence, mais décida de ne pas débattre de ce point.

— Peut-être qu'il n'était pas marié, dit-elle, mais qu'il n'était pas vraiment libre non plus. En tout cas, la personne qui a écrit ce mot était au courant de leur histoire.

— On ne sait même pas si ça s'adresse à Ginny.

— Pourquoi l'aurait-elle gardé, sinon ? lui rétorqua Destry.

Une idée lui vint subitement.

— Peut-être qu'elle l'avait montré à son amant. Sachant que quelqu'un avait découvert leur secret, il a pu paniquer.

Rylan posa ses coudes sur la table et laissa sa tête s'affaisser dans ses mains. Il resta ainsi, silencieux, pendant un long moment. Destry se retint de poser la main sur ses épaules. Elle *aimait* cet homme. Elle avait envie de le réconforter. Mais les onze dernières années, et bien d'autres choses, se dressaient entre eux comme un mur.

— Il y a quelque chose que je ne t'ai pas dit, soupira enfin Rylan.

Elle retint sa respiration. Il leva la tête : ses yeux brillaient d'une douleur qui lui brisa le cœur.

— Ginny était enceinte.

Les poumons de Destry se vidèrent d'un coup de tout l'air qu'ils contenaient.

— De Carson ?

Il fit oui de la tête.

Son cœur se brisa de nouveau, cette fois pour son frère. Était-il au courant ? Savait-il que Ginny portait son enfant ?

Dans la cuisine, le café finit de passer dans le percolateur. Destry se leva pour s'en servir une tasse et se donner le temps de refréner la colère qui montait en elle.

— S'il avait su, pour le bébé, il aurait voulu le garder. Il dit que Ginny est la seule femme qu'il ait aimée et qu'il aimera de toute sa vie.

Rylan ne répondit pas.

Elle sortit deux grandes tasses du placard, en remplit une et leva la seconde en direction de Rylan. Il fit non de la tête, et elle la rangea dans le placard. Entourant son café de ses mains, elle sentit la chaleur dissiper le froid glacial qui l'avait envahie à la lecture du message. Dans quelle sombre histoire Ginny s'était-elle fourrée ?

Rylan se leva ; elle crut un instant qu'il s'apprêtait à partir. Mais il se contenta de déambuler vers la fenêtre qui donnait sur le ruisseau.

— Tu n'as aucune idée de qui a pu offrir ce bijou à ta sœur ? demanda Destry en se rasseyant.

Il secoua la tête sans se retourner. Elle laissa son regard errer sur son dos large, ses longues jambes musclées que l'on devinait sous son jean délavé, et fut subitement submergée de désir. Elle avala une gorgée de café brûlant en espérant qu'il aurait un effet d'antidote.

— S'il était marié, dit-elle, il avait une raison de vouloir réduire ta sœur au silence. Surtout si elle croyait être enceinte de lui.

En le disant, elle se rendit compte que Rylan avait dû y penser aussi, sinon il ne serait pas venu chez elle à une heure pareille.

Elle regarda de nouveau le bijou et le papier jauni, et son cœur se gonfla de nouveau d'espoir à l'idée qu'il existait un suspect autre que son frère. Si on réussissait à l'identifier...

— Il faut que tu montres ça au shérif.

— Je me demande pourquoi ton frère était convaincu que Ginny voyait un homme marié, dit Rylan.

Destry secoua la tête. Il se retourna pour la regarder.

— Ginny m'avait dit qu'elle avait l'impression que quelqu'un la suivait. Qu'on la surveillait.

— Si Carson l'avait suivie, il aurait su qui était l'autre homme et il l'aurait dit au shérif. Il n'aurait eu aucune raison de garder le secret.

— Je vais apporter tout ça au shérif, soupira Rylan, mais ne crois pas que ça va automatiquement innocenter ton frère. La grossesse aurait plutôt tendance à jouer contre lui. Etant donné ce que suggèrent le médaillon et le message, s'il croyait que Ginny était enceinte de quelqu'un d'autre...

— Malgré les preuves que tu as devant les yeux, tu es encore convaincu qu'il est coupable ?

Destry repoussa la table des mains et se leva brusquement. Elle jaugea Rylan du regard avant de lâcher :

— Je croyais mieux te connaître.

— J'ai changé. On a tous changé depuis la mort de Ginny.

— C'est sûr. Mais toi et Carson, je ne vous reconnais même plus.

Alors qu'elle allait se détourner, Rylan lui attrapa le bras et l'obligea à le regarder.

— Je suis le même homme que tu aimais, autrefois.

— Je ne crois pas, dit-elle en soutenant son regard.

— Eh bien tu te trompes.

Il glissa un bras autour de la taille de Destry, l'attira vers lui et l'embrassa avec une véhémence qui lui coupa le souffle. Enveloppée dans ses bras puissants, elle sentit le cœur de Rylan se mettre à battre violemment contre sa poitrine et elle s'abandonna à son baiser. Le courant passionnel qui avait toujours existé entre eux resurgit, lui emballant le poulx et ravivant son désir enfoui pour cet homme qui lui était interdit.

Submergée par l'émotion, elle en oublia un instant le gouffre qui les séparait. Il l'attira plus près de lui, soudant leurs corps l'un à l'autre, et l'embrassa avec plus de fièvre encore. Elle n'avait qu'une envie : qu'il la soulève dans ses bras et l'emporte dans l'escalier jusqu'à son lit.

Cette image l'affola, et elle eut un mouvement de recul. Elle tremblait de désir et de peur mêlés. Qu'arriverait-il si elle céda au mouvement qui la poussait vers lui ?

— Je crois qu'il faut que tu partes.

Il secoua la tête, visiblement aussi bouleversé qu'elle par le désir que son baiser avait éveillé.

— Destry...

— Tu n'accepteras jamais de croire que mon frère est innocent. Quelles que soient les preuves que tu trouves.

Elle ramassa le collier et le bout de papier. Le pendentif semblait si léger dans sa main. Et pourtant...

— J'ai déjà regardé à l'intérieur, dit Rylan.

Destry lui rendit les deux objets et croisa les bras sur sa poitrine pour lui signifier de partir avant qu'ils ne fassent quelque chose qu'ils regretteraient tous deux.

— Je demanderai à mon frère s'il lui a donné le pendentif et s'il a entendu parler du mot.

Rylan sortit de sa poche une carte de visite du ranch des West et y

griffonna un numéro.

— Ça, c'est mon portable. Appelle-moi.

Il parut hésiter, comme s'il avait envie d'ajouter autre chose.

Destry retint sa respiration. Il s'éloigna enfin vers la porte, puis se retourna.

— Ne reste pas seule ici ce soir, s'il te plaît.

Sa voix était douce et pleine d'affection. Elle rappela à Destry la manière dont il traitait les chevaux, avec légèreté et délicatesse.

— Je n'ai pas l'impression que tu sois en sécurité.

— Merci de t'inquiéter, dit-elle sans oser le regarder, mais je suis capable de me défendre.

— C'est aussi ce que croyait ma sœur.

Destry gara son pick-up devant l'église, comme tous les dimanches matin. C'était une petite église de bois blanc, avec un clocher pointu, qui se dressait tout au bout de Beartooth et semblait sortie d'un vieux western. Le pasteur, Tom, sonnait la cloche à la main avant le service.

Aujourd'hui, elle ne prit pas sa place habituelle au premier rang, mais s'installa plutôt au fond. Ce n'était pas la peine de faire semblant que rien n'avait changé. Elle voyait bien les regards curieux s'attarder sur elle, elle entendait les chuchotements. Elle n'avait aucune envie de passer tout le service à sentir des yeux rivés sur sa nuque.

A l'orgue, Kate LaFond, la nouvelle patronne du café, jouait un hymne que Destry connaissait. Kate se chargeait de la musique depuis que l'état de santé d'Anna, la femme de Grayson Brooks, s'était détérioré au point qu'elle ne pouvait plus jouer, ni même venir à l'église.

Grayson, l'entrepreneur local, était tout seul sur un banc du fond, lui aussi. C'était un bel homme d'une quarantaine d'années, aux larges épaules et au visage avenant. Il sourit à Destry comme pour lui proposer de venir s'asseoir à côté de lui. Elle ramassa un livre de cantiques et s'y plongea précipitamment.

La dernière chose dont elle avait envie, c'était de discuter. Les événements de la matinée avaient achevé de la déstabiliser. Ce n'était pas tous les jours qu'elle se faisait réveiller par Rylan West ! *Malheureusement*, pensait-elle avec une pointe de mélancolie.

Pour le moment, elle voulait juste essayer de se calmer et de se recueillir. D'oublier ses soucis au sujet de Rylan, de son père, et surtout de Carson.

Peut-être ne connaissait-elle pas son frère aussi bien qu'elle le croyait. Elle avait à peine l'impression de se connaître elle-même, ce matin. Elle feuilleta le recueil de cantiques d'un œil distrait, incapable de chasser de ses pensées le fait que son père n'était pas son père. Relevant les yeux, elle parcourut l'assistance en se demandant si l'un de ces hommes pouvait l'être. Un frisson remonta le long de son dos. Désormais, elle ne pourrait croiser quelqu'un de la génération de son père sans se poser cette question.

Elle tenta de se changer les idées en notant les paroissiens présents ce matin. Il y avait Nettie et Bob Benton, les patrons de l'épicerie de Beartooth. Tous deux originaires de la région, ils frisaient la soixantaine et habitaient une

maison sur la montagne derrière le magasin. Nettie bavardait comme d'habitude. Bob n'avait pas l'air d'écouter...

Plus loin, il y avait Taylor, le père de Rylan, mais pas sa mère, Ellie. Ses deux jeunes frères n'étaient pas non plus présents, ce qui était inhabituel. Tout autant que l'absence du shérif Frank Curry.

Le pasteur Tom Armstrong croisa le regard de Destry et lui fit un petit sourire. Au grand soulagement de celle-ci, il ne s'avança toutefois pas pour lui parler. Tom avait une cinquantaine d'années ; il s'était découvert une vocation religieuse sur le tard, après une jeunesse passée en Californie. Il disait qu'il aimait son métier parce qu'il le maintenait dans le droit chemin.

Il avait la blondeur et les yeux bleus caractéristiques de la côte Ouest, et un physique loin d'être repoussant, qui participait sans doute à convaincre la population féminine de vingt à trente ans de fréquenter davantage l'église.

Son épouse, Linda, assise au premier rang, était une grande femme sculpturale qui avait quelques années de plus que lui. Depuis leur arrivée à Beartooth, une quinzaine d'années auparavant, ils vivaient dans le presbytère sur la colline derrière l'église.

Ni Kimberly ni le reste de la famille Lane n'étaient là aujourd'hui. Tant mieux. Elle essaya d'effacer de sa tête l'image de Kimberly dans les bras de Rylan, hier soir, tandis que le pasteur prenait place derrière le lutrin et que le silence se faisait. Tom ouvrit sa Bible, dit quelques mots pour accueillir les paroissiens et annonça l'ordre des cantiques. Puis toute l'assemblée se leva pour chanter. C'était un des moments que Destry préférait dans le service : elle adorait ces hymnes et l'émotion qu'elle ressentait en entendant les voix s'élever vers le ciel.

Le pasteur annonça que le sermon d'aujourd'hui porterait sur le pardon. Destry n'avait pas l'impression que c'était une coïncidence. Parlerait-il la semaine prochaine de l'importance d'être le gardien de son frère ? Et, si oui, tiendrait-elle compte de ses conseils ?

A peine le sermon terminé, Destry se leva et se pressa vers la sortie. Elle y était presque quand Tom la rattrapa par le bras.

— Destry, c'est toujours un plaisir de te voir.

Par-dessus son épaule, elle constata que Linda, elle, avait intercepté Grayson Brooks. La femme du pasteur était une amie de longue date d'Anna, l'épouse de Grayson, depuis son arrivée dans la région ou presque. Linda paraissait inquiète : la santé d'Anna s'était-elle encore dégradée ? Quoi qu'il en soit, l'échange entre Grayson et elle semblait particulièrement chargé en émotion. Linda agrippait le bras de l'entrepreneur d'une poigne presque violente, tandis que Grayson affichait une expression douloureuse.

— Comment vas-tu ? demanda le pasteur en entraînant Destry un peu à l'écart.

— Très bien, répondit-elle machinalement.

Il lui sourit comme s'il n'était pas dupe.

— Tu sais que tu peux toujours venir me trouver, si tu as besoin de parler

à quelqu'un.

— Merci.

Il lui avait fait la même proposition après le meurtre de Ginny et l'exil de Carson. Mais, à l'époque, Destry n'avait envie de parler à personne. Surtout pas au pasteur. Elle n'était pas prête à lui avouer qu'elle avait passé la nuit du meurtre de Ginny à faire l'amour avec Rylan.

— Comment va ton frère ?

Comment répondre à cette question ?

— Il s'adapte petit à petit.

Derrière Tom, Linda avait lâché le bras de Grayson Brooks et fixait son regard sur Destry.

— Tu veux dire qu'il compte rester à Beartooth ? demanda le pasteur d'un air agréablement surpris.

— On ne sait pas encore.

— Eh bien, tu lui feras part de mon offre, elle tient aussi pour lui. Ça fait parfois du bien de parler à quelqu'un qui n'a aucun parti pris dans l'histoire.

— A vrai dire, j'ai une question à vous poser.

Après le départ de Rylan, ce matin, elle avait cherché dans la Bible la citation du message et l'avait notée sur un bout de papier qu'elle tendit au pasteur.

— Ça vous dit quelque chose ?

Il lut rapidement, puis lui rendit le papier.

— Pas plus que d'autres citations de la Bible. Tu as une raison particulière de t'y intéresser ?

— Je crois que quelqu'un s'en est servi pour menacer quelqu'un d'autre.

— Alors c'est beaucoup plus grave, dit le pasteur en pâlisant un peu. C'est arrivé récemment ?

Il semblait assez perturbé, nota Destry. Mais, avant qu'ils n'aient pu poursuivre la conversation, Linda les rejoignit et passa un bras possessif sous celui de son époux.

— Le sermon t'a plu ? demanda-t-elle à Destry.

— Beaucoup.

Linda lui fit un grand sourire avant de se tourner vers son mari.

— Tom, Mme Murphy a besoin de te parler. Si tu veux bien nous excuser, Destry...

— Destry, dit le pasteur rapidement, si tu passais nous voir un de ces jours ? Tu es la présidente du programme de charité, il faudrait qu'on s'occupe de trier les bennes de vêtements.

Elle promit de le faire, et Linda entraîna son mari vers la vieille Mme Murphy. Le pasteur se retourna brièvement vers Destry, son visage séduisant marqué par l'inquiétude.

— Elle ne supporte pas que son mari parle à une femme plus jeune et plus jolie, dit Nettie Benton en faisant sursauter Destry. La jalousie, c'est affreux. Je plains le pauvre pasteur, pas toi ? Ça m'étonnerait qu'il lui donne des

raisons de s'inquiéter, mais enfin, avec les hommes, hein, on ne sait jamais...

Destry n'eut pas le temps de répondre, car Bob emmenait déjà sa femme vers la sortie en lui rappelant qu'ils avaient un magasin à ouvrir. L'épicerie de Beartooth tournait sept jours par semaine, même si ses horaires étaient extrêmement variables.

— Le Bon Dieu et moi, on a un arrangement, aimait à dire Nettie. Je lui présente mes respects à l'église, ensuite je vais ouvrir l'épicerie pour que ses enfants ne manquent de rien, même le dimanche.

En sortant de l'église sur les talons du couple, Destry vit la voiture de Grayson s'éloigner. De quoi Linda avait-elle bien pu lui parler ? Le temps pour elle de rejoindre son pick-up, il ne restait que trois autres véhicules dans le parking.

C'est alors qu'elle aperçut un bout de chapeau en paille à travers la vitre de la cabine. Quelqu'un l'attendait du côté passager de sa camionnette.

Elle pensa d'abord à Rylan, même s'il n'était pas venu à l'église. S'il avait eu quelque chose à lui dire, il aurait su où la trouver, elle qui manquait rarement le service du dimanche.

Mais, quand elle fit le tour du pick-up, un sentiment de malaise et de déception s'empara d'elle. C'était Hitch McCray.

— C'est pas facile de te parler en tête à tête, dit-il sur un ton qui se voulait sans doute sympathique. On va trouver un coin tranquille pour finir notre conversation ?

— Non, merci.

Il lui prit le bras pour l'empêcher de s'éloigner.

— Je sais que ton père veut nous voir ensemble, tous les deux, dit-il en haussant la voix. Alors où est le problème ?

Mon père ? Destry faillit éclater de rire, puis elle redevint sérieuse.

— Est-ce que tu rôdes autour de chez moi pour m'espionner ? demanda-t-elle en se libérant de sa prise.

— Pour quoi faire ?

— C'est bien ce que je me demande. Tu m'as dit l'autre soir que tu m'avais à l'œil.

— Et tu as compris que je venais chez toi pour te surveiller ?

— Est-ce le cas ?

— On dirait que tu en as presque envie, lui rétorqua Hitch avec un sourire mauvais.

— Il y a un problème, Destry ? dit une voix derrière eux.

Tous deux se retournèrent : c'était Taylor West, le père de Rylan. Un homme de grande carrure, avec des manières calmes et discrètes qui avaient toujours plu à Destry. Il avait dû entendre Hitch élever la voix et avait fait un détour pour s'assurer que tout allait bien.

— Aucun problème, dit Hitch en reculant d'un pas. On discutait, c'est tout.

Puis il s'éloigna en ajoutant à mi-voix à l'intention de Destry :

— Je n'ai pas fini. On en reparlera.

Destry remercia Taylor West d'un sourire et fit mine de se diriger vers la portière de son pick-up.

— Destry ?

Avec réticence, elle se retourna vers lui, craignant des explications qui seraient au-dessus de ses forces.

Hitch l'avait déstabilisée. Plus elle y pensait, plus elle était convaincue que c'était lui qui rôdait autour de chez elle. Qu'à cela ne tienne : la prochaine fois, elle l'accueillerait à coup de chevrotines.

Pour l'instant, Hitch s'éloignait dans un rugissement de moteur et une pluie de gravillons. Taylor West le suivit un moment du regard, puis reporta son attention vers elle. Il avait enlevé son chapeau et le faisait tourner entre ses doigts d'un geste maladroit.

Un silence presque sinistre régnait sur le parking devant l'église. Les autres membres de l'assemblée étaient tous déjà partis. Au loin, Destry voyait le pasteur monter derrière sa femme sur le chemin qui menait au presbytère. Il avait une démarche voûtée, comme s'il portait le poids du monde entier sur ses épaules.

Une pie lança un cri depuis un pin, puis s'envola dans un bruissement d'ailes noires et blanches.

— Monsieur West, dit Destry en se préparant à une conversation douloureuse.

Comme son fils, Taylor était grand et mince, avec de larges épaules. Comme lui, il était aussi très bel homme, avec ses cheveux blonds, son regard noisette, sa mâchoire et ses pommettes bien dessinées.

La rumeur disait qu'on lui avait proposé dans sa jeunesse de devenir mannequin, mais qu'il avait refusé. Sans doute l'idée l'embarrassait-elle trop. Si son père à elle avait reçu une telle proposition, il aurait sauté dessus dans la seconde...

— Je t'en prie, Destry, tu es assez grande pour m'appeler Taylor.

Il y avait une chaleur dans son regard, une douceur et une spontanéité qu'elle ne connaissait que trop bien, pour les avoir si souvent vues dans les yeux de son fils aîné.

Il s'éclaircit la gorge.

— J'ai un service à te demander, Destry.

Un service ?

— Il paraît que ton frère est revenu. Je t'avoue que je suis un peu inquiet, Destry. Tu te rappelles ce qui est arrivé le jour de l'enterrement...

— Moi aussi, je suis inquiète.

— Je me disais que tu pourrais essayer de parler à Rylan.

Destry en resta abasourdie. Elle s'était plutôt attendue à ce qu'il lui demande de convaincre Carson de repartir.

— Peut-être qu'il t'écouterait plus que les autres. Je sais qu'il tient à toi.

Elle ne put s'empêcher de sourire. *Si seulement c'était vrai !*

Rylan était attendu chez ses parents pour le déjeuner du dimanche ; son père avait bien insisté à ce sujet. Il adorait la cuisine de sa mère et, en temps normal, ne se serait pas fait prier. Mais il avait décelé un ton inhabituel dans la voix de son père qui le mettait mal à l'aise.

Quand ils eurent fini la vaisselle, ce dernier s'éclaircit la gorge et dit enfin :

— On a parlé de Ginny, Rylan. Et de ce que tu as trouvé dans sa boîte à bijoux.

Rylan regarda ses deux frères. Jarrett avait à peine vingt ans, et son cadet sortait tout juste du lycée. Leurs naissances s'étaient étalées sur de longues années : leur mère avait eu beaucoup de difficultés pour tomber enceinte.

— Tu es sûr que tu veux en parler devant les garçons ? demanda Rylan.

— Ils ont leur mot à dire, eux aussi.

Taylor lança un regard à sa femme, qui hocha la tête pour acquiescer.

— On a essayé de se rappeler les journées qui ont précédé la mort de Ginny, de réfléchir à tous les détails qui pourraient aider à identifier le tueur.

— Je crois qu'il faut accepter que ta sœur voyait quelqu'un en plus de Carson Grant, dit Ellie.

Rylan regarda sa mère, une petite femme douce avec des yeux couleur miel et un sourire tranquille.

— Je sais, dit-il. Je n'arrête pas d'y penser.

A ça, et à Destry Grant. Il avait envie d'ajouter que même si c'était vrai, même si Ginny avait eu quelqu'un d'autre dans sa vie, cela n'innocentait en rien Carson, mais sa famille connaissait déjà son avis à ce sujet. Il le leur avait assez seriné au fil des années.

— Je sais que ta sœur n'avait pas envie de partir faire des études à la fac, poursuivit sa mère. Elle ne rêvait que de se marier et d'avoir des enfants. Mais Carson était trop jeune pour ça. Il n'était pas prêt, et Ginny le savait.

— Du coup, dit son père, on s'est dit qu'elle avait pu être attirée par quelqu'un d'un peu plus âgé.

— On a essayé de se rappeler si on l'avait vue avec quelqu'un en particulier, ajouta sa mère.

— J'avoue que je n'étais pas très présent à ce moment-là, admit Rylan.

A l'époque, il était surtout absorbé par son histoire avec Destry.

— Moi, je l'ai vue parler à des gens à l'église, intervint son frère Cody.

Tous se tournèrent vers lui.

— Par exemple ? demanda leur père.

— Au pasteur.

— D'accord, dit-il. Personne d'autre ?

Rylan remarqua que sa mère avait soudain pâli.

— Toi aussi, tu avais remarqué quelque chose ? lui demanda-t-il.

Elle fit non de la tête, mais il y avait visiblement quelque chose qui la

tracassait.

— Hitch McCray, lança Jarrett. Il lui tournait tout le temps autour.

— Mais il n'était pas marié, fit Rylan.

— Il n'était pas vraiment libre non plus, à cause de sa mère, dit son père.

— Je l'ai aussi vue parler à Grayson Brooks, ajouta Cody.

— L'entrepreneur ?

— Là, ça devient n'importe quoi, soupira Rylan. Ginny parlait à toutes sortes de gens.

— Pas à Bob Benton, dit Jarrett. Il lui fichait la trouille.

— Elle te l'a dit ? demanda leur mère.

— Non, mais je le sais. Il faisait comme Hitch, toujours à l'observer du coin de l'œil, et un jour je l'ai vu venir lui parler à l'église. Elle est partie comme une flèche en voyant Nettie arriver.

Rylan regarda ses frères. Au moment de la mort de Ginny, c'étaient des gamins : Jarrett avait neuf ans, Cody sept. Mais les enfants voyaient parfois davantage de choses que les adultes.

— Bob n'est pas repoussant, dit-il, mais il est ennuyeux comme la pluie.

— Ce n'était peut-être pas pour déplaire à ta sœur, après Carson, soupira leur père.

— Clete Reynolds en pinçait pour Ginny, dit Jarrett. Il n'arrêtait pas de flirter avec elle pendant les sermons.

Leur mère se leva brusquement de table.

— Tout ça ne prouve absolument rien, et c'est affreux de parler ainsi de nos voisins.

Au bout de quelques instants, Rylan la rejoignit dans la cuisine. Il la trouva appuyée contre l'évier, la tête baissée.

— Ça va, maman ?

— C'est dur, soupira-t-elle en se retournant vers lui.

— Tu t'es souvenue de quelque chose, tout à l'heure. C'était quoi ?

— Oh ! ça n'a sans doute aucune importance.

— C'était à propos du pasteur ?

Les yeux de sa mère se remplirent de larmes.

— C'était... c'était peut-être une semaine avant la mort de ta sœur. J'ai vu Tom parler à Ginny, il avait l'air de lui faire des reproches. Finalement, elle est partie d'un air fâché. J'ai remarqué alors que Linda les observait aussi. J'ai vu son expression. Elle avait l'air inquiète et presque...

— Jalouse ?

— Oui, soupira sa mère. Mais le pasteur est tellement bon et gentil, je ne l'imagine pas...

— C'est un homme comme les autres, dit Rylan en s'éloignant vers la porte. Linda avait peut-être des raisons d'être jalouse.

— Attends, Rylan, où tu vas ?

— Parler à Tom.

— A mon avis, ça ne donnera rien si Linda est là. Je sais qu'elle assiste à

une réunion d'entraide féminine à Big Timber tous les lundis, elle part presque toute la journée.

— Tu parles du groupe que tu as fondé avec Anna Brooks il y a des années ?

— Oui, sauf que je n'y vais presque plus. Anna non plus, bien sûr, elle est trop malade. Mais, en tant que femme du pasteur, Linda essaie de proposer du réconfort spirituel aux femmes plus jeunes. Elle a souffert d'infertilité pendant des années et s'est finalement résignée au fait qu'avec Tom ils n'auraient jamais d'enfants. Moi, je passe de temps en temps, j'apporte des cookies, je fais ce que je peux. J'ai eu la chance d'avoir quatre enfants, mais je n'ai pas oublié toutes les fausses couches que j'ai faites entre-temps. Une mère n'oublie jamais.

En sortant de l'église, Destry se rendit directement à la grande maison, où elle trouva Margaret et Cherry dans la cuisine.

— Comment va Waylon ? demanda-t-elle.

— Il est aussi pénible que d'habitude, soupira Margaret. Il fait des paperasses dans son bureau.

Si elle avait remarqué que Destry ne l'avait pas appelé « papa », elle n'en laissa rien paraître.

— Il ne ferait pas mieux de se reposer ? demanda Destry. Je vais peut-être passer la tête pour lui dire que...

— Mauvaise idée, dit Margaret. Il ne veut surtout pas être dérangé.

Avisant une plaque de pains au lait fraîchement sortis du four, Destry en attrapa un, le coupa en deux, le tartina de beurre de la crèmerie locale et d'une bonne dose de confiture de pêche, ajouta un bout de bacon grillé et surmonta le tout de l'autre moitié du pain. Croquant son sandwich à pleines dents, elle savoura le mélange sucré-salé et le pain moelleux qui fondait dans sa bouche.

Hier soir, elle aurait été incapable d'avalier quoi que ce soit, mais aujourd'hui elle était résolue, comme *Waylon*, à aller de l'avant. Le même sang ne coulait peut-être pas dans leurs veines, mais pour ce qui était de l'obstination ils se valaient bien.

Elle avait eu le temps de réfléchir, ce matin, pendant son aller-retour en voiture jusqu'à l'église. Elle n'avait jamais été du genre à se laisser faire, alors elle n'allait pas commencer maintenant.

— Il faut toujours que tu prennes le fichu taureau par les cornes, hein ? disait Waylon quand ils se disputaient au sujet de changements qu'elle voulait mettre en place sur le ranch.

Cherry leva soudain les yeux du magazine qu'elle lisait.

— Le système d'identification du bétail par radio-étiquettes, tu connais ?

Destry en resta un instant abasourdie, puis elle lut le titre du magazine et faillit éclater de rire.

— Oui, mais on ne l'utilise pas. Je ne savais pas que tu t'intéressais au bétail.

— Eh bien, selon l'article que je viens de lire, il suffit d'avoir un cheval, un chien et une remorque pour voler des milliers de dollars de bétail par nuit.

Les marquages au fer peuvent être changés mais, si le vétérinaire implante une puce électronique dans chaque bête du troupeau, on peut les scanner et les suivre à la trace. Ça m'a l'air d'être un bon système.

— Waylon refuse d'en entendre parler. Il est persuadé que personne n'osera jamais essayer de lui piquer ses vaches.

— D'accord. Voilà pourquoi il n'a pas voulu en discuter avec moi, soupira Cherry. A vrai dire, il ne veut pas discuter de grand-chose avec moi. Merci pour le petit déjeuner, Margaret. Je vais faire ma gym, maintenant.

Destry et Margaret attendirent qu'elle soit hors de portée de voix pour exploser de rire.

— Tu t'imagines la tête de Waylon quand Cherry lui a parlé des radioétiquettes ? dit enfin Margaret en s'essuyant les yeux.

Destry ne se l'imaginait que trop bien. Personne ne pouvait convaincre Waylon de quoi que ce soit... à l'exception peut-être de Margaret. Destry décida soudain de formuler tout haut une question qu'elle s'était souvent posée.

— C'est quoi, ton secret invouable ? lui demanda-t-elle à brûle-pourpoint, tout en la scrutant du regard.

— Pardon ?

— Tu dois bien avoir une raison de supporter Waylon comme tu le fais. J'ai toujours pensé qu'il te faisait chanter, mais si c'était le cas tu l'aurais empoisonné depuis belle lurette, non ?

Margaret secoua la tête en souriant.

— Waylon et moi, ça remonte à loin.

— Oui, dit Destry. Mais il y a autre chose.

Comment ne l'avait-elle pas compris avant ? Cette étincelle qui s'allumait dans les yeux de Margaret dès que Waylon était là... Ce n'était pas de la colère, ni même de l'agacement.

— Tu *l'aimes* ? lâcha-t-elle.

C'était totalement improbable... et pourtant incontestable.

Margaret ne prit pas la peine de le nier.

— Ton sandwich va refroidir, dit-elle en se retournant vers le gâteau au chocolat qu'elle était en train de glacer.

Le dessert préféré de Waylon.

Destry finit son en-cas sans ajouter un mot.

— Où est Carson ? lui demanda-t-elle en déposant son assiette dans l'évier.

Elle avait décidé de lui parler du pendentif en argent, puis d'appeler Rylan pour lui rapporter la réaction bizarre du pasteur quand elle lui avait montré le verset de la Bible.

— Parti se balader à pied.

Destry ne cacha pas son étonnement.

— Attends, on parle bien de Carson, là ?

La gouvernante lui répondit par un petit rire.

- Tu as une idée d'où il a pu aller ?
- Je l'ai vu prendre le sentier du ruisseau il y a une dizaine de minutes.
- Je vais essayer de le rattraper.

* * *

Le sentier longeait le ruisseau en parcourant des pâturages ondulés et des pinèdes touffues, avant de déboucher d'une manière abrupte sur une chute d'eau qui se précipitait au pied d'une falaise escarpée. C'était une petite promenade facile, du moins jusqu'à l'arrivée au sommet.

Au bout d'un moment, Destry aperçut son frère devant elle : il gravissait la dernière montée. Un instant plus tard, il se découpa devant la rambarde de bois que quelqu'un avait installée des années auparavant au sommet de la falaise. Cette rambarde était aujourd'hui pourrie et avait cruellement besoin d'être remplacée, mais Waylon se refusait à le faire.

— Toi comme les autres, vous n'avez rien à faire là-haut de toute façon, disait-il. Rambarde ou pas, vous risquez de tomber et de vous tuer.

Parfois la logique de Waylon la laissait sans voix.

A présent, la vue de son frère si près du bord lui fit peur. Cela ne lui ressemblait pas de partir en promenade. Surtout pour venir ici.

Elle s'élança derrière lui et grimpa jusqu'au sommet de la cascade sans même s'essouffler. Si Carson l'avait entendue arriver, il n'en laissa rien paraître. Même quand elle fut tout près de lui, il ne bougea pas.

Destry s'arrêta à quelques mètres ; elle avait peur de le surprendre.

— Carson...

— Salut, sœurlette, dit-il sans se retourner.

Elle vint se tenir à côté de lui et contempla la vallée qui se déroulait à leurs pieds. Le panorama lui coupa le souffle. Les terrasses qui se succédaient jusqu'au fleuve étaient veinées par des ruisseaux au bord desquels explosaient les couleurs du feuillage automnal. C'était un feu d'artifice de jaune, de rouge et d'or, qui contrastait avec le vert limpide des torrents chargés des eaux de la fonte des neiges, et celui du grand fleuve qui allait les déverser dans le golfe du Mexique.

En jetant un regard oblique à son frère, elle se rendit compte qu'il ne voyait même pas ce qu'il avait devant les yeux. Il était ailleurs. Sa lèvre gonflée servait de rappel des problèmes qu'il avait ramenés jusqu'ici. Destry était venue lui parler du pendentif de Ginny, mais il y avait un autre sujet qu'elle devait aborder en premier.

* * *

Carson avait étouffé un soupir en apercevant la silhouette de sa sœur sur le sentier derrière lui. Elle ne l'avait pas suivi par hasard, c'était sûr.

— Tu voulais me demander quelque chose ? lâcha-t-il pour crever l'abcès.

— Depuis quand tu sais que je ne suis pas la fille de Waylon ?

— Disons plutôt que je le soupçonnais, soupira Carson. Il n'y a qu'à voir comment il te traite. Et toi, comment tu as pu ne jamais y penser ?

— Il est insupportable avec tout le monde, dit Destry avec un rire sans joie. Pourquoi aurait-il été plus sympa avec moi ?

Sa voix se brisa tandis qu'elle se rappelait ce qu'avait dit le médecin à propos de l'état de santé de Waylon.

— Je suis désolé, petite sœur.

— Tu aurais quand même pu m'en parler.

— Peut-être que j'espérais... quand il a eu son accident et que tu es revenue vivre ici pour l'aider... que les choses changeraient... Je ne sais pas, Destry.

Elle fixa son regard sur l'horizon, incapable de soutenir le regard de son frère.

— Comment peut-il être sûr que je ne suis pas sa fille ?

— C'est à lui qu'il faudrait poser la question.

— Je l'ai fait. Il m'a répondu qu'il savait, un point c'est tout. Mais s'il a raison... alors qui est mon père ?

— Je n'en sais fichtre rien.

— Il a bien dû y avoir des rumeurs, insista-t-elle en lui lançant un autre regard oblique. Si maman avait un amant, comment aurait-elle pu garder le secret dans ce coin où tout le monde sait tout ? J'en aurais forcément entendu parler un jour ou l'autre, non ?

— Je ne sais pas, Destry. Tu t'adresses à la mauvaise personne.

Ils se turent un moment. On n'entendit plus que le ruissellement de l'eau sur les rochers et le tonnerre assourdi qui s'élevait du pied de la cascade, en contrebas.

— Elle était comment ? reprit Destry au bout d'un moment. Dire qu'on n'a même pas une seule photo de notre propre mère !

Il tressaillit presque de la douleur qui perçait dans la voix de sa sœur.

— Je n'étais pas très vieux quand elle est morte, mais dans mon souvenir c'était quelqu'un de très doux. J'ai l'impression de me rappeler encore son sourire.

— Tu crois qu'elle a aimé Waylon ?

— Peut-être au début.

— Lui, il a dû sacrément l'aimer, pour réagir comme il l'a fait après sa mort. En même temps, comment l'amour peut-il rendre aussi acariâtre ?

— On est vraiment obligés de parler de ça, sœurlette ?

— Excuse-moi, lui rétorqua-t-elle, j'essaie juste de trouver un sens à ma vie. Hier, je croyais encore être la fille de Waylon Grant. Maintenant j'apprends qu'il me déshérite. Et on sait tous les deux ce qui arrivera quand le ranch sera entre tes mains.

Carson se passa la main sur le front en souriant de nouveau.

— Je n'ai pas le choix, Destry. J'ai besoin de l'argent.
— Tu en as demandé à papa... je veux dire à Waylon ?
— Même s'il voulait bien m'en donner, ça ne rembourserait même pas les intérêts de ma dette.

Destry écarquilla les yeux.

— Tu as perdu tant d'argent que ça ? Au point d'être obligé de vendre tout le ranch pour t'en sortir ?

Il se détourna avec l'impression d'être le dernier des imbéciles. Comment expliquer à sa sœur ce que cela faisait de vivre dans l'ombre de Waylon ? Il avait seulement voulu prouver à son père qu'il était capable de réussir, lui aussi. Il avait espéré amasser un pactole suffisant pour démarrer sa propre entreprise ou en racheter une. C'était du moins ce qu'il s'était promis.

— Je suis allé trop loin, dit-il sans regarder Destry. J'ai cru que je pourrais remonter la pente, mais je me suis trompé. Et là, j'ai un *gros* problème.

L'expression de sa sœur s'assombrit, comme si elle pensait à d'autres problèmes plus graves encore que ses dettes de jeu.

— Je dois te demander autre chose, lui dit-elle.

Il se prépara au pire.

— Est-ce que tu avais offert un médaillon en forme de cœur à Ginny ?

Cette question lui fit l'effet d'une flèche empoisonnée plantée dans la poitrine.

— Pourquoi tu me demandes ça ?

— Réponds-moi, c'est tout.

Elle le sondait du regard comme si elle cherchait à détecter des signes de mensonge.

Mais il y avait certains sujets à propos desquels il était incapable de mentir.

— Non.

Il se rappela la bague de fiançailles qu'il avait achetée pour Ginny. Avec son diamant microscopique : à l'époque, il n'avait pas les moyens de faire mieux. Il l'avait trimballée sur lui pendant des semaines. En vain.

— Je ne lui ai jamais offert de médaillon.

* * *

Destry fixa son frère du regard. La douleur qu'elle lut sur son visage la persuada qu'il disait vrai.

— Il faut que je rentre, dit-elle.

Elle était pressée d'appeler Rylan, d'entendre sa voix. Elle s'éloigna de quelques pas sur le sentier.

— C'est l'autre qui le lui a offert, hein ? dit Carson sans la suivre. Son amant marié.

Destry s'arrêta et se retourna.

— On ne sait pas. Rylan l’a trouvé caché dans la doublure de sa boîte à bijoux. Avec un verset de l’Ancien Testament au sujet de l’adultère. Ça ressemblait à des menaces. Tu sais qui a pu l’écrire ?

— Sans doute une des bonnes âmes bien intentionnées que tu vois à l’église tous les dimanches.

— En tout cas, il ou elle devait être au courant de la liaison de Ginny. Rylan va l’apporter au shérif.

Elle guetta la réaction de son frère.

— Je comprends que tu ne me fasses plus confiance, Destry, mais s’il te plaît ne te mets pas à croire que je suis coupable du meurtre. Tu es la seule qu’il me reste.

Il se retourna de nouveau vers le vide et laissa son regard se perdre dans le lointain. La respiration de Destry se bloqua dans sa gorge.

— Ne te mets pas si près du bord, Carson !

Les brumes qui s’élevaient de la cascade ne permettaient que d’entrapercevoir le bassin blanc d’écume au pied de la falaise. Son frère se tenait au bord du précipice comme s’il mesurait la distance qui le séparait d’en bas. S’il se penchait ne serait-ce que de quelques centimètres de plus...

Destry frissonna. Elle avait désespérément envie de revenir vers lui pour lui saisir le bras, mais elle craignait que son geste n’ait l’effet inverse.

— Carson, recule. Tu me fais peur !

Il n’eut pas l’air de l’entendre.

— Carson !

Il attrapa brusquement la rambarde ; un morceau de bois pourri lui resta entre les doigts. Destry se précipita vers lui, mais avant qu’elle ait pu le rattraper par le bras il chancela en arrière.

— Ce truc a vraiment besoin d’être réparé, dit-il en lançant le bout de bois dans le vide.

Destry ne put répondre : son cœur battait la chamade, et sa respiration était bloquée par une boule dans sa gorge.

— Pardon, sœurte. Je ne voulais pas te faire peur.

Elle secoua la tête et retrouva enfin sa voix.

— Je peux te donner assez d’argent pour calmer tes créanciers pendant un petit moment.

— Je ne veux pas de ton argent.

Pourtant une expression de soulagement, de gratitude et de culpabilité mêlés s’afficha sur le visage de son frère.

— Je ne te demanderais jamais de...

— Tu ne m’as rien demandé. Waylon me paie autant que les autres employés du ranch. Il dit que si je tiens à me comporter comme eux je mérite le même salaire. Et comme j’ai très peu de dépenses...

— Ce serait juste un emprunt. Une fois que j’aurai l’argent du...

Il s’interrompit et reprit très vite :

— Je te rembourserai, avec des intérêts en plus. Si tu veux, je peux signer

un papier...

— Carson, je ne suis peut-être que ta demi-sœur, mais je suis quand même de ta famille !

— Excuse-moi. Je me sens assez bête comme ça. Tu es tellement généreuse, surtout dans les circonstances... je ne sais plus ce que je dis.

Elle sourit malgré la tristesse qu'elle ressentait. Elle n'avait pas envie de se disputer avec son frère ; il était la seule famille qu'il lui restait. Elle l'aimait. Mais elle était fâchée contre lui et inquiète pour l'homme qu'il était devenu.

— Tu n'es pas en train de chercher à rejouer *ici*, j'espère ?

— Ne t'en fais pas. C'était un moment de faiblesse. De toute façon, le vieux ne m'a pas donné un centime. Je n'ai rien à miser même si j'en avais envie.

Destry n'était pas tellement rassurée.

— Et mon argent, tu vas le donner aux gens à qui tu le dois, au lieu de le reperdre au jeu ?

— Tu as ma parole, dit-il sur un ton blessé.

Sa parole ? Destry ne lui accordait plus beaucoup de poids. A vrai dire, elle craignait que Carson perde au poker non seulement l'argent qu'elle allait lui donner, mais aussi le ranch tout entier. Et, même s'il ne le faisait pas, il dilapiderait l'argent de la vente dès qu'il l'aurait touché. Des larmes brûlantes lui vinrent aux yeux, qu'elle lutta pour retenir. Quoi qu'il arrive, elle ne pouvait absolument rien faire pour arrêter son frère.

— Il faut que tu me rendes un service, dit-elle en se retournant vers lui. Il me faudrait un échantillon de l'ADN de Waylon. Tu peux m'aider ?

— Tu es sûre que tu veux faire ça ?

— J'ai besoin d'être fixée.

Son frère la jaugea du regard pendant un long moment avant de hocher la tête en soupirant.

— Dis-moi ce que je dois faire.

* * *

Carson ouvrit la porte de la chambre de son père et se faufila à l'intérieur. Les rideaux étaient tirés, la pièce plongée dans la pénombre. Une odeur de vieillesse, ou peut-être de mort imminente, flottait dans l'air et lui donna la nausée.

Il s'avança rapidement vers la salle de bains en guettant un bruit de fauteuil roulant en provenance du couloir. En arrivant à la maison, au retour de la cascade, il avait entendu Waylon parler au téléphone dans son bureau et décidé que c'était le moment de passer à l'action.

Au départ, il avait pensé noter la marque de brosse à dents utilisée par son père puis revenir plus tard avec une brosse identique. Mais, à l'instant où il mit les pieds dans la salle de bains, il sut qu'il n'aurait aucune envie d'y

revenir.

La brosse à dents de Waylon était rangée dans un porte-brosse près du lavabo. Carson prit un Kleenex dans la boîte posée sur le plan de travail et s'en servit pour l'emballer. Puis il hésita. Que penserait Waylon de la disparition de sa brosse à dents ?

A vrai dire, Carson s'en fichait pas mal, mais il ouvrit quand même le placard sous le lavabo et constata que Margaret y avait rangé plusieurs paquets de brosses neuves.

Il ne lui fallut qu'un instant pour en replacer une dans le porte-brosse. Même si son père s'apercevait du changement, il l'attribuerait sans doute à Margaret.

Alors qu'il était sur le point de partir, son regard se posa sur une brosse à cheveux. Et si le labo n'arrivait pas à extraire un échantillon de la brosse à dents ? Il préleva donc quelques cheveux de la brosse, les enveloppa également dans un Kleenex et glissa les deux petits paquets dans sa poche.

Il n'avait pas envie de s'attarder ici ; la possibilité de se faire surprendre par son père lui faisait horreur. Mais, à cet instant, il aperçut son propre reflet dans la grande glace à l'autre bout de la salle de bains et il se figea sur place.

Il lui arrivait souvent d'être surpris par son image dans le miroir. Tout se passait comme s'il s'attendait encore à y voir le jeune homme qui avait quitté le ranch onze ans plus tôt. Si seulement c'était possible ! Pouvoir effacer ces années, ramener Ginny d'entre les morts, refaire sa vie...

— Qu'est-ce que tu fiches, Carson ? demanda-t-il à son reflet.

Il s'approcha d'un pas et croisa son propre regard. Il le reconnut à peine, tant sa froideur lui était étrangère.

— J'essaie d'aider ma sœur, répondit-il.

C'est ça. En lui prenant son héritage. Le ranch qu'elle adore. Tu es vraiment une ordure, Carson Grant.

Lundi matin très tôt, le shérif Frank Curry sortit de sa petite maison de ferme et tomba en arrêt sur le seuil de sa porte. L'automne était arrivé si vite qu'il n'avait pas vu l'herbe sécher et jaunir, ni le feuillage des peupliers s'enflammer et s'éparpiller au moindre souffle de vent.

Tout allait trop vite, cette année. Ou bien était-ce lui qui vieillissait ? Son mariage éclair, des années après s'être fait plaquer par Lynette, lui semblait s'être déroulé dans une autre vie. Rien que d'y penser, il se sentait vieux. Dire que, tout récemment encore, il avait l'impression d'être un adolescent !

Il sourit à la pensée de Lynette. Elle avait été une beauté dans sa jeunesse, avec sa longue chevelure rousse. Elle avait changé, bien sûr, mais il discernait encore en elle cette irréductible étincelle. Quand il la regardait, il voyait la jeune femme belle et vive qu'elle était autrefois. Était-ce ainsi pour tout le monde ? Les autres voyaient-ils leur premier amour figé pour toujours dans le passé ?

Avec un soupir, il ôta son Stetson, passa sa main dans sa chevelure encore bien fournie mais de plus en plus grisonnante et remit son chapeau.

Il tourna son regard vers les monts Crazy et le ranch des Grant en rassemblant son courage pour la journée à venir. La perspective d'un entretien avec Waylon le fatiguait d'avance.

L'incident survenu tant d'années auparavant, par ce fameux après-midi de printemps, pesait sur lui comme une corde passée autour de son cou. Il était comme marqué au fer rouge par son souvenir ; la cicatrice ne s'était jamais refermée.

Lorsqu'il y repensait, il sentait de nouveau l'odeur du printemps dans l'air. L'eau du ruisseau était froide et plus haute que d'habitude, cette année-là. Avec sa bande de copains, ils s'étaient retrouvés dans leur coin préféré, où des bassins naturels sombres et profonds s'accumulaient entre les grands rochers.

Frank n'avait jamais aimé se baigner. Mais il était assez malin pour savoir que, s'il n'y allait pas, il en entendrait parler jusqu'à la fin des temps. Presque tous les autres, mêmes les plus jeunes que lui, avaient déjà sauté à l'eau.

Chacun leur tour, ils disparaissaient dans l'eau sombre et tumultueuse, puis, quelques instants plus tard, refaisaient brusquement surface en aval et

regagnaient vite la berge à la nage. Ils sortaient couverts de chair de poule, en claquant des dents, et s'habillaient à toute vitesse d'un air triomphant, comme revigorés par les eaux de la fonte des neiges.

Le tour de Frank était arrivé. Les mains tremblantes, il avait enlevé ses bottes, sa chemise, son jean. Il avait posé ses vêtements sur un gros rocher, comme les autres. Puis il était resté là, en caleçon blanc, à tenter de se convaincre d'y aller.

— Allez, Curry, on va pas y passer la journée !

Debout sur un rocher qui surplombait l'un des trous les plus profonds, il s'était figé sur place à la vue de l'eau froide et opaque.

— Frankie va pas y aller, avait lancé Waylon Grant. C'est une poule mouillée !

Il s'était mis à glousser, et tous les autres à l'imiter. Quelques-uns avaient menacé de jeter ses vêtements à l'eau s'il ne se dépêchait pas.

Frank avait bloqué sa respiration, fermé les yeux — et sauté.

Le choc de l'eau glaciale lui avait coupé le souffle et avait forcé ses yeux à s'ouvrir. Mais il n'avait vu que de l'obscurité. Il lui avait fallu un moment pour comprendre qu'il avait coulé comme une pierre jusqu'au fond du bassin et, pour une raison ou une autre, n'était pas remonté.

L'eau autour de lui était presque noire. D'instinct, il s'était mis à nager vers la surface. Mais tout se passait comme s'il s'était abîmé dans un puits sans fond. Il sentait le courant rapide le pousser vers l'aval ; il percevait la lumière loin au-dessus de sa tête. Mais il avait beau nager de toutes ses forces, il n'arrivait pas à rejoindre la surface.

La panique s'était emparée de lui. Il ne pouvait plus retenir sa respiration. Il était sur le point d'éclater. L'instant d'après, l'eau s'était engouffrée dans sa bouche et son nez et avait envahi ses poumons.

Aujourd'hui encore, il se rappelait cette sensation atroce, et la conscience qu'il avait de se noyer. C'est alors qu'il avait senti un bras se refermer autour de son cou et le traîner vers le haut, vers l'air, l'air béni.

Il en avait aspiré une grande bouffée étranglée, puis l'eau glacée du ruisseau avait resurgi de ses poumons. Les rires s'étaient tus, il n'entendait plus autour de lui qu'un silence effrayé. C'était Waylon Grant qui s'était jeté à l'eau tout habillé pour lui sauver la vie.

Voilà pourquoi les gens du coin estimaient qu'on ne pouvait faire confiance à leur shérif pour tenir tête à Waylon. Frank en riait discrètement dans sa barbe. Le passé qui existait entre Waylon et lui était bien plus complexe que cela.

Il revint au présent en entendant un de ses corbeaux « domestiques » l'appeler depuis les branches du vieux peuplier près de la grange. Il reconnut l'oiseau à son cri : c'était celui qu'il surnommait Billy the Kid, en référence à son adjoint Billy Westfall, un jeune arrogant qui parlait fort et avait la gâchette trop facile.

Frank avait hérité de Billy en devenant shérif. C'était le petit-fils d'un

notable local, et sa place était assurée tant que son grand-père vivrait. Si Frank voulait garder son poste de shérif, il n'y pouvait pas grand-chose.

Billy le corbeau croassa de nouveau et battit des ailes comme si quelque chose le tracassait. Sans doute un orage, pensa Frank en regardant les nuages sombres qui occultaient les pics des monts Crazy.

Mais c'était *l'autre* orage qui se préparait qui l'inquiétait tandis qu'il se glissait au volant de sa camionnette de patrouille et prenait la route du ranch des Grant.

* * *

Waylon était d'humeur massacrant avant même de voir la voiture du shérif s'arrêter devant la maison. S'il n'avait pas parlé à Destry ni à qui que ce soit de sa santé déclinante, c'était parce qu'il ne voulait pas de leur pitié.

Ni Margaret ni Carson n'avaient fait de commentaires ce matin sur la visite du médecin, et ils ne lui avaient pas demandé comment il se sentait. Margaret était trop maligne ; Carson s'en fichait.

La visite du shérif n'était pas une grande surprise. Waylon s'y attendait depuis qu'il avait eu vent des nouvelles preuves dans l'enquête sur la mort de Ginny, et que Frank l'avait appelé pour dire qu'il fallait que Carson revienne. Qu'il vaudrait mieux pour tout le monde que la police n'ait pas à le rapatrier de force.

Waylon avait été d'accord. Il avait ses propres raisons égoïstes de souhaiter le retour de son fils.

— Qu'est-ce que tu fiches ici ? demanda-t-il en ouvrant la porte au shérif.

— Je peux entrer ?

— Si c'est au sujet de Carson...

Le shérif ne répondit pas.

— Bordel de merde ! lâcha Waylon en s'éloignant dans son fauteuil roulant.

— J'ai besoin de lui parler, dit Frank.

Il était bien trop tôt pour commencer à boire, mais Waylon se servit quand même un whisky. Le médecin lui avait dit d'arrêter l'alcool. Ha ! Alors que c'était précisément ce qui le maintenait en vie. Il ne proposa pas un verre au shérif, tout le monde savait qu'il ne buvait pas.

— Si tu comptes faire un sale coup à mon fiston...

— Carson n'est plus un enfant, Waylon. Et je ne suis pas là pour faire un sale coup à qui que ce soit. J'aimerais juste lui parler. J'aurais cru que tu aimerais voir cette affaire élucidée, toi aussi. La nuit dernière, j'ai dû aller calmer le jeu au Range Rider. Il y a pas mal de gens dans le coin qui trouvent que ton fils s'en est tiré à trop bon compte. Certains parlent de faire justice eux-mêmes, comme dans le bon vieux temps. Le mieux que je puisse faire pour Carson, c'est d'identifier le meurtrier de Ginny West. Sauf, bien sûr, si tu sais quelque chose dont tu ne m'as pas parlé.

— Tu as oublié ce que tu me dois ?

— Je n'oublierai jamais que tu m'as sauvé la vie. Mais ça n'a rien à voir avec ce qui se passe aujourd'hui.

— Eh bien, Carson n'est pas là pour le moment. Mais laisse-moi te donner un petit conseil. Si tu tiens à rester shérif, je te suggère de te débarrasser de tout ce qui pourrait compromettre mon fils ou le...

— Je vais faire comme si je n'avais pas entendu, Waylon. Quand Carson reviendra, tu lui diras de me passer un coup de fil. Et qu'il ne s'avise pas de disparaître une deuxième fois. Ça ne ferait que jouer contre lui. Et cette fois, c'est les mains derrière le dos qu'on le ramènera.

* * *

Après le départ du shérif, Waylon resta un instant à regarder fixement son verre en cristal taillé, puis il le lança de toutes ses forces contre la porte qui venait de se refermer. Le verre vola en éclats, projetant une grande éclaboussure de whisky ambre sur le bois de la porte et le mur adjacent.

* * *

Nettie était sur le point d'allumer le magasin et de commencer une nouvelle journée de travail quand elle remarqua le shérif assis au volant de son pick-up, au bout de la rue. Elle l'observa pendant quelques instants en se demandant ce qu'il pouvait bien faire là.

Sa curiosité l'emporta : elle ouvrit la porte et partit à sa rencontre. Une brise légère emportait les feuilles sèches et dorées du vieux peuplier penché au-dessus de la rivière et les déposait sur le capot de la camionnette. Assis dans la cabine, Frank ne bougeait pas, apparemment perdu dans ses pensées.

Le doux bruissement des feuilles, le rayon de soleil qui lui chauffait le dos, la brise qui soulevait ses cheveux roux rappelèrent à Nettie une foule de souvenirs. Elle se crut presque revenue à l'époque de ces lointaines journées d'automne où Frank passait la chercher sur sa moto.

— Tu n'as rien de mieux à faire que de rêvasser ? lui demanda-t-elle en passant la tête par la vitre ouverte du côté passager.

Frank éclata de rire.

— Je suis en train d'observer ces jeunes corbeaux, là-bas.

Elle suivit son regard jusqu'aux deux oiseaux noirs qui sautillaient au milieu des feuilles mortes.

— Fascinant, dit-elle sur un ton de sarcasme.

— Je suis bien d'accord. Viens te joindre à moi, tu verras.

Il se pencha pour ouvrir la portière de son côté. Nettie leva un sourcil dubitatif. Mais, même à soixante et un ans, Frank Curry n'avait toujours pas besoin d'insister pour faire monter une femme dans son pick-up. Elle jeta un dernier regard en direction du magasin puis grimpa dans la cabine et,

encouragée par Frank, se rapprocha de lui pour avoir une meilleure vue sur les oiseaux.

— Tu sais que les corbeaux sont plus intelligents que les chats, et même que la plupart des enfants ?

A en juger par les enfants qu'elle voyait entrer dans son magasin, Nettie n'était pas trop étonnée.

— Les corbeaux nous ressemblent plus que n'importe quelle autre espèce, y compris les primates. Je les observe depuis des années.

Avec un sourire, il ajouta :

— Ça m'occupe pendant les surveillances.

— Tu veux dire que tu surveilles quelque chose, là ?

— A vrai dire, j'étais passé voir si les ours te donnaient encore du fil à retordre.

Nettie se sentit touchée malgré elle.

— Non. Cette saleté de grizzli n'est pas revenu, Dieu merci.

— J'ai vu que le piège était vide. Et personne d'autre n'a signalé d'ours dans le coin. Peut-être qu'il a décidé de remonter dans sa montagne.

Elle regarda un instant les oiseaux se déplacer parmi les feuilles.

— Ils ont quoi de si intéressant, ces corbeaux ?

— Eh bien, dit Frank d'un air ravi, ceux-là sont encore assez jeunes pour s'amuser comme des gamins. Tu vois comment ils se poursuivent en se tirant sur la queue ? Regarde celui-là. Il va ramasser la feuille, et l'autre va lui courir après. Ils jouent au chat, ils essaient d'attraper celui qui a la feuille.

Eh bien, Frank s'y connaît en corbeaux, pensa Nettie en regardant les oiseaux. En plus, il sentait bon, comme s'il sortait de la douche.

— On sait qu'ils sont capables de fabriquer des outils, par exemple d'utiliser des tiges de plantes pour creuser des trous dans la terre et en faire sortir des insectes. J'ai même vu une étude où des corbeaux en captivité tordaient un morceau de fil de fer pour en faire un crochet et attraper un récipient de nourriture. La fabrication d'outils, c'est le signe d'une intelligence très développée.

Nettie était bien d'accord — elle connaissait d'ailleurs des êtres humains qui n'en étaient pas capables. Elle s'était souvent demandé si Bob resterait vissé sur sa chaise jusqu'à mourir de faim si elle ne lui préparait pas à manger.

— Je ne savais pas que tu aimais les corbeaux.

Cet aspect de Frank la surprenait un peu mais, même à l'époque, il était du genre à se passionner pour toutes sortes de sujets.

— Ils sont tellement humains, dit-il. Si tu leur donnes à manger, ils t'apportent des petits cadeaux, des bouts de verre ou des babioles qu'ils ont trouvés. Mais si tu n'es pas sympa avec eux ils viennent chier sur ta voiture.

Nettie se mit à rire en se demandant s'il était vraiment sérieux. A propos des oiseaux, et à propos d'elle. Un jour, il lui avait dit qu'elle lui avait brisé le cœur quand elle avait épousé Bob.

— Le truc, c'est qu'ils sont possessifs envers leurs proches, poursuivait-il

en jetant un coup d'œil dans le rétroviseur. Ils gardent le même compagnon toute la vie, mais il arrive que les mâles fassent des écarts. Et s'ils se font attraper, ça chauffe. Ils peuvent se faire tuer par un des leurs pour avoir empiété sur le territoire d'un autre.

Nettie reporta son regard vers Frank.

— Tu essaies de me faire passer un message ?

— Je viens de voir ton mari rentrer dans le magasin. J'ai l'impression qu'il te cherche.

Elle n'avait pas envie de quitter la chaleur de la voiture, ni de briser le charme de la conversation. Elle glissa néanmoins vers la portière et posa la main sur la poignée.

— Merci pour la leçon sur les corbeaux.

— Quand tu veux, Nettie.

La porte bascula sur ses gonds, et les deux jeunes corbeaux s'envolèrent dans un bruissement d'ailes. Frank soupira et tourna la clé dans le contact.

* * *

Rylan s'en était voulu après sa visite à Destry dimanche matin. Elle avait interprété son inquiétude comme une forme d'ingérence dans sa vie et ses affaires personnelles. Et elle n'avait pas complètement tort. Rien n'autorisait Rylan à lui donner des conseils, même si c'était pour son propre bien.

Il avait travaillé comme un forcené tout le reste de la journée, espérant noyer sa frustration et son inquiétude dans la fatigue physique. En vain. Destry refusait de s'alarmer du fait qu'il avait trouvé un intrus devant chez elle. Cette tête de mule croyait être capable de se défendre toute seule.

N'empêche que quelqu'un rôdait autour de chez elle et semblait la surveiller. Or, d'après une amie de sa sœur, Ginny avait eu le même problème quelques mois avant sa mort.

Cette pensée le troublait profondément. N'était-ce qu'une coïncidence ?

Il était effrayé à l'idée de ce qui aurait pu arriver s'il n'était pas passé chez Destry au lever du jour. Qu'aurait fait cet homme, si Rylan ne l'avait pas surpris ? Que ferait-il la prochaine fois ?

En se garant devant le bureau du shérif, il tenta de chasser de son esprit toute pensée concernant Destry, ce qui ne faisait que le perturber.

Sur le siège du passager, dans un petit sac en plastique, il y avait le médaillon et le mot qu'il avait trouvés dans la boîte à bijoux, et dont il espérait qu'ils permettraient de remonter jusqu'au meurtrier de sa sœur. Mais quelles étaient les chances pour que cela se produise ? Même à supposer que Frank Curry remue ciel et terre, que la piste n'ait pas refroidi et que Carson Grant ne soit pas le tueur, il serait sans doute trop tard pour combler la faille entre Destry et lui.

Son portable se mit à sonner. C'était justement elle. Avant de décrocher, il se prépara au trouble que déclenchait toujours en lui le son de sa voix.

— Destry. J'espérais avoir de tes nouvelles.

— J'ai parlé à mon frère, Rylan. Il jure que ce n'est pas lui qui a donné le médaillon à Ginny.

Et alors ? pensa Rylan. Pouvait-on lui faire confiance pour dire la vérité ?

— Je le crois, poursuivit-elle. Il a été bouleversé quand je lui en ai parlé. Il pense que c'est l'autre homme qui le lui a offert, et que c'est pour ça qu'elle l'a caché. Je suis de son avis.

— Eh bien, merci de lui avoir posé la question. Je suis sur le point d'entrer chez le shérif, je te dirai comment ça s'est passé. Et toi, tout va bien ?

— Très bien.

Rylan n'en crut pas un mot. Les ombres sous les yeux de Destry ne lui avaient pas échappé. Quelque chose l'empêchait de dormir, et ce n'était sans doute pas l'intrus qui rôdait autour de sa maison.

— Ce n'est pas tout, dit-elle à l'autre bout du fil. Dimanche, j'ai montré la citation de la Bible au pasteur. Je lui ai simplement dit que je pensais que c'était une lettre de menaces, rien de plus. Ça l'a troublé, j'ai vu qu'il avait envie d'en parler, mais Linda est venue tout de suite nous couper.

— Tu crois qu'il était déjà au courant ?

— Ginny allait à l'église presque tous les dimanches. Peut-être qu'elle s'était confiée à lui au sujet des menaces. Peut-être même qu'elle lui avait parlé de sa grossesse et de l'homme avec lequel elle avait une aventure.

— Il faut qu'on aille voir Tom.

— Je crois aussi.

— Ça ne t'ennuie pas qu'on y aille ensemble ?

— Bien sûr que non.

— Bon. Je te rappelle quand j'aurai vu le shérif.

Rylan referma son téléphone. Ce qu'il pouvait être bête ! Passer du temps avec Destry était un supplice pour lui ; pourtant, dès qu'il la voyait ou qu'il lui parlait, il était dévoré par l'envie de recommencer.

Il lui semblait parfois sentir le gouffre qui les séparait diminuer un peu. Mais il savait qu'à la seconde où de nouvelles informations feraient surface au sujet de Ginny et de Carson il se creuserait de nouveau.

En poussant la porte du bureau du shérif, il ressentit une sorte de soulagement. Il ne regrettait pas d'avoir montré le message et le médaillon à son père : ce dernier lui avait aussitôt conseillé de les donner à Frank Curry. Restait à espérer qu'on pouvait faire confiance à ce dernier.

— Que puis-je faire pour vous ? demanda la réceptionniste derrière son épaisse vitre de verre.

Depuis quand le Montana était-il devenu un endroit assez dangereux pour que les gens soient obligés de travailler derrière des vitres antiballes ?

— J'ai besoin de parler au shérif.

— Je regrette, il est sorti, mais...

Elle leva son regard par-dessus l'épaule de Rylan et ajouta en souriant :

— Le voilà qui revient.

Rylan se retourna et se retrouva nez à nez avec le shérif. Et s'il était en train de perdre son temps ? Tout le monde savait que Frank Curry était à la botte de Waylon Grant.

— Tu voulais me voir ? demanda Curry.

— C'est au sujet du meurtre de ma sœur.

— Viens, mettons-nous dans mon bureau.

Rylan le suivit. La seule chose qui comptait, se répéta-t-il, c'était de coincer l'assassin de Ginny et de le mettre derrière les barreaux.

— Assieds-toi, dit le shérif en s'affaissant dans le fauteuil derrière son bureau.

Rylan s'installa en face de lui, sur une chaise de bois au dossier raide. La petite pièce sentait le renfermé. Le vieux bâtiment ne laissait pas pénétrer la lumière du soleil. La réceptionniste avait peut-être un mur de verre pare-balles, mais le reste des locaux n'avait pas l'air d'avoir bougé depuis la conquête de l'Ouest.

Frank Curry lui-même semblait appartenir à cette époque révolue. Avec son jean, ses bottes de cow-boy, son étoile dorée et son Stetson pendu à un crochet à côté de la porte, il aurait pu être à la recherche de Butch Cassidy et du Sundance Kid plutôt que du tueur de Ginny. Son épaisse moustache retombait un peu aux commissures, sa peau était hâlée par les rigueurs du climat local.

— Je suis désolé pour ce qui est arrivé à ta sœur, dit-il.

Peut-être à cause de la sincérité de son regard, ou de la douceur de sa voix, Rylan se détendit un peu.

— La nuit où ma sœur a été tuée...

— Tu étais au refuge de ski abandonné avec Destry Grant.

Rylan le fixa du regard, interloqué.

— Comment le sais-tu ?

— Destry me l'a dit quelques jours plus tard.

Destry s'était dénoncée ? Pourquoi ne lui avait-elle rien dit ?

Parce qu'il avait cessé tout contact avec elle, voilà pourquoi. Et qu'il avait quitté la ville peu après pour rejoindre la troupe de rodéo.

— Donc, tu sais que le seul alibi de Carson Grant, c'est Jack French ?

Le shérif confirma d'un hochement de tête.

— Tu sais aussi que Jack aurait dit n'importe quoi pour arranger Carson.

Frank Curry se contenta de sourire.

— Mais je ne suis pas venu pour ça, dit Rylan.

Il sortit de sa poche le petit sac en plastique dans lequel il avait glissé le bout de papier et le médaillon.

— J'ai trouvé ça dans la doublure de la boîte à bijoux de ma sœur.

Le shérif lui prit le sachet des mains.

— Carson prétend qu'il y avait quelqu'un d'autre dans la vie de ma sœur. Il jure qu'il ne lui a pas offert ce médaillon. Destry le croit. Peut-être que...

Il ne put finir sa phrase. L'idée que Carson puisse avoir raison lui faisait

autant horreur que celle que sa sœur ait pu avoir un autre amant.

— Peut-être qu'elle voyait quelqu'un en secret. Peut-être un homme marié.

Le shérif examina le médaillon et parcourut le mot manuscrit.

— Je peux les garder ? demanda-t-il.

— Oui. Ça ne prouve rien, bien sûr, mais...

Il s'interrompt et toisa le shérif du regard.

— Tu n'as pas l'air très étonné. Il y a des preuves qu'un autre homme était impliqué, c'est ça ?

— L'enquête est toujours en cours, dit Curry sur un ton mesuré.

Même s'ils trouvaient l'ADN d'un autre sur les lieux du crime, cela ne prouverait pas qu'il avait tué Ginny. Pas plus que cela n'innocenterait Carson. Et Rylan ne se priva pas de le faire remarquer au shérif.

— Très juste, répondit Frank Curry. Et toi, tu as une idée de qui a pu offrir ce bijou à ta sœur ?

— Aucune.

S'agissait-il de quelqu'un qu'ils connaissaient tous les deux ? L'idée avait quelque chose de terrifiant. Mais comment pouvait-il en être autrement, dans une petite localité comme Beartooth ?

Rylan se leva en repensant à ce que le shérif venait de lui révéler au sujet de Destry. Onze ans auparavant, elle était venue trouver le shérif pour réfuter l'affirmation de son frère, qui l'avait citée comme second alibi. Elle lui avait dit toute la vérité.

Rylan avait toujours supposé qu'elle avait gardé le silence pour couvrir Carson. A l'époque, il l'avait pris comme une trahison, mais en réalité c'était lui qui avait trahi Destry en refusant de lui faire confiance, puis en quittant la ville pour ne plus revenir.

Le shérif se leva à son tour et lui tendit la main.

— Ravi que tu sois de retour parmi nous, Rylan.

Etait-il ravi que Carson Grant le soit aussi ? se demanda Rylan en quittant le bureau.

N'empêche que cette conversation avait un peu restauré sa confiance en Frank Curry. Ce qui ne voulait pas dire qu'il allait cesser de chercher des réponses de son côté.

S'il avait su que Destry avait dit la vérité au shérif, onze ans plus tôt, aurait-il agi de la même manière ? Serait-il quand même parti ?

Aurait-il abandonné celle à qui il venait de promettre qu'il l'aimerait toute sa vie ? Sans doute. Même s'il avait été au courant de la démarche de Destry, cela n'aurait pas changé grand-chose. Carson aurait quand même été suspecté du meurtre de Ginny, et Destry aurait quand même pris parti pour lui.

Tant que des soupçons pèseraient sur le frère de celle-ci, ils seraient toujours dans la même impasse. Leur amour n'avait aucune chance.

Destry n'avait qu'une envie : seller sa jument et partir en montagne, où elle se réfugiait toujours quand la vie lui posait problème. Mais elle ne pouvait le faire avant d'avoir reçu le coup de fil de Rylan. En attendant, elle se sentait désœuvrée.

Elle se prépara un sandwich, mais ne put en avaler que quelques bouchées, tant elle était anxieuse. Elle le rangea au frigo et se servit un verre de lait. En général, le liquide froid et sucré suffisait à apaiser ses nerfs. Comme Waylon, qui avait l'habitude d'en prendre quand il ne trouvait pas le sommeil.

— Tel père, telle fille, disait Margaret quand elle les surprenait en train d'en boire dans la cuisine en pleine nuit.

Waylon n'acquiesçait jamais ; il lui disait toujours de se mêler de ses propres affaires. Destry n'y avait jamais fait attention... jusqu'à maintenant.

Du jour au lendemain, un vide cruel s'était créé dans sa vie. Elle regarda autour d'elle. Sa mère avait vécu dans cette maison, l'avait aménagée et décorée... pourtant il ne restait d'elle presque aucune trace. Destry ne savait rien de la femme qui lui avait donné le jour.

Le pire, c'était qu'elle avait l'impression de ne plus rien savoir à son propre sujet non plus.

Si je ne suis pas la fille de Waylon, qui suis-je ?

Cette question lui faisait l'effet d'un séisme chaque fois qu'elle lui venait à l'esprit. Une secousse qui ébranlait jusqu'aux fondations de sa vie et remettait tout en question.

Qui est mon père ?

Si au moins elle avait connu sa mère, peut-être se sentirait-elle moins perdue aujourd'hui.

Tandis qu'elle s'avavançait vers l'évier, son verre lui échappa des mains et se brisa en faisant voler des éclats de verre sur le plancher. Avec un juron, elle attrapa un rouleau de Sopalin, s'agenouilla et entreprit de ramasser les morceaux. Elle essayait de dégager un éclat coincé au creux d'une planche quand elle remarqua quelque chose de bizarre.

Le trou dans le bois avait une forme de croissant, comme si c'était une encoche. Et, à bien y regarder, l'interstice entre les deux lattes du plancher était un peu plus large que les autres.

Elle glissa le bout de ses doigts dans l'encoche et tira dessus. Une petite section de plancher se souleva légèrement. Les joints s'étaient remplis de poussière au fil des années, voilà pourquoi elle ne les avait jamais remarqués.

Destry repoussa la table de la cuisine, puis alla chercher un couteau à beurre, le planta dans un des joints et s'en servit comme levier. Un morceau de plancher d'environ un mètre carré se souleva juste assez pour qu'elle comprenne qu'il s'agissait d'une trappe.

Elle essaya de nouveau. Au moment où elle pensait appeler son frère pour lui demander de l'aide, la trappe bascula enfin sur ses gonds rouillés, laissant s'échapper une odeur d'humidité fantomatique. Destry prit une lampe de

poche dans un tiroir et la braqua sur l'obscurité.

L'ouverture était presque entièrement obstruée par des toiles d'araignée. Elle alla chercher un balai et la dégagea avant d'y diriger de nouveau le faisceau de sa lampe. Cette fois, elle distingua en contrebas un petit espace occupé par de grandes malles poussiéreuses.

Un escalier bringuebalant y descendait. Destry hésita un instant à s'y engager. Elle était seule chez elle et n'attendait personne : s'il lui arrivait quelque chose, il faudrait longtemps pour que l'on s'en aperçoive.

Elle posa le pied sur la première marche, qui grinça bruyamment. Mais elle ne céda pas sous son poids, pas plus que la suivante. Les malles qu'elle avait aperçues l'attiraient irrésistiblement. Avec précaution, elle descendit les marches l'une après l'autre en éclairant le petit réduit souterrain. Les murs sombres dégageaient une odeur terreuse. Elle crut entendre une souris trotter.

Quelque chose de poisseux vint se plaquer contre son visage et ses cheveux, et la fit sursauter. Une toile d'araignée. Elle la dégagea en passant la main sur son visage et aspira une grande bouffée d'air. Elle n'avait jamais aimé être à l'étroit, encore moins dans un endroit sombre et humide. Mais elle était trop près du but pour s'arrêter maintenant.

Elle posa le pied sur la dernière marche — et la sentit céder. *Trop tard.* Elle tenta désespérément d'attraper la rambarde. Sa main se referma autour du vide. La marche se brisa, et Destry fut propulsée en avant, dans l'obscurité.

Destry était étalée à plat ventre sur la terre froide et humide. La lampe de poche lui avait échappé des mains et reposait sur le sol à une cinquantaine de centimètres de sa tête. Son faisceau éclairait le plafond du réduit.

Pendant quelques minutes, elle n'essaya même pas de bouger, mais simplement de reprendre son souffle. Au bout d'un moment, elle sentit de minuscules pattes passer sur sa main. Elle se redressa brusquement en s'époussetant les mains, puis les manches et le devant de sa chemise.

Elle se leva d'un bond, inspecta son jean à la recherche d'autres insectes, et une panique tardive monta en elle. Que serait-il arrivé si elle s'était gravement blessée, toute seule dans cette cachette souterraine ?

Par chance, elle n'avait rien. Elle se portait à merveille. Sauf qu'elle se sentait encore plus seule qu'avant, et plus anxieuse. Non à cause des araignées et autres bestioles velues, mais de peurs plus vastes et diffuses. Quelque chose lui disait que le pire était à venir.

En boitillant un peu, elle s'avança pour récupérer la lampe de poche. L'air humide de la cave la glaçait jusqu'aux os. Elle éclaira la plus grande des malles, puis tenta de l'ouvrir d'une main tout en tenant la torche de l'autre. Elle avait à la fois peur de ce qu'elle allait y trouver, et peur qu'elle soit vide.

Le couvercle de la malle s'ouvrit dans un grincement. Destry en éclaira l'intérieur. Elle contenait des vêtements. Des robes qui avaient pu appartenir à sa mère, ou même à sa grand-mère. Elle y fouilla un instant, en sortit une, flaira l'étoffe à la recherche d'un parfum. Mais le vêtement n'avait gardé aucune trace de celle qui l'avait porté.

Elle ouvrit la deuxième malle. A sa grande déception, elle y trouva plus ou moins la même chose. De nouveau, elle fouilla parmi les vêtements sans trouver davantage d'indices sur la femme qu'avait été Lila Gray Grant.

Découragée, elle était sur le point de refermer la malle quand son regard s'arrêta sur un carton à chaussures qui dépassait de sous les vêtements. Les mains tremblantes, elle dégagea la boîte, ôta le couvercle et éclaira l'intérieur de sa lampe de poche.

Elle sut tout de suite que la femme photographiée était sa mère. Lila portait une veste en cuir de style country, la même que Destry avait retrouvée tout au fond d'une penderie quand elle avait refait la chambre au premier

étage.

Elle croisa le regard de cette jeune femme qui lui souriait joyeusement depuis le vieux cliché. La photo était cornée, ses couleurs passées, mais pour Destry c'était la chose la plus extraordinaire qu'elle ait jamais vue. Elle dévora du regard le visage de sa mère. Un visage qui ressemblait tellement au sien !

Elle toucha la photo du bout du doigt, et ses yeux se remplirent de larmes. Sa ressemblance avec Lila était indéniable, mais sa mère, elle, avait été une vraie beauté. Son sourire était bouleversant, ses yeux profonds, son visage rayonnant.

La photo semblait avoir été prise à la foire des récoltes. Sa mère était entourée de deux hommes ; Destry tenta de reconnaître Waylon parmi eux.

Mais non : c'était Russell, le contremaître du ranch, qui se tenait à gauche de sa mère. Et, de l'autre côté, c'était le shérif Frank Curry. Tous trois semblaient avoir à peine une vingtaine d'années.

Sa mère souriait à l'objectif. Russell et le shérif la contemplaient tous deux avec adoration.

* * *

Cela faisait plusieurs jours que les cauchemars de Bob Benton étaient revenus. Depuis qu'il avait appris le retour de Carson Grant à Beartooth, il se réveillait tous les matins, juste avant l'aube, glacé de sueur, en proie à une peur insoutenable.

— Des terreurs nocturnes, lui dit le Dr Carrey alors qu'ils étaient attablés au café. Voilà comment ça s'appelle.

L'ancien pédiatre à la retraite venait d'acheter un ranch à la sortie de Beartooth ; il prenait un café au centre-ville tous les matins et en profitait pour diffuser des conseils médicaux gratuits.

— Tu te rappelles ce dont tu rêves ? demanda-t-il à Bob.

— Des trucs insensés, mentit ce dernier. Des bribes absurdes. Des odeurs. Le médecin leva les yeux de son café pour l'observer attentivement.

— Quel genre d'odeurs ?

— Je ne peux pas les décrire, dit Bob en secouant la tête.

Des odeurs de sang, pensa-t-il.

Il reporta son regard sur le magasin de l'autre côté de la rue. Nettie allait ouvrir d'une minute à l'autre. Il ne s'agissait surtout pas qu'elle soit au courant de son problème, sinon elle voudrait savoir ce qui causait ses cauchemars et elle lui casserait les pieds jusqu'à ce qu'il invente une réponse. Sa hantise, c'était qu'elle connaisse *déjà* la vérité depuis des années.

— Des mauvaises odeurs, dit-il enfin.

Une image lui vint subitement à l'esprit : des ailes sombres qui se détachaient sur un ciel bleu nuit.

— Il me semble que je rêve de vautours.

— De vautours ou de corbeaux ? Le corbeau, c'est un symbole de mort. Tu devrais en parler au shérif. Il en connaît un rayon sur les oiseaux.

Le médecin mastiqua un bout de pancake en silence, puis ajouta :

— A mon avis, tes rêves n'ont rien à voir avec les vautours, ni avec les corbeaux. A partir d'un certain âge, on commence à penser à la mort, c'est naturel. Mais à ta place je ne m'inquiétera pas trop. Tu n'as pas encore soixante ans, hein ? Il te reste au moins une bonne trentaine d'années, si tu prends soin de ta santé.

Bob émit un vague murmure en se demandant comment et où allaient se dérouler ses trois prochaines décennies.

— Pas d'inquiétude, répéta le médecin en se repenchant sur son petit déjeuner. C'est une phase difficile, mais ça passera, tu verras.

Sans doute qu'avant de prendre sa retraite il avait répété la même chose à toutes les mères qui venaient le consulter.

— Merci pour les conseils, dit Bob avant de traverser la rue en direction du magasin.

Nettie avait tendance à s'emporter s'il ne venait pas l'aider juste après l'ouverture, même si souvent ils n'avaient pas de clients jusque tard dans la matinée, et qu'il ne lui était de toute façon pas d'une grande utilité.

A l'autre bout de la rue, le pick-up du shérif était garé au bord du trottoir. Il y avait deux personnes dans la cabine, dont une femme. Il cligna les yeux : oui, c'était bien la chevelure rousse de Nettie. Dès ses premiers cheveux gris, elle s'était fait une teinture de sa couleur d'origine. Ça, c'était elle tout craché.

Il détourna le regard et se dirigea vers le magasin. Quelle que soit la raison de cet entretien entre sa femme et le shérif, cela ne le regardait pas. N'empêche qu'il avait du mal à respirer, tout à coup, exactement comme dans ses cauchemars.

Soudain tétanisé de peur, il prit appui sur l'encadrement de la porte en luttant contre un accès de vertige. Puis, le cœur battant, il se dirigea vers le comptoir et s'affaissa sur le tabouret de Nettie, craignant de perdre connaissance.

Après les terreurs nocturnes, il faisait maintenant des crises de panique ?

L'image de Nettie assise tout près du shérif s'afficha de nouveau devant ses yeux. Que racontait-elle à son ancien petit ami ? Lui parlait-elle des cris que son mari poussait dans son sommeil ? Lui répétait-elle les bribes de phrases qu'elle avait entendues ?

Une crampe contracta son estomac. L'instant d'après, il se mit à vomir dans la poubelle.

* * *

— Bob ?

Nettie referma la porte derrière elle et attendit un instant de s'habituer à l'éclairage blafard du magasin. Il faisait si beau, dehors, le ciel était si

lumineux ! Elle revit les jeunes corbeaux au plumage irisé et aux yeux brillant de ce que Frank croyait être de l'intelligence.

— Bob ! Tu es où ?

Elle entendit la chasse d'eau à l'arrière du magasin, puis son mari sortit des toilettes en s'essuyant les mains sur un Sopalin. Malgré elle, Nettie se sentit aussitôt exaspérée. Il s'était apparemment lavé le visage, car la mèche grise qui retombait toujours sur son front était humide.

Des années auparavant, elle avait tenté de le convaincre de se teindre les cheveux, mais il avait refusé en disant qu'il assumait son âge.

C'était une pique dirigée contre elle, bien sûr.

— Ne te fais pas d'illusions, lui avait-elle rétorqué, tu as toujours été vieux. Il te faudrait plus qu'une teinture pour te rajeunir, sans parler de te rendre marrant.

A présent, en observant son mari, elle remarqua avec un peu de surprise qu'il avait vieilli. Cela la dérouta : elle n'avait pas dû le regarder vraiment depuis un bon moment. Il semblait plus pâle et plus petit, ce matin, comme s'il avait rétréci. Sans doute le comparait-elle avec Frank, même si ce n'était pas très juste. Peut-être l'avait-elle toujours fait...

— Qu'est-ce qui t'arrive ? lui demanda-t-elle.

— Rien.

Il lui lança un regard irrité et jeta son Sopalin dans la petite poubelle qui aurait dû se trouver derrière le comptoir.

— Qu'est-ce que tu trafiques ? insista-t-elle.

Il avait remis un nouveau sac dans la poubelle. Du gaspillage, puisqu'il avait sorti les poubelles hier soir et avait déjà changé le sac à ce moment-là — Nettie avait vérifié, sachant qu'il avait tendance à oublier de le faire.

— Je remets cette poubelle à sa place, dit Bob en la replaçant derrière le comptoir. Ensuite, je vais rentrer à la maison. Je ne me sens pas très bien.

Nettie le dévisagea en silence. Pour la première fois depuis très longtemps, elle n'avait pas envie de travailler, elle non plus. Elle avait envie d'aller pique-niquer à la montagne. D'observer les oiseaux avec Frank. De manger un sandwich au bord de la rivière, de se baigner toute nue dans le lac Saddlestring, comme Frank et elle l'avaient fait quand ils étaient jeunes et amoureux.

— Tu peux te débrouiller sans moi, dit Bob.

Oui, pensa-t-elle. Sans problème. Si seulement je l'avais compris il y a trente ans, quand j'ai choisi la sécurité plutôt que la passion !

— Je reviendrai tout à l'heure si je me sens mieux.

— Pas la peine, dit Nettie sur un ton plus brusque qu'elle ne l'aurait voulu. Reste à la maison, tu as besoin de te reposer. Je m'occupe du magasin.

Il la regarda un long moment, puis hocha la tête et s'éloigna vers la porte.

— Bob ?

Il s'arrêta mais ne se retourna pas.

— Oui, Nettie ?

Elle était sur le point de le questionner sur les cauchemars qu'il faisait et les choses bizarres qu'il disait dans son sommeil, mais elle décida finalement de ne pas aborder le sujet.

— Appelle-moi si tu as besoin de quoi que ce soit.

Il quitta le magasin sans répondre.

* * *

De retour dans son bureau, le shérif Frank Curry alla rouvrir le grand carton étiqueté « Ginny Sue West ». Avec un soupir, il ramassa le sachet en plastique transparent rangé sur le dessus.

Les vêtements de la victime avaient été envoyés au laboratoire d'analyses criminelles de Missoula onze ans plus tôt. Frank leur avait fait parvenir les nouvelles pièces à conviction en urgence. Il espérait que ces preuves lui permettraient non seulement de procéder à une arrestation, mais surtout de faire condamner le coupable.

Il sortit du sac en plastique une série de sachets plus petits renfermant chacun des objets retrouvés dans le sac à main de Ginny, qu'elle avait laissé dans son pick-up.

Il repéra celui qui contenait le bout de papier déchiré qui avait été coincé entre deux pages de la Bible de voyage que Ginny gardait apparemment dans son sac.

La jeune femme était pratiquante et allait régulièrement à l'église ; Frank ne s'était donc pas attardé sur le bout de papier ni les mots qui y étaient griffonnés. A l'époque, il avait cru qu'il s'agissait d'un simple marque-page.

Il se tourna vers son ordinateur et tapa « verset de la Bible », et les trois mots déchiffrables sur le bout de papier. « *Comme un brigand.* »

Un lien vers les versets 27 et 28 du livre des Proverbes s'afficha tout en haut des résultats de recherche.

*Car la prostituée est une fosse profonde, et l'étrangère un puits étroit.
Elle dresse des embûches comme un brigand, elle augmente parmi les
hommes le nombre des perfides.*

Le papier déchiré prenait une tout autre importance à la lumière des objets que Rylan West avait retrouvés dans la boîte à bijoux de sa sœur. Ginny avait apparemment reçu au moins deux petits mots du même genre.

Frank sortit celui que Rylan venait de lui donner et le compara au papier déchiré retrouvé dans le sac à main de Ginny. L'écriture était identique. Les deux messages avaient été rédigés par la même personne.

A cet instant, son téléphone sonna. Il le sortit de sa poche et y jeta un œil. C'était le laboratoire d'analyses. Frank rassembla son courage avant de répondre.

— Destry ?

Carson frappa de nouveau à la porte. Pas de réponse. Il essaya la poignée : elle n'était pas fermée à clé.

— Destry ? répéta-t-il en entrant dans la maison.

Une voix lointaine lui répondit.

— Destry, tu es où ?

— Ici, en bas !

Il suivit sa voix jusque dans la cuisine, où il découvrit avec stupéfaction un trou béant dans le plancher. En s'approchant, il distingua de vieilles marches de bois qui s'enfonçaient dans un petit réduit souterrain.

— Qu'est-ce que tu fiches là-dedans ? lui demanda-t-il tandis qu'elle remontait vers lui.

La dernière marche de l'escalier était cassée, et les vêtements de sa sœur étaient couverts de poussière.

— Tu es tombée ?

— J'ai trébuché, dit-elle en entrant dans la cuisine, une boîte à chaussures calée sous le bras.

— C'est quoi ? lui demanda Carson.

Il se surprit à espérer que la boîte était remplie de billets. Mais non, c'était ridicule. Sa sœur ne pouvait tout de même pas cacher son argent là-dedans !

— Des vieilles photos de maman.

Une sorte de nausée monta en lui. Sa sœur le jugeait du regard comme si elle savait qu'il ne lui avait pas tout dit au sujet de leur mère et de l'homme qui avait été son amant.

— J'ai apporté ce que tu m'as demandé, dit-il en espérant changer de sujet.

Destry referma la trappe dans le plancher, plaça le carton à chaussures sur la table puis la remit à sa place.

Carson sortit les échantillons de sa poche et les lui tendit. Elle le serra dans ses bras, comme étonnée qu'il ait fait la démarche de les obtenir aussi vite.

— Merci, Carson.

— Tu es sûre que c'est ce que tu veux ?

— Je te l'ai dit, j'ai besoin d'être fixée. J'ai une amie qui travaille dans un labo à Livingston. Je lui en ai déjà parlé, elle est d'accord pour faire les tests.

— Ça va prendre longtemps ?

— Pas plus de vingt-quatre heures, selon elle, pour un simple test de paternité.

— C'est tout ?

— Ce ne sera qu'un résultat préliminaire, mais ça me donnera la réponse dont j'ai besoin.

— Et ensuite ?

Destry secoua la tête.

— Quel que soit le résultat, Waylon refusera d'y croire. En pratique, ça ne changera rien entre nous.

— Tu le connais bien, dit Carson en tâtant avec précaution sa lèvre ecchymosée.

— Je ne le fais pas pour lui. Je le fais pour moi.

Destry soupira en pensant à ce que les résultats du test risquaient de lui apprendre sur leur mère.

— Si seulement j'avais connu maman...

— Elle serait tellement fière de toi, dit Carson en détournant le regard.

Ce matin, il avait reçu un nouvel appel de l'agent de recouvrement à qui le casino avait transmis son dossier. Il se montrait de plus en plus menaçant. Carson se sentait désespéré et terrifié à l'idée de ce qu'on allait lui faire.

— Moi, par contre, je la décevrais tellement que ça me fait mal au cœur rien que d'y penser.

— Ne dis pas ça, protesta Destry. Je suis convaincue que si elle n'était pas morte rien de tout ça ne serait arrivé.

Carson éclata de rire, puis serra rapidement sa sœur dans ses bras.

— Tu es tellement positive que c'en est exaspérant. Tu ne te lasses pas de voir toujours le verre à moitié plein ?

— Je ne suis pas toujours si positive que ça.

Elle pensa au ranch qu'elle adorait et qu'elle risquait de perdre. Elle n'était pas assez bête pour croire qu'un test de paternité allait faire changer Waylon d'avis. Et, même si son frère n'avait pas été accablé de dettes, il avait tellement de colère envers son père qu'il brûlait d'envie de se débarrasser du ranch.

— Après avoir déposé les échantillons au labo, je passerai à la banque prendre un chèque certifié.

Carson baissa les yeux vers ses bottes élimées. Si seulement il y avait eu un autre moyen ! Il ressentait envers sa sœur une reconnaissance qu'il ne pourrait jamais lui exprimer.

— Tu voulais me dire quelque chose ? lui demanda-t-elle.

— Je passais juste te dire bonjour.

Il était venu pour l'argent, évidemment, pour être sûr qu'elle n'avait pas changé d'avis. Au moins saurait-il bientôt à quelle date il pourrait effectuer un premier remboursement.

Il fit un pas vers la porte, soulagé qu'elle n'ait pas reparlé des vieilles photos du carton.

— Je te laisse, tu dois être pressée d'aller au labo.

Elle hocha la tête comme si elle devinait qu'il voulait surtout qu'elle aille chercher son chèque.

Que pouvait-il ajouter ? Sa propre sœur s'apprêtait à lui donner de l'argent alors qu'elle savait qu'il allait liquider le ranch qui constituait toute sa vie.

— Tu es un sacré numéro, tu sais.

C'est le moins qu'on puisse dire, pensa Destry. Elle était trop naïve, trop confiante. Peut-être même trop bête. Mais Carson était son frère et il avait besoin d'elle.

Elle se rendit compte qu'elle ne lui avait pas parlé de la photo de sa mère entourée de Russell et du shérif. D'une certaine manière, elle soupçonnait qu'il ne serait pas très étonné.

Le téléphone se mit à sonner, et elle alla répondre en soupirant. Elle était impatiente d'apporter les échantillons à son amie à Livingston, mais son humeur s'améliora quand elle entendit la voix de Rylan à l'autre bout du fil. Ils se donnèrent rendez-vous à Beartooth ; selon Rylan, le pasteur avait envie de leur parler des messages manuscrits que Ginny avait reçus.

Destry se doucha rapidement, se changea et sauta dans son pick-up. Elle retrouva Rylan dans la rue qui menait à l'église.

Le pasteur les attendait dans son bureau au fond du bâtiment. Il les accueillit d'un air grave et leur fit signe de s'asseoir.

— Vous m'avez parlé de mots de menaces, c'est ça ?

Il s'installa dans son fauteuil, déplaça quelques petits objets sur son bureau, puis finit par poser les mains sur ses genoux.

— Destry vous a montré la citation de l'Ancien Testament ? demanda Rylan.

— Oui, mais elle ne m'a pas dit d'où elle venait.

— On l'a retrouvée dans les affaires de ma sœur.

— Ginny ? dit le pasteur en écarquillant les yeux.

— Vous étiez au courant ? demanda Destry. Ginny vous en avait parlé ?

— Non, non, dit-il en secouant la tête. Je ne savais pas qu'elle en avait reçu.

— Parce qu'elle n'est pas la seule ?

Le pasteur hésita.

— Plusieurs membres de la paroisse s'en sont plaints. Certains pensaient que je pouvais en être l'auteur. Ce n'est pourtant pas mon genre.

— Vous n'avez aucune idée de qui a pu les écrire ? demanda Rylan.

— Non, dit le pasteur d'un air un peu exaspéré. Mon rôle n'est pas de harceler mes ouailles, mais de les conseiller.

— Vous avez conseillé Ginny au sujet de ses problèmes ? lui demanda Destry.

L'expression du pasteur le trahit.

— On sait déjà qu'elle était enceinte, ajouta-t-elle rapidement. Ce qu'on a besoin de savoir, c'est si elle vous a parlé de celui qu'elle croyait être le père de son enfant.

— Ce qu'elle m'a dit était confidentiel.

— Je comprends, dit Rylan. Mais il y a une chance pour que l'homme en question soit celui qui l'a tuée.

— On a trouvé des indices qui semblent indiquer qu'elle avait une liaison avec un homme marié, peut-être quelqu'un de plus âgé qu'elle.

— Elle ne m’a pas donné son nom, soupira le pasteur. La seule chose que je peux vous dire, c’est qu’elle craignait que cette histoire ne blesse certaines personnes et qu’elle redoutait la réaction de son entourage proche. Sans doute que l’homme en question avait les mêmes craintes. Mais sa plus grande inquiétude, c’était de savoir comment Carson le prendrait.

Rylan raccompagna Destry jusqu'à son pick-up. Les paroles du pasteur résonnaient lourdement dans l'air.

— Vas-y, dis-le, lança-t-elle en ouvrant sa portière.

— Je n'ai pas envie de me disputer, Destry.

Il avait plutôt envie de l'embrasser. En la voyant se décomposer quand Tom leur avait parlé des craintes de Ginny, il avait dû se retenir de la reconforter. Après tout, elle n'était pas responsable des actes de son frère.

— Et si Ginny avait tout simplement peur de faire de la peine à Carson ? dit-elle subitement. Si elle tenait à lui malgré tout ?

Rylan s'approcha un peu et repoussa une mèche de cheveux qui flottait devant le visage de Destry. Ce faisant, il lui frôla la joue : ses doigts se mirent aussitôt à le brûler.

— Que veux-tu que je te réponde ? demanda-t-il.

— Ce que tu penses vraiment.

Il haussa les épaules, puis dit en détournant le regard :

— Peu de temps avant la mort de ma sœur, Carson l'avait déjà blessée pendant une dispute. Ginny m'a juré que c'était un accident, qu'elle avait trébuché. Moi, je n'en croyais pas un mot mais, même si c'était vrai, elle aurait quand même eu de bonnes raisons d'avoir peur de lui. Par exemple, le fait qu'il n'arrêtait pas de la suivre alors qu'elle avait rompu.

— Parce qu'il se faisait du souci pour elle ! s'écria Destry. Je sais que ce n'est pas une excuse, mais depuis le début il la soupçonnait d'avoir une aventure avec un homme marié. Tu as vu comment le pasteur a réagi quand on lui a parlé des messages menaçants ? Et, quand on lui a demandé si Ginny lui en avait parlé, il avait un air carrément coupable.

Rylan l'avait remarqué, lui aussi, mais, comme sa mère, il refusait de croire que le pasteur soit pour quelque chose dans cette histoire.

— Il se sent coupable parce qu'il n'a rien pu faire pour elle.

— Ou parce qu'il a effectivement fait quelque chose de mal, lui rétorqua Destry. Si c'était lui, l'amant de Ginny et le père de son enfant, imagine le scandale !

Rylan la fixa du regard. Ses paroles étaient d'autant plus douloureuses qu'elles sonnaient vraies.

— On connaissait tous les deux Ginny, reprit Destry. Elle n'était pas du genre à tomber amoureuse d'un homme marié, à moins qu'il ne soit quelqu'un en qui elle avait une confiance totale, dont elle se sentait proche, voire quelqu'un qui était malheureux en ménage. Si tu allais plus souvent à l'église, tu saurais que la femme de Tom est extrêmement jalouse. Je ne sais pas depuis quand ça dure, mais je me demande si elle a des raisons de l'être.

C'était précisément ce que pensait Rylan. Il ne put toutefois s'empêcher de jouer l'avocat du diable.

— Il n'a pas pu vivre dans le mensonge pendant tout ce temps. Selon ma mère, Linda et lui ont essayé d'avoir un enfant pendant des années. Alors s'il croyait que Ginny portait son bébé...

— Mais ce n'était pas son bébé, l'interrompit Destry. C'était celui de Carson.

— Tom n'aurait jamais fait ça, coupa Rylan. Ou alors il se serait dénoncé.

— Pourquoi ? Après la mort de Ginny, il n'avait rien à gagner à avouer la vérité. Au contraire. Il n'avait plus aucun souci à se faire. Qui aurait soupçonné le pasteur d'une chose pareille ?

— Destry, dit une voix derrière eux, si tu as quelques minutes à m'accorder...

Tous deux se retournèrent brusquement. Le pasteur se tenait dans l'embrasement de la porte latérale de l'église.

— Je me demandais si tu pouvais prendre les affaires qui sont dans les bennes à vêtements et les emporter à la vente de charité. Les membres du comité d'organisation sont sur place en ce moment pour faire du tri.

— Je vais vous aider, dit Rylan.

Tandis qu'ils revenaient vers l'église, il ajouta dans un chuchotement :

— Tu crois qu'il nous a entendus ?

— J'espère bien que non !

En emboîtant le pas à Tom Armstrong, ils échangèrent un regard oblique. Le pasteur n'avait pas l'air dans son assiette. Son visage était blême, des gouttes de sueur perlaient sur son front. En ouvrant la première benne dans le parking à l'arrière de l'église, où les habitants du comté pouvaient déposer des vêtements pour la vente annuelle, il tremblait, cela se voyait.

— Est-ce que tout va bien, Tom ? lui demanda Destry.

— Excusez-moi, répondit le pasteur. Notre conversation au sujet de Ginny a réveillé de vieux regrets. Je m'en veux terriblement de n'avoir pas pu l'aider davantage.

— Vous avez fait ce que vous pouviez, dit Rylan.

— Ça n'a pas suffi, répliqua le pasteur en secouant la tête. Sinon, elle serait peut-être encore en vie.

— On a tous le même sentiment que vous, affirma Rylan en commençant à vider la seconde benne de son contenu.

Destry tendit un sac au pasteur, qui avait commencé à sortir les vêtements. Les deux bennes étaient pleines à craquer. Bizarre : dimanche dernier, elles lui

avaient semblé loin de l'être.

Soudain, Rylan laissa échapper un petit cri. Le pasteur et Destry se tournèrent vers lui à l'instant où il sortait de la benne un teddy en cuir blanc aux manches bleu marine. Il tendit le vêtement devant lui, et son visage prit une pâleur mortelle. Destry vit alors non seulement la tache sombre sur un des pans du blouson, mais aussi le prénom monogrammé au niveau de la poitrine. *Ginny*.

* * *

De retour chez elle, Destry s'aperçut qu'elle était trop agitée pour rester entre quatre murs plus de quelques minutes. La découverte du blouson de Ginny dans le bac de l'église les avait tous secoués. Rylan avait aussitôt prévenu le shérif.

A son arrivée sur les lieux, Frank Curry leur avait demandé de garder le secret au sujet de leur découverte.

— Je me charge d'en parler à tes parents, avait-il dit à Rylan.

A l'heure qu'il était, le teddy était sûrement en route pour le laboratoire criminel de Missoula. Destry ne pouvait effacer de sa mémoire la grande tache brune sur le cuir pâle.

En toute fin d'après-midi, ayant enfin remis les échantillons d'ADN à son amie, Destry décida de faire un tour dans les bijouteries de Livingston. Craignant à présent que le blouson achève d'incriminer son frère, elle était encore plus déterminée à découvrir l'identité de l'amant de Ginny.

Ses recherches ne livrèrent aucun médaillon ressemblant à celui de Ginny. Impossible de savoir quel âge avait le bijou, de toute façon. L'homme qui le lui avait offert pouvait l'avoir en sa possession depuis des années. Il avait pu l'acheter n'importe où.

Arrivée à Big Timber, elle fit néanmoins un détour par les quelques magasins qui vendaient des bijoux. Là aussi, ce fut en vain. Elle finit par passer à la banque chercher le chèque certifié pour son frère, puis reprit le chemin de la maison.

Le temps d'arriver au pied des monts Crazy, le ciel était déjà argenté par le crépuscule. Destry se sentait vidée, épuisée par tous les événements des jours passés. Un frisson la parcourut quand elle s'aperçut qu'elle avait pris le mauvais embranchement en quittant la nationale.

Avec un sursaut, elle comprit qu'elle avait emprunté la route au bord de laquelle on avait retrouvé le corps de Ginny. Au sommet d'une petite montée à quelques kilomètres de Beartooth, elle ralentit. Dans le jour tombant, la croix blanche se découpait au milieu des mauvaises herbes.

Elle gara son pick-up sur le bas-côté. En descendant de voiture, elle frissonna de nouveau. Un vent froid soufflait des hauteurs, comme pour rappeler que l'hiver était à la porte.

Cette perspective la remplissait d'appréhension. Elle n'avait aucune idée

de l'endoir où elle serait cet hiver, ni de ce qu'elle ferait de sa vie. Ni de ce qui arriverait à son frère. Les conséquences possibles de tous les rouages mis récemment en mouvement commençaient à lui apparaître, et l'avenir à lui sembler bien sombre.

Le fait de se retrouver ici, dans cet endroit sinistre, ne faisait que la déprimer davantage. Les montagnes jetaient une grande ombre sur le paysage, teintant d'un noir profond les pins qui longeaient les deux côtés de la route. La petite croix autrefois blanche se dressait devant la ligne d'arbres, tout près de l'endroit où Ginny était morte. Destry avait de plus en plus froid. Mais que faisait-elle là ? Elle n'allait certainement pas découvrir de nouveaux indices au bout de onze ans.

Elle resta un instant au bord de la route, à respirer le parfum acide des pins et à regarder les herbes sèches et jaunes qui poussaient dans le fossé — comment le tueur, qui qu'il soit, avait-il pu y jeter Ginny ?

La sœur de Rylan était encore vivante à ce moment-là. Elle avait essayé de sortir du fossé en rampant.

Carson n'aurait jamais pu faire une chose pareille, pensa-t-elle en s'entourant de ses bras.

Loin au-dessus d'elle, un aigle poussa un cri qui la fit sursauter. Un instant plus tard, un crissement de gravier la fit se retourner, juste à temps pour voir une silhouette d'homme surgir d'entre les pins sombres.

Avec un petit hoquet de surprise, elle recula précipitamment, dérapa dans la terre meuble et faillit glisser dans le fossé.

— Excuse-moi, je ne voulais pas te faire peur.

C'était Bob, le mari de Nettie.

— Je fais juste ma promenade du soir.

Destry remonta vers lui en trébuchant et tenta de calmer les battements de son cœur.

Bob tourna les yeux vers la croix. Elle suivit son regard. Bien qu'usée et écaillée, elle semblait presque luisante, comme si elle avait absorbé les derniers rayons du jour.

— J'ai toujours un petit pincement d'angoisse en passant ici, dit Bob. On s'y sent tellement... tellement seul...

Destry se contenta de hocher la tête. Pourquoi Bob ne choisissait-il pas un autre itinéraire, alors ?

— Moi, dit-elle, c'est la première fois que je viens.

Elle n'avait jamais eu envie de voir cet endroit, et surtout pas de se mettre à la place de celui qui avait tué Ginny West.

— Il paraît que la femme du pasteur refuse même d'y passer en voiture.

Un nouveau frisson parcourut l'échine de Destry. Elle avait oublié que c'étaient Linda Armstrong et Bessie Crist qui avaient découvert le corps de Ginny. Elles allaient rendre visite à une amie malade quand elles avaient aperçu ce qu'elles croyaient être un chien écrasé au bord de la route.

— Bon, dit Bob en resserrant son manteau autour de ses épaules, je ferais

mieux de rentrer. Je ne veux pas que Nettie s'inquiète. Tu restes encore un peu ?

Destry se rendit compte qu'elle n'avait jamais entendu Bob Benton parler autant. Au magasin comme à l'église, c'était sa femme qui monopolisait la conversation.

Il faisait tout à fait nuit, maintenant, et la température chutait à toute vitesse. Destry dit au revoir à Bob et s'éloigna vers son pick-up. Elle eut beau allumer le chauffage dans la cabine, elle ne réussit pas à dissiper le froid qui s'était infiltré en elle.

* * *

Clete roulait un peu trop vite, il le savait. Il avait failli appeler Bethany pour être sûr qu'elle serait là. Mais il avait envie de lui faire une surprise. *Ou peut-être de la surprendre en flagrant délit.*

La nuit était noire, la lune et les étoiles masquées par des nuages bas. Le vent s'était levé, comme souvent le soir, et balayait les pentes des Crazies dans un rugissement sourd. Les Amérindiens eux-mêmes avaient peur de ces montagnes et du vent qui en descendait en hurlant ; certains pensaient que c'étaient eux qui avaient baptisé la chaîne montagneuse, convaincus qu'il fallait être fou pour s'y aventurer.

En arrivant chez lui, il vit que des lumières brillaient aux fenêtres et que le 4x4 de Bethany était garé devant la maison. Il n'y avait pas d'autre véhicule en vue... ce qui ne voulait rien dire. Son amant pouvait très bien être garé derrière la maison ou la grange, ou même un peu plus loin, sur le chemin de terre.

La simple pensée de sa femme dans leur lit à eux, mais dans les bras d'un autre, le mettait hors de lui.

Clete avait des problèmes de gestion de la colère.

— Parfois tu me fais peur, lui avait dit Bethany après une dispute au début de leur mariage.

A vrai dire, il se faisait peur à lui-même, car il savait de quoi il était capable et ne s'autorisait jamais à l'oublier. Après ce premier incident, il avait pris du recul, s'était détaché d'elle ; c'était en partie pour cela que la distance s'était creusée entre eux. Il était trop dangereux pour lui de s'abandonner à ses sentiments. Il avait bien vu ce que ça donnait chez ses parents. Leur amour était devenu toxique quand la jalousie de son père s'était muée en violence physique. Clete s'était promis que cela n'arriverait jamais entre Bethany et lui.

Voilà pourquoi, après avoir coupé le contact, il resta quelques minutes sans bouger en attendant de se calmer. Au bout d'un moment, il descendit de sa camionnette... et sursauta en apercevant Bethany dans la pénombre du porche. Elle avait dû entendre sa voiture arriver. Depuis quand l'observait-elle ?

En s'avançant vers elle, il ne put s'empêcher de se rappeler la première fois qu'il l'avait embrassée. Elle n'était qu'une gamine à l'époque ; elle l'avait abordé à la foire des récoltes et lui avait réclamé une bière.

Elle avait toujours été culottée. C'était une des choses qu'il aimait chez elle. Qu'il adorait, même. Ce soir-là, sur la piste de danse, elle lui avait prédit qu'il l'épouserait un jour. A l'époque, cela l'avait fait rire. Elle était si jeune, et si sérieuse !

— Tout va bien ? lui demanda-t-elle. Je ne m'attendais pas à te voir rentrer si tôt.

— C'est un problème ? dit-il sèchement.

Elle eut un petit mouvement de recul, et il la vit chercher la poignée de porte dans son dos, comme pour lui échapper le plus vite possible.

— Je voulais te faire une surprise, dit-il plus gentiment.

— Eh bien, c'est réussi. Je suis contente de te voir. Le dîner n'est pas prêt, par contre.

En la suivant dans la maison, il huma les effluves de sa peau sucrée et se rendit compte qu'il n'avait faim que d'une seule chose.

Plus tard, étendu près d'elle sur les draps moites et froissés, il se fit la réflexion qu'elle devait être sortie de la douche juste avant qu'il n'arrive. Mais il n'y avait rien de suspect à ça, non ?

* * *

En arrivant enfin chez elle, Destry vit à la lumière des phares qu'on avait laissé une enveloppe devant sa porte.

La nuit était épaisse ; la lune n'apparaissait que par intermittence entre les nuages. Un parfum de neige flottait dans l'air froid. Destry leva les yeux vers les pics des Crazies. Demain matin ils seraient blancs de neige fraîche, c'était sûr.

En descendant de son pick-up, elle glissa la main dans son sac pour tâter le métal lourd et froid de son arme. Ce contact la rassura. Autour de la maison, rien ne bougeait, à part le vent qui murmurait dans les cimes des pins et faisait voler quelques feuilles sèches dans l'herbe.

Destry s'avança jusqu'à la porte et décrocha l'enveloppe. Son poids la surprit : elle contenait deux grandes clés retenues par un ruban adhésif. Elle en introduisit une dans la serrure, ouvrit la porte et alluma le plafonnier pour lire le petit mot qui les accompagnait.

Elle reconnut tout de suite l'écriture de Rylan, même si elle ne l'avait pas vue depuis très longtemps. C'était une écriture de gaucher, donc particulière, et pourtant complètement différente de celle de Carson, qui était gaucher lui aussi.

*J'ai changé les serrures. J'espère que tu ne m'en voudras pas.
D'ailleurs, tu devrais peut-être penser à fermer ta porte à clé. Juste*

une idée comme ça.

Rylan.

Destry se mit à sourire, touchée malgré elle par sa sollicitude. Evidemment, s'il avait pu lui rendre ce service, c'était parce que sa maison était restée ouverte toute la journée.

Après tout, on était en plein milieu d'une des régions les plus sauvages des Etats-Unis, où peu de gens se rappelaient encore où ils avaient rangé la clé de leur maison. Désormais, songea Destry, elle fermerait la porte à clé pendant la nuit, mais il était hors de question de se barricader pendant la journée.

Elle sentit les clés froides dans sa main, et son sourire s'élargit. Rylan n'avait peut-être pas changé autant qu'elle le pensait. Quoi qu'il en soit, leurs sentiments l'un envers l'autre étaient intacts. Au souvenir de leur récent baiser, son sang s'échauffa de nouveau dans ses veines. Aussi têtu et exaspérant soit-il, elle l'aimait toujours.

En fermant les yeux, elle sentait encore sa peau nue sous ses doigts, et le battement de leurs cœurs l'un contre l'autre, la nuit où ils avaient fait l'amour. Elle s'était raccrochée à ce souvenir pendant onze ans, et le désir qu'ils partageaient aujourd'hui ne semblait pas diminué.

Elle posa les clés dans une soucoupe près de la porte en s'interdisant de trop espérer. Tant que le tueur de Ginny restait en liberté, personne ne pourrait reprendre le fil normal de sa vie.

Ce ne fut qu'en commençant à monter l'escalier qu'elle vit la grande silhouette sombre qui se découpait devant la fenêtre et qui s'évanouit aussitôt. Destry se figea un instant, le cœur dans la gorge. Puis elle rassembla son courage, redescendit les marches et se précipita pour attraper sa carabine.

En ouvrant la porte, elle s'aperçut que les nuages s'étaient dissipés et que la lumière de la lune et des étoiles permettait une certaine visibilité. Un grand vent souffla dans ses cheveux et lui rappela la main de Rylan qui avait écarté une mèche de devant ses yeux, tout à l'heure.

L'intrus avait dû entendre la porte s'ouvrir, car il courait à toute vitesse vers le ruisseau. Destry leva sa carabine vers le ciel et pressa sur les deux détente. L'homme trébucha au moment de la détonation, comme s'il croyait avoir été touché.

— La prochaine fois, je ne te raterai pas ! s'écria-t-elle de toutes ses forces.

Puis elle rentra chez elle et s'y enferma à clé tandis que la silhouette disparaissait entre les arbres au loin.

* * *

Nettie Benton se redressa d'un bloc dans son lit et tendit l'oreille. Elle laissait toujours entrouverte la fenêtre qui donnait sur le magasin, afin d'être alertée s'il se passait quelque chose de louche.

Elle n'entendit que le vent murmurer dans les grands pins autour de la maison. Une de leurs branches frôlait le mur. Était-ce ce bruit-là qui l'avait réveillée ?

Elle se glissa furtivement hors du lit. Des nuages couraient dans le ciel bleu nuit, laissant à peine entrevoir les étoiles et un croissant de lune argenté.

Depuis la fenêtre, la vue sur le magasin était filtrée par un rideau d'arbres. Elle ne distinguait rien d'autre que la veilleuse qu'elle laissait toujours allumée à l'arrière du bâtiment.

Elle envisagea de se recoucher, mais comprit qu'elle ne pourrait se rendormir sans aller jeter un œil au magasin. Peut-être que l'incident de la vitre cassée n'était pas dû à un grizzli, après tout, mais bien à un cambrioleur qui revenait maintenant sur les lieux de son crime ! Rien ne lui plairait davantage que de l'attraper la main dans le sac et de prouver à Frank Curry qu'elle avait eu raison. Elle était prête à parier que c'était un de ces sales voyous de la famille Thompson.

Elle se retourna vers le lit. Bob n'était pas là : il avait dû se réfugier une fois de plus dans la chambre d'amis. Il disait être dérangé par les prétendus ronflements de Nettie, mais en réalité c'était plutôt à cause de ses cauchemars à lui. La nuit dernière, il l'avait réveillée en hurlant, et elle avait cru l'entendre marmonner le prénom de Ginny.

Tout le monde pensait à Ginny depuis le retour de Carson, se dit-elle pour se rassurer. Quoi qu'il en soit, elle n'avait aucune raison de réveiller Bob maintenant : elle était tout à fait capable de gérer la situation. Elle descendit rapidement l'escalier jusqu'au rez-de-chaussée, enfila une parka accrochée près de la porte et une paire de bottes en caoutchouc, et quitta la maison.

Le vent qui soufflait en gémissant autour d'elle agitait les sommets des arbres et soulevait des nuages de poussière sur le sentier étroit qui descendait vers le magasin. Nettie ne s'était pas rendu compte qu'il ferait aussi sombre sous les arbres. Tant pis, il était trop tard pour revenir chercher une lampe de poche.

Elle descendit la pente sur la pointe des pieds, en scrutant le bosquet de pins devant l'épicerie, à l'affût du moindre mouvement. À la moitié du chemin, l'idée lui vint qu'elle aurait mieux fait d'emporter une arme.

Arrivée à quelques mètres de l'entrée arrière du magasin, elle se figea d'un coup. Un grognement venait de s'élever à sa droite.

Elle se raidit des pieds à la tête, le ventre noué. L'instant d'après, un énorme grizzli surgit entre les arbres qui surplombaient le magasin et déambula vers elle, en s'arrêtant pour retourner une souche morte et gratter la terre en dessous à la recherche de fourmis.

Nettie évalua la distance à parcourir pour remonter jusqu'à la maison. Le magasin était tout près, et le sentier pour y accéder en descente. Mais, avec une angoisse grandissante, elle se rendit compte d'une chose. Elle avait oublié de prendre les clés de la boutique. Heureusement, elle en cachait toujours un jeu dans la bûche creuse près de la porte arrière.

Un nouveau grognement retentit.

Surtout, ne pas courir, songea Nettie. En marchant, elle franchit aussi rapidement que possible l'espace qui la séparait de l'entrée du magasin. Le grizzli l'avait repérée, c'était sûr. Sans doute avait-il flairé sa présence à la seconde où elle était sortie de la maison. Par chance, il n'avait pas l'air de la considérer comme particulièrement menaçante : il ne la regardait même pas.

D'un geste désespéré, elle enfouit la main dans la bûche creuse et chercha à tâtons la clé de l'épicerie. Une branche craqua derrière elle, et l'odeur putride qui caractérisait les grizzlis flotta jusqu'à ses narines. Les aiguilles de pin séchées crissèrent sous ses lourdes pattes.

En tremblant, elle sortit la clé de sa cachette. A l'instant où elle allait l'introduire dans la serrure, elle lui échappa des mains.

Prise de panique, Nettie tomba à genoux et chercha éperdument autour d'elle. Enfin, elle récupéra la clé et se redressa. Elle n'entendait plus l'ours avancer derrière elle, mais elle n'osait pas se retourner. L'odeur de l'animal était si puissante qu'elle aurait juré sentir son haleine fétide sur sa nuque.

Elle tourna la clé dans la serrure, appuya sur la poignée et se rua dans le couloir arrière du magasin. En se retournant pour fermer la porte, elle vit la grande tête du grizzli se découper dans l'entrebâillement, narines dilatées et pupilles luisantes. Elle claqua la porte, tourna le verrou et s'effondra au sol.

Elle tremblait si fort que ses dents s'entrechoquaient. De l'autre côté de la porte, l'ours fouinait dans des cartons vides que son mari avait oublié de débarrasser.

Sa peur laissa place à de la colère. Elle allait réveiller Bob et exiger qu'il descende, voilà ce qu'elle allait faire ! Mais, alors qu'elle s'avançait vers le téléphone, un grand fracas retentit à l'extérieur. Une rafale de vent venait de faire tomber un peuplier au bord du ruisseau.

Nettie colla le récepteur à son oreille. Pas de tonalité. Elle raccrocha, furieuse. Non seulement elle était piégée ici en pleine nuit, mais son mari ne savait même pas qu'elle avait quitté la maison.

L'ours furetait encore parmi les cartons en cherchant à manger. Comment réagirait-il quand il en aurait fait le tour ? Grayson avait cloué un bout de contreplaqué sur la fenêtre cassée. Résisterait-il si l'ours décidait de le tester ?

Avec un soupir, Nettie s'avança vers la salle principale du magasin. Les veilleuses étaient éteintes : l'électricité avait dû être coupée en même temps que le téléphone. A la faible lumière des étoiles qui filtrait par les fenêtres, elle parcourut l'allée des provisions et se planta devant la vitrine.

La rue était déserte. Le café comme l'appartement au premier étage, occupé par Kate LaFond, étaient eux aussi plongés dans l'obscurité.

Sur le point de se détourner, Nettie s'arrêta net. Une petite lumière flottait derrière le bâtiment. Celle d'une lampe de poche. Elle reconnut la silhouette qui la tenait. C'était celle de Kate LaFond. Elle se dirigeait vers le vieux garage en pierre à l'arrière du café et, contre toute attente, elle avait une pelle à la main.

Que faisait-elle debout à cette heure de la nuit ? Avec une pelle ?

A cet instant, l'éclairage de l'épicerie se ralluma brusquement. Nettie resta clouée sur place. Comment avait-elle pu oublier que le générateur prévu pour maintenir la température des réfrigérateurs et du congélateur prendrait le relais et rétablirait les veilleuses de sécurité ?

Elle recula vivement et éteignit tout. Mais avait-elle été assez rapide pour éviter de se faire repérer ? En s'habituant de nouveau à l'obscurité, elle scruta le trottoir d'en face, mais ne vit rien du tout. Soit Kate bricolait quelque chose dans l'obscurité du garage, soit elle s'était rendu compte qu'elle était observée et avait décidé de ne pas creuser cette nuit.

Tôt le lendemain matin, Destry appela Rylan pour le remercier d'avoir changé les serrures. Elle le soupçonnait d'avoir eu besoin de s'occuper pour ne plus penser à leur découverte macabre dans la benne de vêtements.

— Ce n'est rien, dit Rylan. Même si je me demande un peu à quoi ça sert. Tu avais encore laissé la maison grande ouverte...

— Ça t'a facilité la tâche, non ? De toute façon, j'ai le pressentiment que mon gars ne reviendra plus.

— Je n'ose pas te demander pourquoi.

— Je l'ai vu hier soir. J'ai tiré quelques chevrotines en l'air et je lui ai dit que la prochaine fois je ne le manquerai pas.

— J'espère qu'il a compris que tu ne plaisantais pas.

— Et toi, comment ça va ?

— Je tiens le coup. Ça m'a fait un choc de voir le blouson de Ginny avec... euh...

Destry comprit qu'il parlait du sang.

— N'importe qui aurait pu mettre ce blouson dans la benne, dit-elle.

— Mais pourquoi *maintenant* ? Pourquoi avoir attendu toutes ces années ?

— Pour soulager sa conscience ?

— Tu soupçonnes toujours le pasteur, hein ?

— Plus j'y réfléchis, plus j'en doute, lui avoua-t-elle. Tu as vu sa tête quand tu as sorti le blouson de la benne ? J'ai cru qu'il allait tomber dans les pommes. Et puis hier soir j'ai croisé Bob Benton, et il m'a rappelé que c'est la femme de Tom et Bessie Crist qui ont trouvé Ginny.

— Je m'en souviens, ouais.

— J'ai envie d'aller leur en parler. Elles sont arrivées les premières sur les lieux, elles se rappellent peut-être quelque chose, quelque chose qui semblait sans importance à l'époque.

— Je t'accompagne, dit Rylan.

— Tu es sûr ?

Destry craignait qu'il soit très douloureux pour lui d'entendre de nouveau le récit de la découverte du corps.

— Tu n'es pas obligé de...

— Je veux le faire.

Un bip retentit dans l'écouteur.

— J'ai un autre appel, dit-elle, je peux te rappeler ?

— Bien sûr.

— Allô ? fit Destry en prenant le second appel.

— J'ai les résultats du test de paternité, annonça son amie du laboratoire.

Je te les envoie chez toi ?

Les oreilles de Destry se mirent à bourdonner, et elle retint son souffle. Pourtant, ne savait-elle pas déjà, depuis qu'elle avait retrouvé la photo de sa mère, ce que son amie allait lui annoncer ?

— Tu peux juste me dire le résultat ?

— Il n'y a pas de correspondance entre les échantillons que tu m'as apportés.

Destry hocha la tête.

C'était confirmé. Waylon avait raison. Elle n'était pas sa fille.

— Merci, articula-t-elle avec peine. C'est vraiment gentil de t'être occupée de ça.

Puis elle raccrocha en tremblant.

Mais si je ne suis pas la fille de Waylon... qui suis-je ?

Aussitôt, le téléphone sonna de nouveau. S'attendant à ce que ce soit Rylan, elle décrocha et eut la surprise d'entendre un message enregistré.

Ceci est une communication en PCV de la prison fédérale du Montana. Si vous acceptez l'appel de... Jack French... composez le un. Si vous...

Jack ? Elle n'avait pas eu de ses nouvelles depuis son incarcération. Elle composa le un.

— Désolé de t'appeler en PCV, dit-il.

— Pas de problème. Je suis juste un peu surprise de t'entendre.

Elle revit la belle petite gueule de voyou et l'éternel sourire de Jack French. Il était l'insouciance incarnée ; il ne prenait jamais rien au sérieux. Voilà comment il s'était retrouvé impliqué dans une histoire de bétail volé et avait été incarcéré dans une prison fédérale...

— Il paraît que Carson est de retour, dit-il.

Sa voix avait changé, vieilli, peut-être même mûri. Se pouvait-il que son séjour derrière les barreaux l'ait transformé ? Selon les gens qui avaient de ses nouvelles, il travaillait dans le ranch de la prison et ne trouvait pas beaucoup de différence avec son ancien emploi chez Waylon — si ce n'est que les gardiens le traitaient mieux.

— Comment tu le sais ? lui demanda Destry, éberluée par la vitesse à laquelle l'information s'était propagée.

— On s'est parlé avant son départ de Vegas. Comment il va ?

Destry ne savait trop quoi répondre à cette question. Par chance, Jack ne lui en laissa pas le temps.

— Ecoute, j'ai pas mal réfléchi, ces dernières semaines. Il faut dire que j'ai le temps, ici.

— Réfléchi à quoi ? A la mort de Ginny ?

Jack marqua un petit silence.

— Ouais, dit-il enfin.

Le cœur de Destry se serra.

— Carson n'a pas passé toute la soirée au ranch, c'est ça ?

Elle connaissait déjà la réponse ; elle la pressentait depuis que son frère l'avait invoquée elle comme alibi.

Cette fois, le silence se prolongea si longtemps que Destry craignit qu'ils aient été coupés, ou même que Jack ait changé d'avis et raccroché. Après tout, Carson était son meilleur ami depuis toujours.

— Jack, il faut que tu me dises la vérité, aussi affreuse soit-elle. Il faut que je sache pour pouvoir l'aider.

— C'est pour ça que je t'appelle. Je n'en peux plus, de garder son secret. Le soir du meurtre, j'ai tout fait pour essayer de l'empêcher de suivre Ginny. Il croyait qu'elle avait rendez-vous avec un type marié.

— Donc, il est bien allé à Beartooth.

— Ouais, dit Jack en s'éclaircissant la gorge. Quand il est revenu, il avait complètement perdu la boule. Je ne l'avais jamais vu dans cet état. Il répétait sans arrêt qu'elle n'était plus là. Il avait du sang sur sa manche.

Destry mit la main sur sa bouche. Des larmes lui brûlaient les yeux.

— Il t'a dit ce qui s'était passé ?

— Il m'a seulement dit qu'il l'avait vue et qu'il avait merdé et qu'elle n'était plus là.

— Jack, tu ne crois pas qu'il l'a...

— Bien sûr que non ! Tu sais qu'il est passé me voir plusieurs fois en prison ? Il m'a même écrit. Il n'aurait pas pu la tuer, tu le sais aussi bien que moi. Il l'aimait.

Si seulement elle pouvait en être aussi persuadée que Jack ! Carson avait juré être resté au ranch ce soir-là, alors il avait pu aussi mentir au sujet du reste.

Rylan l'avait toujours soupçonné d'avoir menti au sujet de son emploi du temps. Quand il saurait non seulement que Carson était allé en ville, mais qu'en plus il avait vu Ginny et avait du sang sur ses vêtements, il ne croirait plus un mot de ce que dirait son frère. Destry n'était pas sûre d'y arriver, elle non plus. Elle en avait la nausée.

Etait-ce Carson qui avait jeté le teddy de Ginny dans la benne ? N'importe qui avait pu passer dans le parking et déposer le blouson sans être vu par le pasteur ou par sa femme.

Après avoir terminé sa conversation avec Jack, elle rappela Rylan et fut soulagée de tomber sur sa boîte vocale. Elle lui laissa un message pour dire qu'elle avait des choses à faire dans l'immédiat, mais qu'ils pouvaient aller voir Linda et Bessie plus tard dans la journée.

En arrivant chez son père, elle vit la voiture du shérif garée devant la maison. La peur s'empara d'elle. Frank Curry n'avait pas pu obtenir déjà les résultats du labo au sujet du blouson de Ginny !

Elle entra dans la maison en essayant de contenir sa panique.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle en voyant les visages sombres des trois hommes réunis dans le séjour.

— J'ai demandé à ton frère de venir jusqu'à mon bureau pour discuter, expliqua le shérif.

Il avait un ton un peu exaspéré. Destry eut l'impression que ce n'était pas la première fois qu'il demandait à Carson de se déplacer.

— On attend son avocat, ajouta-t-il.

Destry jeta un regard à son frère. Il paraissait secoué. Quant à Waylon, il semblait sur le point de faire une attaque tant il était furieux.

— Je peux dire quelques mots en privé à mon frère ? demanda Destry. Ne vous inquiétez pas, on revient tout de suite.

Un silence de mort tomba sur la pièce. Destry regarda Carson. Son angoisse ne fit que s'amplifier quand elle constata qu'il refusait de soutenir son regard.

— Si tu me promets qu'il ne va pas se sauver par-derrière, dit enfin le shérif.

— Bien sûr que non.

Elle fit signe à son frère de la suivre. Il se leva avec réticence : il n'avait visiblement pas plus envie de lui parler à elle qu'au shérif.

En s'éloignant vers le bureau de Waylon, elle se répéta qu'il n'avait pas pu tuer Ginny. Il avait menti au sujet de ce qu'il avait fait ce soir-là, et du fait qu'il avait vu Ginny, voilà pourquoi il avait l'air aussi coupable. Cela ne voulait pas dire pour autant que c'était un meurtrier.

Carson alla tout droit au bar et se servit un verre. Destry avait l'impression qu'il n'en était pas à son premier.

— Tu crois que c'est une bonne idée ?

— Au point où j'en suis...

— Tu as juré que tu n'avais pas quitté le ranch ce soir-là, Carson. Jack l'a juré aussi, et tu m'as citée pour renforcer ton alibi. J'ai besoin que tu me dises la vérité.

Carson soupira avant de se retourner, son verre à la main, l'air profondément honteux.

— Tu es sûre que c'est ce que tu veux ?

— Je sais que tu es allé en ville ce soir-là, et le shérif doit le savoir aussi.

Sa voix se brisa, et elle ajouta :

— Dis-moi que tu n'as pas fait de mal à Ginny !

Il leva lentement le regard vers elle. Ses yeux ressemblaient tellement à ceux de son père !

— Arrête de mentir. Dis-moi la vérité, Carson.

Son frère avala une gorgée de whisky comme pour rassembler son courage.

— J'aimais Ginny, dit-il. Ça me tuait de savoir qu'elle avait quelqu'un d'autre dans sa vie.

— Tu ne sais vraiment pas qui c'était ?

— Je savais juste qu'il était marié, parce qu'ils ne pouvaient se retrouver qu'en secret.

Destry attendit sans rien dire.

— Ginny voulait se marier et avoir des enfants. Moi, à vingt ans, je me trouvais trop jeune. Je lui avais promis qu'on se marierait à la fin de nos études. Puis, du jour au lendemain, elle m'a annoncé que c'était terminé entre nous. Quand j'ai insisté, elle a fini par me dire qu'elle était amoureuse d'un autre, qu'elle avait...

Il détourna les yeux.

— Qu'elle avait couché avec lui.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— On s'est disputés. J'ai voulu la prendre dans mes bras. En me repoussant, elle est tombée et elle s'est blessée au poignet.

— Oh ! Carson...

— Je voulais savoir qui était l'autre, alors je me suis mis à la suivre. Le soir de sa mort, je la suivais. Elle avait pris un des pick-up de son père. Elle l'a garé derrière le bar, puis elle s'est faufilée jusqu'à l'ancien théâtre.

— Qu'est-ce que tu croyais faire ?

— Les surprendre, peut-être, me confronter à lui. Je ne sais pas.

Carson posa son verre vide et se passa la main sur le visage.

— Il faisait nuit noire à l'intérieur. Au début, je n'ai pas réussi à y entrer. Je crois que j'avais peur de ce que je ferais si je les trouvais ensemble. Quand je me suis enfin décidé à y aller, il m'a fallu un petit moment pour trouver Ginny.

La peur resserra ses tenailles autour du cœur de Destry.

— Qui était avec elle ?

Il secoua la tête, et sa gorge se contracta.

— Personne. Elle était toute seule dans la petite pièce sous la scène. Il faisait sombre, elle avait juste une bougie allumée. Elle pleurait. L'autre était reparti, il venait de rompre avec elle. Je lui ai dit de ne pas s'inquiéter, que je m'occuperais d'elle. Je l'ai prise dans mes bras et puis... une chose a mené à une autre. Mais ensuite...

Il s'interrompit. Destry avait peur d'entendre la suite.

— Elle t'a dit qu'elle était enceinte.

Il fit oui de la tête sans même s'étonner qu'elle soit au courant.

— Alors tu as changé d'avis. Tu n'as plus voulu d'elle.

— Mais si ! Je voulais juste qu'elle me dise qui était le père. Je... je ne sais pas pourquoi je voulais tant le savoir. Pour lui mettre mon poing dans la figure, peut-être.

— Mais elle n'a pas voulu te le dire ?

— Non. Je suis parti furieux. Je l'ai laissée toute seule dans le théâtre et je suis reparti dans ma voiture. A mi-chemin, j'ai compris que je me fichais de savoir qui était l'autre type. J'aimais Ginny, j'aimerais son bébé, qu'il soit le

mien ou pas. J'ai fait demi-tour et je suis revenu.

Destry retint sa respiration.

— Elle n'était plus là, mais j'ai vu des traces de lutte. J'ai rallumé la bougie. J'ai vu du sang...

Il s'interrompt et secoua la tête, les yeux brillants de larmes.

— J'ai compris qu'il s'était passé quelque chose d'horrible.

— Pourquoi tu n'as pas appelé le shérif ? Pourquoi tu n'as...

— Je ne pouvais pas ! Je venais de faire l'amour avec elle, j'avais du sang sur mes vêtements ! Qui aurait accepté de croire que je n'y étais pour rien ?

D'un regard, il la supplia de le comprendre.

— J'étais jeune et bête. J'ai cru voir quelqu'un à la fenêtre, je me suis enfui.

Sa voix s'érailla et Destry le vit lutter pour retenir ses larmes.

— Le tueur devait venir de l'emmener, dit-elle. Peut-être même qu'il était encore dans le bâtiment. Ou alors c'est lui que tu as vu à la fenêtre. Si tu avais prévenu la police...

— Tu ne crois pas que j'y ai pensé un million de fois pendant les onze dernières années ? demanda-t-il d'un ton tranchant. J'étais un jeune imbécile mort de trouille. Ton petit ami avait menacé de me tuer si jamais je posais la main sur elle.

Des larmes jaillirent de ses yeux.

— J'aimais Ginny plus que tout. Si j'avais appelé le shérif, si j'étais parti à sa recherche... peut-être que j'aurais pu la retrouver avant qu'elle meure. Peut-être que j'aurais pu la sauver.

— Tu as vu son blouson en cuir, là-bas ?

— Non, dit-il d'un air perplexe. Pourquoi ?

— Il vient de refaire surface dans une benne à vêtements de l'église.

Carson fit une grimace comme s'il avait envie de vomir. Destry se leva et alla l'entourer de ses bras. Elle comprenait, maintenant, les démons qui le hantaient depuis onze ans, le changement qui s'était produit en lui.

— Ce n'est pas ta faute si elle est morte, Carson.

— Si je ne l'avais pas laissée là-bas...

— Vous seriez peut-être morts tous les deux.

La porte du bureau s'ouvrit.

— Ton avocat est arrivé, dit Margaret.

Destry se redressa, et son frère se retourna en s'essuyant les yeux.

— J'arrive, dit-il à la gouvernante.

Le shérif croirait-il la version de Carson ? Destry lui avait fait confiance, onze ans plus tôt, quand il avait prétendu avoir passé la soirée au ranch avec Jack. Puis il l'avait impliquée dans son alibi, ce qui avait sonné le glas de sa relation avec Rylan. Mais Destry l'avait accepté parce qu'elle refusait de croire que son frère soit capable de commettre un meurtre.

— Pardon de t'avoir citée comme témoin, dit Carson comme s'il lisait dans ses pensées. Je croyais que personne ne ferait confiance à Jack.

Ça, c'était sûr mais, en la mêlant à l'histoire, il n'avait rien arrangé. La ville entière était déjà convaincue de la culpabilité de son frère. Carson était connu pour son tempérament coléreux. Il avait déjà blessé Ginny au cours d'une dispute, même si c'était un accident. Il lui avait fait l'amour cette nuit-là, mais ensuite, quand elle avait refusé de lui dire qui était son amant, il avait pu devenir enragé. Destry elle-même ne savait plus que penser.

— Jack commence à avoir des remords, dit-elle. Il m'a appelée ce matin.

Carson hocha la tête. Combien de temps restait-il avant que Jack ne se rétracte officiellement auprès du shérif ? se demanda Destry. Visiblement, son mensonge le rongait depuis des années.

— La dernière fois qu'on s'est parlé au téléphone, déclara Carson, je lui ai dit qu'il n'avait plus besoin de mentir pour me protéger.

— Le shérif doit savoir que tu étais avec elle ce soir-là, dit Destry.

Les yeux de Carson se remplirent de nouveau de larmes, et il parut replonger dans ses souvenirs.

— Elle disait qu'elle était enceinte de son amant mais, au fond, je voyais bien qu'elle n'en était pas sûre. Je crois qu'elle avait réussi à se persuader qu'il allait l'épouser en dépit de tout.

* * *

Plus tard dans l'après-midi, Linda Armstrong ouvrit la porte du presbytère, visiblement étonnée par la visite de Destry et de Rylan. Destry n'était jamais entrée dans cette petite maison bardée de blanc avec une véranda à l'avant. Linda préférerait recevoir les paroissiens à l'église ; elle disait que le presbytère était trop exigu.

— Si vous cherchez mon mari, il vient de descendre à l'église, déclara-t-elle.

— En fait, c'est à vous qu'on voulait parler, dit Destry.

Elle remarqua que Linda était habillée pour sortir.

— Mais, si vous êtes occupée, on peut revenir à un autre moment.

La femme du pasteur parut hésiter.

— J'ai quelques minutes, dit-elle.

Elle s'écarta pour les laisser entrer.

La maison était meublée avec simplicité et dépouillement. Les murs du séjour n'étaient ornés que d'une grande croix et de quelques assiettes portant des citations de la Bible.

— On voudrait vous parler de la nuit où vous avez retrouvé le corps de ma sœur, dit Rylan. C'était il y a longtemps, bien sûr, mais on se demandait si, entre-temps, vous ne vous étiez pas rappelé des détails qui vous avaient échappé sur le moment.

Linda parut surprise.

— J'ai tout fait pour oublier cette nuit-là. Pourquoi voudriez-vous que je me replonge là-dedans ?

— Parce qu'on essaie d'identifier le tueur de Ginny.

Linda leva un sourcil en tournant son regard vers Destry.

— Ce n'est pas plutôt le travail du shérif ? En plus, je croyais que tout le monde savait que...

Elle n'acheva pas sa phrase.

— Si vous pouviez juste nous raconter comment ça s'est passé, insista Destry, peut-être que quelque chose vous reviendra.

Le pasteur n'avait apparemment pas parlé à sa femme de leur découverte de la veille dans la benne à vêtements.

— J'ai déjà tout raconté au shérif il y a onze ans, dit Linda avec une pointe d'agacement. C'était... c'était horrible. J'ai vu quelque chose au bord de la route, j'ai cru que c'était un chien écrasé. Bessie Crist était dans la voiture avec moi. Elle pourra sans doute mieux vous en parler que moi. J'étais tellement bouleversée que je ne suis plus très sûre de ce qui s'est passé. Je me rappelle juste avoir ralenti et l'avoir aperçue à la lumière des phares...

Elle frissonna avant de poursuivre :

— J'ai cru qu'elle avait été renversée par une voiture. D'ailleurs, je me demande encore si ce n'est pas le cas.

— Le légiste a confirmé que ses blessures correspondaient à un acte criminel.

— Je suis désolée, dit Linda d'un air dubitatif, mais je vais devoir partir à mon rendez-vous.

— Vous n'avez pas remarqué d'autre véhicule dans les parages, ni entendu de bruit particulier ? insista Destry.

— Sûrement pas. Je n'avais jamais entendu un silence pareil. C'était impressionnant. Il n'y avait même pas un souffle de vent.

Elle soupira avant d'ajouter :

— Je regrette, mais je n'ai rien de plus à vous apprendre et je dois vraiment partir.

* * *

Bessie Crist était un tout petit bout de femme aux cheveux gris, aux yeux bleus pétillants et au sourire facile. Elle leur servit du café et des petits biscuits au sucre qu'elle avait préparés la veille.

— J'ai dû pressentir que j'allais avoir de la visite, dit-elle en s'installant dans son fauteuil en face d'eux.

Ils sirotèrent leur café, la complimentèrent pour les biscuits et en arrivèrent enfin au motif de leur visite.

— Ça nous fait de la peine de vous demander ça, déclara Destry, mais...

— Je suis au courant, dit Bessie. Linda m'a appelée pour me prévenir, elle m'a dit de ne pas vous laisser me rappeler trop de mauvais souvenirs. Elle se fait toujours du souci pour les autres, qu'est-ce que vous voulez...

En secouant la tête, Bessie mit sa main sur celle de Rylan.

— Mon pauvre petit. Ça doit être atroce de perdre sa sœur comme ça. Qu'est-ce que je peux faire pour vous aider ?

— Nous raconter tout ce dont vous vous souvenez, dit Destry. Ce n'est toujours pas très clair pour nous.

— Eh bien..., c'était une de ces nuits très sombres où la lumière des phares troue à peine l'obscurité. C'est moi qui l'ai repérée. Linda devait être trop concentrée sur la route. Au début, j'ai cru à un chien écrasé. Linda ne voulait pas s'arrêter. Elle disait que le chien risquait de nous mordre.

— Parce qu'elle pensait qu'il était encore vivant ? demanda Destry.

— Euh... je suppose que oui. Je lui ai dit qu'on ne pouvait pas laisser la pauvre bête comme ça.

— Donc, vous aviez vu du mouvement ? demanda Rylan en se penchant vers elle.

— Non, dit Bessie en fronçant les sourcils, je ne crois pas... mais Linda le saurait mieux que moi. Elle s'est garée et elle m'a demandé d'attendre dans la voiture pendant qu'elle allait voir. Je ne distinguais pas très bien ce qu'elle faisait, elle était de dos par rapport à moi. Ce n'est que bien plus tard, quand j'ai vu qu'elle saignait du bras, qu'elle m'a avoué qu'elle avait trébuché et s'était coupée tellement elle était horrifiée de trouver Ginny dans cet état.

— Vous alliez où, ce soir-là ?

— Linda m'avait appelée pour me proposer de rendre visite à la pauvre Mme Burke, qui était souffrante. J'ai toujours bien aimé Mme Burke, et elle fait un café délicieux. J'ai tout de suite accepté. Je ne conduis plus tellement, vous savez. Je n'y vois pas assez clair.

— Que s'est-il passé ensuite ?

— Je suis descendue voir si je pouvais faire quelque chose. Linda m'a dit de prendre son téléphone et d'appeler le shérif. J'ai trouvé son portable dans son sac à main, mais je n'ai pas réussi à le faire marcher. Au bout de quelques minutes, elle est revenue à la voiture et elle s'est occupée d'appeler la police. Je l'ai entendue dire au standardiste que c'était Ginny. C'est comme ça que je l'ai appris, moi aussi. J'ai pris une couverture à l'arrière et je suis allée l'étaler sur votre sœur en attendant le shérif et l'ambulance.

Ils restèrent tous trois silencieux pendant un petit moment.

— C'est seulement le lendemain que j'ai appris que ce n'était pas un accident, dit Bessie en s'entourant de ses bras. C'était un meurtre. Un meurtre, chez nous, à Beartooth ! J'ai dit à Linda que c'était forcément le fait d'un étranger. De quelqu'un qui passait dans le coin par hasard.

* * *

Sur le chemin du retour vers Beartooth, Rylan ne dit pas un mot. Ils n'avaient rien appris de nouveau, et il avait été forcé d'entendre les détails de la découverte du corps de sa sœur.

Destry ne trouvait rien à dire pour le consoler. Le récit des deux femmes

lui avait donné la nausée, à elle aussi. Elle comprenait, maintenant, pourquoi Linda n'avait pas voulu se replonger dans ces souvenirs... surtout si elle soupçonnait son mari d'avoir eu une liaison avec Ginny !

Cette hypothèse n'était fondée sur aucun indice probant, Destry le savait, à part le malaise du pasteur quand ils lui avaient parlé des citations de l'Ancien Testament.

Rylan la déposa devant sa camionnette.

— Merci, dit-il. Je n'aurais jamais pu faire ça tout seul.

— Quand tu veux, lui répondit Destry en descendant de voiture. Et encore merci pour les serrures.

Il acquiesça d'un air distrait et s'éloigna en direction du Range Rider. Il avait l'air d'avoir besoin d'un remontant. A moins qu'il n'ait rendez-vous avec Kimberly.

* * *

Rylan poussa la porte du bar et alla s'installer au comptoir. Il avait moins besoin d'une bière que de se changer les idées. Entendre ces deux femmes parler de sa sœur l'avait bouleversé et mis en colère, et il n'avait pas envie que Destry le voie dans cet état.

— Qu'est-ce que tu prends ? lui demanda Clete.

— Une pression, n'importe laquelle.

A cette heure de la journée, le calme régnait. A l'autre bout du comptoir, quelques habitués regardaient une émission sportive sur la petite télévision du bar.

— Comment ça se passe ? fit Clete en posant un verre embué devant lui.

— Comme ça.

Rylan avala une gorgée de bière. Elle était froide et délicieuse, et le requinqua instantanément.

Clete et lui se retournèrent tous deux en entendant la porte du bar s'ouvrir. Bethany, la femme de Clete, fit entrer un souffle d'air qui sentait la fumée et l'automne, comme si quelqu'un brûlait un tas de feuilles à l'extérieur. L'odeur transporta aussitôt Rylan vers un autre automne lointain, à l'époque où Destry et lui étaient encore lycéens. Il revit ses yeux brillants et ses joues rosies par l'effort de faire la course sur le trottoir jonché de feuilles...

Tout en ressassant ce souvenir, Rylan écoutait d'une oreille distraite la conversation entre Clete et Bethany. Clete demanda à sa femme pourquoi elle ne travaillait pas ; elle lui répondit que Kate lui avait téléphoné pour lui dire de ne pas venir, c'était trop calme.

C'est alors que Bethany repassait devant lui pour quitter le bar que Rylan vit une lueur argentée briller au creux de son décolleté. Sans réfléchir, il se leva d'un bond et lui prit le bras.

— Où tu as eu ce collier ?

Cela sortit plus sèchement qu'il ne l'aurait aimé, tant il était troublé.

— Pardon ? dit Bethany.

Elle se figea sur place et porta la main au médaillon en forme de cœur qu'elle portait autour du cou. Le sang reflua de son visage tandis qu'elle refermait le poing autour du bijou et lançait un regard rapide en direction de son mari.

Derrière le comptoir, Clete les observait avec attention, alerté par le ton brusque de Rylan.

— Excuse-moi, fit celui-ci en lâchant le bras de Bethany. Je... je crois en avoir déjà vu un comme ça, je me demandais où tu l'avais eu.

— Montre voir, dit Clete, se penchant par-dessus le comptoir.

— C'est juste un vieux truc que j'ai depuis des années, répondit Bethany d'un air gêné.

Rylan se tut, un peu embarrassé. Il n'avait pas eu l'intention de créer un problème entre les deux époux, mais c'était manifestement trop tard.

Clete fit signe à sa femme d'ouvrir la main pour lui montrer le médaillon. Elle s'exécuta avec une réticence évidente. D'après l'expression du barman, il n'avait jamais vu ce médaillon et se posait autant de questions que Rylan au sujet de sa provenance.

— Je te l'ai dit, répéta-t-elle, je l'ai depuis des lustres.

Clete hocha la tête, mais il n'avait pas l'air d'y croire, lui non plus. Le médaillon n'était pas terni comme celui de Ginny ; il semblait même tout neuf.

Rylan ne pouvait imaginer qu'une seule raison pour que Bethany mente à ce sujet. Aussi changea-t-il rapidement de sujet. Mieux valait essayer de la revoir plus tard et de lui en parler en tête à tête.

Après le départ de Bethany, il constata que Clete arborait une expression sombre. Que se tramait-il entre ces deux-là ? Si son hypothèse au sujet du médaillon était exacte...

Avec un tressaillement, il se rendit soudain compte que Bethany lui rappelait sa sœur. D'ailleurs, à l'époque où elles fréquentaient le même lycée, les deux filles se ressemblaient un peu. Ginny s'était même plainte, à un moment, de ce que Bethany s'habillait et se coiffait comme elle.

Aujourd'hui encore, il restait des traces de cette ressemblance. Les cheveux blond-roux, la peau pâle, les taches de rousseur... Elles étaient toutes les deux simples, naturelles, non apprêtées...

Comme Destry.

De retour du bureau du shérif, Carson fonça tout droit vers le minibar dans le bureau de son père. Il tremblait des pieds à la tête. Jamais il n'avait été aussi près de se faire arrêter. Quand les résultats des tests ADN sur le blouson de Ginny reviendraient du labo...

Il se retourna en entendant la porte s'ouvrir dans son dos. La dernière personne à qui il avait envie de parler, c'était Waylon.

— Cherry ? dit-il.

Comment avait-il pu l'amener ici, sachant dans quel pétrin il était ?

— Ton père m'a dit que tu étais parti avec le shérif. Tout va bien ?

— Il y a de bonnes chances pour que je me fasse bientôt arrêter.

— Pour le meurtre de ta petite amie du lycée ? Mais tu es innocent !

— Oui, mais j'ai menti en disant que je ne l'avais pas vue ce soir-là. Je mentais beaucoup, à l'époque.

— Tu étais jeune.

Carson ne put s'empêcher de rire. Depuis, rien n'avait changé : il se mentait à lui-même depuis des années.

— Ça ne va pas marcher entre nous, hein ? lui demanda-t-elle. Je savais que tu faisais une fixation sur ce qui s'est passé avant ton départ du Montana, mais depuis qu'on est ici je t'ai vu changer.

— La perspective d'être accusé de meurtre, ça te transforme.

— D'accord, mais je parle d'autre chose. Tu es plus attaché à cet endroit que tu ne le prétends.

— Pardon, mais tu l'as eu où, déjà, ton diplôme en psychologie ?

Ce fut dit sur un ton plus sec qu'il ne l'aurait aimé, mais elle se contenta de sourire.

— Je te connais, Carson. L'argent de ton père n'est pas la seule chose qui te retient ici.

Il avait envie de protester mais ne trouva rien à dire tandis qu'elle enlevait la bague de fiançailles en diamant qu'il avait achetée à un prêteur sur gages de Las Vegas. Il se sentit tout à coup à des millions de kilomètres de cette vie-là, qui lui paraissait plus dorée quand Cherry et lui y baignaient encore.

— Ne fais pas ça, soupira-t-il. Si tu peux juste m'attendre un peu...

Elle lui tendit la bague en secouant la tête pendant qu'il insistait :

— Garde-la, Cherry. Je n'en veux pas.

Elle le sonda du regard pendant un long moment.

— Je t'aime toujours, Carson, et j'espère que tu vas arriver à régler tous tes problèmes. Je comprends ton ressentiment envers ton père, mais ta sœur t'aime sincèrement. Ne lui fais pas de mal.

Elle pivota sur les talons.

— Je vais faire mes bagages, puis tu pourras m'emmener à l'aéroport. J'espère juste qu'il n'est pas à trois heures d'ici.

— Une heure et demie, dit Carson.

Il était soulagé de pouvoir encore plaisanter avec elle. En la regardant s'éloigner, il dut reconnaître, à contrecœur, qu'elle avait raison. Il n'avait pas surmonté son passé. Il ne savait même pas s'il en serait un jour capable.

Son téléphone sonna. Il l'ouvrit et reconnut le numéro du recouvreur du casino. Il n'avait plus beaucoup de temps devant lui ; son désespoir grandissait proportionnellement aux intérêts sur sa dette.

L'argent que Destry lui avait promis les calmerait pendant un moment. Mais ensuite ? S'il n'arrivait toujours pas à mettre la main sur le ranch ?

Une idée lui vint à l'esprit et lui souffla une autre solution. S'il arrivait à rassembler une mise suffisante et à se trouver une partie de poker dans le coin, il pourrait rafler assez d'argent pour éviter la catastrophe et gagner un peu plus de temps.

Il se rendit brusquement compte que la tournure des événements pouvait être à son avantage, après tout. Waylon était certainement prêt à payer pour se débarrasser de Cherry. En jouant bien ses cartes, il pourrait peut-être s'en sortir. Se racheter.

En entendant le bruit du fauteuil roulant dans le couloir, il rassembla ses forces pour la bataille psychologique.

Cherry ne mesurait pas l'ampleur du problème entre Waylon et lui. Même s'il était très jeune au moment de la mort de sa mère, Carson ne se rappelait que trop bien la manière dont son père l'avait traitée. Voilà pourquoi il avait gardé le secret de celle-ci, et le garderait jusqu'à sa mort.

C'était pour cette même raison qu'il s'était juré de faire payer son père pour ce qu'il avait infligé à sa mère. Le jour de la revanche approchait à toute vitesse, pensa-t-il tandis que Waylon entra sur son fauteuil roulant. Avec un peu de chance, il pourrait même se débrouiller pour que Destry n'en pâtisse pas.

* * *

Waylon vit Cherry sortir du bureau d'un air résolu, en disant qu'elle allait faire ses bagages. Il la regarda s'éloigner vers sa chambre avec satisfaction. Il était impatient de la voir partie pour de bon.

Il soupçonnait son fils de ressentir la même chose. Carson n'avait jamais eu l'intention de l'épouser. Son bluff n'avait pas fonctionné. Ou alors le séjour

au Montana les avait fait changer d'avis tous les deux.

— Tu avais raison au sujet de Cherry, dit Carson tandis que Waylon entraînait dans le bureau et roulait vers le bar.

— C'est bien une stripteaseuse, finalement ?

Carson serra les dents pour contenir la fureur qui bouillonnait toujours en lui, à fleur de peau. Au bout du compte, Cherry s'était révélée plus maligne que Waylon ne l'avait d'abord cru. Elle n'aurait pas forcément constitué un mauvais choix pour son fils. Sauf que sa vie était à Las Vegas. Celle de Carson était ici.

— Je ne peux pas l'épouser.

Waylon ne répondit pas. Son fils ne s'attendait tout de même pas à ce qu'il feigne l'étonnement ?

— Mais il faut que je la ménage un peu. Après tout, je l'ai fait venir jusqu'ici en lui promettant un grand mariage.

Si seulement Carson n'était pas aussi transparent ! Evidemment, cela rendait aussi les choses plus faciles, souvent.

— Je peux me charger de la flanquer à la porte, dit Waylon. Mais, si tu es d'humeur généreuse, tu peux l'emmener à Big Timber et lui dire que je lui paie son billet retour jusqu'à l'endroit où tu l'as dégottée.

— Je t'ai dit que je l'aimais ! Je ne peux pas la laisser tomber comme ça. Si tu refuses de m'aider, je vais peut-être rentrer à Las Vegas avec elle et me marier, après tout. Advienne que pourra.

Encore un coup de bluff minable, mais Waylon ne prit pas la peine de mettre son fils au défi de s'exécuter. Il était prêt à mettre le paquet pour se débarrasser de Cherry : elle n'était pas faite pour la vie de ranch. Un jour ou l'autre, elle aurait fini par en éloigner Carson.

— Combien tu veux ? dit-il à son fils, qui s'éloignait déjà vers la porte.

Carson s'arrêta net.

— Cinq mille dollars, dit-il sans se retourner.

Waylon jura et fit mine de résister, mais il aurait payé le double pour effacer cette femme de la vie de son fils.

— Très bien, dit-il au bout de quelques minutes de négociation. Je vais te faire un chèque.

Après le départ de Carson, il s'avança en fauteuil roulant jusqu'à la baie vitrée. De la neige fraîchement tombée blanchissait les sommets des montagnes, et il y avait de moins en moins de feuilles aux branches des trembles et des peupliers. L'hiver arrivait inexorablement.

Waylon savait d'expérience à quel point la région pouvait être inhospitalière. Il avait survécu aux blizzards, aux tempêtes de vent descendus en hurlant des monts Crazy, aux étés caniculaires qui cuisaient la terre et laissaient mourir de faim les bêtes et les cultures.

Au fil des années, il avait vu les jeunes générations quitter cette terre pour ce qu'ils croyaient être une vie meilleure. Cet exode lui rappelait les histoires de son père au sujet des années 1920, quand des milliers de cultivateurs et

d'élèves affamés avaient fui la région en laissant tout derrière eux. Sauf sa famille, qui avait préféré rester et se battre. Elle s'en était sortie, de justesse.

Mais tout avait changé avec Waylon. Il avait prospéré, ici, au pied des Crazies, et il allait veiller à transmettre cet héritage intact à son fils. Que les autres bazzardent leur propriété à des promoteurs qui les diviseraient en parcelles constructibles de cinq hectares ! Il n'en irait pas ainsi de son ranch à lui, même s'il devait se battre jusqu'à son dernier souffle pour le préserver.

En contemplant le domaine qu'il avait bâti de ses propres mains, il attendit la bouffée de fierté qu'il ressentait généralement et fronça les sourcils en constatant qu'elle ne venait pas. Toujours cette même impression de n'en avoir pas fait assez. Il avait espéré qu'elle se dissiperait avec le retour de son fils, qu'il attendait depuis tant d'années.

Waylon avait toujours redouté que Carson tienne trop de sa mère. La simple pensée de Lila lui retournait l'estomac, alors qu'elle était morte depuis près de trente ans. Morte mais pas oubliée, puisqu'il était obligé de penser à elle chaque fois qu'il posait les yeux sur sa fille.

Mais, depuis peu, il craignait plutôt que son fils lui ressemble *à lui*, et de la pire manière possible. Comme d'habitude, il tenta de se rasséréner en se rappelant le chemin qu'il avait parcouru depuis la petite maison où il était né. Il n'y avait qu'à voir celle où il vivait maintenant ! Il sourit en songeant à l'époque de sa construction : toute la région ne parlait que de ça.

De même qu'on ne parlait que de son fils, quelques années auparavant, pensa-t-il en s'assombrissant de nouveau. Onze années s'étaient écoulées depuis ce qu'il appelait « les ennuis ». C'était largement suffisant pour calmer les esprits, comme il ne cessait de le répéter à Carson.

Mais la récente visite du shérif lui avait fait entrevoir la possibilité que son fils finisse en prison, après tout. Et le pire, c'était qu'il n'y pouvait absolument rien.

* * *

— Tu as fait *quoi* ?

— J'ai oublié que je portais le médaillon, dit Bethany. Et quand je suis passée voir Clete au bar... c'était super bizarre. Rylan West l'a tout de suite remarqué et il a eu une réaction incompréhensible.

L'homme au bout du fil poussa un soupir d'exaspération.

— Qu'est-ce que tu cherches à faire, Bethany ?

— Je ne...

— Ne me dis pas que tu as simplement oublié de l'enlever, comme ça, par hasard.

Il semblait furieux. Bethany n'aurait peut-être pas dû l'appeler... Si elle ne l'avait pas prévenu, il n'aurait sans doute jamais rien su de l'incident.

— Ce n'est pas un drame, tu sais. J'ai inventé une explication.

— Ah, oui ?

Il n'avait pas l'air de lui faire confiance pour deux sous.

— J'ai dit qu'il était à moi, mais que je ne l'avais pas porté depuis longtemps et que je l'avais oublié.

Elle l'entendit marcher de long en large. Où était sa femme ? Sans doute dans une autre pièce de la maison, parce qu'il ne lui avait même pas reproché de l'appeler chez lui.

— Et ensuite, Bethany ? demanda-t-il en détachant chaque syllabe comme s'il parlait à un enfant. Qu'est-ce que tu as fait du médaillon ?

— Je l'ai caché.

— Il faut que tu t'en débarrasses.

— Mais c'est toi qui me l'as offert ! protesta-t-elle en secouant la tête.

— Malheureusement. C'était une erreur, je m'en rends compte maintenant.

— Je te promets de ne plus le porter.

— Bethany, je vois que je ne peux pas te faire confiance pour t'en débarrasser, alors je te demande de me le rendre.

Elle entendit un bruit s'élever derrière lui, peut-être celui d'une porte qui s'ouvrait.

— Je te dirai quand. Attends que je t'appelle.

L'instant d'après, il raccrocha.

Elle posa le téléphone et contempla le petit cœur en argent suspendu à sa fine chaînette. Le jour où il le lui avait offert, elle avait été tellement touchée qu'elle s'était mise à pleurer.

— Je n'aurais jamais cru que quelqu'un comme toi puisse tenir autant à moi, avait-elle dit entre ses larmes.

— Mais enfin, pourquoi ?

— Parce que tu es intelligent, que tu réussis dans la vie, que les gens te respectent. Moi, je suis une rien-du-tout.

— Bethany, avait-il dit en lui prenant le menton entre ses doigts, tu es quelqu'un d'exceptionnel. Je n'ai jamais rencontré personne qui te ressemble.

— Si seulement on n'avait pas besoin de se cacher...

A l'instant où elle avait prononcé ces mots, elle s'était rendu compte de son erreur. Il s'était mis en colère et lui avait expliqué, comme tant de fois auparavant, qu'ils ne pouvaient continuer à se voir qu'à condition de garder le secret.

— Il faut que tu me croies, Bethany. Ce n'est vraiment pas le bon moment. Tu as confiance en moi, n'est-ce pas ?

Elle avait acquiescé d'un geste, et il avait embrassé ses paupières pour qu'elle arrête de pleurer, puis il lui avait fait l'amour. Elle s'était sentie désirée, choyée... et même un peu exceptionnelle.

Elle prit le bijou au creux de sa paume. Il était frais au toucher, comme le jour où il le lui avait mis autour du cou. Elle n'avait aucune envie de le rendre. Elle irait au rendez-vous qu'il lui fixerait, mais elle prétendrait l'avoir oublié.

Et s'il mettait vraiment fin à leur aventure ? L'histoire des petits mots

menaçants l'avait angoissé au point qu'il parlait de ne plus la voir. Au début, Bethany avait cru qu'il dramatisait, mais à présent elle commençait à craindre qu'il ne soit sérieux. Cette perspective lui brisait le cœur. Leur relation était la seule chose qui mettait du piment dans son existence. Clete ne s'intéressait pas à elle. Il faisait juste semblant. Elle pensa à leur étreinte de la veille. Elle s'était abandonnée à lui comme aux débuts de leur mariage. Mais, hier soir, il était enflammé par la jalousie ; il craignait qu'elle ait quelqu'un d'autre dans sa vie, elle le savait. Maintenant qu'il était rassuré...

Avec un soupir, elle alla ranger le médaillon au fond du tiroir qui contenait ses sous-vêtements. Clete n'irait jamais fouiller là-dedans.

Elle referma le tiroir et se prépara à attendre l'appel de son amant.

Derrière son comptoir, Clete Reynolds souriait et hochait la tête quand le contexte l'exigeait, mais il n'écoutait qu'à moitié.

Il regrettait de ne pas avoir réclamé plus d'explications sur le bijou que sa femme portait la veille. Il y avait un bon bout de temps qu'il soupçonnait Bethany de manigancer quelque chose dans son dos. Il tenta de mettre le doigt sur le moment précis où cela avait commencé. Après tant d'années passées à travailler dans un bar, il savait repérer les signes. C'étaient presque toujours de petits détails insignifiants.

Le premier indice, ç'avait été une bouffée d'after-shave inconnu en rentrant à la maison. Bethany venait d'arriver, elle aussi, elle enlevait son manteau quand il avait senti ce parfum qu'il ne reconnaissait pas.

Bethany l'avait vu humer l'air.

— Quoi ? avait-elle demandé en fronçant les sourcils.

— Rien.

Il n'avait pas insisté. Bethany n'était pas du genre femme infidèle. Elle n'était ni grande ni mince, elle n'avait pas des jambes interminables. C'était une femme comme tant d'autres, pas de celles sur lesquelles les hommes se retournent en sifflant. Elle était simplement jolie, charmante... banale.

La deuxième fois, il avait remarqué qu'elle avait changé de vêtements depuis son passage au bar, une heure auparavant. Et de coiffure aussi. Alors que tout à l'heure elle avait un brushing impeccable, ses cheveux étaient maintenant tirés en une queue-de-cheval humide, comme si elle sortait de la douche. Or, c'était impossible, puisque Clete savait avec certitude qu'elle n'était pas retournée chez eux entre-temps.

Il l'avait emmenée dans le parking derrière le bar sous prétexte de fumer une cigarette et lui avait posé la question, l'air de rien. Elle lui avait expliqué qu'elle avait piqué une tête dans la rivière avec sa copine Cassie ; il faisait effectivement très chaud ce jour-là.

Hier soir, Clete avait décidé de ne pas lui forcer la main au sujet du bijou. Il n'avait aucune envie de répéter l'incident survenu dans un bar à Missoula, le soir où il avait compris que sa petite amie le trompait et qu'il ne rejouerait plus jamais au football. Hors de question pour lui de repasser une nuit au poste à cause d'une femme infidèle.

Du coup, il avait décidé de se calmer avant de rentrer à la maison. De laisser Bethany croire qu'elle l'avait embobiné avec son histoire de médaillon oublié. Avec un peu de patience, il finirait par la prendre sur le fait.

Mais à présent, tandis qu'il suivait d'une oreille distraite les mêmes conversations qu'il entendait tous les soirs, Clete se rendit compte qu'il n'avait pas forcément envie de la surprendre. Avec un peu de chance, son aventure se finirait d'elle-même. Peut-être était-ce déjà du passé. D'un coup, l'idée de perdre sa femme lui parut insoutenable. S'il l'accusait ouvertement d'infidélité, qui choisirait-elle ? Son époux ou son amant ?

* * *

Destry avait besoin de s'éclaircir les idées, et la meilleure méthode qu'elle connaissait, c'était d'être sur le dos d'un cheval. Sa conversation avec son frère l'avait troublée plus qu'elle ne voulait bien l'admettre. Elle craignait que Carson n'écope d'une peine de prison, ou même de la peine de mort. Chaque fois qu'elle y pensait, un frisson lui remontait le long du dos.

En arrivant dans l'écurie, elle aspira une grande bouffée d'air, laissant les parfums familiers remplir ses narines, puis elle passa dire bonjour à sa jument avant d'entrer dans la sellerie. Russell Murdock, le contremaître du ranch, était en train de ranger des licous.

— Tiens, qui voilà ? dit-il avec un grand sourire.

Russell était un bel homme comme Waylon, grand et bien charpenté, mais avec un caractère moins ombrageux. Enfant, Destry aurait aimé qu'il soit son père ; il lui témoignait en tout cas beaucoup plus d'affection que Waylon. En le regardant maintenant, elle se rendit subitement compte qu'elle allait désormais poser le même regard sur tous les hommes de la région et de la génération de Waylon, en se demandant s'ils pouvaient être son père.

— Tu pars te balader ? lui demanda-t-il.

Elle fit oui de la tête.

Russell s'adossa contre le mur de la sellerie et la jaugea du regard.

— Tu as ta tête des mauvais jours, déclara-t-il. Si tu te tracasses au sujet des box que ton père veut faire construire, Grayson Brooks vient de m'appeler pour me dire qu'il commencerait aujourd'hui. Il avait prévu de passer d'abord chez toi pour changer les serrures, mais il paraît que tu as annulé.

— Rylan s'en est chargé.

— Drôlement sympa de sa part, dit Russell en haussant un sourcil.

Destry fut obligée de rire. Russell connaissait ses sentiments au sujet de leur voisin.

— J'ai vu la voiture du shérif devant la maison. Ce n'est pas pour être indiscret, mais...

Il repoussa son chapeau en arrière. Depuis que Destry était petite, il lui répétait que si elle avait un problème elle pouvait toujours venir le voir. Et il avait tenu parole.

Les joues de Destry s'échauffèrent au souvenir du jour où elle lui avait demandé si c'était vrai, ce qu'elle avait entendu au sujet du sexe. Ayant grandi entourée d'animaux, elle savait comment ça se passait pour eux ; simplement, elle avait du mal à croire que les humains en faisaient autant. Elle devait avoir huit ans à tout casser. Russell lui avait répondu le plus sérieusement du monde.

— Carson a peut-être des ennuis plus graves qu'on ne le croyait, dit-elle. Et Waylon ne va pas bien ; tu es au courant ?

— Margaret me l'a dit. Je m'en doutais, de toute façon, quand il a fait revenir ton frère.

— Il veut qu'il reprenne le ranch.

Russell resta un moment sans rien dire.

— Et pour toi, il veut quoi ?

— Que je me marie avec Hitch McCray.

Russell la regarda bien en face et poussa un soupir.

— Entre nous, mon petit chou, tu n'y songes pas sérieusement ?

— Moi ? Plutôt mourir que d'épouser ce connard.

Russell la regarda d'un air désapprobateur. Quand elle avait sept ans, il avait menacé de lui laver la bouche avec du savon si elle continuait à jurer comme les commis du ranch. A présent, elle ressentait encore plus d'affection pour cet homme qui avait joué pour elle un rôle de père. Elle ne pouvait s'imaginer à quoi aurait ressemblé sa vie s'il n'avait pas été là depuis le début.

— Dis-moi, Russell, tu as bien connu ma mère ?

— Pourquoi me poses-tu cette question ? demanda-t-il d'un air surpris.

— Tu l'aimais bien, non ?

— Tout le monde l'aimait. C'était quelqu'un d'exceptionnel. Mais elle, elle n'a jamais aimé personne d'autre que Waylon.

Destry l'observa attentivement.

— Tu m'as toujours dit qu'il n'y aurait jamais de secrets entre nous, que je pouvais te demander n'importe quoi. Ça tient toujours ?

— Bien sûr.

— Est-ce qu'il y a des chances pour que tu sois mon père ?

— Tu es la fille de Waylon, dit-il en secouant la tête.

— Tu as été plus un père pour moi que lui, alors je me suis demandé...

Russell leva son regard par-dessus l'épaule de Destry.

— Tiens, on dirait que la fiancée de ton frère s'en va.

Elle se retourna. Carson était en train de charger les valises de Cherry dans le coffre de sa voiture de sport.

* * *

En trouvant sa femme endormie par terre dans le bureau adjacent au magasin, Bob Benton resta figé sur place, éberlué qu'elle puisse encore le surprendre après tant d'années.

— Qu'est-ce qui t'a pris de descendre toute seule, sans moi ? lui demanda-t-il après l'avoir réveillée. Et si tu t'étais retrouvée nez à nez avec un cambrioleur ?

— Je m'en serais occupée, comme je m'occupe de tout le reste, lui rétorqua Nettie.

Elle quitta le magasin d'un pas furieux et s'engagea sur le sentier de la maison.

Bob la regarda monter jusqu'à la porte de chez eux, puis il rentra dans son bureau et appela le service des gardes forestiers au sujet du grizzli. Ils n'y pouvaient pas grand-chose, bien sûr. Ils avaient déjà posé un piège, qui manifestement n'avait pas fonctionné.

Puis il se chargea des cartons qu'il avait omis d'aplatir la veille et se prépara à ouvrir l'épicerie.

La température avait chuté pendant la nuit et, même si le soleil brillait, il allait lui falloir un bon moment pour réchauffer l'air. En déverrouillant la porte à l'avant du magasin pour sortir le panneau *ouvert*, Bob vit la voiture du shérif garée de l'autre côté de la rue, dans le parking du Branding Iron.

Il se sentit au bord d'une nouvelle crise de panique. Il ne pouvait pas rester ici. Il avait déjà réfléchi à passer l'hiver dans le Sud, mais il savait que Nettie n'accepterait jamais de quitter le magasin. Jusqu'à cet instant précis, il n'avait pas songé à y aller *seul*.

Et s'il faisait ses bagages et mettait les voiles, comme les retraités qui ne passaient que quelques semaines de la belle saison dans ce trou perdu ? Et si c'était la réponse à tous ses problèmes ?

Son moral s'améliora aussitôt à l'idée de ce changement de plans. Il irait en Arizona, voilà ! Qui savait ce qui l'attendait là-bas ? Peut-être une piscine scintillante entourée de jeunes femmes en Bikini !

Nettie répétait à tout le monde qu'elle continuerait à travailler à l'épicerie jusqu'à la fin de sa vie. Un matin, on viendrait voir pourquoi elle n'avait pas ouvert et on s'apercevrait qu'elle était morte. Bob avait toujours pensé que le « on » en question serait lui ; mais, tout à coup, il s'imaginait un autre avenir.

Sauf que son départ risquait d'éveiller les soupçons du shérif. Il s'arrêta net au milieu de l'allée des biscuits, des biscottes et des chips et se prépara à une nouvelle crise de panique. Mais elle ne vint pas. Qui, au fond, se demanderait vraiment pourquoi il était parti sans Nettie ? Aucun de ceux qui la connaissaient un tant soit peu, en tout cas ! Pas même le shérif.

Un soulagement intense s'empara de lui. Il ne passerait plus un seul hiver dans ce maudit trou. Ni un seul été, parce qu'une fois parti il ne reviendrait plus, même si Nettie voulait encore de lui. Il allait tourner la page sur cette ville et sur ses cauchemars, et prendre un nouveau départ en Arizona.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? demanda Nettie.

De retour à l'épicerie, elle trouva son mari en train de siffler, ce qui, d'aussi loin qu'elle se souvienne, n'était jamais arrivé.

— Les gardes forestiers vont venir vérifier le piège à ours, lui dit-il avec un sourire enjoué.

Nettie lui lança un regard méfiant. Bob n'était *jamais* enjoué. Il ne l'était pas au moment de leur mariage et il ne l'était certainement pas devenu au fil des années suivantes. Il se caractérisait au contraire par son humeur sombre, son comportement bizarre, les longues promenades qu'il faisait seul la nuit et dont il revenait encore moins apaisé.

— Tu ne devineras jamais ce que j'ai vu ! dit-elle enfin, incapable de se contenir plus longtemps. Kate LaFond est allée déterrer quelque chose dans son garage au beau milieu de la nuit !

Ou l'enterrer, songea-t-elle. Impossible de savoir.

Bob ne répondit pas, ce qui n'avait en revanche rien d'exceptionnel.

— Je t'avais bien dit qu'elle manigançait quelque chose, poursuivit Nettie.

— Je crois surtout qu'elle se fiche de toi. Elle a dû remarquer que tu l'espionnais et elle a décidé de te faire marcher. Ou alors tu as rêvé. Quoi qu'il en soit, ça ne nous regarde pas.

Il s'éloigna vers l'arrière du magasin et ajouta :

— Au fait, j'ai plié les cartons. Je t'ai aussi préparé ton fond de caisse. Maintenant, je vais faire mes bagages.

Frustrée par l'indifférence de son mari à l'égard de son scoop, Nettie n'écoutait plus vraiment, jusqu'à ce que le mot *bagages* se fraie un chemin dans son esprit.

— Tes bagages ? répéta-t-elle.

Il se tourna alors pour la regarder. Même son apparence physique avait changé ! Il semblait plus élancé, comme si on venait de lui ôter un poids des épaules.

Nettie le dévisagea en fronçant les sourcils. Quelle mouche l'avait piqué ? Si elle ne le connaissait pas aussi bien, elle aurait juré qu'il faisait une crise de la cinquantaine tardive et qu'il était tombé amoureux.

— Je pars pour le Sud, Nettie.

— Quoi ?

— Je pars pour l'Arizona. J'ai dans l'idée de m'acheter une propriété là-bas avec l'argent que mon père m'a laissé.

Nettie fit une petite grimace. Le père de Bob lui avait tout légué, en s'assurant qu'elle ne pourrait toucher à un seul centime de l'héritage. Après toutes les années qu'elle avait passées à prendre soin de son fainéant de fils ! Rien que d'y penser, elle en bouillait encore.

— Tu m'écoutes, Nettie ? Je pars là, tout de suite, avant la première neige. Était-il sérieux ? Il avait l'air de le croire.

— A vrai dire, poursuivit-il, je ne suis pas sûr de revenir.

Elle ne sut que répondre. Il n'avait même pas évoqué la possibilité qu'elle

puisse l'accompagner. Parce qu'il savait qu'elle refuserait ? Ou parce qu'il ne voulait pas d'elle ?

— Tu pars comme ça, du jour au lendemain ?

— Ça couvait depuis un moment, tu le sais aussi bien que moi.

Avec un sourire un peu triste, il ajouta :

— Je n'ai jamais été ton premier choix de toute façon.

Elle ne pouvait le contredire, sur ce point — mais elle était étonnée qu'il soit au courant.

— J'espère que je n'ai pas gâché ta vie, dit-il d'une voix nouée par l'émotion.

— De quoi tu parles ? lui demanda Nettie, soudain inquiète.

Elle pensa à son comportement récent, encore plus bizarre que d'habitude, et à ses terribles cauchemars.

— Tu as fait quelque chose de mal, Bob ?

Il secoua la tête et quitta le magasin en fermant la porte derrière lui.

Nettie hésita un instant à le suivre. Finalement, elle resta plantée au beau milieu du magasin à digérer ce qui venait de se passer. Au bout de quelques minutes, ses yeux se remplirent de larmes, et elle se mit à rire et à pleurer en même temps. Ne pouvant se décider pour l'un ou l'autre, elle s'assit par terre au milieu de l'allée et continua ainsi jusqu'à ne plus ressentir qu'un incroyable soulagement.

* * *

Rylan avait appelé Destry, mais elle ne répondait pas. Il lui avait laissé un message et avait attendu un moment qu'elle le rappelle, en vain. Il envisagea d'aller trouver Bethany et de l'interroger tout de suite au sujet du médaillon, mais il songea qu'elle serait sans doute plus susceptible de dire la vérité en présence de Destry.

Il ne lui restait qu'une chose à faire : seller son cheval et partir vers la montagne.

Le domaine de sa famille longeait celui des Grant jusqu'à déboucher sur la réserve forestière et les monts Crazy. Il sortait à peine de la forêt de pins quand il aperçut une silhouette bien connue au loin.

— Les grands esprits se rencontrent, dit-il en rattrapant Destry.

Elle éclata de rire, mais elle n'eut pas l'air tellement surprise de le voir. Ils montèrent côte à côte à travers les arbres jusqu'à atteindre une crête dégagée.

Destry sauta de sa jument et s'avança à pied jusqu'au bord de la falaise.

— Ton endroit préféré, dit Rylan en la rejoignant.

Il fallait admettre que la vue était fabuleuse. Destry disait autrefois qu'on avait l'impression de voir jusqu'au bout de la terre. C'était encore le cas, par une journée claire comme celle d'aujourd'hui.

Une légère brise agitait les mèches de cheveux qui dépassaient sous le chapeau de paille de celle-ci. Tout à l'heure, Rylan avait eu hâte de lui parler

de Bethany et de son médaillon, mais maintenant il n'avait pas envie de gâcher cet instant en parlant du meurtre qui les séparait depuis tant d'années.

A sa grande surprise, quand il se tourna vers Destry, il vit que ses yeux brillaient de larmes.

— Pourquoi tu pleures ?

Elle secoua la tête.

— Il y a quelque chose dont tu ne m'as pas parlé, je le sens.

Elle lui lança un regard oblique à travers ses larmes, puis s'essuya furieusement les yeux du revers de sa manche.

Rylan s'avança vers elle, posa les mains sur ses épaules et la fit pivoter vers lui.

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

Elle voulut détourner les yeux, mais il l'attira vers lui et l'obligea à le regarder en face.

— C'est le ranch, dit-elle. Je vais le perdre.

— Comment ça ?

L'exploitation des Grant prospérait, pourtant, depuis que Destry s'en occupait, il le savait !

— Waylon Grant n'est pas mon père.

— Quoi ?

— Apparemment, ma mère a eu une aventure avec un autre homme avant ma naissance. Waylon l'a toujours su. Voilà pourquoi il ne s'est jamais intéressé à moi.

— Et toi, depuis quand tu le sais ?

Elle haussa les épaules.

— J'ai toujours senti qu'il y avait quelque chose qui clochait. Mais je n'avais jamais imaginé que c'était ça. Quand j'ai compris qu'il avait fait revenir Carson pour lui léguer le ranch, je suis allée m'expliquer avec lui, et il m'a dit la vérité.

Il fallut un moment à Rylan pour digérer ces informations. Le ranch était toute la vie de Destry. Si elle le perdait...

— Mais, s'il le lègue à ton frère, tout n'est pas perdu. Carson ne te mettrait jamais à la porte !

Ce salopard n'a pas intérêt à essayer, en tout cas.

— Il a des ennuis. Il compte vendre la propriété pour rembourser ses dettes.

Rylan dut se mordre la langue pour se retenir de jurer. S'il avait pu mettre la main sur Carson Grant à cet instant précis...

— Je ne sais pas qui est mon père biologique, dit Destry d'une voix éteinte. Je ne sais même plus qui je suis.

— Moi, je le sais, chuchota Rylan.

Il prit son magnifique visage entre ses mains et l'embrassa avec douceur.

— Tu es Destry Grant, et j'ai une admiration sans bornes pour la femme que tu es devenue. Tu es pleine de force, de sagesse, de compétences. Je n'ai

jamais douté de toi et je ne veux pas que tu le fasses non plus.

* * *

Tandis qu'ils redescendaient entre les arbres, dans la nuit tombante, Destry eut l'impression de respirer de nouveau. Cela lui avait fait du bien de se confier à Rylan. En se rappelant ce qu'il lui avait dit, elle se mit à sourire.

Il l'avait tenue dans ses bras pendant un long moment avant de lui annoncer sa nouvelle à lui.

— Tu ne vas pas le croire, mais le médaillon que j'ai trouvé dans les affaires de Ginny... J'en ai vu un autre, exactement pareil.

Le cœur de Destry s'était mis à battre plus fort.

— Où ça ?

— Au cou de Bethany Reynolds.

Il lui avait alors raconté l'incident du bar.

— Je lui ai demandé d'où il venait et je crois qu'elle m'a menti. Et à son mari par la même occasion.

Un vent frais se leva et fit pencher les herbes et voler la crinière de la jument. Les bras de Destry se couvrirent de chair de poule.

— Il faut qu'on en sache plus, dit-elle.

— C'est bien ce que je me disais. Tu serais d'accord pour...

— Oui.

Il lui fit un grand sourire.

— Passons d'abord à Beartooth voir si Clete travaille au bar. A mon avis, il faut qu'on arrive à parler à Bethany sans qu'il soit dans les parages.

A mi-descente, Rylan bifurqua vers son ranch en lui proposant de la rejoindre chez elle. Destry, pour sa part, prit le chemin de la grande maison et des dépendances de Waylon. Tout à l'heure, alors qu'elle était sur le point de partir, Grayson l'avait arrêtée pour lui parler des nouveaux box. A présent, en ramenant la jument dans l'écurie, elle vit qu'il en avait terminé un et lui avait même laissé un mot pour savoir ce qu'elle en pensait.

Il avait fait un travail magnifique, pensa Destry en dessellant la jument. Il faudrait qu'elle pense à l'appeler pour le lui dire.

Sachant que Rylan l'attendait chez elle, elle prit rapidement soin de sa monture, rangea son matériel et partit tout droit vers son pick-up. Son frère n'était pas réapparu depuis qu'elle l'avait vu charger les valises de Cherry dans sa voiture, et elle se demandait si elle le reverrait un jour...

Pour le moment, elle avait hâte d'arriver chez elle et de retrouver Rylan. L'histoire du médaillon de Bethany ressemblait à un vrai coup de veine, le premier depuis le début de cette terrible histoire.

* * *

Rylan descendit seul le sentier à flanc de montagne, encore sous le choc

des révélations de Destry. En sortant des bois, il contempla la vallée devant lui, inspira profondément comme pour s'imprégner du paysage et tenta de s'imaginer ce que serait sa vie sans sa famille et leur ranch.

En chevauchant entre les herbes décolorées par l'été, il tomba sur des traces de pneus. Un véhicule avait traversé ce pâturage il n'y avait pas longtemps. Les traces menaient vers l'est en suivant la clôture. Il n'eut pas à aller bien loin avant de trouver un portail en barbelés ouvert et de constater que les traces continuaient vers chez Destry.

Son cœur se mit à battre plus fort. Il passa le portail et se mit à galoper en direction de la maison de ferme. Elle était cachée, pour l'instant, par un épais rideau d'arbres. En arrivant au bord de ce bosquet, il chercha du regard un véhicule, mais n'en vit pas.

Le portail pouvait être ouvert depuis plusieurs jours, après tout. Destry disait avoir fait peur à l'intrus, mais Rylan craignait que quelques chevrotines tirées en l'air n'aient pas suffi. Si le rôdeur ne connaissait pas Destry, il ne pouvait pas se douter qu'elle était tout à fait capable de le viser.

Il descendit de son cheval et le mena entre les arbres en cherchant des traces. Il n'eut pas à aller loin avant de repérer des empreintes de pas récentes et de pneus plus anciennes. Il les suivit à travers les pins, les trembles et les peupliers qui servaient de brise-vent, jusqu'à ce que la maison lui apparaisse au loin.

Le soleil venait de se coucher, teignant le ciel d'un orange incandescent. La maison était plongée dans l'obscurité, Destry ne devait pas encore être rentrée. A l'angle du bâtiment, il y eut un mouvement furtif, puis une silhouette sombre disparut derrière la maison.

Rylan se précipita à sa poursuite. Cette fois, il ne le laisserait pas s'échapper.

* * *

En arrivant devant chez elle, Destry aperçut d'abord Rylan. Il plaquait quelqu'un au sol au milieu de la pelouse. Elle sauta de son pick-up en sortant son pistolet de son sac et s'élança vers eux.

— Qu'est-ce qui se...

— J'ai coincé ton cambrioleur, annonça Rylan en levant la tête.

— Non, non, c'est une erreur ! dit Hitch McCray d'une voix pâteuse.

Une odeur d'alcool flottait autour de lui.

— Destry, dit-il, c'est toi qui m'as dit qu'on rôdait autour de chez toi. Je suis passé par hasard en voiture, j'ai vu un type qui essayait de forcer ta porte. J'ai voulu l'en empêcher, c'est tout. Je te jure que c'est vrai.

— J'ai déjà prévenu le shérif, dit Rylan en continuant à maintenir Hitch au sol.

— Le salopard a filé dans les bois, lui dit Hitch. Je l'aurais attrapé si tu ne m'avais pas sauté dessus. J'essayais juste de protéger Destry.

— Rappelle-moi pourquoi tu passais sur cette route ?

Hitch regarda tour à tour Rylan puis Destry.

— Y a pas de loi qui m'interdise de rendre visite à Destry.

— C'est bien ce que je pensais, dit Rylan. Ce n'était pas vraiment un hasard.

— C'est un malentendu ! proclama Hitch, visiblement soûl. Y'a aucune raison de mêler le shérif à tout ça.

— La standardiste m'a dit qu'il était à Beartooth, dit Rylan. Il devrait bientôt être là.

Destry décela du soulagement dans sa voix et dans l'expression de son visage. Il avait eu peur pour elle et il avait réussi à prendre le coupable en flagrant délit.

— Ce cochon a forcé ta serrure au tournevis, dit-il.

— Puisque je vous dis que c'était pas moi !

— Te fatigue pas. Tu l'expliqueras au shérif.

— Je t'ai dit d'appeler l'adjoint Billy Westfall ! protesta Hitch. Lui, il aurait tout arrangé.

Billy Westfall ? Il se débrouillerait surtout pour que Hitch ne voie jamais l'intérieur d'une cellule de prison, pensa Destry.

Une sirène s'éleva au loin.

— Tu as de la chance de ne pas t'être pris une balle, l'autre soir, dit-elle.

Si elle avait su qu'il s'agissait de Hitch, elle n'aurait peut-être pas hésité à lui tirer quelques plombs dans les fesses.

— Je ne sais pas de quoi tu parles, grommela-t-il.

Le temps que le shérif arrive et mette Hitch en état d'arrestation, il était trop tard pour aller chez Bethany.

— Tu es sûre que ça va aller ? demanda Rylan après le départ des autres.

Entre-temps, ils avaient appris qu'en plus d'essayer de s'introduire chez Destry, Hitch avait pris la fuite après avoir percuté un véhicule en quittant le bar du Range Rider. Il ne serait donc pas libéré avant vingt-quatre heures au moins — et encore, si sa mère acceptait de fournir sa caution. Selon le shérif, c'était peu probable, ce qui voulait dire que Hitch risquait de passer un petit moment en prison. Destry n'avait théoriquement plus à s'inquiéter.

Le simple fait de savoir à présent qui la surveillait l'avait de toute façon rassurée.

— Mais oui, ça ira très bien.

— Moi aussi je me sens mieux, dit Rylan, sachant que ce crétin est derrière les barreaux. Je me renseigne pour savoir à quelle heure Clète travaille demain et je t'appelle.

Il resta dans l'embrasure de la porte, son chapeau à la main, à regarder Destry d'une manière qui la fit fondre.

— Merci, Rylan.

Il hocha la tête comme s'il cherchait quelque chose à ajouter.

— A demain, dit-il enfin.

— Tu es sûr de retrouver ton chemin dans la nuit ? lança Destry dans son dos.

Il éclata d'un rire joyeux qui résonna dans la nuit et la rendit magique.

— Mon cheval le connaît, c'est l'essentiel.

Puis il sauta en selle et la salua d'un geste de son chapeau avant de disparaître.

Le lendemain matin, Billy Westfall, adjoint du shérif, examina son reflet dans la salle de bains.

— Mon vieux, dit-il avec un grand sourire, t'es une vraie bombe.

Appuyée contre l'embrasure de la porte, sa petite amie, Trish, roula des yeux.

— Comme disait ma grand-mère, ça sonnerait mieux si ça venait de quelqu'un d'autre.

Il lui tira la langue, et elle retourna à ses occupations sans rien ajouter. Il la regarda s'éloigner, un peu déconfit de constater à quel point la magie s'était évaporée de leur couple. A leurs débuts, elle aurait trouvé ça drôle et elle lui aurait donné raison, et ils auraient fini ensemble dans la douche à se savonner l'un l'autre.

Billy se regarda de nouveau dans la glace. Son estime de soi n'était pas au top. Et pas seulement à cause de l'attitude un peu limite de Trish. Il avait toujours pensé qu'à son âge il serait shérif. Ça le rongerait d'être encore adjoint à trente ans.

Il lui suffirait de résoudre tout seul une bonne petite enquête croustillante, songea-t-il en hochant la tête. Il s'imagina les titres du journal local. *Comment Billy Westfall, dit « The Kid », a élucidé l'affaire du siècle sans l'aide de personne.* Il aurait sa photo en une du quotidien de Big Timber. Les gens de la région en parleraient pendant des années. Et, à l'heure des élections, il se présenterait contre le shérif sortant, Frank Curry, et le battrait à plate couture.

Désormais, ce serait Billy qui prendrait place derrière le grand bureau. Lui que tout le monde saluerait d'un coup de chapeau en le croisant dans la rue. Il serait enfin quelqu'un.

Sa main se posa machinalement sur l'étui à revolver qu'il portait à la ceinture. Du bout des doigts, il en caressa la crosse tout en continuant à fixer son reflet dans le miroir. Puis il compta jusqu'à trois et dégaina à la vitesse de l'éclair. Il s'y était entraîné pendant des heures.

Il lui apprendrait, à ce Frank Curry, se jura-t-il en rengainant son arme. *La gâchette trop facile, mon cul !* Dire que son chef avait menacé de le virer à cause de sa prétendue impulsivité ! Mais tout cela changerait une fois que Billy se serait fait un nom. Et il avait le pressentiment que c'était pour bientôt.

— Où tu cours comme ça ? lui demanda Trish en jetant un œil à l'heure. Tu commences plus tôt ?

— Waylon Grant m'a demandé de passer chez lui, dit Billy en bombant le torse. Pour discuter.

— Avec *toi* ? Pour quoi faire ?

Une chose était sûre, songea Billy : leur amour avait perdu de son éclat.

— Peut-être qu'il n'aime pas la manière dont le shérif mène l'enquête sur le meurtre de Ginny West.

— Ne va pas faire de bêtises, dit-elle d'un air sceptique. Tu es déjà sur un siège éjectable, ne l'oublie pas.

Billy jeta un regard circulaire sur l'appartement en calculant combien de temps il lui faudrait pour faire ses cartons et déménager. Ça irait vite, pensa-t-il.

* * *

Waylon Grant jaugea du regard le grand jeune homme dégingandé en espérant n'avoir pas commis une erreur.

— Assieds-toi, dit-il en le faisant entrer dans le vaste séjour. Qu'est-ce que tu bois ?

Billy balaya la pièce de ses yeux écarquillés avant d'arrêter son regard sur le bar bien garni. Il se lécha les lèvres devant les jolies bouteilles remplies d'alcool. Waylon le vit se livrer une bataille intérieure.

— Je vais devoir passer mon tour, répondit-il à contrecœur. Je travaille cet après-midi.

— Je t'en sers juste un petit, alors, dit Waylon en hochant la tête.

Il roula jusqu'au bar et leur servit un baby de bourbon à tous les deux.

Billy s'installa dans un profond fauteuil en cuir et accepta d'un air ravi le verre en cristal que Waylon lui tendait.

— Tu dois te demander pourquoi je t'ai fait venir, déclara Waylon en faisant tourner son verre entre ses doigts.

L'adjoint fit de son mieux pour dissimuler son excitation. C'était bon signe, pensa Waylon. Tout comme l'arrogance de ce jeune homme qui se savait beau gosse, et l'ambition qui brûlait dans son regard. Billy était décidément parfait.

— Tu sais sans doute que mon fils, Carson, est de retour au pays, ajouta Waylon.

Billy hocha la tête en avalant une petite gorgée de bourbon.

— J'ai besoin de pouvoir compter sur toi au cas où on lui chercherait des noises.

— Pigé, fit Billy en s'étirant le dos de tout son long. Au moindre problème, vous me passez un coup de fil.

— Il se peut que tu aies besoin de renfort, évidemment.

Billy mit un moment à comprendre.

— Je connais quelqu'un, dit-il enfin.

— Un autre adjoint ? demanda Waylon au cas où le jeune homme n'aurait pas saisi.

— Non, non. Ça vous pose problème ?

— Pas du tout, répondit Waylon en souriant. Au contraire. Je préfère que ça reste entre nous.

— C'est exactement mon avis, dit Billy en hochant la tête.

Puis, sur un ton d'espoir, il ajouta :

— Donc, vous vous attendez à du grabuge ?

— Je m'y attends toujours, lâcha Waylon.

Il tourna son regard vers la fenêtre en se demandant si son fils s'était bien débarrassé de sa fiancée, et dans combien de temps il reviendrait. A supposer qu'il revienne.

* * *

Rylan passa chercher Destry en milieu d'après-midi. A l'instant où elle grimpa dans son pick-up, il comprit qu'ils ne pouvaient plus continuer à se voir ainsi. Hier soir, il avait eu un mal de chien à partir de chez elle. Tandis qu'il s'éloignait, il s'était retourné vers sa silhouette, qui se découpait encore dans l'embrasure de la porte, et avait senti le désir l'enflammer.

Aujourd'hui, elle semblait tout juste sortie de la douche. Ses cheveux étaient encore un peu humides, sa peau rayonnante, et un irrésistible parfum d'agrumes flottait autour d'elle.

Rylan étouffa un grognement en démarrant la camionnette. Le gouffre qui les séparait alors qu'ils étaient si près l'un de l'autre le mettait à la torture. Il n'allait pas tenir très longtemps.

Elle portait une chemise cintrée en coton orange pâle, un jean qui moulait ses fesses parfaites et des bottes en cuir.

Ses cheveux étaient tirés en une queue-de-cheval. Il n'avait qu'une envie, les détacher et plonger ses mains dans leur masse soyeuse. Les onze dernières années n'avaient fait que la rendre plus désirable.

— Tout va bien, Rylan ?

Il s'aperçut qu'il crispait les mains autour du volant en faisant une grimace.

— Pardon. J'étais dans mes...

Il ne finit pas sa phrase ; le petit sourire malin de Destry semblait indiquer qu'elle savait parfaitement quel était son problème.

Cela lui rappela leur dernière année au lycée. Ils étaient résolus à attendre le mariage pour aller jusqu'au bout de l'intimité physique. Après la remise des diplômes et un été torride et interminable, ils avaient décidé tous deux qu'il ne servait à rien d'attendre. Ils étaient prêts à s'engager.

Et c'est ce qu'ils avaient fait, pensa Rylan en regardant droit devant lui. Et le vœu formulé tant d'années auparavant n'avait pas relâché sa prise sur son

cœur.

— Merci de t'être confiée à moi, dit-il en l'observant du coin de l'œil.

Destry semblait plus forte, plus résolue que la veille. L'arrestation de Hitch lui avait sans doute ôté une épine du pied. Et, comme lui, elle devait espérer que Bethany détenait la clé du meurtre de Ginny, et qu'ils allaient enfin obtenir des réponses.

— J'ai réfléchi aux hommes d'un certain âge que Bethany a pu croiser pendant qu'elle travaillait au café, dit Destry. Je sais que le pasteur, par exemple, écrit toujours ses sermons là-bas, le vendredi ou le samedi.

Rylan n'avait pas envie de parler du meurtre de sa sœur, mais de leur relation à eux. Sauf que la relation en question n'existait plus, se rappela-t-il. Plus pour le moment, en tout cas.

— Je suis vraiment désolé de ce qui se passe avec le ranch de ta famille, dit-il.

Elle acquiesça et reprit en changeant de sujet :

— Je sais que tu n'as pas envie de croire que le pasteur puisse être le coupable, mais...

Sans doute regrettait-elle de s'être confiée à lui, en particulier au sujet de son frère. Il se rappela soudain ce que sa mère lui avait dit au sujet de Ginny et du pasteur, et le répéta à Destry.

— J'avoue que comme Bethany ne fréquente pas l'église, ajouta-t-il, je n'avais pas fait le lien entre le pasteur et elle. J'avais complètement oublié qu'il écrivait ses sermons au café. Mais j'ai parlé au shérif de tes soupçons au sujet de lui et de Ginny.

Elle lui lança un regard qui accéléra les battements de son cœur.

— Merci de me prendre au sérieux.

— Je te prends toujours au sérieux, Destry.

Il se tourna pour la regarder un instant. Il était on ne pouvait plus sérieux, en tout cas, à propos d'elle. Ils étaient liés par le passé et par leur amour autant que par la mort de sa sœur.

— Je n'ai pas tenu ma promesse, dit-il en se concentrant de nouveau sur la route.

À l'instant où il prononça ces mots, il eut l'impression de mentir. Cette nuit-là, alors qu'il la tenait nue dans ses bras, il lui avait promis de l'aimer pour toujours. Au fil des années, il en était venu à considérer cette promesse comme une malédiction car, en dépit de tous ses efforts, il n'était jamais parvenu à l'oublier.

Il sentit le regard de Destry sur lui.

— Je suis désolé, dit-il.

Ça, c'était vrai : il regrettait de l'avoir laissée croire qu'il ne l'aimait plus.

— On était jeunes, dit-elle en détournant de nouveau les yeux.

— Pas si jeunes que ça.

— On est obligés d'en parler maintenant ?

— Non. Par contre, il y a autre chose dont je dois te parler.

Il lui expliqua sa théorie au sujet de la ressemblance physique entre Ginny, Bethany et elle.

— Du coup, je me suis demandé si l'homme qui rôdait autour de chez toi n'était pas le même.

— C'est une jolie théorie, mais Hitch ne m'a jamais offert de médaillon en forme de cœur. Et on ne se ressemble pas tant que ça avec Ginny et Bethany.

— C'est votre côté frais et innocent. Et puis il y a les taches de rousseur.

Destry fit une petite grimace.

— Je les adore, dit-il. Je les ai toujours adorées.

Ils roulèrent un moment en silence à travers les pâturages et les champs de foin qui reliaient le pied des monts Crazy au fleuve. En regardant défiler le paysage jauni par l'été, Rylan fut pris d'une sorte de nostalgie. Cette région qu'il aimait tant était inextricablement liée à Destry, tout comme ses sentiments envers elle étaient enracinés dans son amour de la terre.

Il aimait le contraste des pâturages dorés avec les pinèdes sombres et abruptes des monts Crazy. La vallée était fertile et peuplée, les montagnes sauvages et préservées. Il s'était toujours reconnu dans ce tiraillement.

Quelques kilomètres plus loin, le paysage se mit à changer. Des ravins et de gros rochers apparurent, ainsi que des bosquets de pins et des boules de genévriers. Passé une colline, la demeure des Reynolds leur apparut au loin, dressée contre un petit promontoire et entourée de grands peupliers. Au grand soulagement de Rylan, le 4x4 de Bethany était garé devant la maison. Tout à l'heure, avant d'appeler Destry, il avait vérifié que Clete travaillait bien au bar. Bethany était chez elle — ce qui ne voulait pas dire qu'elle accepterait de leur parler, ni qu'elle leur dirait la vérité.

— Ça ne va peut-être rien donner, dit-il à Destry sur un ton d'avertissement.

Il ne voulait pas qu'elle mise trop sur leur visite, histoire de ne pas être trop déçue. Pour sa part, c'était déjà trop tard pour espérer.

— Carson pense comme nous, dit Destry. Que c'est l'amant secret de Ginny qui lui a offert le médaillon.

Il y avait une tension dans sa voix qui rappela à Rylan tout ce qui les séparait : un vaste et périlleux gouffre qu'ils n'osaient ni l'un ni l'autre franchir tant que le tueur restait non identifié.

— Il savait que Ginny était enceinte ? demanda Rylan d'une voix un peu éraillée.

Il devait y aller doucement, il n'avait pas envie de se disputer avec elle. Mais il avait besoin de savoir.

— Elle lui a dit que c'était le bébé de l'autre.

Rylan ne répondit pas. Il avait toujours autant de mal à croire à l'existence de ce fameux second homme. Un homme qui aurait forcé Ginny à mentir. Qui l'aurait tuée pour l'empêcher de mettre au monde l'enfant qu'il croyait être de lui.

En quittant la grand-route pour s'engager sur l'étroit chemin de terre qui menait chez les Reynolds, il songea soudain à une chose. Si cet homme existait bien, il avait dû conclure avec Bethany le même pacte mortel.

* * *

Après le départ de Bob, Nettie fut prise d'une étrange sensation de liberté et d'indépendance. Désormais, elle pouvait faire ce qui lui chantait. Une perspective plutôt agréable, pensa-t-elle en se postant devant la vitrine pour réfléchir à la suite de sa vie.

Dans le café d'en face, Kate évoluait entre les tables en bavardant avec les clients. Ce spectacle irrita Nettie au plus haut point. Il était grand temps qu'elle prouve à ses concitoyens — et à Bob, avant qu'il ne parte pour l'Arizona — ce que cette bonne femme mijotait.

Après avoir fermé à clé l'entrée de l'épicerie, elle sortit furtivement par derrière et traversa la rue en direction du garage en ruines à l'arrière du café. Si quelqu'un la voyait faire, il s'imaginerait sans doute qu'elle allait à la poste au coin de la rue.

Tout en s'avançant vers l'entrée du garage, elle garda un œil sur la rue et la vitrine à l'arrière du café. Kate LaFond était encore occupée avec la grande table d'élèves qui venaient tous les matins à la même heure.

S'étant assurée que personne ne faisait attention à elle, Nettie entra rapidement dans le garage et regarda autour d'elle. Les grandes portes de bois avaient pourri depuis des années, ne laissant que trois pans de mur en pierre.

L'épicerie de Nettie était construite avec cette même pierre blanche, mais elle ne s'était pas délabrée comme le garage. Claude avait été souvent malade et n'avait pas entretenu les dépendances du café.

Elle jeta un œil pour s'assurer que le cuisinier, Lou Parmley, n'était pas sorti fumer une cigarette, comme il le faisait à intervalles réguliers depuis trente ans. Claude l'avait embauché à la sortie du lycée, et Lou était resté à son poste quand Kate avait repris le café, à la mort de Claude.

Une fois certaine que personne ne l'observait, Nettie s'éloigna au fond du garage plongé dans l'obscurité. Il ne lui fallut pas longtemps pour repérer un endroit où le sol en terre avait été retourné. D'ailleurs, la pelle était encore appuyée contre le mur ; de la terre humide collait à sa lame.

Nettie fixa cet endroit d'un regard fasciné. La voix de Bob résonna dans ses oreilles, aussi nettement que s'il avait été à côté d'elle.

« Elle a sans doute enterré un chat écrasé. Mais, si tu veux à tout prix le déterrer, ne te gêne pas pour moi. Ça t'apprendra à fourrer sans cesse ton nez dans les affaires des autres. »

Ordonnant le silence à la voix dans sa tête, elle attrapa la pelle. Elle n'eut aucun mal à l'enfoncer dans la terre meuble. Tout en creusant, elle ne cessait de jeter des coups d'œil derrière elle. Au bout de quelques minutes, la pelle heurta quelque chose de dur.

C'était un caillou.

A trente ou quarante centimètres de profondeur, elle s'appuya sur la pelle pour reprendre son souffle. A part des pierres, il n'y avait rien dans ce trou.

— Alors ? dit-elle à Bob. Il est où, ton chat écrasé ?

Il ne pouvait pas l'entendre, évidemment. Et il ne l'aurait pas écoutée de toute façon.

Quoi qu'il en soit, Kate était bien revenue déterrer quelque chose, la nuit dernière. De quoi pouvait-il bien s'agir ? L'avait-elle elle-même enterré, ou bien cherchait-elle quelque chose qui datait de l'époque de Claude ?

Déçue et intriguée, Nettie combla rapidement le trou en essayant de lui redonner l'apparence qu'il avait au départ, puis elle remit la pelle contre le mur. Elle était sur le point de partir quand elle entendit la porte du café claquer.

Des pas crissèrent sur le gravier et s'amplifièrent en s'avancant vers le garage. Nettie jeta un regard désespéré autour d'elle et se précipita vers un trou dans le mur du fond. Elle venait de se faufiler par l'ouverture et de s'enfoncer dans les hautes herbes qui poussaient contre l'arrière du garage, quand quelqu'un entra.

Elle retint sa respiration et tendit l'oreille. Elle n'entendait plus aucun bruit. Ce qui ne voulait pas dire pour autant que l'autre était reparti. C'était sans doute Kate. Cette femme devait avoir des yeux derrière la tête ! Ou alors elle avait vu Nettie traverser la rue et avait deviné où elle allait — surtout si elle avait caché quelque chose dans l'ancien garage.

Elle entendit une boîte s'ouvrir et se refermer, et se rappela les caisses de bois rangées le long d'un des murs. Avec un frisson d'horreur, elle songea que Kate venait peut-être d'en sortir une arme.

Elle resta figée sur place, à respirer le plus silencieusement possible, le dos plaqué contre les pierres du mur. Des sauterelles volaient autour d'elle dans les herbes qui lui arrivaient presque au cou.

Au loin, la porte du café claqua de nouveau. S'autorisant enfin à respirer normalement, Nettie s'avança avec précaution le long du mur en pierre. Un tas de ferraille s'élevait parmi les herbes : après s'être éraflé le mollet sur une carcasse de voiture rouillée, elle se décida à faire demi-tour. Elle n'avait pas le choix : elle devait ressortir par l'endroit où elle était arrivée. Elle se faufila de nouveau par le trou dans le mur, s'écorcha la peau du dos sur les pierres rugueuses et se laissa enfin tomber dans la fraîcheur et la pénombre du garage.

En se relevant, elle vit une silhouette menue se découper à l'entrée du garage. Nettie se figea sur place. L'espace d'un instant, elle craignit de se faire attaquer.

Mais, au lieu d'empoigner la pelle et de se jeter sur elle, Kate laissa échapper un petit rire avant de s'éloigner. Nettie resta paralysée jusqu'à ce qu'elle entende la porte du café se refermer de nouveau, puis elle partit comme une flèche en direction de l'épicerie.

A sa grande déception, il semblait que Bob ait raison après tout. Kate

Bethany sursauta en entendant un bruit de moteur s'approcher. Elle était à cran depuis tout à l'heure : en arrivant, elle avait trouvé un nouveau petit mot sur la porte de la maison. C'était le troisième : elle avait trouvé les deux premiers sur son pare-brise en sortant du café.

La première fois, elle avait cru que Clete était au courant et que c'était sa manière de le lui signaler. Sauf que ce n'était pas son écriture, et certainement pas son style habituel. Depuis, ces messages lui faisaient de plus en plus peur ; maintenant qu'elle ne voyait même plus son amant, elle les trouvait carrément injustes.

Voilà pourquoi elle l'avait appelé à l'instant où elle avait trouvé le troisième mot. Mais une voix féminine avait répondu au téléphone, et elle avait aussitôt raccroché. S'il était là, il saurait que c'était elle.

Elle se précipita donc à la fenêtre pour voir qui arrivait de la grand-route. Pourvu que ce ne soit pas lui ! Il ne prendrait quand même pas ce risque ! Clete était tellement soupçonneux qu'il était capable de surveiller la maison en ce moment même.

En constatant qu'il ne s'agissait ni de son mari ni de son amant, elle éprouva d'abord un grand soulagement. Puis elle reconnut le couple qui descendait de la voiture, et sa main se porta à sa gorge. Mais elle ne portait plus le médaillon, bien sûr.

Elle les laissa frapper deux ou trois fois avant d'aller ouvrir, le temps de se calmer et de se répéter qu'elle était capable de les affronter.

— Hé, dit-elle en feignant d'être agréablement surprise. Qu'est-ce que vous faites dans le coin, tous les deux ?

— On voulait te voir, dit Rylan. On peut te parler deux minutes ?

Comment pouvait-elle refuser ?

— Bien sûr, entrez, entrez. Je vous prépare un café ? Je crois même qu'il reste quelques cookies au chocolat qui ont échappé à Clete...

— On n'a pas besoin de café ni de cookies, dit Destry. On est venus te parler du médaillon. Celui que Rylan t'a vu porter l'autre jour.

— Le médaillon ? répéta Bethany. Je t'ai dit que...

— On a besoin de savoir la vérité sur ce bijou. C'est important.

— Pardon, mais je ne vois vraiment pas pourquoi.

Rylan et Destry échangèrent un regard.

— J'en ai trouvé un identique caché dans la boîte à bijoux de ma sœur, Ginny, dit-il.

Bethany fronça les sourcils.

— On pense que l'homme qui le lui a offert la voyait en secret, ajouta Destry.

Qu'essayaient-ils d'insinuer ?

— Je croyais qu'elle sortait avec ton frère, protesta Bethany.

— Oui, mais elle avait rompu. Carson la soupçonnait d'avoir une liaison avec un homme marié.

— D'accord, mais en quoi ça me concerne ?

— Si l'homme qui a donné ce bijou à Ginny l'a tuée, je crois que tu saisis le rapport, non ?

— Pourquoi ce serait lui qui l'aurait tuée ? demanda Bethany en entendant sa voix se briser malgré elle.

— Pour protéger son secret.

— Et vous croyez que c'est la même personne qui m'a donné le mien ?

— C'est le cas ? demanda Rylan.

— Mais non ! Je te l'ai dit, c'est un vieux truc que je n'avais pas porté depuis des années.

— Ecoute, dit Destry. Si tu vois effectivement quelqu'un en secret, sache qu'il y a des chances pour qu'il n'en soit pas à son coup d'essai. Ginny y a perdu la vie, et on pense que c'est parce qu'il se sentait menacé. S'il croit être de nouveau en danger, il est possible qu'il tue encore.

— Ça fait beaucoup de *si*, qui n'ont rien à voir avec moi, coupa Bethany en perdant son sang-froid. Tu es sûre que tu n'essaies pas de coller le meurtre de Ginny sur le dos de quelqu'un d'autre que ton frère ?

Leurs accusations l'avaient à la fois troublée et mise en colère. Ils avaient tort, bien sûr, mais cette certitude ne la consolait pas.

— Je vous ai dit que je ne savais plus d'où venait ce fichu médaillon. Ce n'est pas vraiment une pièce unique ! Il doit y en avoir des milliers dans le monde.

Ce qui, si elle était honnête avec elle-même, était la vérité : il s'agissait d'un bijou bon marché, presque de la pacotille. Evidemment, sa valeur pour elle n'était pas monétaire.

— Peut-être, dit Rylan, mais ne trouves-tu pas bizarre que deux médaillons absolument identiques atterrissent à Beartooth ? Je me demande quelles sont les chances, statistiquement parlant, pour que ça se produise... à moins qu'ils n'aient été achetés par la même personne.

— Tu pourrais nous montrer le tien ? demanda Destry.

Bethany se sentit piégée, mais elle n'avait pas le choix. Cela paraîtrait plus suspect encore si elle disait avoir perdu ou jeté le bijou.

Elle alla donc le chercher dans sa chambre et revint le leur donner. Rylan tendit la main ; elle le déposa sur sa large paume et se dépêcha d'enfouir ses propres mains tremblantes dans les poches de son jean.

Au bout de quelques minutes, Rylan le tendit à Destry, qui l'examina en hochant la tête.

Bethany voulut le reprendre, mais Rylan le rangea dans sa poche.

— Désolé, dit-il, mais il faut que je le donne au shérif. Si notre hypothèse est exacte, ton petit ami pourrait être un tueur, ce qui voudrait dire que tu es en danger. Il faut que tu nous dises qui t'a fait ce cadeau, Bethany.

— Tu fais une erreur en protégeant cet homme, renchérit Destry.

Bethany n'arrivait pas à croire à ce qui lui arrivait.

— Je vous l'ai déjà dit, je l'ai depuis des années. Et je ne vous permets pas d'insinuer que je suis infidèle à Clete. Si c'est tout ce que vous aviez à me dire, j'ai une lessive à faire.

Destry avait l'air de vouloir ajouter quelque chose, mais elle resta finalement silencieuse.

— Fais attention à toi, dit Rylan. Je pense que le shérif ne va pas tarder à te contacter de toute façon.

Bethany attendit d'entendre leur voiture s'éloigner pour s'effondrer dans un fauteuil. Ses jambes s'étaient liquéfiées, et elle tremblait comme une feuille. Elle pensa à la différence d'âge qui la séparait de son amant, au caractère secret de leur relation, à sa colère quand elle lui avait dit qu'elle avait oublié d'enlever le médaillon.

« Tu me rappelles mon premier amour. » Voilà ce qu'il lui avait dit, ce jour-là, au Branding Iron. C'était l'hiver, il neigeait. Il était entré prendre un café pour se réchauffer avant de ressortir dans le froid. Elle avait senti son regard s'attarder sur elle. Lou était sorti fumer, ils étaient seuls dans le café. Elle s'était assise un instant dans son box pour discuter et avait tout de suite senti une intimité se créer entre eux.

Elle sortit son téléphone pour l'appeler, puis changea d'avis. Il avait promis de la rappeler, après tout. L'idée de sa réaction, quand il apprendrait que Rylan avait emmené le médaillon chez le shérif, la rendait malade.

Tandis qu'elle essayait de respirer, de maîtriser sa peur, le téléphone se mit à sonner. Il sonna deux fois, puis s'arrêta. Bethany retint son souffle. L'appareil se remit à sonner. C'était leur signal secret. C'était lui.

Rylan sentit son malaise grandir à mesure qu'ils s'éloignaient de chez Bethany.

— Qu'est-ce que tu en penses ? demanda-t-il enfin à Destry.

— Elle ment et elle a la trouille. Mais ce que je me demande surtout, c'est ce qu'elle va faire maintenant. A mon avis, on lui a fait suffisamment peur pour qu'elle appelle son type et qu'elle lui demande de la rassurer.

— Quoi ? Elle ne peut pas lui faire confiance, après ce qu'on vient de lui apprendre !

Destry éclata de rire.

— Elle est amoureuse de lui, Rylan. Elle veut à tout prix croire qu'il est innocent. Mais inquiète comme elle est, elle ne va sans doute pas se contenter d'une explication au téléphone. Je pense qu'elle va insister pour lui donner rendez-vous quelque part.

Etait-il possible que Bethany les conduise tout droit à l'amant — et au meurtrier — de Ginny ? Rylan n'arrivait pas à croire qu'ils pouvaient être si près de la vérité.

— Ou alors ils vont se retrouver chez elle, poursuivit Destry. Dans les deux cas, elle est en danger.

— J'avais espéré qu'elle nous dirait la vérité. Que ta présence la pousserait à se confier.

— Tu n'as pas l'air de te rendre compte de la force que peut avoir un amour secret.

— L'amour, je vois ce que c'est. C'est le côté secret qui me dépasse. Mais je connais un endroit d'où on doit voir sa maison. Tu serais d'accord pour rester un peu en attendant de voir ce qu'elle fait ?

— Plus que d'accord. Je n'aime pas l'idée de la laisser seule.

Rylan fit demi-tour et revint sur leurs pas jusqu'à une petite piste qui montait en lacets à flanc de ravine. Arrivé au sommet, il enclencha les quatre roues motrices pour déboucher sur une crête rocheuse hérissée d'arbres.

A travers les pins, on distinguait la maison de Bethany, et surtout sa voiture. Il coupa le moteur. L'instant d'après, la cabine du pick-up lui parut trop exiguë. Il tourna la clé dans le contact pour descendre sa vitre. Destry l'imita, comme si elle avait ressenti la même chose.

Leur proximité dans la cabine lui rappela le bon vieux temps de l'adolescence, quand ils partaient ensemble à la chasse au cerf. Ils passaient des heures à parcourir de petites routes sinueuses, à marcher dans les bois ou simplement à attendre, comme maintenant, à l'avant d'un pick-up. Ils finissaient toujours par tomber dans les bras l'un de l'autre. Se rappelait-elle les vitres embuées de son vieux pick-up, certains soirs où ils s'attardaient au bord de routes forestières désaffectées ?

Une brise tiède fit voler quelques mèches autour du visage de Destry. Elles sentaient les feuilles sèches, la paille jaunie et le parfum un peu sucré de sa peau.

— Tu te souviens de nous deux ? demanda-t-il malgré lui.

— Rylan..., soupira-t-elle avec un regard d'avertissement.

— Je n'ai jamais cessé de penser à toi, Destry. Ce n'est pourtant pas faute d'avoir essayé.

— A ce qu'il paraît, oui, dit-elle avec un sourire.

— Tu m'as manqué, tu sais. Quand j'étais sur la route, la nuit, tout seul dans ma voiture, je regrettais toujours que tu ne sois pas avec moi...

Il s'égarait, il le savait. Mais peut-être que, s'ils trouvaient le meurtrier de Ginny, ils pourraient aussi se retrouver l'un l'autre. Il était rempli par l'espoir d'avoir un avenir avec Destry. Si Carson n'avait pas tué Ginny, si le coupable était le mystérieux amant de sa sœur, alors tout n'était pas perdu.

— Je suis désolé d'être parti comme ça, Destry. Tu ne peux pas savoir comme je le regrette.

Elle tenta de retenir les larmes qui lui montaient aux yeux face à ces mots qu'elle avait cru n'entendre que dans ses rêves. Le simple regard de Rylan remuait de nouveau tous les sentiments qu'elle réprimait depuis si longtemps.

Même si elle avait été capable de parler, ce qui n'était pas le cas, elle n'aurait su que répondre. Rylan ne lui en laissa de toute façon pas l'occasion. Il lui tendit les mains et l'attira contre lui. Elle respira le mélange de parfum viril et de senteurs du grand air qui le caractérisait. Il y avait si longtemps qu'il ne l'avait pas prise dans ses bras dans la cabine de son pick-up ! Elle passa les bras autour de son cou, et il baissa la tête pour embrasser sa bouche.

Destry se sentit fondre. Au contact du corps de Rylan, si solide et si familier, elle fut prise d'un désir presque douloureux. Il était le seul homme qui lui ait jamais fait cet effet-là.

— Je n'ai pas manqué à ma promesse, Destry, dit-il en s'écartant un peu pour la regarder. Je n'ai jamais cessé de t'aimer.

Puis il l'embrassa de nouveau, plus passionnément encore, et ils s'enlacèrent jusqu'à se fondre l'un dans l'autre tandis qu'une douce brise automnale faisait entrer les parfums de la saison par les vitres ouvertes.

Soudain, Rylan s'écarta et écarquilla les yeux.

— Nom de Dieu ! Elle est sur le départ.

Il démarra en trombe et s'enfonça dans la ravine, où ils perdirent momentanément de vue la voiture de Bethany.

Secouée au plus profond d'elle-même par la déclaration et le baiser de Rylan, Destry s'agrippa à la portière en silence tandis qu'ils dégringolaient la piste en écrasant les hautes herbes qui poussaient entre les ornières.

Elle lança un regard oblique à Rylan. Malgré sa concentration, il se délectait du paysage qui défilait à toute vitesse devant eux et des parfums qui flottaient dans l'air, ça se voyait. Elle ne s'était pas trompée sur son compte. Il aimait cette terre, lui aussi. Et il l'aimait, elle.

— Ecoute, dit-il. Demain, j'ai envie de monter une dernière fois jusqu'aux hauts pâturages avant qu'il n'y ait trop de neige. J'ai des choses à vérifier au campement, là-haut. Tu t'en souviens ?

Elle hocha la tête en silence.

— Accompagne-moi. On pourrait oublier tout ça, le temps de quelques jours.

L'idée de se retrouver ensemble dans le petit campement de montagne, assis autour d'un feu de camp ou blottis l'un contre l'autre dans un sac de couchage, fit bondir le cœur de Destry dans sa poitrine. Rylan espérait identifier le meurtrier de Ginny pour pouvoir enfin refermer la faille qui s'était ouverte entre eux, comprit-elle. Était-il donc convaincu à présent que l'amant secret de sa sœur était aussi son meurtrier ?

C'était ce qu'elle espérait aussi, bien sûr : voir Carson innocenté, lever les obstacles entre eux pour leur permettre de renouer avec l'amour qui les avait si longtemps liés.

Quel mal cela ferait-il de partir quelques jours ? Elle n'aurait qu'à donner son chèque à Carson avant de préparer son sac. Quelques jours en montagne, avec Rylan, seraient le rêve absolu.

— On en a besoin, dit-il en gardant les yeux rivés sur la route. Dis-moi que tu viendras, quoi qu'il arrive aujourd'hui.

Il lui prit la main et la serra un instant entre ses doigts.

Destry passa le bout de sa langue à l'intérieur de sa lèvre inférieure en savourant le souvenir de son baiser. Leur désir était intact. Leur amour n'avait pas pris une ride. Elle était sur le point d'avouer ses sentiments, de dire à Rylan qu'elle le suivrait en montagne et partout où il irait, parce qu'elle n'avait jamais cessé, elle non plus, de l'aimer.

Mais quelque chose l'en empêcha.

Rylan fonçait à toute vitesse vers la vallée. A cause de leur moment d'inattention, Bethany avait pris une bonne longueur d'avance.

Le temps pour eux de déboucher sur la route en terre qui desservait la maison, sa voiture avait disparu.

— Elle est forcément passée par ici, non ?

Les rares chemins qui donnaient sur cette route finissaient presque tous en cul-de-sac dans les collines ou les champs vallonnés plantés de blé d'hiver.

Perdue dans ses pensées, Destry hésitait. Qu'attendait-elle donc pour accepter l'invitation de Rylan ? Elle avait été si heureuse d'être de nouveau dans ses bras, de sentir ses lèvres... L'idée qu'ils puissent se retrouver et

tourner la page sur le passé la faisait bondir de joie.

Au sommet d'une colline, elle vit soudain apparaître au loin le 4x4 de Bethany, qui tournait à gauche sur la Route 191.

— Là-bas !

— Je la vois.

Rylan mit le pied au plancher, et ils filèrent sur la route en terre en faisant rugir le moteur et voler des gravillons autour d'eux.

Au loin, le 4x4 devenait de plus en plus petit.

— J'ai l'impression que tu as raison, dit Rylan sans ralentir. Elle va retrouver son amant.

Quand ils arrivèrent au grand carrefour, la voiture de Bethany avait disparu pour de bon.

Rylan prit la direction de l'est et accéléra de plus belle.

— Je ne regrette pas de t'avoir embrassée, dit-il en lui lançant un bref regard. Au cas où tu te poserais la question. Je ne regrette pas non plus de t'avoir dit que je t'aimais toujours.

Destry savait ce qu'il voulait entendre en réponse. Peut-être était-elle sur le point de lui avouer la même chose, d'ailleurs... sauf qu'à cet instant, alors qu'ils passaient à toute vitesse le haut d'une montée, ils virent la voiture de Bethany arrêtée sur le bas-côté.

A côté de son 4x4, il y avait une voiture de sport rouge vif. *Celle de Carson*. Bethany était assise du côté passager.

Rylan commença à ralentir, puis accéléra brusquement et les dépassa à toute vitesse. Ils eurent néanmoins tous les deux le temps de voir Bethany dans les bras du frère de Destry.

Quand ils furent hors de vue de la voiture de sport, Rylan ralentit, puis s'arrêta au bord de la route et attendit un instant avant de tourner son regard vers Destry, comme s'il attendait une explication.

— Ce n'est pas Carson qui lui a donné le médaillon ! s'écria-t-elle. C'est l'autre !

— Drôle de coïncidence, quand même. Puisqu'il sortait avec ma sœur et qu'il sort apparemment avec Bethany.

— Carson m'a juré qu'il n'avait pas offert le médaillon à Ginny.

— Il t'avait aussi juré qu'il était resté à la maison toute la soirée du meurtre, dit Rylan en levant un sourcil.

Elle ne pouvait dire le contraire.

— Qu'est-ce qu'il te faut pour arrêter de te voiler la face, Destry ? Ton frère est coupable, c'est l'évidence même. Depuis le début.

— Carson n'a pas pu donner ce bijou à Bethany, lui rétorqua-t-elle. Il n'est revenu que depuis quelques jours, il n'a pas eu le temps d'avoir une aventure avec elle.

Mais elle savait qu'elle se raccrochait à n'importe quel argument pour continuer à défendre son frère.

— Comment tu expliques ce qu'on vient de voir, alors ? lui demanda-t-il.

— Je n'ai pas d'explication pour l'instant.

— Tu veux dire pas avant d'avoir posé la question à ton frère et gobé l'énorme mensonge qu'il ne va pas manquer de te sortir.

Il passa la marche arrière, fit demi-tour et reprit la route en sens inverse.

— Ton frère, ajouta-t-il, celui qui est en train de te voler ton ranch. En soi, ça devrait suffire à te faire une idée de sa moralité. Il est grand temps qu'on lui fasse cracher la vérité.

Mais le temps de revenir à l'endroit où ils avaient aperçu Bethany et Carson, la voiture de sport avait disparu. Le 4x4 de Bethany était encore garé sur le bas-côté, mais il était vide.

Destry se sentait noyée dans la perplexité et l'angoisse. Pourquoi tout convergeait-il toujours vers son frère ? Parce qu'il était réellement coupable d'avoir tué Ginny ?

Rylan la déposa devant chez elle sans un mot. Elle repartit aussitôt pour la grande maison, mais Carson n'y était pas. Une part d'elle avait envie de l'attendre, mais Waylon était d'humeur exécrable et Margaret occupée à faire le ménage, aussi préféra-t-elle s'échapper.

De retour chez elle, Destry fit les cent pas dans le séjour, incapable de se calmer. Elle n'avait qu'une hâte, parler à son frère, et en même temps elle craignait qu'il ne lui mente.

L'idée que Carson puisse être coupable lui déchirait le cœur. Mais le pire, c'était la situation avec Rylan. Elle s'était pourtant promis de garder ses distances ! Depuis qu'ils avaient surpris Carson et Bethany ensemble, ils étaient de retour dans la même impasse que depuis onze ans, avec la mort de Ginny qui se dressait entre eux comme un obstacle infranchissable.

* * *

Tandis que les autres joueurs se dispersaient, Carson resta un moment assis, presque éberlué. Comment avait-il pu perdre trois mille dollars de l'argent de Waylon, et cinq mille de plus à crédit en si peu de temps ?

— C'est terminé, dit Pete Larson. Tu me laisses une reconnaissance de dette.

Carson griffonna la somme et sa signature sur un bout de papier.

— Tu as intérêt à les avoir.

— Ne t'inquiète pas. C'est une question de quelques jours.

— Je ne te fais pas confiance, Carson. Mais je sais où trouver ton pater. Et quelque chose me dit que tu n'as pas trop envie qu'il soit au courant.

Carson attrapa Lucky par le col de sa chemise.

— Si jamais tu dis un mot à mon père...

— Du moment que tu ne disparais pas dans la nature, comme il y a onze ans, je ne devrais pas en avoir besoin.

— Je ne bouge pas d'ici tant que je n'aurai pas eu ce que je suis venu chercher, dit Carson.

— Occupe-toi surtout de me rembourser au plus vite. Sinon, je vais commencer à réclamer ta sœur en garantie. Je n'ai pas oublié le sale coup qu'elle m'a fait, avec votre contremaître. Elle m'en doit une.

— Laisse ma sœur en dehors de ça, grommela Carson.

Enfin sorti, il se tint quelques secondes dans l'ombre des pins. Non loin de lui, un ruisseau coulait. C'était toujours ainsi, après avoir joué : il lui fallait un moment pour reprendre ses esprits. Il perdait son temps, son argent, sa mémoire.

L'air frais lui éclaircit les idées. Dire qu'il avait espéré annoncer à Destry qu'il n'aurait pas besoin de son chèque après tout ! Tout à l'heure, il se sentait chanceux, certain de gagner suffisamment pour calmer ses créanciers jusqu'à ce qu'il puisse vendre le ranch. En laissant Cherry à l'aéroport de Bozeman, hier, il lui avait donné une partie du pactole de son père ; les trois mille restants lui avaient brûlé un trou dans la poche. Mais Pete Larson n'avait pu lui proposer un jeu avant cet après-midi. Carson était d'ailleurs arrivé un peu en retard à cause de Bethany.

En s'avançant vers sa voiture de sport, il entendit quelqu'un l'appeler par son nom. Un homme sortit d'entre les arbres. Il marchait vite.

Carson n'eut pas le temps de réagir qu'un coup de poing le cueillait déjà à la mâchoire.

Destry pensa au chèque certifié qu'elle n'avait pas encore donné à Carson. En réduisant la pression de ses créanciers, elle espérait lui laisser le temps de changer d'avis au sujet du ranch. Sans doute se faisait-elle des illusions, mais elle ne pouvait pas rester sans rien faire, tout de même.

Contrairement à ce que croyait Rylan, en revanche, elle n'était plus tout à fait aveugle aux défauts de son frère.

Incapable de rester plus longtemps chez elle, Destry décida d'aller attendre Carson chez Waylon. A son grand soulagement, la voiture de sport rouge était garée devant la maison. Mais, en entrant, elle trouva Waylon seul dans le séjour.

Elle était sur le point de lui demander s'il avait vu Carson quand ce dernier fit irruption à son tour.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ? demanda Destry avec stupéfaction.

— Ton petit ami, grommela-t-il.

Il l'écarta d'un geste et s'éloigna vers le bar où il enveloppa des glaçons dans un torchon qu'il appliqua contre sa mâchoire. Son œil gauche était enflé au point d'être presque fermé et prenait une teinte orageuse. Sa lèvre était fendue, sa joue écarlate, les articulations de ses deux mains éraflées.

— J'espère que tu lui as mis son compte, à lui aussi ! hurla Waylon.

— C'est Rylan qui t'a fait ça ? s'écria Destry.

Elle savait qu'il était en colère, mais elle avait espéré qu'il partirait se calmer en montagne.

— Je viens de te le dire, non ?

Fermant les yeux, comme si la question idiote de Destry ne faisait qu'intensifier sa douleur, Carson se laissa tomber dans un fauteuil, un verre de whisky dans une main, le paquet de glaçons dans l'autre.

— Est-ce que quelqu'un pourrait m'expliquer ce qui se passe ? demanda Waylon. La dernière fois qu'on s'est parlé, Carson, tu devais déposer Cherry à la gare routière et revenir. C'était il y a deux jours.

— Tu as emmené Cherry à la gare routière ? s'étonna Destry.

— A l'aéroport, soupira Carson. Je n'allais quand même pas la mettre dans un bus.

— Tu as rencontré Rylan à l'aéroport ? dit Waylon sur un ton incrédule.

— L'aéroport, j'y étais hier. Aujourd'hui, je suis sorti me promener et je me suis arrêté pour prendre un verre. D'accord ?

— Je croyais que tu ne devais plus retourner au Range Rider ! protesta Destry, incapable de se retenir.

Elle était tout aussi furieuse contre Rylan, mais rien ne serait arrivé si Carson était resté ici. C'était peut-être injuste de sa part, mais elle ne pouvait s'empêcher de trouver que son frère allait franchement au-devant des ennuis.

— Qu'est-ce que tu faisais au Range Rider ? demanda Waylon.

— Rien, dit Carson avec impatience. Je n'y suis pas resté longtemps, j'étais juste passé voir un ami.

Il détourna le regard pour ne pas croiser celui de Destry.

— Un ami ? répéta-t-elle. Tu sors avec Bethany Reynolds, Carson ?

— Quoi ?

— Je t'ai vu avec elle cet après-midi. Tu lui as offert un médaillon en forme de cœur, comme celui que tu avais donné à Ginny ?

Son frère lui décocha un regard noir.

— Je t'ai déjà dit que je n'avais jamais donné de médaillon à Ginny. Et Bethany, je l'ai croisée par hasard. Elle était en panne au bord de la route, elle était dans tous ses états. Je l'ai calmée et je l'ai accompagnée à Big Timber, c'est tout.

— Pourquoi à Big Timber ?

— Parce que c'est là qu'elle m'a demandé de la déposer ! Nom de Dieu, Destry, tu crois vraiment que je m'intéresse à cette fille ?

— Méfie-toi, Carson, dit Waylon comme s'il ne le croyait pas plus que Destry. Son mari est un violent. Si tu crois que Rylan a le coup de poing facile, attends que Clete Reynolds te mette la main dessus.

— Vous avez perdu la tête, tous les deux ? demanda Carson.

Destry sortit le chèque certifié et le lui mit dans la poche.

— Tu as intérêt à en faire bon usage, ou tu auras affaire à moi, tu as compris ?

— Je rêve, vociféra Waylon, ou tu viens de lui donner un chèque ?

— Lâchez-moi, tous les deux ! s'exclama Carson en jetant à la fois son verre et son paquet de glace.

Les glaçons s'éparpillèrent sur le parquet tandis qu'il quittait la pièce en trombe. Quelques secondes plus tard, ils entendirent sa voiture rugir, puis s'éloigner dans un crissement de graviers.

— C'était quoi, ce bordel ? demanda Waylon en voyant que Destry s'apprêtait à partir à son tour.

— Tu ne le sais pas ? lui rétorqua-t-elle en soutenant son regard.

— Puisque je te le demande !

— Si tu prenais le temps de connaître un peu mieux ton fils, tu n'en aurais peut-être pas besoin.

— Tout va bien, fiston ?

Rylan jeta un œil par-dessus son épaule ; son père venait d'entrer dans l'écurie.

— Tu veux en parler ? demanda ce dernier.

— Pas spécialement, dit-il en continuant à seller son cheval.

— Tu as un bel œil au beurre noir.

— Je te jure que j'ai essayé de garder mes distances avec Carson Grant, soupira Rylan. Je ne suis pas fier de moi, mais ça lui pendait au nez.

— Et Destry ?

Rylan cessa un instant d'ajuster sa selle et pensa à l'effet qu'elle lui faisait quand elle était dans ses bras, au contact de ses lèvres.

— Je l'aime, mais tant que son frère sera en liberté, c'est sans espoir.

— Tu es sûr que c'est lui qui a tué Ginny ? soupira son père.

— Je n'en sais rien et je ne peux plus rester là à attendre que le shérif se décide à faire quelque chose.

— Du coup, tu pars en montagne alors que la nuit va bientôt tomber ?

Rylan se retourna pour regarder son père.

— Si je ne pars pas, je vais faire une bêtise. Je sais que je t'ai déçu, mais...

— Ne crois pas ça. J'aurais peut-être fait la même chose, à ta place. Mais j'ai parlé au shérif tout à l'heure. Il dit que l'enquête avance.

— Je le croirai quand je le verrai de mes propres yeux, dit Rylan en secouant la tête.

— Tu es sûr que c'est une bonne idée de partir maintenant ?

— Je connais Destry. Quand son frère lui racontera ce qui s'est passé, elle va venir chercher la bagarre, elle aussi. Et il y a déjà suffisamment de tensions entre nous.

Il ne serait pas parti en sachant qu'un inconnu rôdait encore autour de chez elle, mais puisque Hitch était en garde-à-vue pour quelques jours Destry ne craignait plus rien.

— Tu risques de trouver du mauvais temps là-haut.

— J'ai pris des affaires pour la neige, dit Rylan. J'ai besoin de m'éclaircir les idées et je ne vais pas y arriver si je reste ici. Je réfléchis mieux à cheval de toute façon.

— Comme moi, dit son père en riant. Mais il y a certains problèmes qu'on ne peut pas résoudre par la fuite.

— Je sais. Je vais revenir dans deux, trois jours maximum. Tu n'auras pas besoin de moi ?

— Ça ira. Ta mère et moi, on part quelques jours à Denver pour voir un taureau qui m'intéresse. Tes frères se chargeront du ranch. Ils ont presque fini de rentrer le foin de toute façon.

— Désolé de ne pas vous avoir beaucoup aidés ces derniers temps. Je me faisais du souci pour Destry, mais finalement le seul pour qui il y a du souci à se faire, c'est son frère. Cette fille est têtue comme une mule et tout à fait

capable de se défendre toute seule.

Son père posa une main sur son épaule.

— Ça va s'arranger, Rylan.

— Peut-être. Mais d'ici là, ça risque d'être trop tard pour Destry et moi.

— Fais bien attention à toi, dit son père en levant les yeux vers les sommets.

* * *

Le téléphone sonna dans les petites heures du matin. Destry se redressa brusquement dans son lit et mit quelques secondes pour comprendre ce qui l'avait réveillée.

Après son altercation avec son frère, elle était rentrée directement chez elle, à la fois angoissée et écœurée par les mensonges de Carson. Elle craignait qu'il ne fasse une bêtise après son départ en furie, mais elle ne voulait pas aller le chercher en ville, car elle savait qu'elle serait tentée de rendre visite à Rylan — ce qui ne ferait qu'empirer la situation.

Maintenant, son téléphone sonnait, et depuis un petit moment. Elle se jeta dessus, soudain consciente de l'heure. Les appels en pleine nuit, c'était forcément des mauvaises nouvelles. Sa première pensée fut pour Rylan ; sa deuxième pour son frère.

— Allô ?

— Destry, c'est Margaret. Carson s'est pris une balle.

— Quoi ?

Destry s'adossa à l'oreiller et tenta de respirer.

— Il va s'en sortir ?

— Le médecin a dit que la balle avait traversé l'épaule. Ils vont l'opérer tout de suite. C'est tout ce que je sais. Je pars pour l'hôpital avec Waylon à l'instant.

— Je vous retrouve là-bas.

— Ecoute, Destry...

Elle avait déjà allumé la lampe et commencé à rassembler ses vêtements, mais quelque chose dans la voix de Margaret la figea sur place.

— Waylon a dit au shérif que Rylan venait de se battre avec Carson. Il est convaincu que c'est lui qui lui a tiré dessus.

— Non ! Il n'aurait jamais fait ça.

Une demi-heure plus tard, après avoir essayé en vain de joindre Rylan, Destry passa la porte de l'hôpital et se précipita vers le bout du couloir, d'où s'élevaient des éclats de voix.

— Ça ne va pas, non ? s'exclamait le shérif Frank Curry. Tu as perdu la raison, ma parole !

Il était debout dans la salle d'attente vide, à côté du fauteuil roulant de Waylon. Margaret avait disparu.

— Rylan West a mis une balle à mon fils ! brailla Waylon.

— Et c'est une raison pour offrir une récompense de cinquante mille dollars pour sa capture, mort ou vif ?

Destry laissa échapper un petit hoquet de stupéfaction, mais ni l'un ni l'autre ne l'entendirent. Ils n'avaient même pas levé les yeux quand elle était entrée.

— Je n'ai pas parlé de le tuer, dit Waylon. C'est interdit par la loi.

— Tu as envoyé Billy Westfall à sa poursuite ! s'écria Frank. En sachant pertinemment qu'il va ramener Rylan West les pieds en avant. Nom de Dieu, Waylon, tu viens de signer son arrêt de mort !

— Ton adjoint fait juste son boulot, Frank. Un truc que toi, tu n'as plus l'air d'être capable de faire depuis un moment.

— Tu sais très bien que Billy Westfall est un imbécile. Et, si jamais le bruit se répand que tu lui as offert cette récompense, toutes les têtes brûlées de la région vont essayer de lyncher Rylan West. Tu te rends compte de ce que tu viens de faire ?

— J'essaie juste d'obtenir justice pour mon fils.

Une infirmière passa la tête par la porte et leur demanda de baisser d'un ton.

— Depuis quand tu te soucies de la justice ? demanda le shérif à voix basse. Tu es sûr que c'est vraiment ce qui te préoccupe ? Parce que, si ton fils survit à l'opération, il y a de fortes chances pour que je l'arrête pour le meurtre de Ginny West. Et si ta bande de lyncheurs tue Rylan West je reviendrai avec un mandat pour ton arrestation à toi.

— Sous quel motif ? Tu ne peux pas prouver que j'ai envoyé qui que ce soit à sa poursuite. J'ai parfaitement le droit d'offrir une récompense pour l'arrestation de l'homme qui a tiré sur mon fils.

— T'inquiète. Je trouverai un prétexte pour t'enfermer, vieux minable.

— Excusez-moi !

Destry se retourna. Un médecin venait d'apparaître dans l'embrasure de la porte. Waylon et le shérif se tournèrent à leur tour ; tous deux semblèrent surpris de la voir. Le shérif eut l'air gêné qu'elle ait surpris leur conversation.

— Vous avez demandé à être prévenus quand Carson Grant aurait repris connaissance, dit le médecin. Il veut parler au shérif.

— Pour te dire que Rylan West a essayé de le tuer, ajouta Waylon.

— Selon ce que j'ai compris, reprit le médecin, c'est plutôt Amos Thompson. Ils ont apparemment eu une altercation au bar de Beartooth peu avant la fusillade. Mais il vous expliquera les détails.

Frank décocha un regard de profond mépris à Waylon, puis jura en entendant sa radio crachoter. Il s'écarta un instant, puis revint vers eux.

— Bethany Reynolds a disparu. Cleto a trouvé sa voiture abandonnée au bord de la route.

— Occupe-toi de coincer le type qui a tiré sur mon fils, ordonna Waylon. Bethany Reynolds va très bien. Carson nous a dit qu'il l'avait déposée à Big Timber tout à l'heure.

— Carson a déposé Bethany là-bas ? répéta le shérif avec incrédulité. Nom de Dieu... Rappelle tes justiciers, Waylon, en priant pour que ce ne soit pas trop tard. Tu sais encore prier, j'espère ?

— Tu as oublié que tu me dois la vie ? lança Waylon dans son dos. Sans moi, tu ne serais pas là !

Frank s'arrêta et se retourna.

— Je n'ai pas oublié, Waylon. Mais cette fois tu es allé trop loin.

— Rappelle ces hommes que tu as envoyés chez Rylan et dis-leur qu'il n'a pas tiré sur mon frère ! exigea Destry.

— Trop tard, dit Waylon en secouant la tête. Westfall a vu Rylan partir dans la montagne et il s'est déjà lancé à sa poursuite avec Pete Larson.

Le soleil pointait tout juste au-dessus de l'horizon quand Destry arriva au ranch. Elle leva son regard vers les montagnes que dorait la froide lumière d'automne. Rylan était bien parti pour les hauts pâturages, comme prévu, sauf que maintenant sa tête était mise à prix et qu'il était traqué par deux hommes, sinon plus.

Elle avait a priori un léger avantage sur eux : elle connaissait la destination de Rylan. Elle priaït pour que ce ne soit pas le cas de Billy Westfall et de Pete Larson.

Alors qu'elle sellait son cheval dans l'écurie, elle entendit le grincement du fauteuil roulant derrière elle. Elle ne se retourna pas, elle se sentait incapable de supporter la vue de Waylon.

— Où tu crois aller ? lui demanda-t-il.

— Retrouver Rylan avant qu'il ne se fasse tuer.

— Alors là, sûrement pas !

Elle ajusta sa selle sans répondre. La vie n'était faite que de choix, elle le comprenait maintenant et elle avait fait le sien. Depuis le retour de son frère, elle se battait pour le sauver et pour sauver le ranch. Mais, d'un coup, elle percevait clairement à quel point c'était vain. En revanche, elle avait encore une chance de sauver Rylan.

— Après tout le mal que ce vaurien t'a fait, tu es prête à risquer ta vie pour lui ?

— Et toi ? lui rétorqua-t-elle en se retournant. Tu y penses, parfois, au mal que tu m'as fait ?

Waylon eut la décence de baisser les yeux.

— C'était pour ton propre bien, marmonna-t-il.

Destry lui décocha un regard noir, ferma sa sacoche et attrapa les rênes.

— N'essaie pas de m'arrêter, Waylon.

— J'en serais bien incapable, dit-il en indiquant son fauteuil d'un geste.

— Tu en serais incapable de toute façon, même si tu n'étais pas dans ce fauteuil. Il serait peut-être temps que tu arrêtes de l'utiliser comme excuse.

— On dirait ta mère, proféra-t-il d'un air écœuré.

Destry fit de nouveau volte-face. Toute sa colère, sa frustration et sa douleur resurgirent devant celui qu'elle avait pris pour son père pendant vingt-

huit ans.

— Tu ne pourras jamais savoir ce que c'est d'aimer vraiment quelqu'un, de lui pardonner de t'avoir fait du mal, d'être prêt à renoncer à tout par amour. Mais moi, *j'aime* Rylan, et il faut bien que quelqu'un mette fin à cette folie.

— Tu risques d'y laisser ta peau, Destry.

— Je suis obligée d'essayer, même si ça doit me coûter la vie.

Elle mena sa jument hors de l'écurie et monta en selle.

— Tiens, dit Waylon en la suivant, tu risques d'en avoir besoin.

Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule : il s'avança vers elle et lui tendit le fusil et l'étui qu'elle avait oubliés dans sa colère.

L'espace d'un instant, en croisant son regard, elle crut y lire quelque chose qui ressemblait à du regret.

— Bonne chance, dit Waylon tandis qu'elle éperonnait sa monture.

* * *

Waylon Grant regarda Destry s'éloigner en s'étonnant des larmes qui lui venaient aux yeux. Elle était une cavalière hors pair — il n'y avait qu'à voir son dos bien droit, sa tête haute — et surtout une des femmes les plus têtues qu'il ait jamais connues. Elle serait tout à fait capable de se faire tuer pour sauver l'homme qu'elle aimait.

— L'imbécile, murmura-t-il malgré la fierté qui lui étreignait la gorge.

Parfois elle lui ressemblait tellement qu'il en oubliait qu'elle n'était pas sa fille.

— Elle est partie à la rescousse de Rylan, hein ? demanda Margaret dans son dos.

Waylon ne l'avait pas entendue arriver et il ne lui répondit pas, gêné d'avoir été surpris dans un moment de faiblesse.

— Je ne t'ai jamais donné de conseils, poursuivit Margaret.

Il eut un rire sarcastique qui ne suffit pas à la faire taire.

— ... Mais là, je ne peux pas rester sans rien dire, à te regarder faire la plus grosse erreur de ta vie. Et pour un homme comme toi, qui en a fait un paquet...

— J'ai essayé de la retenir, se défendit-il.

Il avait pourtant horreur de se justifier. Sans doute parce qu'il savait, au fond de lui-même, qu'il n'y avait pas de justification possible pour les actes qu'il avait commis.

— Je ne parle pas de Destry, rétorqua Margaret. Je parle de ce ranch auquel tu as consacré ta vie.

— Je n'ai pas le choix.

— Ne me prends pas pour une idiote, dit-elle sèchement. Tu le lègues à ce fainéant de Carson pour te venger de Lila. Pour prendre ta revanche, tu es prêt à punir sa fille, qui se trouve être la seule personne au monde, à part moi, à avoir un tant soit peu d'affection pour toi.

Il ne répondit pas. Il ne trouvait rien à dire ; il savait qu'elle avait probablement raison.

— Destry n'est peut-être pas ta fille biologique, Waylon, mais elle l'est à tous les autres points de vue. Elle te ressemble cent fois plus que Carson et elle adore ce ranch. Même toi, elle t'aime, malgré tout ce que tu as fait pour l'en empêcher. Je te préviens, si tu meurs en laissant ce bazar derrière toi, je ne te le pardonnerai jamais.

— Mêlé-toi de tes oignons, la vieille.

Il sentait la présence de Margaret tout près de lui, mais n'avait pas le courage de se retourner vers elle.

— Souviens-toi, Waylon : tu as été l'artisan de ton propre malheur.

Elle laissa tomber une enveloppe sur ses genoux et s'éloigna en marmonnant quelques invectives de choix que Waylon ne distingua que trop clairement.

Il savait d'avance ce que contenait l'enveloppe, mais il l'ouvrit néanmoins. Une lettre de démission. Il froissa la feuille de papier et la jeta au loin. Jamais il ne s'était senti aussi seul, pensa-t-il en regardant le soleil se lever sur le domaine qui lui avait coûté tant d'efforts. Des particules de poussière flottaient dans l'air comme des restes de son échec.

Cette fichue bonne femme avait raison sur un point : il avait fait bien trop d'erreurs dans sa vie. Et il craignait d'être sur le point d'en faire une dernière. Mais, jusqu'à présent, cela ne l'avait jamais arrêté.

* * *

Le shérif Frank Curry était débordé. Non seulement son adjoint Billy Westfall, un véritable danger public, était parti en montagne à la poursuite de Rylan et de la récompense de Waylon, mais il avait laissé un mot au bureau pour dire qu'il avait nommé Pete Larson, un ancien employé de Waylon, adjoint provisoire pour l'assister dans cette tâche.

Frank se le jura : cette fois, malgré toute l'influence du grand-père de Billy, il allait flanquer son adjoint à la porte — s'il revenait vivant de son expédition. Dieu savait ce qui pouvait se passer, là-haut, avec ces deux cinglés armés jusqu'aux dents. Frank espérait seulement que Rylan West les repérerait avant qu'ils ne le repèrent lui.

Sa radio se remit à grésiller. Depuis le début de la matinée, les mauvaises nouvelles se succédaient. Clete l'appelait épisodiquement pour lui réclamer des nouvelles de sa femme disparue. Pour l'instant, Frank ne savait que lui répondre. Ce dont il avait vraiment envie, c'était de monter dans les Crazies à la recherche de Rylan, mais c'était d'autant moins possible, vu le bordel ambiant dans la vallée, qu'il lui manquait un adjoint.

— C'est Bethany Reynolds, dit la standardiste. Je te la passe ?

Il émit un soupir de soulagement avant de prendre son appel.

— Où es-tu, Bethany ?

— J'ai besoin de te parler.

Ça tombait bien, pensa Frank. Lui aussi avait des questions à lui poser au sujet d'un certain médaillon en argent.

— Dis-moi où tu es.

— Tu ne le répéteras pas à Clete ? lui demanda-t-elle avec appréhension.

— Pas avant de t'avoir parlé.

Elle lui donna une adresse qu'il nota sur un bout de papier.

— J'arrive, dit-il. Je pars tout de suite.

Bethany était planquée dans un motel perdu en périphérie de Big Timber. Elle avait pris une chambre sous un nom d'emprunt après avoir expliqué au réceptionniste que son mari la traquait pour essayer de la tuer.

— C'est vrai, ça ? lui demanda Frank quand ils furent seuls tous les deux.

Il avait pris le fauteuil près de la fenêtre ; Bethany, elle, était trop nerveuse pour s'asseoir.

— Que Clete pourrait me tuer ? C'est possible, une fois qu'il saura...

Elle se mit à pleurer.

— J'ai fait une grosse bêtise.

Elle lui fit un récit entrecoupé de larmes et de mouchages.

— Il venait au café quand tous les habitués étaient partis. On se mettait ensemble dans un box du fond et on parlait. Je le sentais tellement seul... Au départ, j'avais de la peine pour lui.

La voix de Bethany se brisa. Frank savait ce qui allait suivre mais, malgré son impatience, il ne l'interrompit pas et la laissa dérouler son récit à son rythme.

— Je le faisais sourire, et même rire parfois. Il me disait que ça l'aidait à tenir.

Bethany laissa son regard se perdre dans le vague.

— Un jour, il est passé à la maison déposer quelque chose pour Clete, et tout s'est accéléré. On a commencé à se voir en dehors du café. Au début, on ne faisait que discuter, mais ensuite...

— Une chose a mené à une autre.

— Voilà. Je savais que c'était mal, mais il était tellement gentil et il avait besoin de moi... et c'était sans doute réciproque. Il m'écoutait. Clete, lui, ne m'écoute jamais. Et Grayson avait toutes sortes de petites attentions...

— Grayson ? s'exclama Frank avec stupeur. Grayson Brooks, l'entrepreneur ?

A travers ses larmes, Bethany fit oui de la tête.

— C'est lui qui m'a offert le médaillon. Celui que Rylan West m'a pris pour te le donner.

Rylan avait dit à Frank qu'il soupçonnait plutôt Tom Armstrong — ce que le pasteur avait farouchement nié quand Frank l'avait interrogé à ce sujet. Evidemment, même un pasteur pouvait mentir.

— Grayson t'a offert le médaillon ? répéta le shérif.

Sa voix dut trahir son incrédulité, parce que Bethany se mit à pleurer de

plus belle.

Grayson Brooks... Le shérif le connaissait depuis toujours. Toute la ville le considérait comme un saint à cause de son dévouement à sa femme malade. Dès que quelqu'un avait un problème, il arrivait avec ses outils pour lui donner un coup de main.

Frank travaillait dans la police depuis suffisamment longtemps pour savoir que tout le monde pouvait avoir une vie secrète. Mais, dans ce cas précis, il n'arrivait pas à s'y faire.

— C'est vrai qu'il a offert le même médaillon à Ginny ? demanda Bethany.

— Il semble bien que oui.

Elle s'entoura de ses bras, les yeux écarquillés de peur.

— Tu crois qu'il va me tuer, moi aussi ?

* * *

Les peupliers qui longeaient la rivière formaient comme un fil doré dans l'étoffe pâle de la vallée en contrebas. A mesure que Destry et sa jument montaient en altitude, le paysage changeait : les riches pâturages laissaient place aux bosquets de trembles chatoyants, puis aux épaisses forêts de pins. De part et d'autre du chemin, les fleurs sauvages qui tapissaient les pentes tout l'été avaient séché sur leurs tiges et tremblaient avec la brise.

Au loin se dressaient de grandes falaises à pic. Elle se fraya un chemin entre d'énormes rochers en granit et à travers les bois de pins sombres à la recherche des traces de Rylan ou de ceux qui le traquaient. Ça et là, des éclats de soleil filtraient à travers les branches.

Les nuages accrochés aux pics dégageaient des souffles de vent froid qui s'engouffraient en gémissant dans les bois et aplatissaient les herbes sèches entre les troncs. La couleur bleu sombre des montagnes ne faisait que s'intensifier à mesure que les heures passaient, et l'air devenait de plus en plus glacé.

Destry ne se retourna qu'une seule fois vers le ranch qu'elle aimait tant. Elle avait fait son choix.

Au bout de deux ou trois kilomètres de montée, elle tomba sur les premières traces. Un seul cavalier. C'était Rylan. Avec soulagement, elle constata que personne d'autre ne semblait avoir croisé sa piste pour l'instant.

Malgré les heures qui passaient, le soleil automnal ne parvenait pas à réchauffer l'air. Alors que Destry franchissait un torrent, un chevreuil surgit des broussailles et fit sursauter sa jument. D'instinct, elle porta la main à son fusil, puis se détendit en voyant l'animal disparaître de nouveau.

Elle était à cran. Entre le bruit du torrent et celui du vent dans les arbres, elle pouvait se retrouver nez à nez avec d'autres cavaliers sans les avoir entendus venir. Evidemment, eux non plus ne l'entendraient pas.

Billy Westfall ne pouvait avoir deviné la destination de Rylan, se répéta-t-

elle pour tenter de se rassurer. L'adjoint du shérif prendrait certainement la route du refuge forestier au-dessus de la fourche nord du torrent, un détour qui lui coûterait de longues heures.

Au loin, un coyote hurla, et son cri sinistre la fit frémir. Elle se sentait seule et vulnérable. C'était un sentiment nouveau et déplaisant : jusqu'ici, elle n'avait jamais eu peur en montagne.

Mais elle n'avait jamais eu à craindre autre chose que les grizzlis ou le mauvais temps. Aujourd'hui, elle risquait à tout moment de croiser deux hommes armés et fermement décidés à capturer Rylan pour empocher la récompense de Waylon. Ils ne laisseraient rien ni personne se mettre en travers de leur chemin, surtout à ces hauteurs où la loi n'existait plus et où c'était chacun pour soi.

* * *

Grayson Brooks contemplait le visage de sa femme. Les yeux d'Anna étaient fermés, ses cils battaient d'une manière presque imperceptible contre ses joues. Elle avait retrouvé un peu de couleur, comparé à sa pâleur mortelle quelques jours auparavant.

La main qu'il tenait entre ses doigts était si frêle, presque squelettique... et pourtant si délicate, avec cette finesse qui avait toujours caractérisé sa femme. Il était tombé amoureux d'elle à la seconde où il l'avait rencontrée. Un véritable coup de foudre.

Elle s'était avancée vers lui en entrant dans un rayon de soleil qui avait enflammé ses cheveux blond vénitien et illuminé ses traits délicats. Ses grands yeux bleus étaient limpides, son nez et ses joues parsemés de taches de rousseur. Elle semblait tellement innocente, tellement pure, comme si elle s'était réservée pour lui...

Grayson leva les yeux vers le Dr Flagglar, qui rangeait ses affaires dans sa sacoche. Ni l'un ni l'autre ne dirent un mot pendant qu'il s'éloignait vers la porte. Grayson regarda la poitrine d'Anna se soulever et retomber une fois de plus avant de reposer sa main sur les draps et d'emboîter le pas au médecin.

— Elle va mieux, vous ne trouvez pas ? demanda-t-il sur un ton de défi.

Le Dr Flagglar secoua la tête. Son regard perçant, d'un gris très pâle, exprimait de la compassion.

— Chez les patients du cancer, on constate souvent un semblant de rémission au cours de la phase terminale.

Grayson détourna les yeux pour cacher ses larmes.

— Elle n'a que quarante-deux ans !

Et il y avait quinze ans qu'elle était malade.

— Je suis désolé, Grayson.

Le médecin lui avait dit la même chose chaque fois que le cancer était revenu. Anna avait toujours réussi à le surmonter, mais chacune de ces batailles l'avait ébranlée un peu plus. Aujourd'hui, elle était fragile, épuisée,

dépourvue de forces.

— On ne peut pas essayer une nouvelle chimio ? demanda Grayson en rattrapant le médecin jusqu'à sa voiture.

Flaggler ouvrit la portière et jeta son sac sur le siège arrière. Ce n'était pas la première fois que Grayson lui posait la question, mais aujourd'hui le visage du médecin lui disait que le diagnostic était irrévocable.

— Il lui reste un mois tout au plus, dit-il en soutenant le regard de Grayson. Probablement moins. Il est temps pour elle de mettre de l'ordre dans ses affaires.

Grayson regarda la voiture du médecin s'éloigner pendant quelques instants. *Mettre de l'ordre dans ses affaires*, se répéta-t-il. C'était plutôt à lui de le faire.

Au premier diagnostic d'Anna, Grayson s'était dit que Dieu le punissait pour son infidélité. Il avait imploré son pardon, et le cancer était entré en rémission.

Chaque fois qu'il s'était égaré, la maladie était revenue. Cette fois, elle allait tuer la seule femme qu'il avait vraiment aimée.

Il n'avait jamais été aussi fort qu'Anna. Ni aussi capable de pardon. Elle connaissait ses besoins, cette faim qui le rongait de l'intérieur et qui n'était pas sans rappeler le cancer. Il avait tant prié pour qu'elle s'apaise ! Elle n'avait rien à voir avec le désir sexuel et tout à voir avec celui de retrouver son Anna perdue. Les corps de ses jeunes maîtresses étaient de simples substituts.

Mais Anna le savait, et elle en souffrait. Aussi discret soit-il, elle devinait toujours. L'infidélité de son époux la rendait littéralement malade. Il n'avait pas été surpris de voir son cancer réapparaître dans son sein, juste au-dessus de son cœur.

— Grayson ?

Sa voix n'était plus qu'un souffle. Elle tendit la main vers lui.

— Je suis là, ma chérie.

Quand il referma la main autour de celle de sa femme, elle l'attira vers elle. Il dut presque coller son oreille contre ses lèvres pour entendre ce qu'elle disait.

Tandis qu'il l'écoutait, des larmes lui vinrent aux yeux et débordèrent sur ses joues. Il les essuya du revers de la main. Quand elle eut fini de parler, il s'écarta un peu pour la regarder dans les yeux.

— Comment peux-tu me pardonner ? chuchota-t-il.

Elle secoua la tête d'un air épuisé et ferma les yeux. Ses doigts se ramollirent entre ceux de Grayson.

Avec douceur, il posa sa main sur le drap. Puis il quitta la chambre et ferma la porte, car il venait d'entendre une voiture arriver.

Le shérif Frank Curry resta quelques instants dans son véhicule de patrouille à regarder la maison devant lui. Depuis trop longtemps, il était celui par qui les mauvaises nouvelles arrivaient.

Je suis désolé, votre fils a été tué dans une bagarre au bar.

Je suis désolé, votre fille a eu un accident de voiture en revenant de la fête. Les médecins n'ont rien pu faire.

Il détestait cet aspect de son travail. En revanche, arrêter des salopards ou interroger ceux qu'il soupçonnait de l'être ne lui posait aucun problème. Mais aujourd'hui, pour la première fois de sa vie, son enquête le menait chez un homme qu'il n'aurait pas soupçonné un instant.

— Bonjour, shérif, dit Grayson Brooks en ouvrant la porte. Si on s'installait sous la véranda pour ne pas faire de bruit ? Anna se repose.

Frank hocha la tête et prit place dans un fauteuil tout au bout du long porche. Le soleil bas chauffait les lattes du plancher baignées de lumière. Une brise légère remuait les hautes herbes jaunies dans le champ voisin. Une dizaine de vaches paissaient au loin ; à la lumière du soleil couchant, leurs robes avaient une teinte rouge sang.

— Je crois que tu sais pourquoi je suis là, dit le shérif.

Grayson s'assit en face de lui et étendit ses longues jambes. Il avait un visage sympathique, ouvert. Aujourd'hui, il faisait un peu plus vieux que ses quarante-cinq ans, alors qu'il paraissait généralement beaucoup plus jeune. Frank pouvait imaginer que Ginny et Bethany se soient senties en sécurité avec lui.

— Il faut qu'on parle de Ginny West et de Bethany Reynolds, dit-il.

Grayson hocha la tête sans le regarder.

Frank sortit un Dictaphone de la poche de son blouson, l'alluma, le posa sur la rambarde de la véranda et, après quelques formalités d'usage, reprit :

— As-tu offert des médaillons en forme de cœur à Ginny West et à Bethany Reynolds ?

— J'en ai offert un à Anna le jour de notre mariage.

— Et plus tard à Ginny et à Bethany ?

Grayson confirma d'un hochement de tête, les yeux brillants de larmes.

— Je leur ai offert le même pour qu'elles puissent le mettre quand on... quand on était ensemble.

— Ginny West portait-elle ton enfant ?

Le visage de Grayson se figea en un masque douloureux.

— Anna voulait un bébé depuis des années, mais elle ne pouvait pas en avoir. C'est toujours pareil, celles qui en veulent désespérément n'y arrivent pas, tandis que les autres...

— Je suis obligé de te demander, Grayson, ce que tu as fait le soir de la mort de Ginny West.

Grayson secoua la tête, muet.

— Tu ne l'as pas vue ce soir-là ?

— Si.

Pendant un long moment, il resta silencieux, comme perdu dans ses souvenirs.

— Elle m'avait téléphoné. Elle était dans tous ses états parce qu'elle avait encore reçu un mot bizarre avec des versets de la Bible. Moi, je ne savais plus quoi faire. Ça me paraissait tellement injuste qu'elle soit enceinte ! Je voulais un bébé avec Anna, pas avec elle. Je n'aurais jamais dû m'empêtrer avec elle. Elle était si jeune, si innocente...

Frank attendit qu'il continue.

— Ce soir-là, quand je l'ai retrouvée, j'ai proposé de lui payer un avortement. Je lui ai dit que si elle voulait à tout prix garder le bébé j'étais prêt à lui donner assez d'argent pour qu'elle quitte la ville, et à continuer à l'aider tant qu'elle garderait le secret au sujet de mon rôle dans l'histoire.

Frank s'imaginait parfaitement la réaction de Ginny. Il se rappela la jeune femme ravissante et affectueuse qu'elle avait été. Qu'avait-elle vu en Grayson, qui avait alors trente-quatre ans contre ses vingt ou presque à elle ? Frank, lui, voyait aujourd'hui un homme triste et esseulé marié à une femme très malade.

— On s'est retrouvés au Royale.

Voilà pourquoi Ginny s'était garée derrière le bar, ce soir-là. De là, elle n'avait sans doute eu aucun mal à se faufiler discrètement dans le théâtre abandonné. Cela expliquait aussi que l'on y ait retrouvé sa pince à cheveux.

— Elle s'est mise à pleurer, et puis elle s'est fâchée contre moi. Elle refusait d'accepter que je ne veuille pas quitter Anna. On s'est disputés. J'ai entendu quelqu'un venir et je suis parti en disant qu'on en reparlerait quand on serait tous les deux calmés.

— Elle était vivante quand tu es parti ?

Grayson ne répondit pas ; il semblait de nouveau perdu dans ses souvenirs.

— Je l'ai laissée là, toute seule. Je suis sorti par-derrière et je suis rentré retrouver Anna. Je lui ai tout avoué.

Un sanglot lui échappa.

— Elle m'a pardonné, poursuivit-il d'une voix à peine audible. Elle me pardonne toujours, quoi que je fasse.

Frank lui laissa le temps de se reprendre avant de demander :

— Tu as une idée de la personne qui pouvait laisser ces petits mots menaçants ?

— Aucune. Ce n'était pas Anna, en tout cas. Elle ne m'a pas seulement pardonné, elle a aussi insisté pour que j'aide Ginny, pour que je sois un père pour son enfant.

Il semblait sur le point d'éclater en sanglots. De loin, Grayson Brooks avait toujours semblé être un roc, mais Frank comprit soudain que ses faiblesses le rongeaient depuis des années.

— Grayson, est-ce que tu as tué Ginny ?

— Moi, dit-il d'un air abasourdi, tuer Ginny ?

— Tu viens de me dire que tu voulais qu'elle se débarrasse du bébé ou qu'elle quitte Beartooth. C'est toi qui avais le plus à perdre.

— Non, dit Grayson. J'avais tout à y gagner. Avec Anna, on voulait que l'enfant de Ginny ait une place dans notre vie. C'est plutôt à Carson que tu devrais poser la question. Je l'ai vu entrer dans le théâtre au moment où j'en sortais. Sur le coup, je me suis dit qu'il allait peut-être se rabibocher avec Ginny. Je savais qu'elle avait encore des sentiments pour lui. Et puis le lendemain j'ai entendu qu'elle avait été tuée.

— Pourquoi ne t'es-tu pas présenté comme témoin, Grayson ?

— Parce que c'était évident que Carson l'avait tuée. Je me suis dit que c'était une simple question de temps avant qu'il ne soit arrêté.

— Dis plutôt que tu ne voulais pas que les gens soient au courant de ta liaison avec Ginny.

Grayson baissa la tête d'un air piteux.

— J'avais déjà fait suffisamment de mal comme ça. A quoi bon mettre toute la région au courant ? Si Ginny avait été vivante, tout aurait été différent. Mais elle n'était plus là, et son bébé non plus. Je devais penser à Anna.

Une fois de plus, sa voix se brisa.

— Je ne pouvais pas lui faire ça, Frank. En plus, j'avais de bonnes raisons de croire que Carson Grant serait jugé pour son crime, parce que je ne suis pas le seul à l'avoir vu entrer dans le théâtre ce soir-là.

— Comment ça ?

— En partant, j'ai vu Bob Benton passer entre les bâtiments et s'arrêter devant une fenêtre du théâtre. Celle qui donnait sur la pièce où j'avais laissé Ginny. Je l'ai vu s'arrêter un moment. Il a dû voir Ginny et Carson ensemble. Peut-être même qu'il a vu Carson la tuer.

— Qu'est-ce qu'il fichait là ? dit le shérif sur un ton pensif.

— Lui non plus n'est pas venu témoigner ?

Frank fit non de la tête.

— Je me demande pourquoi, dit Grayson.

Le shérif se posait la même question. Il coupa son Dictaphone numérique.

— Tu étais amoureux de Ginny, Grayson ?

Ce dernier eut l'air surpris par sa question.

— J'étais amoureux d'Anna. C'est la seule femme que j'aie jamais aimée.

— Mais pourquoi la tromper, dans ce cas ?

— Les autres me faisaient penser à Anna au début de notre vie commune. Elles avaient la même innocence, la même douceur. Le temps de quelques heures volées, j'avais l'impression de l'avoir retrouvée, intacte, avant son cancer.

Un coq de bruyère surgit des hautes herbes dans un grand bruissement d'ailes. La jument rua et faillit désarçonner Destry, mais celle-ci réussit à s'accrocher tandis que l'oiseau disparaissait dans le crépuscule et que le silence retombait sur la montagne.

Elle rassura la jument puis fixa de nouveau son regard sur la pinède devant elle. Les oreilles de sa monture frétilèrent, et Destry crut sentir des traces de fumée dans l'air.

Dans la montée, elle avait vu des empreintes de biche et d'orignal, mais pas d'autres traces de cavalier que celles qu'elle suivait. Elle s'était arrêtée juste le temps de laisser la jument boire et brouter un peu d'herbe, pendant qu'elle balayait le flanc de montagne de ses jumelles.

A présent, elle mangeait un bout de viande séchée en humant l'air. L'odeur de fumée avait disparu, et elle ne distinguait rien de particulier dans les arbres devant elle. Le soleil était maintenant obscurci par des nuages bas, et le vent était devenu piquant. Au-dessus des sommets enneigés, le ciel était de plomb.

En arrivant sur un col étroit entre deux sommets, elle repéra un rond de terre noirci. Elle descendit de cheval et scruta les traces autour du feu de camp. *Deux hommes*. Billy Westfall et son acolyte s'étaient arrêtés ici. Et Destry n'était pas la seule à les avoir repérés. Quelqu'un d'autre était passé ici. Rylan, peut-être ? A moins qu'un troisième homme ne suive les deux premiers, espérant lui aussi décrocher la prime de Waylon ?

L'air froid et humide traversait son blouson et la glaçait jusqu'aux os. De minuscules flocons de neige dansaient déjà dans l'air. La tempête n'allait pas tarder. A cette altitude et à cette époque de l'année, il n'en faudrait pas beaucoup pour que cela devienne dangereux. Destry avait emporté des réserves de nourriture, mais pas de quoi tenir si elle était bloquée ici pendant plus de quelques jours.

Elle leva les yeux vers les sommets. Rylan était là-haut, elle en était certaine. Elle sentait sa présence un peu plus loin devant elle. Malgré la tempête qui menaçait, il était hors de question de faire demi-tour et de l'abandonner aux tueurs qui le pourchassaient.

Elle remonta en selle et éperonna sa jument.

La vallée baignait dans les derniers rayons du soleil couchant, mais un front de nuages sombres s'était installé sur la montagne. Frank Curry le regarda avec inquiétude en roulant vers Beartooth.

Il se demandait quand les premiers flocons tomberaient sur la plaine quand il s'aperçut que le pick-up de Bob Benton arrivait en sens inverse. Il alluma aussitôt sa sirène et son gyrophare. Bob le croisa sans un regard ; il n'avait pas l'air décidé à ralentir.

Frank fit demi-tour au milieu de la route et le prit en chasse. Après sa conversation avec Grayson Brooks, il avait laissé un message à Bob en lui demandant de le rappeler. Il n'avait pas eu de nouvelles, et voilà que le mari de Nettie semblait sur le point de quitter la ville : il avait fixé la coque amovible sur le plateau de sa camionnette, lequel avait l'air d'être chargé de cartons.

Frank le rattrapa, fit un appel de phares et commençait à le doubler quand Bob ralentit enfin et s'arrêta au bord de la route.

Le shérif descendit de voiture et s'avança vers le côté conducteur.

— Je suis sûr que je ne dépassais pas la limite de vitesse, dit Bob en descendant sa vitre. J'ai un phare cassé, ou quoi ?

Il faisait juste assez sombre pour que les voyants du tableau de bord jettent une lueur sinistre sur son visage. Malgré la fraîcheur de l'air qui s'engouffrait par la fenêtre, il transpirait à grosses gouttes.

— Tu n'as pas écouté mon message, Bob ?

— Quel message ?

Frank alluma sa lampe de poche et la pointa par la fenêtre de la coque amovible.

— Tu as un sacré bazar là-dedans. Tu déménages ?

Bob hésita un instant.

— C'est ma vie privée, Frank.

— Je vais devoir te demander ton permis et les papiers du véhicule.

— C'est une plaisanterie ?

Bob commençait à s'énervier.

Avec un soupir d'impatience, il se mit à fouiller dans la boîte à gants.

— Si c'est à propos de Nettie et moi...

— En fait, c'est à propos de Ginny West.

Bob se figea d'un bloc.

— Ginny West ?

— Un témoin dit t'avoir aperçu près du théâtre, ce soir-là.

Bob tendit ses papiers au shérif.

— Un témoin, répéta-t-il.

— Je crois que tu ferais mieux de me suivre jusqu'à mon bureau, dit Frank après avoir jeté un rapide coup d'œil aux documents.

— C'est vraiment nécessaire ? demanda Bob en pâlisant.

— J'ai besoin d'enregistrer ta déposition. Plus vite ce sera fait, plus vite tu pourras prendre la route.

Bob commença à remonter sa vitre.

— Euh, Bob..., ajouta le shérif, tu sais que tu n'as aucune chance de me semer dans ce pick-up, hein ? J'espère que tu n'essaieras pas.

L'autre était blême, comme s'il était habité par un terrifiant secret.

* * *

Nettie attendit d'être sûre que Bob soit parti pour remonter à la maison. Enfin, elle vit le pick-up de son mari passer devant la vitrine du magasin. Il avait mis sa coque amovible à l'arrière et y avait rangé des cartons, mais elle voyait bien qu'il n'avait pas pris grand-chose.

Personne n'était capable de rassembler les affaires de toute une vie en si peu de temps. Pourtant, elle était certaine que son départ était définitif. En passant devant l'épicerie, il avait détourné le regard, comme s'il se doutait qu'elle le guettait.

Son expression disait clairement qu'il ne reviendrait pas. Dire que la somme de leur vie commune tenait à l'arrière d'un petit pick-up !

Elle ouvrit la porte de la maison et s'arrêta un instant sur le seuil. Rien ne semblait avoir changé. Elle s'attendait presque à trouver Bob endormi dans son fauteuil, un livre sur les genoux.

Son livre qu'il venait de finir était bien posé sur la petite table basse, mais le fauteuil était vide. Nettie résolut de s'en débarrasser au plus vite, puis elle quitta la maison et redescendit jusqu'à l'épicerie.

En entrant par l'arrière, elle jeta un regard en direction des bois et du piège à ours posé par les gardes forestiers. Un petit frisson la parcourut. *Vivement qu'ils attrapent ce fichu grizzli et qu'on n'en parle plus !*

Chassant Bob et l'ours de ses pensées, elle traversa le magasin et se posta de nouveau devant la vitrine. Dans le café d'en face, Kate LaFond servait une table d'élèves qui dînaient avec leurs épouses.

Au fond, derrière le bâtiment, Nettie apercevait l'ancien garage où elle avait trouvé la pelle et le coin de terre retournée. Était-ce un canular après tout ?

Nettie secoua la tête. Kate LaFond cachait quelque chose, et elle était bien décidée à avoir le fin mot de l'histoire.

* * *

— Et si tu commençais par me dire la vérité ? soupira Frank Curry.

Bob Benton était nerveux comme un animal en cage. Cela faisait un moment qu'ils tournaient en rond, tous les deux, assis face à face dans la petite salle d'interrogatoire.

— Je te repose la question, Bob. As-tu tué Ginny West ?

— Non ! Je te l'ai dit ! Je n'ai rien à voir avec tout ça.

Bob transpirait abondamment, son visage était rouge et marbré.

— Tu étais pourtant là-bas, ce soir-là. Et tu caches manifestement quelque chose.

— Je ferais peut-être mieux d'appeler un avocat.

— Tu penses en avoir besoin ?

Bob avala sa salive.

— Ecoute, si tu ne l'as pas tuée mais que tu as vu quelque chose qui peut faire avancer l'enquête, tu es dans l'obligation de me le dire. De quoi as-tu peur ?

— De me compromettre.

Frank rumina un moment cette réponse.

— Si tu n'es pas coupable de meurtre, tu n'as pas de soucis à te faire. Qu'est-ce que tu as vu, Bob ?

Ce dernier grimaça comme s'il souffrait physiquement.

— Tu peux éteindre ton appareil ?

Frank n'hésita qu'un instant avant de couper l'enregistreur numérique.

— La nuit, dit Bob, je me balade.

Son regard devint fuyant, et il déglutit de nouveau. Quel terrible secret était-il sur le point d'avouer ?

— Le témoin t'a vu passer entre le théâtre et le bâtiment d'à côté, reprit Frank. Il dit que tu t'es arrêté pour regarder par une fenêtre qui donnait sur la pièce où se trouvait Ginny West. Qu'est-ce que tu as vu ?

Bob se mit à pleurer. D'immenses sanglots silencieux et convulsifs secouèrent son torse.

— Je les ai vus faire l'amour.

Le sang de Frank se glaça.

— Qui ça ? Ginny et Carson ?

Bob fit oui sans relever la tête, en continuant à pleurer.

C'était la même petite salle où Lynette et lui avaient perdu leur virginité, pensa Frank. Comme sans doute pas mal d'autres jeunes de Beartooth. Bob était-il au courant ?

L'instant d'après, il comprit subitement pourquoi Bob rôdait autour du théâtre, cette nuit-là. Ce n'était sans doute pas la première fois.

Bob Benton était un voyeur. Frank dut se retenir pour ne pas laisser paraître l'écœurement qu'il lui inspirait.

— Tu as vu Carson la tuer, Bob ?

— Non.

Bob se passa la main sur le front, leva des yeux cernés de rouge, puis détourna aussitôt le regard.

— Je suis parti, dit-il.

Frank le dévisagea pendant un long moment. Il y avait autre chose, il le sentait.

— Mais ensuite, tu es revenu.

Un silence de mort s'installa dans la pièce.

Enfin, Bob hocha la tête et se remit à pleurer.

— C'était horrible. Il y avait du sang partout...

Il eut un haut-le-cœur comme s'il s'apprêtait à vomir.

Frank donna un coup de pied dans la poubelle pour la rapprocher de son interlocuteur, mais Bob réussit à se ressaisir.

— Tu as vu le tueur ?

— J'ai vu Carson en train d'éponger le sang. Il en avait sur ses vêtements.

— Tu as vu Ginny ? Il avait l'arme du crime dans la main ?

— Non. Je suis parti en courant.

Il baissa de nouveau la tête ; c'était le geste d'un homme brisé.

Rien n'aurait fait plus plaisir au shérif que d'enfermer le mari de Nettie dans une des petites cellules au bout du couloir, mais la législation sur le voyeurisme ne le justifiait nullement. Tout au plus aurait-il pu le garder à vue pour dissimulation de preuves dans une enquête pénale.

— Tu allais où quand je t'ai croisé ? lui demanda-t-il.

Il fallut un moment à Bob pour relever la tête.

— En Arizona.

— Je vais te faire signer une déposition. Ensuite, tu ferais mieux de te chercher un motel, parce que je ne peux pas t'autoriser à quitter la région pour le moment. Et Bob, quand tu seras arrivé en Arizona, fais-toi aider, d'accord ?

— Je le ferai, Frank. Je te le promets.

* * *

Il neigeait pour de bon. D'énormes flocons tournoyaient dans le vent et s'écrasaient sur le visage de Destry, qui passait dans une gorge étroite entre deux falaises. Un frisson la parcourut. Elle était fourbue par sa longue ascension à cheval et crispée par la peur qui montait progressivement en elle. Même une fois sortie de la gorge, elle n'y vit pas à trois mètres, à cause des arbres et de la neige.

Elle descendit de cheval et fit la dernière partie du trajet à pied en priant pour que Rylan n'ait pas changé d'avis, qu'il ne soit pas redescendu dans la vallée. Pour que Billy et Lucky ne l'aient pas déjà retrouvé.

Un silence sinistre régnait sur la montagne. Même le vent dans les pins ne parvenait pas à le briser. Destry se sentit très seule, subitement, comme si elle était le dernier être humain sur terre. Pour la première fois de son existence, elle se demanda si son légendaire entêtement n'allait pas lui coûter la vie, et si Billy Westfall n'était pas le cadet de ses soucis, après tout.

Se faire piéger en montagne pendant une tempête de neige, c'était la mort assurée. Même en rebroussant chemin dès maintenant, elle n'avait aucune chance de s'en sortir, vu la vitesse à laquelle la neige s'accumulait et la température chutait.

Elle était épuisée, sa monture aussi. Sa jument trébucha juste à cet instant,

comme pour confirmer à quel point la situation était désastreuse. L'instant d'après, Destry leva vivement la tête, le cœur battant. Une odeur de fumée flottait dans l'air. La jument s'ébroua et dressa les oreilles : elle l'avait sentie aussi.

Destry tapota la croupe de sa monture pour la rassurer tout en sortant son fusil. Elle plissa les yeux pour essayer de voir entre les arbres, mais le vent chargé de neige l'aveuglait. Chancelante, les rênes de la jument à la main, elle suivit l'odeur du feu tout en braquant son fusil devant elle. Elle avait toujours été bon tireur, meilleure que son frère, surtout au fusil. Elle espérait néanmoins n'avoir pas à l'utiliser.

En sortant du bois de pins, elle s'arrêta net. Du feu de camp qu'elle avait senti, il ne restait que des braises. Quelqu'un s'était réfugié à l'aplomb de la falaise, sous un tronc tombé, avant de repartir.

Le découragement s'empara d'elle. Rylan était passé par ici, mais il n'y était plus.

Une branche d'arbre craqua à sa gauche. Elle pivota vers le bruit en agrippant son arme. Une silhouette sombre apparut entre les pins. Le doigt de Destry trembla un instant sur la détente, puis l'homme prit forme, et elle distingua son visage.

— Tu veux bien baisser ce fusil ? lui demanda Rylan. Tu me rends un peu nerveux.

Rylan secoua la tête comme s'il n'arrivait pas à croire à ce qu'il voyait. Destry baissa son fusil mais n'osa pas bouger ni dire un mot. L'expression de Rylan la figea sur place tandis qu'il s'avavançait vers elle.

Il leva doucement la main comme pour calmer un cheval ombrageux. Du bout des doigts, il repoussa une mèche de ses cheveux mouillés ; le contact rugueux de sa peau la fit frissonner de plus belle.

— Merci de ne pas essayer de cacher tes taches de rousseur, dit-il à voix basse.

Ses yeux noisette étaient assombris par un désir qu'elle connaissait bien, et qui lança le cœur de Destry au galop.

Il glissa sa main sous sa tresse, posa la paume sur sa nuque et l'attira doucement vers lui. Sans cesser de la fixer du regard, il l'embrassa sur la bouche.

Le souffle de Destry quitta son corps dans un petit gémissement. Rylan s'écarta pour la regarder en face.

— Destry, dit-il sur un ton mi-ému, mi-furieux, qu'est-ce que tu fiches ici en pleine tempête de neige ?

— Je te cherchais.

Elle lui raconta rapidement ce qui s'était passé depuis qu'il était parti : la blessure par balle de Carson, la récompense offerte par Waylon pour la capture de Rylan, l'expédition lancée par Billy Westfall et Pete Larson.

— Je me disais bien qu'il y avait un truc, dit Rylan en hochant la tête. J'ai repéré leur feu plus bas dans la montagne, je suis allé y jeter un œil. Je me suis douté que Westfall et Larson me cherchaient, alors je leur ai donné deux ou trois fausses pistes à suivre. Mais je croyais que c'était simplement à cause de l'accrochage entre ton frère et moi.

— Un accrochage, hein ? demanda Destry.

L'œil droit de Rylan virait au noir, et sa lèvre était entaillée.

— C'était dans l'air depuis un moment, dit-il d'un air contrit. Mais je ne lui aurais jamais tiré dessus.

— Je sais. C'est une des raisons pour lesquelles je suis venue.

— Donc, tu me fais confiance ?

Destry ne répondit pas. Au loin, le cheval de Rylan lança un

hennissement.

— Tu m’as entendue arriver ?

— J’ai entendu quelque chose. Au départ, j’ai pensé que Billy et Lucky étaient plus malins que je ne l’avais cru.

Il reprit son sérieux et ajouta :

— Je suis désolé pour ton frère. Il va s’en sortir ?

— La balle n’a touché aucun organe vital. C’est Amos Thompson qui a tiré, mais le temps que Carson reprenne connaissance et le dise au shérif...

— Ton père avait mis une prime sur ma tête. Cinquante mille dollars ! Je ne me doutais pas que je valais autant.

— Ce n’est pas drôle, Rylan. Ils sont en train de te pister en ce moment même.

— Ça m’étonnerait. Ils n’avaient pas l’air très bien équipés, je parie qu’ils ont été obligés de faire demi-tour. Ils n’étaient visiblement pas aussi déterminés que toi à me retrouver.

Sa paume était toujours posée sur la nuque de Destry, qu’il caressait du bout des doigts.

— Viens, on va se mettre à l’abri. J’ai déplacé mon campement quand il a commencé à neiger.

Il conduisit Destry et sa monture de l’autre côté de la falaise, qui était protégé du vent par un éboulis. Il s’était installé sous un surplomb rocheux qui formait une sorte de grotte.

— J’étais justement sur le point de refaire du feu.

Destry soigna sa jument et alla l’entraver sous les pins, près du cheval de Rylan. Le temps de revenir avec sa selle et ses sacoches, un feu de camp flambait à l’entrée de la grotte. Elle entassa ses affaires avec celles de Rylan au fond de l’abri, loin de la neige. Quand elle se retourna vers lui, elle vit qu’il l’observait. Ses yeux étaient redevenus sombres.

Il ôta son blouson et le laissa tomber sur un rocher.

— Tu as vraiment fait tout ce chemin pour me prévenir ? Alors que je venais de me battre avec ton frère ?

Destry retira elle aussi son blouson, qui ruisselait de neige fondue.

— Ça te surprend ? lui demanda-t-elle.

— Tu n’arrêtes pas, dit Rylan en riant.

Leurs regards se croisèrent tandis que la fumée du feu de camp montait en volutes vers l’extérieur de l’abri et que la neige tombait en gros flocons silencieux sur le paysage nocturne.

La chaleur du feu fit rougir les joues de Destry... ou était-ce le regard de Rylan ? Il était certainement assez ardent pour dissiper tous ses doutes et la faire fondre de l’intérieur. Peu importait ce qui se passait en ce moment dans la vallée, songea-t-elle. Ni Rylan ni elle n’y pouvaient quelque chose. Les événements suivraient leur propre cours, quoi qu’il arrive. Elle n’avait plus l’espoir de sauver son frère ni son ranch.

En revanche, elle n’avait pas renoncé à Rylan. Elle en était incapable. Elle

avait dû faire un choix. Et elle avait choisi l'homme qu'elle aimait.

— Je suis venue te prévenir parce que je n'ai jamais cessé de t'aimer, dit-elle. Sans doute que je t'aimerai toujours. Quoi qu'il arrive ici ou dans la vallée. Soit tu veux de moi dans ces conditions, soit non.

— C'est ce qu'on appelle jouer cartes sur table, dit Rylan avec un grand sourire.

Puis il redevint sérieux.

— Ça ne va pas être facile.

— Ça ne l'a jamais été, lui répondit Destry avec un sourire.

Le regard de Rylan devint incandescent. Il fit deux pas vers elle et l'attira dans ses bras. Le cœur de Destry s'emballa en une fraction de seconde. Ce baiser-là était chargé de passion : Rylan prit possession de sa bouche comme il avait pris possession de son cœur tant d'années auparavant.

Il passa un bras autour de sa taille tandis que, de l'autre main, il caressait sa joue du bout des doigts. Plaquée contre lui, Destry pouvait sentir les battements de son cœur puissant ; un cœur capable de résister à tout.

Elle mit les bras autour de son cou, et il la souleva pour l'emporter vers le sac de couchage étendu sur le sol de la grotte.

— J'ai toujours regretté de ne pas avoir eu un vrai lit, la première fois, dit-il en la posant doucement par terre. Et là, ça ne va pas être mieux. Peut-être un jour, qui sait ?

Ses paroles enflammèrent le désir qu'elle refrénait depuis onze longues années. Comme il se penchait sur elle pour l'embrasser de nouveau, elle attrapa les pans de sa chemise et fit sauter les boutons-pressions qui la refermaient. Puis elle plaqua ses paumes contre sa large poitrine aux muscles bien dessinés et à la peau dorée par le soleil.

Du bout des doigts, elle traça le relief d'une cicatrice ancienne, puis en vit plusieurs autres qu'elle ne connaissait pas. Elle leva les yeux et sentit les larmes lui venir.

— Tu as été blessé, chuchota-t-elle.

— On a tous les deux été blessés, répondit-il en venant s'étendre à côté d'elle pour la reprendre dans ses bras.

Rylan sentit le visage de Destry se blottir contre sa poitrine nue, puis des larmes brûlantes couler de ses yeux, et il referma ses bras autour d'elle.

— Je suis tellement désolé d'être parti comme ça, dit-il.

— L'essentiel, c'est que tu sois revenu.

Leurs lèvres se trouvèrent de nouveau. Il la fit rouler sur son torse ; le contact de ses seins éveilla en lui une passion qu'il n'avait ressentie avec aucune autre femme.

— Destry, souffla-t-il.

Elle se redressa et, d'un geste souple, enleva sa veste puis sa chemise, exposant un délicat soutien-gorge à travers lequel il devina ses mamelons sombres.

Sans cesser de le regarder dans les yeux, elle en défit l'attache et libéra ses

seins ronds. Il l'attira vers lui, referma la bouche autour d'une extrémité durcie et la caressa avec sa langue jusqu'à lui arracher un gémissement.

Plus tard, il ne se rappellerait pas lui avoir enlevé son jean ni s'être déshabillé à son tour. Il se souviendrait simplement du contact de son corps nu, de la chaleur de sa peau, du feu qui brûlait dans son regard pâle.

Quand il entra en elle, ils en eurent le souffle coupé tous les deux. Elle s'arc-bouta contre lui, ses cheveux éparpillés sur le sac de couchage. Il glissa les mains sous ses reins et la souleva jusqu'à ce qu'il ne reste plus un souffle d'air entre leurs corps, simplement leur passion et leur désir... et leur amour, pensa-t-il en la sentant frémir contre lui, en voyant le plaisir illuminer le visage de Destry et faire ressortir ses magnifiques taches de rousseur.

Il aimait cette femme de tout son cœur. Il n'avait jamais cessé de l'aimer. A cet instant précis, il comprit qu'il ne pourrait jamais vivre sans elle. Quoi qu'il arrive, il ne laisserait rien les séparer. Pas cette fois.

Il la regarda au fond des yeux et, à sa grande stupéfaction, y vit non seulement qu'elle l'aimait, mais aussi qu'elle lui pardonnait de l'avoir abandonnée. L'instant d'après, elle laissa échapper un nouveau gémissement et se cambra contre lui. Rylan lâcha enfin prise sur une décennie de douleur, de regrets et de culpabilité accumulés, et se laissa emporter à son tour par le plaisir.

Destry Grant l'aimait, et il l'aimait en retour, pensa-t-il quelques instants plus tard, alors qu'il reposait entre ses bras. Leurs corps éclairés par le feu luisaient de sueur tandis qu'ils tentaient de reprendre leur souffle. Mais l'aimer, c'était une chose ; la protéger en était une autre. Il ne pouvait se défaire de l'idée qu'elle était dangereusement liée à tout ce qui se passait en ce moment même dans la vallée, qu'elle le veuille ou non.

* * *

Le shérif avait appelé l'hôpital ; ayant appris que Carson était sur le point de sortir, il s'était arrangé pour arriver avant.

— Qu'est-ce que tu fiches là ? lui demanda Waylon en le voyant entrer dans la salle d'attente.

Frank Curry avait espéré que Margaret serait présente, mais il la chercha du regard en vain.

— Comment va Carson ?

— Il va s'en tirer. Les médecins le laissent sortir.

Avec un regard de défi, Waylon ajouta :

— Je le ramène à la maison.

— Impossible, Waylon. Je suis obligé de l'emmener. Etant donné les preuves et le témoin oculaire...

— Témoin oculaire, mon cul ! explosa Waylon. Il était où, ton témoin oculaire, ces onze dernières années ?

Le shérif ne répondit pas. Les gens apprendraient bien assez tôt qu'il

s'agissait de Bob Benton. Avec le témoignage de ce dernier, qui disait avoir vu Carson et Ginny ensemble, puis Carson seul et ensanglanté, Frank pensait avoir un dossier assez solide pour être recevable par un juge.

— Il me semble que tu as eu le temps de le voir venir, dit-il. Pourquoi aurais-tu exilé Carson, à l'époque, si tu n'étais pas convaincu de sa culpabilité ?

Waylon secoua la tête d'un air las.

— C'est mon fils. Je voulais juste le protéger.

Des gouttes de sueur perlaient sur son front, qu'il essuya d'une main tremblante.

— Il faut qu'il puisse reprendre mon ranch, Frank. J'attends ce moment depuis le jour où il est né.

— Je suis désolé.

— Toi, désolé ? fit Waylon avec sarcasme.

Il paraissait tout d'un coup pâle et ratatiné dans son fauteuil roulant.

— Tu en veux à Carson parce que tu crois qu'il me ressemble, dit-il avec un rire sans joie. Mais tu te trompes. C'est sa mère tout craché. Tandis que Destry...

— Destry ressemble à son père, affirma Frank en soutenant son regard.

— Tu es bien placé pour savoir que c'est faux.

— Lila et moi, on était juste amis, Waylon. Rien de plus. Elle t'a aimé jusqu'à son dernier souffle.

— Je sais que tu penses que je l'ai tuée, dit Waylon à voix basse. A vrai dire, j'en ai souvent eu envie. Mais j'aurais été incapable de lui faire du mal.

Sa voix se brisa, et il détourna les yeux.

— Et maintenant, tu veux venger sa mort en mettant mon fils en prison.

— Tu te trompes, Waylon.

— Lila est tombée, insista Waylon. Quelque chose a fait peur à son cheval. Je savais que j'aurais mieux fait de ne pas la déplacer, que tu ne me croirais jamais. Mais je ne pouvais pas la laisser là-bas. Je l'ai portée jusqu'à la maison avant de t'appeler.

C'était la version que Waylon avait donnée à l'époque, et il n'y avait eu aucun moyen de prouver le contraire, même si Frank soupçonnait que les faits étaient un peu plus compliqués qu'il ne l'avait dit.

— Tout ça n'a rien à voir avec Lila, dit Frank à voix basse.

— Tu parles !

Le regard de Waylon s'enflamma de colère, et il ajouta avec mépris :

— Tu crois que tu étais le seul à en pincer pour ma femme ? Tout le monde aimait Lila. *Tout le monde.*

— Tu te fais des idées au sujet de Lila et moi. Il n'y a jamais rien eu entre nous.

Et pour cause. De toute sa vie, Frank n'avait aimé personne d'autre que Lynette.

Waylon secoua la tête, fumant de rage. *Inutile d'essayer de le raisonner,*

songea le shérif.

— La meilleure chose que tu puisses faire pour Carson, dit-il, c'est de lui trouver un bon avocat. Ce n'est pas moi qui vais décider s'il est coupable, c'est un jury. Tout le reste, c'est du passé. Tu auras beau ressasser tout ce que tu voudras, ça n'empêchera pas ton fils de passer devant la justice.

— C'est ce que tu crois ! Tu vas faire ce que je te dis, sinon...

Il s'interrompt et porta ses mains à sa poitrine.

Frank crut d'abord qu'il simulait. Mais le visage de Waylon devint exsangue. L'instant d'après, il s'affaissa dans son fauteuil roulant.

— Waylon ? Waylon ! Bon sang ! Docteur !

Une infirmière arriva en courant.

— Je crois qu'il fait une crise cardiaque.

* * *

— Waylon sait où tu es en ce moment ? demanda Rylan.

Etendus l'un contre l'autre dans le sac de couchage, ils écoutaient le feu crépiter. Les flammes léchaient les branches de leurs langues dorées en crachant des étincelles qui flottaient comme des lucioles dans la nuit et se mêlaient aux flocons de neige.

— On s'est fait nos adieux pendant que je sellais la jument.

— Laisse-moi deviner, dit Rylan en souriant. Il n'était pas ravi que tu montes me prévenir.

— Pas vraiment, non.

— Je suis désolé, Destry.

— Laisse tomber. Comme disent les gens, c'est un type compliqué. N'empêche qu'il a été mon père pendant toutes ces années, pour le meilleur et pour le pire. Tout le monde me dit que j'ai le caractère de Waylon et le physique de ma mère.

— Tu n'as jamais eu son caractère, dit Rylan sur un ton catégorique.

Il caressa de la paume le creux de la taille puis le renflement de la hanche de Destry.

— Tu m'as dit l'autre jour que tu ne savais pas qui tu étais. Mais tu le sais, maintenant, non ?

— Je suis Destry Grant, dit-elle en souriant.

— Eh bien, Destry Grant, j'aimerais faire une petite modification. Qu'est-ce que tu dirais de Destry West ?

Elle le regarda fixement, sans répondre.

— Je n'avais pas prévu de te poser la question comme ça. Mais notre histoire n'a jamais ressemblé aux autres, alors... Je ne veux pas attendre un jour de plus pour te demander d'être ma femme. Dis oui, vite !

Elle éclata de rire alors même que ses beaux yeux bleus se remplissaient de larmes.

— Oui, dit-elle.

— Un jour, nos enfants vont nous demander où on était quand papa a fait sa demande en mariage. Qu'est-ce que tu vas leur répondre ?

— Qu'on était dans les Crazies en pleine tempête de neige, devant un feu crépitant, et qu'il n'aurait pas pu choisir un moment plus romantique.

* * *

A un moment ou à un autre de la nuit, la tempête se calma, car au réveil Destry découvrit un magnifique ciel bleu. La neige étincelait au soleil comme des milliards de diamants, si éblouissante qu'elle faisait mal aux yeux.

A côté d'elle, Rylan s'éveillait aussi. Ils restèrent dans les bras l'un de l'autre pendant un long moment sans rien dire. En contemplant le ciel lumineux au-dehors, elle regretta de ne pouvoir rester pour toujours dans ce paysage enchanté que la neige avait teinté de sa blancheur virginale.

Elle savait pourtant que c'était impossible. Ils devaient redescendre, et elle avait peur de ce qu'ils trouveraient dans la vallée.

— Il faut que je te dise quelque chose, Rylan.

Ses paroles s'accompagnèrent d'un nuage de vapeur blanc dans l'air froid.

— Waylon ne va pas bien.

Rylan garda le silence : elle comprit qu'il ne savait que dire.

— Selon le médecin, il n'en a pas pour très longtemps.

— Comme tu l'as dit, c'est le seul père que tu as jamais eu.

Destry hocha la tête.

— Je ne peux pas m'empêcher de ressentir ce que je ressens pour lui, malgré tout ce qu'il m'a fait et la manière dont il s'est comporté envers moi.

Rylan la serra dans ses bras.

— Il faut que tu redescendes au plus vite, alors.

— Oui, dit-elle en se blottissant contre lui.

— On va partir ensemble.

Le bruit sourd des pales d'un hélicoptère les interrompit en même temps que les chevaux se mettaient à hennir. Rylan sauta du sac de couchage, enfila son jean et ses bottes et se précipita vers l'ouverture de la grotte.

Destry n'était pas loin derrière lui. L'hélicoptère flotta au-dessus d'un champ dégagé à une dizaine de mètres d'eux, puis se posa dans un tourbillon de neige. Le shérif Frank Curry en sortit et s'avança vers eux en agitant la main, et Destry comprit : la peur diffuse qu'elle sentait depuis son réveil était bien fondée.

— C'est Waylon, dit le shérif quand il se fut frayé un chemin à travers la neige épaisse. Il a eu une crise cardiaque. Il m'a demandé de venir te chercher.

Destry hocha la tête.

— Il faut que je le voie.

— Le temps presse, dit Frank. On y va ?

Rylan promit de faire redescendre les deux chevaux dans la vallée dès

qu'il aurait levé le camp.

— Je te retrouve à l'hôpital, dit-il en la serrant dans ses bras.

Destry s'agrippa un instant à lui avant de le relâcher. Frank leur assura que Billy Westfall et Pete Larson ne représentaient plus aucun danger. Ils étaient revenus de la montagne en pleine nuit, tous deux souffrant d'hypothermie et à moitié morts. Waylon avait annulé la prime pour la capture de Rylan.

Elle se pressa vers l'hélicoptère. Peu importe que Waylon et elle ne soient pas du même sang. Ils avaient en commun leur amour du ranch et du Montana, cela suffisait à faire de lui son père.

Debout dans la neige à l'entrée du surplomb rocheux, Rylan les regarda décoller en agitant la main. Quand l'appareil fit un virage vers Big Timber, Destry le perdit de vue. Le paysage en contrebas brillait comme un joyau tandis qu'ils longeaient la chaîne montagneuse et le Mont Crazy, qui culminait à plus de 3000 mètres et ressemblait aujourd'hui à un cône blanc laiteux.

Puis ils s'écartèrent des montagnes pour descendre vers les terres nues et sèches de la vallée. En voyant son ranch s'étaler sous ses pieds, Destry se mit à pleurer. Elle n'allait pas arriver à temps, elle le sentait. Comme elle l'avait dit à Rylan, Waylon et elle s'étaient fait leurs adieux dans l'écurie.

* * *

De sa main valide, Carson poussa la porte de la chambre d'hôpital de son père. Il avait le bras droit en écharpe et un pansement autour de l'épaule dont on avait extrait la balle, et qui lui faisait un mal de chien.

Cette balle avait fait plus que le blesser physiquement. Allongé à l'avant de sa voiture de sport, incapable de bouger, il avait longtemps prié pour que quelqu'un vienne à son secours. Par bonheur, un éleveur avait fini par passer dans sa camionnette et, comme on était au Montana, où les gens s'arrêtaient toujours en voyant un véhicule sur le bas-côté, Carson avait été sauvé dans tous les sens du terme.

Il avait entendu parler de gens qui, aux portes de la mort, voyaient une lumière blanche éblouissante, ou leur vie entière défiler devant leurs yeux. Carson n'avait vu ni l'une ni l'autre. A vrai dire, il n'était pas certain de ce qui s'était passé. C'était sans doute l'hémorragie qui l'avait fait délirer et croire que Ginny était de nouveau près de lui.

— Vous ne restez que quelques minutes, d'accord ? prévint l'infirmière.

Elle raccrocha la fiche de Waylon au pied de son lit et quitta la chambre.

Carson s'avança au chevet de son père. Il reconnut à peine le corps pâle et frêle du vieillard dans le lit. Il avait passé tant d'années de sa vie à craindre son père et tant d'autres à le haïr ! Mais, depuis qu'il s'était pris une balle, toute sa colère s'était évaporée.

Waylon ouvrit les yeux.

— Mon fils, dit-il d'un air un peu surpris.

Carson s'assit à côté de lui. Quand son père lui tendit la main, il la prit

entre ses doigts et y sentit encore une force étonnante.

— Il y a tellement de choses que je dois te dire, chuchota Waylon.

— N'essaie pas de parler. C'est à moi de le faire.

— Tu n'as pas besoin de dire quoi que ce soit. Je sais que tu me détestes.

Carson ne pouvait nier la haine qu'il avait nourrie à son égard pendant des années. Il avait tout mis sur le dos de son père.

— Je veux que tu saches que maman t'aimait, dit-il rapidement. Je l'entendais pleurer, le soir, en s'endormant. Il n'y a jamais eu personne d'autre avant que tu fasses chambre à part et que tu cesses d'être son mari.

Les yeux cerclés de rides de Waylon se remplirent de larmes.

— Je ne veux pas parler d'elle, dit-il en secouant la tête. Il faut que je te parle du ranch... J'ai été obligé de...

— Je croyais le vouloir juste pour l'argent, dit Carson, mais dans un coin de ma tête je voulais le détruire pour te faire payer d'avoir fait souffrir maman.

Son père n'eut pas l'air surpris.

— Je n'ai pas été le fils que tu voulais, papa. J'en suis désolé.

Waylon lui serra la main et tenta de dire quelque chose, mais Carson l'interrompit.

— Je n'ai pas tué Ginny.

Son père ne semblait plus l'écouter.

— C'est la vérité, papa. Je sais que tu me crois coupable, mais tu te trompes. Je n'aurais jamais pu lui faire ça. Je l'aimais.

Les yeux de Waylon se fermèrent, et sa main devint flasque.

Carson comprit qu'il était parti avant même que les moniteurs ne se mettent à biper. Il entendit un changement dans l'air pulsé dans les tuyaux, puis les pas d'une infirmière qui se précipitait vers eux. Un instant plus tard, le shérif et Destry surgirent dans la chambre.

Il ne se rendit compte qu'il pleurait qu'au moment où sa sœur s'agenouilla à côté de lui. Il s'appuya contre elle, et elle passa son bras autour de ses épaules, et ils pleurèrent ensemble la mort de leur père, la plus belle peau de vache du comté de Sweetgrass, comme disait Nettie Benton.

* * *

Un long moment plus tard, ils se retrouvèrent dans le couloir devant la chambre de Waylon. Destry était muette de douleur. Margaret, qui les attendait là depuis un bon bout de temps, l'entoura de son bras.

— Je suis désolé, leur expliqua le shérif, mais je suis obligé de procéder à l'arrestation de Carson. Je lui ai juste laissé le temps de faire ses adieux à son père.

— Ce n'est pas grave, Destry, dit Carson avant qu'elle ne puisse protester. Trouve-moi un bon avocat, d'accord ?

Elle hocha la tête tandis que Frank Curry conduisait son frère vers la

sortie.

— Viens, dit Margaret, je te raccompagne. Tu ne veux pas venir passer la nuit au ranch ?

Destry fit non de la tête.

— Rylan doit me ramener ma jument tout à l'heure. Il faut que je rentre chez moi.

— Je comprends.

— Et toi, ça ira ? demanda subitement Destry.

Les yeux de Margaret étaient secs quand ils l'avaient rejointe dans le couloir, mais elle avait visiblement déjà pleuré tout son soûl.

— Mais oui, ne t'en fais pas. Ça t'ennuierait que je m'occupe d'arranger les funérailles ? J'en ai parlé avec Waylon tout à l'heure.

— Pas du tout, dit Destry avec soulagement. Je regrette juste de ne pas avoir pu arriver avant. Le shérif a dit qu'il avait demandé à me voir ?

— Oui, mais tu n'as rien à regretter. Il a dit que vous vous étiez fait vos adieux avant ton départ.

Destry sourit malgré elle en se rappelant qu'elle avait pensé la même chose pendant le trajet en hélicoptère.

— Il t'aimait, tu sais. A son corps défendant, mais il t'aimait.

Destry hocha la tête, la gorge nouée par l'émotion.

— Je sais ce que tu ressentais pour lui, Margaret. Je suis vraiment désolée.

— Tu n'as pas à l'être. J'ai eu de la chance de pouvoir passer toutes ces années avec lui.

— Mais tu méritais tellement plus !

— J'ai toujours su qu'il n'aimerait personne d'autre que ta mère, dit Margaret en secouant la tête. Waylon et moi... on se comprenait. Il avait de l'affection pour moi. J'ai été la seule femme dans sa vie à part ta mère. Ça m'a suffi.

Elles restèrent silencieuses pendant tout le trajet du retour en voiture. Destry n'avait jamais été aussi heureuse de voir apparaître sa maison au bout du chemin.

— On reparlera de tout ça plus tard, dit Margaret en s'arrêtant devant chez elle. Mais, en attendant, j'ai quelque chose à te donner.

Elle sortit de son sac à main une bourse en peau de daim.

— Tiens. Ce sont quelques petites choses qui appartenaient à ta mère et que j'ai réussi à sauver pour toi. Je ne voulais pas te les donner avant que...

— Avant que Waylon soit parti.

— Voilà. Je savais que ça le ferait souffrir s'il te voyait les porter.

Destry prit le petit sac et le mit dans la poche de sa veste sans l'ouvrir.

— Merci, Margaret.

Elle serra la gouvernante dans ses bras et descendit rapidement de voiture, craignant de se remettre à pleurer.

— Fais-moi signe si tu as besoin de quoi que ce soit, dit Margaret. Je reste là-bas, à la grande maison, pour l'instant.

— Ça ira, dit Destry. Rylan devrait bientôt arriver. Il m'a demandé de l'épouser.

— Pas trop tôt, dit Margaret avec un sourire. Je savais bien que vous finiriez par vous retrouver, tous les deux.

En entrant dans la maison, Destry alla tout droit à la salle de bains, se déshabilla et se planta sous un jet d'eau chaude. Elle était glacée jusqu'aux os, autant par le froid que par le choc des événements successifs. Waylon était mort. Carson était en garde à vue, accusé de meurtre. Rylan était seul dans la montagne enneigée, avec deux chevaux à ramener.

Elle s'entoura de ses bras en priant pour qu'il n'arrive rien à ce dernier. Selon le shérif, les gens du coin s'étaient passé le mot que Rylan n'avait pas tiré sur son frère et que Waylon avait annulé sa récompense.

À l'heure qu'il était, d'autres nouvelles devaient circuler, celles de la mort de Waylon et de l'arrestation de Carson. Elle pensa au chèque qu'elle avait donné à son frère pour payer ses dettes de jeu. Il allait lui falloir davantage d'argent pour payer un avocat.

En s'habillant après sa douche, elle se rappela la petite bourse en daim que Margaret lui avait donnée. Elle la sortit de sa veste et versa avec précaution son contenu sur le lit.

Ce qu'elle vit lui coupa le souffle. Il y avait des boucles d'oreilles en diamant, une bague surmontée d'une agate, un collier en turquoise et plusieurs bracelets en argent. Mais ce qui l'empêcha de respirer et accéléra les battements de son cœur, c'était *autre chose* encore.

Au milieu des autres bijoux, il y avait un médaillon au bout d'une fine chaîne argentée. Sa forme était celle d'un cœur légèrement irrégulier, comme le médaillon que Bethany leur avait montré. Comme celui que la sœur de Rylan avait caché dans la doublure de sa boîte à bijoux. Et, comme celui de Ginny, le médaillon était terni.

Après avoir déposé Carson dans la chambre de sûreté de la prison du comté, le shérif prit le chemin de Beartooth et du magasin de Nettie. Il se faisait du souci pour elle depuis des années, mais aujourd'hui il avait besoin de s'assurer par lui-même qu'elle tenait le coup.

En poussant la porte de l'épicerie, il se rendit subitement compte qu'il était presque l'heure de la fermeture. La journée qu'il venait de passer lui avait fait perdre toute notion du temps.

— Lynette ? dit-il.

Elle sortit de l'arrière du magasin. Tandis qu'elle passait derrière le comptoir, il l'observa en essayant de deviner comment elle prenait le départ de Bob. De son point de vue à lui, c'était bon débarras, mais il voulait être sûr qu'elle n'en souffrait pas.

— Quoi ? demanda-t-elle sur un ton de défi.

— Rien, dit Frank en s'avançant vers le frigo. J'avais besoin d'un soda à l'orange, voilà tout.

Le regard de Lynette s'attarda sur lui. Était-il donc si transparent que ça ? Sans doute que oui.

— Je vais très bien, lança-t-elle.

— Je n'ai pas dit le contraire, lui répondit-il en posant sa bouteille devant la caisse.

— Je n'ai pas besoin que tu viennes me tenir la main, Frank.

— Tu crois que c'est ce que je fais ?

— Je sais que tu n'es pas venu pour un soda à l'orange, dit-elle en se calant les mains sur les hanches. Si c'est parce que Bob est parti...

— Ce n'est pas le cas, Lynette. Mais si tu as besoin de quoi que ce soit...

Elle lui répondit par une grimace, puis son visage s'éclaira.

— Oui, dit-elle. Il y a quelque chose que tu pourrais faire et que tu aurais dû faire depuis un moment. Te renseigner sur Kate LaFond.

Le shérif se demanda pour la centième fois si tous les hommes ressentait la même chose à l'égard de leur premier amour. C'était apparemment le cas de Grayson Brooks, qui n'avait cessé de chercher son Anna chez d'autres femmes.

Frank avait passé des années à étouffer ses sentiments. Mais maintenant

plus rien ne l'y obligeait. Il était toujours aussi dingue de cette femme, pensa-t-il en décapsulant la bouteille de soda. Les années écoulées n'avaient rien changé. Elle échauffait toujours autant le sang qui coulait dans ses veines.

— Cette femme nous cache quelque chose, poursuivit-elle. Je l'ai vue creuser un trou au beau milieu de la nuit dans son vieux garage écroulé. Bob pense qu'elle me mène en bateau, car elle sait que je la tiens à l'œil depuis un moment. Mais elle ne pouvait pas savoir que je l'observais ce soir-là, alors il y a forcément autre chose. Forcément.

Elle s'arrêta pour reprendre sa respiration.

— Frank ? Tu m'écoutes ?

— Absolument. Je vais me renseigner un peu sur elle. Je fais confiance à tes intuitions, Lynette.

Elle ouvrit la bouche puis la referma d'un air stupéfait.

— Vraiment ? Tu ferais ça pour moi ?

— Je ferais n'importe quoi pour toi, Lynette. Tu ne l'as pas encore compris ?

— Tu ne dis pas ça pour me faire taire ? Ou parce que tu me prends pour une vieille cinglée ? Ou parce que je te fais pitié ?

— Tant de possibilités, dit Frank avec un grand sourire.

Elle s'apprêtait à partir d'un pas furieux, mais il posa une main sur son bras pour la retenir.

— Pourquoi me ferais-tu pitié ? lui demanda-t-il. Tu es la femme la plus forte et la plus volontaire que j'aie jamais connue, et de loin la plus intéressante. Et tu n'as fait que te bonifier avec l'âge. Cinglée, ce n'est pas non plus le mot. Tu es une incorrigible commère, d'accord, mais c'est parce que tu es vraiment curieuse des autres et que tu aimes partager tes observations. Tu t'intéresses aux défauts d'autrui comme moi je m'intéresse aux corbeaux.

— Tu essaies de me faire du gringue ? lui demanda-t-elle en levant un sourcil.

— Tu crois que ça peut marcher ?

Elle eut un petit rire sarcastique.

— J'avais raison, dit-elle. Tu me dis ça parce que Bob m'a quittée.

— Non, ça fait des années que j'avais envie de te le dire. Je ne suis pas triste de voir Bob partir. A vrai dire, j'espérais bien qu'il le ferait un jour.

Le mari de Nettie serait obligé de témoigner au procès, mais il n'y aurait aucune raison de rendre publiques ses tendances voyeuristes, du moins Frank l'espérait. Non pour protéger ce pauvre type, mais pour protéger Lynette.

— Maintenant qu'il est parti, poursuivit-il, plus rien ne t'empêche de devenir la femme que tu as toujours voulu être.

— C'est-à-dire ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Mais j'ai hâte de la connaître.

Un sourire s'afficha sur le visage de Nettie, un sourire qu'il ne lui avait pas vu depuis très longtemps. Dépourvu de sarcasme, de cynisme, d'aigreur,

et qui illuminait son regard d'une lueur éblouissante. L'espace d'un instant, à la faveur d'un dernier rayon de soleil oblique, elle lui sembla avoir dix-sept ans de nouveau, comme à l'époque où ils étaient fous l'un de l'autre. Comme avant qu'ils ne partent chacun de leur côté essayer de trouver le bonheur avec quelqu'un d'autre.

* * *

Destry sursauta en entendant un véhicule s'arrêter devant chez elle. Un instant plus tard, on frappa à la porte. Encore sous le choc de ce qu'elle avait découvert au milieu des bijoux de sa mère, elle mit un moment à réagir.

Elle se leva pour aller jeter un œil par la fenêtre. Grayson Brooks attendait devant la porte. Que faisait-il là ?

Il frappa de nouveau, avec insistance.

Laissant les bijoux sur le lit, elle descendit lui ouvrir.

— Grayson ? Si c'est au sujet des box dans la grange...

— J'ai entendu pour ton père et pour l'arrestation de ton frère. Je me suis arrêté pour te dire à quel point j'étais désolé.

— Merci, dit Destry. C'est vraiment gentil de ta part.

Elle ne l'écoutait pas vraiment, tant elle était bouleversée par ce qu'elle venait de découvrir. Elle se rappela subitement la théorie de Rylan au sujet de la ressemblance entre les femmes à qui le tueur avait donné un médaillon. Or, tout le monde disait que Destry était le portrait craché de sa mère.

— Je peux entrer quelques minutes ? demanda Grayson, son chapeau de cow-boy à la main. Je ne veux pas te déranger dans un moment pareil, bien sûr...

Destry n'avait aucune envie d'avoir de la visite, mais les lois de l'hospitalité au Montana ne lui laissaient pas le choix. La plupart des gens d'ici gardaient du café au chaud toute la journée dans l'éventualité où quelqu'un passerait à l'improviste.

— Bien sûr, entre. Je peux t'offrir quelque chose à boire ?

A son grand soulagement, il refusa d'un geste de la tête.

— Je voulais te présenter mes excuses. Je me sens responsable de ce qui s'est passé.

— Responsable ? répéta Destry.

— Le shérif ne t'a pas dit ?

— On n'a pas eu le temps de beaucoup discuter, à l'hôpital.

Grayson regarda autour de lui, l'air mal à l'aise.

— J'ai l'impression d'avoir mal choisi mon moment, dit-il.

Il arrêta son regard sur Destry et se mit à sourire.

— On t'a déjà dit que tu ressemblais à ta mère ?

— Oui, dit-elle avec perplexité.

Pourquoi le regard de Grayson était-il aussi insistant ? De quoi pouvait-il se sentir responsable ? Sûrement pas de la mort de Waylon... Parlait-il alors

de l'arrestation de Carson ?

— Ta mère et moi..., poursuivit Grayson. J'ai toujours eu beaucoup d'admiration pour elle. On se voyait toutes les semaines à l'église. Elle était tellement belle... Un peu plus âgée que moi, mais elle faisait plus jeune. J'avais dix-sept ans quand elle est morte.

Il s'avança dans le séjour en continuant à sourire.

— Ça n'a pas beaucoup changé, ici.

Destry regarda fixement le dos de Grayson tandis que deux faits se frayaient un chemin en elle. Il avait connu sa mère *et* il était déjà venu dans cette maison.

— Elle semblait tellement jeune et innocente, dit-il en se retournant vers elle. Exactement comme toi.

Destry ne put réprimer un petit frisson. Elle commençait à avoir peur.

— Anna et moi, on s'est mariés jeunes. Elle avait dix-sept ans. Elle venait de faire une fausse couche de plus, elle était partie en convalescence dans sa famille à Great Falls. J'ai croisé ta mère à la poste. Elle m'a fait penser à Anna. Je passais déjà des heures à l'observer à l'église. Mais je radote, je radote...

Destry tenta d'aspirer une bouffée d'air. Son cœur battait à toute vitesse dans sa poitrine. Grayson passait des heures à observer sa mère ? C'était bien ce qu'il venait de dire ? Son ventre se contracta.

Et si ce n'était pas Hitch qui rôdait autour de chez elle, après tout ? S'il avait dit vrai, s'il y avait quelqu'un d'autre ?

— On aimait tous ta mère, reprit Grayson. La nouvelle de sa mort nous a porté un coup terrible à tous. C'était tellement improbable, comme accident...

— Les chutes de cheval, ça peut être dangereux, dit Destry en s'avançant vers la porte de derrière et son fusil chargé.

Grayson la rendait de plus en plus nerveuse. Si seulement il pouvait partir de sa propre initiative ! Elle n'avait pas envie d'utiliser son arme. Elle se mit à prier pour ne pas y être forcée.

Alors qu'elle arrivait tout près de son fusil, il ajouta :

— Mais je ne suis pas venu te parler de ta mère. Je suis venu t'apporter quelque chose.

Elle se retourna. Grayson avait un médaillon argenté dans la main.

— J'en ai donné un à ta mère, il y a des années. Je veux t'en offrir un à toi aussi.

* * *

Après avoir quitté Lynette, Frank profita de son passage à Beartooth pour aller relever son courrier à la petite poste au coin de la rue. Il avait été récemment question de la fermer, mais les habitants de la ville s'y étaient opposés bec et ongles.

— Sans la poste, avait dit Nettie, on n'existe plus. Les gens ne viennent

pas juste chercher leur courrier, ils s'y retrouvent pour se parler. Si on la ferme, c'est le cœur de la ville qui s'arrête de battre.

Lynette avait raison, évidemment. Ce serait bien dommage que les petits bureaux de poste de ce genre viennent à mettre la clé sous la porte. Mais cela ne voulait pas dire qu'elle réussirait à sauver celui-ci, ni les autres qui étaient en difficulté. En fin de compte, pensa-t-il avec mélancolie, ce serait l'argent qui déciderait.

Il sortit une grande pile d'enveloppes de sa boîte, qu'il n'avait pas relevée depuis plusieurs jours. Il mit de côté les factures et les publicités, et tomba sur une lettre revenue à l'expéditeur pour affranchissement insuffisant — sauf qu'elle avait été mise dans la mauvaise boîte.

Alors qu'il l'emportait au guichet pour la rendre à la postière, il se rendit compte que l'écriture lui disait quelque chose... Il lui fallut un moment pour mettre le doigt dessus.

C'était la même écriture rapide et penchée que celle des petits mots reçus par Ginny West avant son meurtre.

* * *

Le sang de Destry se glaça. Elle n'était plus qu'à quelques centimètres de son fusil.

— Tu as offert un médaillon à ma mère ? répéta-t-elle. Tu essaies de me dire que tu étais... son amant ?

Grayson secoua rapidement la tête.

— Non, non, pas du tout. Je ne pense même pas qu'elle ait porté le médaillon. En tout cas, je ne l'ai jamais vu sur elle. Mais elle a été assez gentille pour l'accepter et me remercier. Elle me trouvait trop jeune, c'était évident, et puis elle était amoureuse d'un autre.

Destry sentit une minuscule bouffée de soulagement monter en elle. L'instant d'après, Grayson s'avança vers elle en lui tendant le médaillon.

— Je n'en veux pas, dit-elle.

Il fronça les sourcils.

— Mais je l'ai acheté exprès pour toi. Je pensais que... Oh ! puis zut. Peu importe ce que je pensais. Tout a changé. Je vais bientôt perdre mon Anna.

Ses yeux se remplirent de tristesse.

— Ensuite, il ne me restera plus rien.

Il regarda le médaillon qui pendait entre ses doigts au bout de la fine chaîne argentée.

— Je n'en aurai plus besoin de toute façon.

Destry recula d'un pas et sentit le métal froid du fusil dans son dos.

— C'est toi qui me surveilles, dit-elle. C'est toi qui tournes autour de la maison depuis des semaines.

Grayson fit un signe positif de la tête.

— Je voulais mieux te connaître avant de t'offrir le médaillon.

Une peur électrique s'empara d'elle et se propagea à travers tout son corps.

— Tu me rappelles tellement ta mère. Mais tu es comme elle, tu en aimes un autre, n'est-ce pas ? Au début, j'espérais que je pourrais te plaire...

Elle saisit son fusil et le braqua sur lui.

— Non, Destry, c'est un malentendu !

Il leva la main et fit un pas en arrière.

— Je ne voulais pas te faire peur. Ce n'est pas la peine de réagir comme ça.

Elle se déplaça vers le téléphone en le gardant en ligne de mire.

— On verra ce qu'en pense le shérif.

— Frank est déjà au courant. Je lui ai tout avoué, sauf mes sentiments pour toi. Je suis désolé, Destry. Je ne voulais pas te faire peur.

Il s'éloigna vers la porte.

— Tu ne vas nulle part tant que le shérif ne sera pas...

Grayson se retourna vers elle avec un sourire.

— Je sais que tu ne tireras pas, Destry. Tu aurais pu le faire l'autre soir, mais ce n'est pas ton genre. Ne t'inquiète pas, je ne t'importunerai plus.

Alors qu'elle composait le numéro de la police, elle entendit un autre véhicule arriver. Grayson en profita pour se glisser dehors en laissant la porte ouverte. Il avait raison, songea Destry. Elle pouvait difficilement le forcer à rester, puisqu'ils savaient tous deux qu'elle n'allait pas faire usage de son arme.

Reposant le combiné du téléphone, elle se pressa vers la porte, son fusil à la main. Une voiture qu'elle ne connaissait pas s'arrêta devant la maison. Tandis que Grayson s'éloignait à toute vitesse, la portière s'ouvrit et Linda Armstrong en descendit.

Jamais Destry n'avait été aussi heureuse de voir la femme du pasteur. Les mains tremblantes, elle appuya son fusil contre le mur près de la porte.

— Vous ne pouvez pas savoir comme je suis contente de vous voir.

Linda fronça les sourcils.

— Il y avait un problème ? demanda-t-elle en tournant le regard vers la voiture qui s'éloignait.

— Plus maintenant.

— Je suis venue te présenter mes condoléances, dit Linda.

Elle lui tendit une boîte de bonbons. Destry reconnut la marque que Nettie vendait à l'épicerie. Une carte était fixée sur le dessus de la boîte avec un ruban adhésif.

— Entrez, dit-elle, je vous prépare un café. Mettez-vous à l'aise. Je dois juste passer un coup de fil.

Elle monta rapidement à l'étage et appela le bureau du shérif. Ce dernier était déjà en ligne, aussi lui laissa-t-elle un message pour lui demander de la rappeler dès que possible.

— C'est Grayson Brooks qui vient de partir à toute vitesse ? demanda

Linda quand Destry redescendit.

— Il est passé me présenter ses condoléances, lui aussi, dit Destry en allant lancer le café dans la cuisine.

Il était hors de question pour elle de se confier à Linda à propos de Grayson, car elle était une amie très proche d'Anna, la femme de ce dernier.

— Je suis en train d'admirer les aquarelles que tu as au mur, dit Linda depuis le séjour. Elles sont vraiment très belles.

Le café était presque prêt quand la femme du pasteur apparut enfin à la porte de la cuisine.

— J'en ai pour une minute, dit Destry. Asseyez-vous.

Elle trouva des biscuits maison que Margaret avait apportés quelques jours auparavant.

— Tu ne te sens jamais seule, ici ? lui demanda Linda.

Destry posa l'assiette de biscuits et deux tasses sur la table.

— C'est encore plus isolé que le presbytère, ajouta-t-elle. Moi, au moins, je peux aller à pied au café ou à l'épicerie.

— J'aime bien être tranquille.

Le regard de Destry se posa sur l'enveloppe scotchée sur les bonbons. Elle portait son adresse, comme si Linda avait pensé l'envoyer par la poste, puis avait changé d'avis.

— Moi, c'est l'océan qui me manque, dit Linda en croquant un biscuit.

Elle n'avait jamais fait mystère de ses sentiments à l'égard du Montana, ce qui ne l'avait pas rendue très populaire auprès des gens du coin. Contrairement à son mari, qui était apprécié de tous.

Destry ressentit subitement de la compassion pour cette femme forcée de vivre dans un endroit qu'elle n'aimait pas. C'était précisément ce à quoi Waylon avait essayé de contraindre son frère.

— Il fait nuit tellement tôt, poursuivit Linda, surtout en hiver.

Elle fut parcourue d'un petit frisson, alors qu'il faisait pourtant assez chaud dans la maison. Destry ne savait que répondre. Par chance, le café finit à cet instant de passer dans le percolateur, et elle s'empressa d'aller le chercher. Quand elle se retourna, elle s'aperçut que Linda la fixait du regard.

Destry remplit sa tasse sans qu'elle ne détourne les yeux. Elle se sentait de plus en plus mal à l'aise, surtout après la visite de Grayson.

— Linda, vous prenez du sucre ou du lait dans votre café ? lui demanda-t-elle. Excusez-moi, j'aurais dû vous poser la question avant.

— Noir, c'est très bien.

Linda porta son café à ses lèvres tout en continuant à observer Destry par-dessus le rebord de sa tasse.

— Je me rappelle la première fois que je t'ai vraiment remarquée. Tu portais une robe jaune. Tom t'a fait un compliment, d'ailleurs. Chaque fois que tu la mets, il répète à quel point elle te va bien.

— Il fait des compliments à tout le monde, dit Destry avec embarras.

— Ah oui ? C'est drôle, je n'ai pas remarqué.

Les bras de Destry se couvrirent de chair de poule.

— Je vous ai vus discuter tous les deux, dimanche dernier. Vous sembliez avoir beaucoup de choses à vous dire.

Un peu comme vous avec Grayson, pensa Destry. La femme du pasteur était-elle au courant de ce que trafiquait celui-ci ? Des médaillons en forme de cœur qu'il offrait à d'autres femmes que la sienne ?

— Linda, je ne m'intéresse pas à votre mari, dit Destry.

Elle se leva sous prétexte d'aller rechercher la cafetière, alors qu'elles avaient l'une comme l'autre à peine touché leurs tasses.

— Les rares fois où on s'est parlé, Tom m'a simplement proposé du soutien si j'en avais besoin, dit-elle en s'adossant au plan de travail.

— Oui... Ça commence toujours comme ça, avec les hommes. Il avait proposé son soutien à la petite West, aussi, quand elle est venue le voir en pleurant parce qu'elle était enceinte de lui...

— Ginny ? souffla Destry.

— Oui, Ginny. Dimanche dernier, tu as parlé à mon mari des petits mots, n'est-ce pas ? Tu as dit qu'une amie à toi en avait reçu un. Mais tu as menti.

— Non, je...

— Ce n'est pas la peine de me mentir à moi aussi, dit sèchement Linda.

A cet instant, le regard de Destry se posa de nouveau sur la carte de condoléances fixée sur la boîte de bonbons. Même de loin, cette écriture cursive furieusement penchée lui parut soudain familière.

Dans un sursaut, elle comprit d'où elle la connaissait. *Oh, mon Dieu !* C'était *Linda* qui avait laissé les mots de menaces à Ginny avant sa mort. Et Destry savait maintenant pourquoi.

* * *

Le shérif Frank Curry entra dans l'église, ôta son chapeau et se pressa vers la sacristie. La porte était entrouverte.

— Où est ta femme ? demanda-t-il au pasteur sans préambule.

— Linda ? Elle avait des courses à...

— Il faut que je te montre quelque chose.

Il étala sur le bureau du pasteur les mots que Ginny avait reçus dans leurs sachets plastiques.

Tom eut l'air subitement pris de nausée.

— C'est l'écriture de ta femme, je crois.

— Elle m'avait pourtant promis d'arrêter. A qui les a-t-elle envoyés, cette fois ?

— Ginny West.

Le sang reflua du visage du pasteur.

— Ginny s'est confiée à toi avant sa mort, n'est-ce pas ? Tu en as parlé à ta femme ?

— Non, bien sûr que non ! s'écria Tom. Elle a entendu des bribes qu'elle

a mal interprétées...

— Tu veux dire qu'elle a cru que l'enfant de Ginny était de *toi* ?

— Oui, mais je lui ai expliqué...

— Tu es sûr qu'elle t'a cru ?

Le pasteur détourna le regard. Frank soupira en ramassant les pièces à conviction sur le bureau.

— Il faut que je lui parle, Tom.

— Ce n'est pas sa faute. C'est la mienne. Je lui ai fait une infidélité il y a des années, et elle n'a jamais pu me pardonner. Elle peut devenir folle de jalousie simplement en me voyant parler à une autre femme.

Le cœur de Frank s'emballa.

— De qui est-elle jalouse en ce moment ?

Tom fronça les sourcils, puis écarquilla les yeux d'un air alarmé.

— De qui ? répéta le shérif.

— Elle m'a parlé de Destry Grant... Elle nous a vus discuter ensemble dimanche dernier. Et je sais qu'elle comptait passer la voir aujourd'hui. Mais elle ne lui ferait pas de mal, j'en suis sûr...

Tom se tordit les mains. Des gouttes de sueur perlaient sur son visage.

— Qu'est-ce que tu as omis de me dire ? demanda Frank.

— C'est la culpabilité qui l'a rendue dingue, dit le pasteur. Je voyais bien qu'elle était rongée de l'intérieur, mais je ne comprenais pas pourquoi. Jusqu'au jour où j'ai retrouvé le blouson. Tu vois ce que je veux dire, Frank ? Elle fait pénitence depuis onze ans. Pourquoi aurait-elle gardé le teddy de Ginny, si ce n'est pour se rappeler ce qu'elle lui a fait ?

— Ce qu'elle lui a fait ? répéta Frank en s'arrêtant net. C'est *toi* qui as mis le teddy dans la benne de l'église ? Nom de Dieu ! Et maintenant, tu as peur qu'elle recommence.

* * *

La sonnerie du téléphone fit sursauter Destry. Elle se précipita pour décrocher le combiné au mur de la cuisine.

— Allô ?

Les pensées s'enchaînaient à toute vitesse dans sa tête. C'était Linda qui avait écrit et laissé les mots de menaces à Ginny. Linda était persuadée que l'enfant que la sœur de Rylan portait était celui de Tom. Et le blouson ensanglanté de Ginny avait été retrouvé dans une benne à vêtements devant l'église.

— Destry, c'est le shérif. Ne dis rien. Mais si Linda Armstrong est là...

— Oui.

— Elle est avec toi ?

— C'est ça, dit Destry en tournant le dos à Linda.

— On est en route avec Tom. Tu tiendras le coup, le temps qu'on arrive ?

— Je vais essayer.

Elle raccrocha, le cœur battant. Coulant un regard vers la porte de derrière, elle se rappela un peu tardivement qu'elle avait laissé son fusil à côté de l'entrée. Puis elle se retourna vers Linda, qui s'était levée et la regardait.

— C'était qui ? demanda la femme du pasteur.

— Un ami.

— menteuse. C'était Tom, n'est-ce pas ?

— Pas du tout.

Linda laissa échapper un rire acéré.

— Qu'est-ce que vous lui trouvez, toutes, à mon Tom ? Aucune femme ne peut lui résister. J'ai entendu Ginny lui dire en pleurant qu'elle ne savait pas ce qu'elle ferait s'il ne quittait pas sa femme pour l'épouser. Elle était décidée à me le piquer, voilà pourquoi elle s'est débrouillée pour tomber enceinte.

Destry recula d'un pas.

— Tom vous a dit que Ginny était enceinte de lui ?

— Bien sûr que non. Mais je savais qu'il mentait, comme il a toujours menti.

Linda s'avavançait doucement vers Destry.

— Le plus drôle, c'est que Grayson croyait que c'était son bébé à lui !

Destry se rappela subitement la conversation qu'elle avait vue de loin, dimanche dernier, entre Linda et l'entrepreneur.

— Il s'est confié à vous, dit-elle.

— Sa femme est ma meilleure amie, lui rétorqua Linda sur un ton d'indignation. Il m'a tout avoué, même les sentiments qu'il avait pour ta mère... et maintenant pour toi.

Elle fit un pas supplémentaire vers Destry, qui remarqua subitement qu'une de ses mains était cachée dans son dos. Elle leva les yeux vers le plan de travail derrière Linda, et son cœur se glaça d'effroi. Il manquait un couteau sur le porte-couteaux.

Elle sortit de la cuisine à reculons en réfléchissant à toute vitesse.

— C'est Grayson qui a tué Ginny ? demanda-t-elle.

Au loin, une sirène s'éleva. Le shérif serait bientôt là. Elle pensa à Grayson, avec ses médaillons ridicules, ses gestes romantiques. Il n'était pas un meurtrier, c'était impossible.

Les yeux de Linda étincelaient de haine.

— Ginny a pleuré, elle a juré sur la Bible que le bébé n'était pas de Tom. Elle m'a dit que c'était avec Grayson qu'elle avait une aventure...

Sa voix se brisa un instant.

— Je n'avais pas l'intention de la tuer. J'étais juste venue lui parler, lui dire qu'elle ne me volerait jamais Tom. Je savais ce qu'ils faisaient, les jeunes, dans cet endroit sordide, et je venais de voir ton frère en sortir. Il puait le sexe à plein nez.

Elle eut une grimace de dégoût.

— Ginny a ramassé un vieux tuyau en métal qui traînait par terre et m'a menacée. Je... j'ai voulu le lui prendre.

Linda toucha l'intérieur de son poignet gauche, qui était sillonné par une fine cicatrice blanche. Destry se rappela ce qu'avait dit Bessie au sujet du bras en sang de Linda. Ce n'était pas parce qu'elle avait trébuché dans le fossé, finalement, mais parce qu'elle s'était battue plus tôt avec Ginny, dans l'ancien théâtre.

— Ginny ne mentait pas, dit-elle à Linda. Son bébé n'était pas de Tom, mais de mon frère, Carson. Vous l'avez tuée pour rien. Tom n'a jamais été son amant, et Grayson venait de rompre avec elle.

— J'ai paniqué, poursuivit Linda comme si elle n'avait pas entendu. Au début, j'ai cru qu'elle était morte. Je savais que je ne pouvais pas la laisser sur place, sinon le shérif risquait de remonter jusqu'à Grayson. Il fallait que je le protège pour protéger Anna. Alors j'ai enroulé Ginny dans son blouson et je l'ai portée jusqu'à ma voiture. Elle n'était pas lourde du tout. C'était encore une enfant.

Sa voix s'érailla de nouveau.

— Et puis je me suis aperçue qu'elle était encore vivante.

Un frisson d'épouvante parcourut le dos de Destry. Elle n'avait pas envie d'en savoir plus, mais elle n'osait pas interrompre le récit de Linda. Si seulement Tom et le shérif pouvaient arriver !

— J'ai compris ce que je devais faire, dit Linda avec un regard lointain. Il fallait que je l'emmène à l'hôpital. Je n'avais jamais eu l'intention de la tuer. J'étais en route depuis à peine cinq minutes quand elle a repris connaissance. Je l'avais installée à côté de moi pour pouvoir la garder à l'œil. Je lui ai dit de ne pas avoir peur, que je l'emmenais à l'hôpital. Mais, quand elle a regardé par la fenêtre, elle a vu que je n'avais pas pris la bonne route. Sans m'en rendre compte, j'avais pris un mauvais embranchement. Elle s'est mise à hurler, elle croyait que je l'emmenais dans les bois pour l'achever. Elle...

Linda ne put finir sa phrase.

— C'était un accident, dit Destry à voix basse.

— Elle a ouvert la porte. Avant que je ne puisse faire quoi que ce soit, elle a sauté de la voiture.

Linda se tut un instant. Quand elle reprit la parole, ce fut d'une voix calme et maîtrisée.

— J'étais sous le choc. Au moment où j'allais m'arrêter, j'ai vu dans le rétroviseur qu'elle s'était écrasée dans le fossé et qu'elle ne bougeait plus.

— Mais plus tard vous êtes revenue, dit Destry. Avec Bessie.

— C'est ça.

Destry lut dans le regard de Linda l'abominable vérité.

— Elle n'était pas morte.

— Je n'avais pas le choix. Elle aurait tout raconté au shérif, et personne n'aurait cru que c'était un accident. Alors j'ai mis ma main sur son nez et sa bouche pendant que je faisais semblant de lui donner les premiers soins.

Destry ne put retenir un hoquet d'horreur.

Le regard de Linda s'éclaircit, comme si elle revenait vers le présent.

— Je sais que c'est Tom qui vient de t'appeler. L'autre jour, il a trouvé le blouson de Ginny. Je n'avais jamais réussi à m'en débarrasser, je l'avais gardé en lieu sûr. Tous les jours depuis sa mort, je l'ai regardé en suppliant Dieu de me pardonner.

— Tom est au courant depuis le début ? demanda Destry avec stupéfaction.

Linda fit non de la tête avec un sourire narquois.

— J'avais envie de me confier à lui, mais je savais que je ne pouvais pas lui faire confiance. Et j'avais raison. Quand je me suis aperçue que le blouson avait disparu, j'ai compris qu'il allait me trahir. Et c'est ce qu'il a fait.

Elle s'avança d'un pas supplémentaire en sortant sa main de derrière son dos. La lame du couteau étincela sous la lumière qui filtrait par la fenêtre de la cuisine.

— Je vais passer le reste de ma vie en prison, Destry. Je n'ai plus rien à perdre. Mais je ne vais pas te laisser mettre le grappin sur Tom. Ni sur Grayson.

Destry se précipita pour attraper son fusil, pivota vers Linda et visa son cœur.

— Posez le couteau, Linda. Je n'ai aucune envie de tirer.

— Grayson m'a dit que tu lui avais tiré dessus, la dernière fois. Il avait déjà repéré le fusil à côté de la porte, en regardant par la fenêtre. Le pauvre, il est obsédé par toi. C'est ce qu'il est venu te dire tout à l'heure, hein ? J'ai vu son médaillon sur l'étagère, là-bas.

Destry ne s'était pas rendu compte que Grayson avait laissé le bijou chez elle avant de prendre la fuite.

— Je ne m'intéresse ni à Grayson ni à Tom, dit-elle.

— Ça ne change rien. Ils sont incapables de se retenir. Les filles comme toi, vous les attirez comme des mouches.

— Linda, souffla Destry, je vous en supplie, ne m'obligez pas à tirer.

Elle venait de se rappeler qu'elle avait remplacé les chevrotines par des cartouches de chasse à billes d'acier. De toute façon, à cette distance, même une chevrotine aurait suffi à tuer son adversaire.

Linda continua pourtant à avancer vers elle.

— Tom va se sentir responsable de ta mort, comme il s'est senti responsable de celle de Ginny. Eh bien, tant mieux. Qu'il vive avec cette culpabilité. Il la mérite, à force de se croire supérieur aux autres. Je sais qu'il a donné le blouson de Ginny au shérif. Maintenant, ce n'est qu'une question de jours avant qu'on y retrouve mon sang. Il m'a trahie de la pire manière possible, tu comprends ?

Destry n'avait pas le choix, elle s'en rendit compte à cet instant. Quand Linda s'approcha d'un pas supplémentaire, elle appuya en tressaillant sur une des deux détente.

Il n'y eut qu'un petit clic sourd.

Un sourire malin s'afficha sur le visage de Linda.

Destry pressa la seconde détente, mais, avant même d'entendre la chambre tourner à vide, elle comprit : Linda avait enlevé les cartouches du fusil pendant qu'elle préparait le café.

* * *

Après avoir ramené la jument jusqu'à l'écurie de Waylon et rangé sa selle, Rylan redescendit à cheval vers la maison de Destry. Il avait hâte de la revoir ; il espérait qu'elle n'était pas arrivée trop tard à l'hôpital. Dans l'écurie, il avait croisé Russell, qui lui avait appris que Waylon était mort et que Margaret avait raccompagné Destry chez elle.

Alors qu'il arrivait par les bois derrière la petite maison, il tendit soudain l'oreille. Une sirène hurlait au loin. Elle semblait s'amplifier, comme si elle se rapprochait. Un malaise s'enracina au creux de son ventre. Quelques instants plus tard, il constatait que la clôture était restée ouverte depuis le jour où il avait surpris Hitch McCray en train de rôder autour de chez Destry. Se pouvait-il que ce fumier soit déjà sorti de prison ?

Tout en se sentant un peu ridicule, il partit au galop en direction de la maison. Il n'arrivait pas à se défaire de l'impression que Destry était seule et en danger.

Il venait de franchir le ruisseau quand il entendit un hurlement. Il sauta de son cheval, lâcha les rênes et se mit à courir vers l'arrière de la maison.

Il n'était qu'à quelques mètres quand une sorte d'incantation, récitée par une puissante voix féminine, s'éleva de la maison.

— ... *Pour te délivrer de la femme étrangère, de l'étrangère qui emploie des paroles doucereuses, qui abandonne l'ami de sa jeunesse et qui oublie l'alliance de son Dieu, car sa maison penche vers la mort, et sa route mène chez les morts...*

Il se précipita vers une fenêtre du séjour. Ce qu'il découvrit lui glaça le sang. Linda Armstrong, la femme du pasteur, se tenait au-dessus de Destry en la menaçant d'un couteau. Acculée dans un coin du séjour, Destry avait son fusil à la main, mais elle ne le pointait pas vers Linda. Avant que Rylan n'ait pu comprendre ce qui se passait, la lame du couteau darda un reflet métallique tandis que Linda se ruait sur sa victime sans cesser sa furieuse récitation. Destry leva son fusil et l'abattit de toutes ses forces vers son assaillante.

La crosse érafla le crâne de Linda, mais ne l'assomma pas ; la femme du pasteur chancela en arrière et reprit son élan pour repasser à l'attaque. Cette fois, la lame ne manqua que d'un cheveu l'épaule de Destry.

Rylan tournait déjà la poignée de la porte, qu'il s'attendait à trouver fermée. Il aurait dû se douter que ce ne serait pas le cas. Destry se refusait obstinément à vivre enfermée.

La porte bascula sur ses gonds. Linda fit volte-face en brandissant son couteau. Rylan leva les deux mains.

— Je ne sais pas ce qui se passe ici, dit-il, mais vous feriez mieux de poser

ce couteau.

Avec un cri qui déchira l'air, Linda se jeta sur lui.

Il s'écarta d'un bond et esquiva le coup. Mais elle revint à la charge plus rapidement qu'il ne l'aurait cru. Il eut tout juste le temps d'apercevoir un éclat métallique et de sentir une brûlure : la lame avait traversé sa chemise et entaillé son bras.

Linda recula d'un pas en relevant le bras. La lame du couteau brillait entre ses doigts, et son regard était embrasé par une fureur aveugle, celle d'un animal surpris et désespéré.

Il tenta de parer le coup, mais elle était déjà sur lui.

Destry bondit en avant. Dans un grand craquement, la crosse du fusil heurta le crâne de Linda. Elle resta un instant hébétée, le poing crispé autour du couteau. Puis ses yeux se révoltèrent, et elle s'effondra aux pieds de Rylan.

Du bout du pied, il envoya son couteau voler au loin, puis il l'enjamba pour aller prendre Destry dans ses bras. Ensemble, ils contemplèrent le corps inerte de Linda tandis que le hurlement d'une sirène remplissait l'air.

Epilogue

Il plut le jour des funérailles de Waylon Grant, et la pluie se transforma en neige avant la fin de la cérémonie. Au grand étonnement de Destry, le comté tout entier était là pour lui rendre un dernier hommage.

Son frère avait été libéré et lavé de tout soupçon, puisque Linda Armstrong avait reconnu sa culpabilité dans le meurtre de Ginny West, onze ans après les faits, ainsi que dans sa tentative de meurtre contre Destry et Rylan. Le laboratoire d'analyses criminelles avait confirmé la présence de son sang sur le blouson en cuir de Ginny.

Carson se tint donc à côté de sa sœur tandis que Russell Murdock, le contremaître de leur père, prononçait quelques mots avant la descente du cercueil dans la tombe. Russell avait d'abord été surpris quand Destry et Margaret lui avaient proposé de s'en charger.

— Tu es un de ceux qui connaissaient le mieux Waylon, avait dit Margaret. On sait tous ce qu'il pensait de la religion. Il n'aurait pas voulu du pasteur : il aurait préféré que tu le fasses, toi.

— Je ne suis pas sûr d'être le mieux placé pour ça.

— En tout cas, avait dit Destry, tu es sans doute un des seuls à pouvoir trouver quelque chose de positif à dire.

— Dans ce cas, avait répondu Russell en souriant, ce serait un honneur.

A la fin de la cérémonie, toute l'assistance fut invitée à se retrouver dans la grande maison. Margaret dirigeait les opérations depuis la cuisine tandis que Destry évoluait au milieu de la foule en remerciant les gens de s'être déplacés. Elle se doutait que beaucoup étaient là par curiosité, n'ayant jamais vu « la folie de Waylon » de l'intérieur, mais elle était heureuse de leur présence.

Carson disparut peu après son retour à la maison. Au bout d'un moment, Destry l'aperçut par la fenêtre : seul au bord de la piscine, tourné vers le fleuve lointain, il semblait contempler son domaine, exactement comme le faisait Waylon avant sa mort.

— Tu tiens le coup ? demanda Rylan quand la foule commença à s'éclaircir.

— Ça va, dit-elle. C'est vraiment gentil de la part de ta famille d'être venue.

— Je ne sais pas ce qui s'est passé entre Waylon et mon père, mais je sais qu'ils étaient amis, autrefois. Je sais aussi que mes parents t'adorent.

Avec un grand sourire, il ajouta :

— Et que mes frères sont fous de jalousie.

Destry ne put s'empêcher de sourire.

— Je peux te voir ce soir ? reprit Rylan.

— Tu sais où j'habite.

— Tu veux toujours y rester jusqu'à notre mariage ?

— Sauf si mon frère me demande de partir.

En voyant Rylan crisper la mâchoire, Destry regretta ses paroles. Carson et lui avaient soigneusement gardé leurs distances toute la journée.

Russell Murdock fut parmi les derniers à quitter la maison. Il s'avança vers Destry d'un air un peu gêné, son chapeau à la main.

— Je suis tellement désolé pour tout ce qui est arrivé, dit-il.

— Moi, je suis juste soulagée qu'on ait enfin arrêté le meurtrier de Ginny.

— Et que ce ne soit pas ton frère.

— Je t'ai vu parler au shérif, dit Destry. Tu sais comment ça va se passer, pour Linda ?

— Selon Frank, le procureur va demander une expertise psychiatrique pour déterminer si elle est pénalement responsable. Quoi qu'il en soit, elle risque de rester enfermée un bon bout de temps.

— Je me demande comment va Tom.

— Je suis sûr qu'il se sent responsable.

— Linda y comptait bien, soupira Destry. C'est triste pour lui. Il ne quitte pas Beartooth, j'espère ?

— Tout le monde essaie de le convaincre de rester. Je pense qu'il va finir par accepter.

Russell resta un instant silencieux, les yeux baissés, puis il releva la tête et la regarda en face.

— Je dois te dire quelque chose, Destry. Ton frère m'a dit que tu avais fait un test de paternité. Mais je savais déjà que Waylon n'était pas ton père. Parce que ton père, c'est moi. J'aurais aimé te le dire avant...

— Mais tu savais que Waylon le prendrait mal.

Il hocha la tête et la regarda sans rien dire pendant un moment.

— Tu t'en doutais ? demanda-t-il enfin.

— J'ai trouvé une photo de toi et de ma mère.

Destry regarda Russell en souriant, incapable de cacher son soulagement.

— On n'était pas amants, dit celui-ci. C'était une période très difficile entre ta mère et Waylon. On s'est retrouvés au même endroit par hasard, pour ainsi dire. Ce n'est arrivé qu'une seule fois, et on l'a regretté tous les deux. Ta mère aimait Waylon.

Avec une sorte de timidité, il ajouta :

— Je me disais qu'on pourrait peut-être apprendre à mieux se connaître, toi et moi. Du moins si...

- Ça me ferait très plaisir, et je crois que ça aurait plu à ma mère aussi.
- J'en suis sûr, dit Russell en souriant à son tour.

* * *

Debout au bord de la piscine ridicule construite par son père, Carson regardait le domaine qui s'étendait devant lui. Qu'est-ce qu'ils lui trouvaient, à la terre, tous ceux qui éprouvaient le besoin de s'y enraciner comme des arbres ? Il ne l'avait jamais compris et ne le comprenait toujours pas.

Il laissa ses pensées dériver avec la brise et le ramener vers une question qui le travaillait depuis un moment. A l'enterrement de son père, quelques semaines plus tôt, il avait repéré une femme qu'il lui semblait reconnaître, mais qu'il n'arrivait pas à replacer. Depuis, il ne cessait d'y penser ; sans pouvoir se l'expliquer, il avait le sentiment que c'était important.

Il entendit une porte s'ouvrir derrière lui et se retourna en supposant que c'était sa sœur. Ils ne s'étaient pas beaucoup parlé, tous les deux, depuis sa sortie de prison. Il n'oublierait jamais qu'elle était la seule qui avait cru à son innocence, même si elle aussi avait commencé à fléchir vers la fin. Mais comment le lui reprocher ? Il lui avait indéniablement donné des raisons de douter de lui. Il se rappela tout ce qu'elle avait fait pour essayer de l'aider et ressentit pour elle un amour si profond qu'il eut presque envie de tomber à genoux.

— L'avocat de Waylon est là, dit-elle en le rejoignant au bord de la piscine. C'est au sujet de son testament.

— Tu te rappelles quand on était petits et que je t'ai appris à nager ? demanda Carson. Je repense souvent à cette époque.

Il aspira une grande bouffée d'air et expira lentement avant d'ajouter :

— Tiens. C'est le chèque que tu m'avais donné. Je n'en ai plus besoin. Le casino a fait une croix sur ma dette en apprenant que j'étais en prison. Je soupçonne Cherry d'y être pour quelque chose.

Destry plia le chèque en deux et le mit dans sa poche avant de repartir vers la maison. Carson la suivit.

— Mais une fois qu'ils sauront que tu as été innocenté..., souffla-t-elle.

— Je m'occuperai de les rembourser. Ne t'en fais pas.

L'avocat les attendait dans le bureau de Waylon.

— Si vous voulez bien vous asseoir tous les deux...

— Je crois que je vais rester debout, dit Carson. Je peux vous proposer un verre ?

L'avocat refusa d'un geste.

— Si ça ne vous dérange pas, je vais m'en servir un. Destry ?

Elle secoua elle aussi la tête et s'assit, les mains sur les genoux.

L'avocat attendit avec patience qu'il se soit servi un whisky pour commencer. Carson regarda avec attention le visage de sa sœur pendant la

lecture du testament. En voyant son expression stupéfaite, il se mit à sourire. Elle se tourna subitement vers lui.

— C'est très simple, dit l'avocat en tendant les papiers à signer à Destry. Votre père a pris des dispositions pour pourvoir aux besoins de Margaret et de Carson, mais il vous lègue le ranch à vous seule.

— Carson, dit-elle, c'est toi qui as manigancé tout ça ?

Il éclata de rire.

— D'une manière indirecte, peut-être. Je dirais que c'est plutôt dû à mon comportement pourri. Et au fait que Waylon a enfin compris que c'était toi qui aimais cet endroit et qui préserverais l'œuvre de sa vie.

— Tu savais qu'il avait changé son testament ?

— Je l'espérais, mais je n'en étais pas sûr. Je crois qu'il a essayé de me le dire, à la fin, mais je ne l'ai pas laissé parler.

— Il ne peut pas tout me laisser, dit-elle après que l'avocat eut quitté la pièce. C'est injuste. Je ne peux pas accepter.

— Il t'a seulement légué le ranch, dit Carson. Comme l'a dit l'avocat, Waylon a laissé une disposition particulière pour moi. Il savait que tu ne voudrais jamais habiter sa maison, alors il me l'a léguée. Evidemment, il y a un hic : je suis obligé d'y vivre et d'avoir un emploi rémunéré, sinon elle reviendra à Margaret ou à une œuvre caritative.

— Il a voulu te contrôler jusqu'au bout.

— Ou alors il ne voulait pas laisser Margaret toute seule dans cette grande maison. J'ai le choix, Destry. Je peux aussi partir d'ici et me refaire une nouvelle vie ailleurs. C'est peut-être ce que je ferai, je ne sais pas encore. Maintenant que Ginny peut enfin reposer en paix...

— Carson...

— Je t'aime, petite sœur.

Il l'attira dans ses bras et la serra d'un geste maladroit. Il serait soulagé quand son épaule cesserait de lui faire mal, mais il savait qu'il lui resterait d'autres blessures, plus profondes et plus difficiles à guérir.

— Papa a fini par faire le bon choix, ajouta-t-il. Sois heureuse. Moi, en tout cas, je le suis pour toi. Je ne voudrais pas qu'il en soit autrement.

Sur le point de quitter la pièce, il pensa à quelque chose.

— Dis donc, j'ai vu une femme à l'enterrement...

Il la décrivit rapidement à sa sœur.

— Tu vois qui je veux dire ?

Destry eut un sourire entendu, comme pour dire qu'il ne devait pas aller si mal s'il s'intéressait à une femme aperçue au cimetière.

— On dirait que tu parles de Kate LaFond, celle qui a racheté le café de Beartooth l'année dernière.

— Kate LaFond, répéta Carson.

Bizarre : il était certain qu'elle ne portait pas ce nom-là à l'époque où leurs chemins s'étaient croisés, des années auparavant.

La fête de fiançailles de Rylan West et de Destry Grant eut lieu un peu avant Noël à la salle communale. Il y avait un groupe de country, une piste de danse et une montagne de victuailles.

Toute la région y assista, y compris Lisa Anne Clausen, la meilleure amie de Destry, enfin revenue du Wyoming où elle s'occupait de ses nièces et neveux pendant que sa sœur se remettait d'un accident de voiture.

— Je suis tellement contente que tu sois là, dit Destry en la serrant dans ses bras. Tu ne peux pas savoir comme tu m'as manqué.

— Il ne se passe jamais rien dans ce bled, déplora Lisa Anne, et il suffit que je parte quelques semaines pour que le ciel nous tombe sur la tête. Les commerçants de Beartooth ont de quoi se mettre sous la dent jusqu'au printemps.

Son regard erra vers Carson, qui se tenait debout près de la porte.

— Je vais aller inviter ton frère à danser. Il a l'air tellement seul, là-bas !

Lisa Anne avait toujours eu un béguin pour Carson : elle rêvait qu'il reviendrait un jour faire chavirer son cœur, l'épouser et lui faire un tas d'enfants qui grandiraient ici, à l'ombre des monts Crazy, aux côtés de ceux de Destry.

Autrefois, Destry en rêvait aussi : elle les voyait se réunir pour des barbecues du dimanche, et leurs enfants jouer ensemble dans le ruisseau comme ils l'avaient fait autrefois, eux aussi. Mais à présent elle repoussa ces images, sachant qu'elles tenaient du fantasme. Cette vie-là n'était pas faite pour Carson, il le lui avait clairement fait comprendre. Depuis qu'ils avaient finalisé les détails de la succession, quelques semaines auparavant, elle s'attendait à le voir disparaître d'un jour à l'autre.

N'empêche qu'il est encore là, pensa-t-elle en regardant Lisa Anne s'avancer vers lui et engager la conversation. Quelques minutes plus tard, elle le traînait vers la piste de danse, juste au moment où le groupe entamait un slow.

Bethany et Clete Reynolds les rejoignirent. Destry les observa un instant, heureuse de constater qu'ils semblaient résoudre leurs problèmes. Plus loin, Hitch McCray essayait de convaincre une des héritières Hamilton de danser avec lui. Sa mère avait fini par payer sa caution et ses amendes pour le faire sortir de prison ; certaines choses ne changeaient pas.

Le regard de Destry s'arrêta sur un couple plus âgé au milieu de la piste. Le shérif fit faire une pirouette à Nettie Benton, et tous deux partirent d'un éclat de rire.

À l'autre bout de la salle, Russell lui décocha un sourire. C'était tellement bon de lui parler en toute franchise, de pouvoir poser des questions sur Lila à un homme qui l'avait aimée et qui aimait parler d'elle !

— Tu es là, dit Rylan en arrivant derrière elle. Je t'ai cherchée partout.

Il l'embrassa au creux du cou, passa ses bras autour de sa taille et la fit pivoter vers lui. Elle le regarda au fond des yeux et sentit ce fameux petit

pincement au cœur qu'il lui inspirait toujours. Elle aimait cet homme et elle l'aimerait toute sa vie ; elle n'avait qu'une hâte, devenir sa femme. Plus aucun obstacle ne se dressait entre eux, et quand des problèmes surviendraient, ce qui ne manquerait pas d'arriver, ils les affronteraient côte à côte. Leur amour était de ceux qui duraient.

— Ecoute, dit Rylan, c'est notre chanson, non ?

Elle sourit à son futur mari et demanda avec perplexité :

— Attends... on a une chanson ?

En riant, il lui tendit la main pour la conduire vers la piste de danse.

— On en a une maintenant.

TITRE ORIGINAL : UNFORGIVEN

Traduction française : SYLVIE NEAUREPY

HARLEQUIN®

est une marque déposée par le Groupe Harlequin

BEST-SELLERS®

est une marque déposée par Harlequin

© 2012, Barbara Heinlein.

© 2015, Harlequin.

Le visuel de couverture est reproduit avec l'autorisation de :

Femme : © GETTY IMAGES/FLICKR/ROYALTY FREE

Paysage : © PROD.NUM/©RIK-FOTOLIA/ROYALTY FREE

Réalisation graphique couverture : V. ROCH

Tous droits réservés.

ISBN 978-2-2803-3714-4

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit. Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A. Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence. HARLEQUIN, ainsi que H et le logo en forme de losange, appartiennent à Harlequin Enterprises Limited ou à ses filiales, et sont utilisés par d'autres sous licence.

HARLEQUIN

83-85, boulevard Vincent Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr



Vivez la romance sur tous les tons avec

les éditions Harlequin

Devenez fan ! Rejoignez notre communauté

Infos en avant-première, articles, jeux-concours, infos
sur les auteurs, avis des lectrices, partage...

Toute l'actualité et toutes les exclusivités sont sur

www.harlequin.fr

Et sur les réseaux sociaux



Retrouvez-nous également sur votre mobile



B. J. DANIELS

AU CŒUR DE LA VENGEANCE

Ginny, la petite sœur qu'il adorait, gisant morte dans un fossé...

Depuis onze ans, Rylan West est hanté par cette image terrible, insoutenable. Et, depuis onze ans, il n'a qu'une obsession : tuer Carson Grant, l'homme qui – il en est persuadé – est l'assassin de sa sœur. Aujourd'hui, enfin, il tient sa vengeance. Car Carson vient de refaire surface à Beartooth, le petit village ancré au cœur du Montana où ils ont grandi...

Mais c'est alors que Destry Grant, la jeune fille fouguese et terriblement attachante dont il était fou amoureux avant le drame, lui apprend, bouleversée, qu'une nouvelle preuve vient d'être découverte. Il faut la croire, répète-t-elle, quand elle affirme que son frère est innocent. Et, si Rylan accepte son aide, elle est prête à reprendre l'enquête avec lui pour découvrir qui est vraiment le meurtrier de Ginny...

A PROPOS DE L'AUTEUR

Après une brillante carrière de journaliste, B.J. Daniels se lance avec succès dans l'écriture de nouvelles, puis de romans dont un grand nombre a été classé sur la liste des meilleures ventes d'*USA Today*. Comme nulle autre, elle sait allier romance et suspense pour offrir à ses lecteurs des histoires toujours plus passionnantes et captivantes.